

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

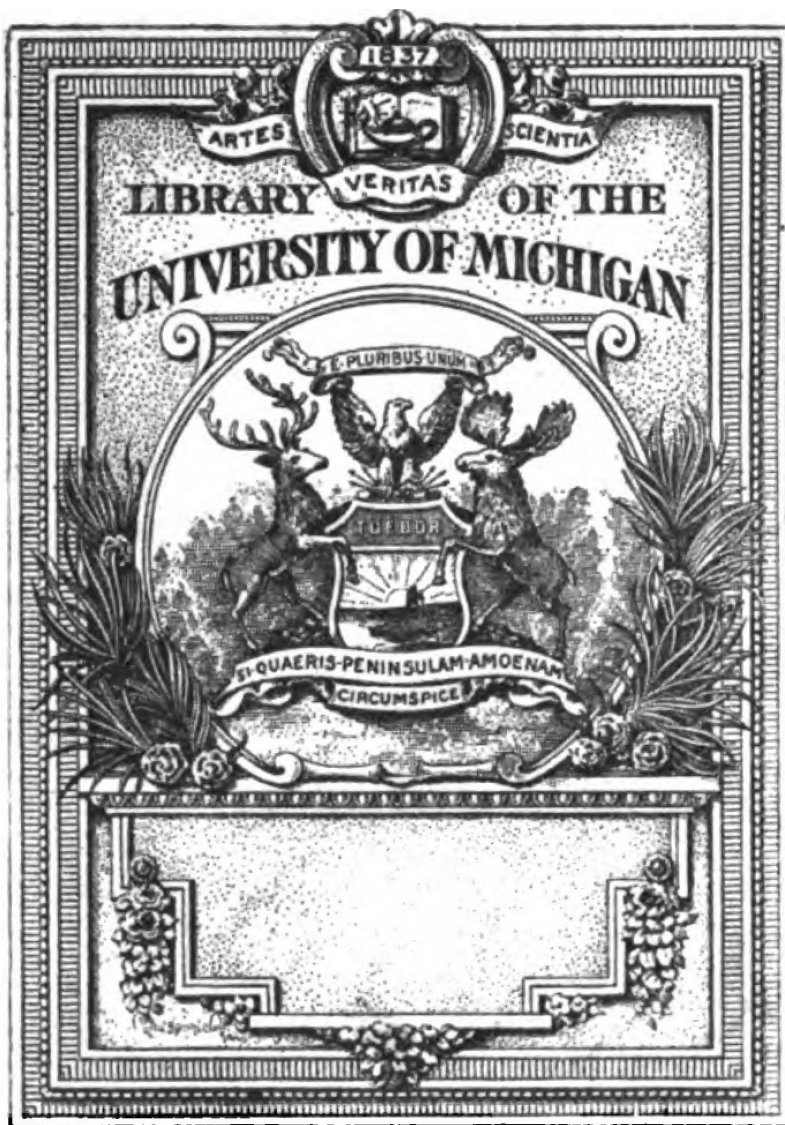
Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at [http : //books . google . corn/](http://books.google.com/)

The text on this page is estimated to be only 0.38% accurate

k\fv.*i* ^ 'rirf: ■'^ ^ iT^m mmfr4'-h^ . ^•r>: »»r *H.."f .,y^ *
Jik l m-^i . _: .>>;:.-.; j:'-^fX?3 !^1 rll • >v- , 'm^'-f* tf.'l I >^^^f^^^' :-■■■■■
l/-3r:i-?';^£r î.^



The text on this page is estimated to be only 6.00% accurate

/ \ ^-y ' 'if H") Digitized by VjOOÇlC

i Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES DE LAMARTINE TOME
QUATRIÈME Digitized by Google

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.25% accurate

JOGELYN ÉPISODE JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ
DE VILLAGE ŒUTB. COMPL. — IV. Digitized by Google

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.62% accurate

JOGELYN ÉPISODE JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ
DE VILLAGE ŒCTR. COMPL. — IV. Digitized by Google

Digitized by Google

MARIA-ANNA-ELIZA Janvier 1836. Doux nom de mon
bonheur, si je pouvais inscrire Un chiffre ineffaçable au socle de ma lyre,
C'est le tien que mon cœur écrirait avant moi, Ce nom où vit ma vie et qui
double mon àmel Mais, pour lui conserver sa chaste ombre de femme, Je ne
récirais que pour toi. M Digitized by VjOOQIC i

A MARIA-ANNA-ÉLIZA. Lit d'ombrage et de fleurs , où Tonde
de ma yie Coule secrètement, coule à demi tarie, Dont les bords trop
souvent sont attristés par moi, Si quelque pàn du ciel par moment s'y
dévoile, Si quelque flot y chante en roulant une étoile , Que ce murmure
monte à toil Abri dans la tourmente , où l'arbre du poète Sous un ciel déjà
sombre obscurément végète, Et d'où la sève monte et coule encore en moi.
Si quelque vert débris de ma pâle couronne Refleurit aux rameaux et tombe
aux vents d* automne, Que ces feuilles tombent sur toi! Digitized by
Google

Google Avertissement de la première édition Digitized by

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DE LA PREMIÈRE ÉDITION Les annonces insérées dans quelques journaux m'obligent à dire un mot au lecteur. Ces annonces ont pu lui donner une fausse idée de cet ouvrage. Ce n'est point un poème, c'est un épisode. Ces pages, trop[^]nombreuses, peut-[^]tre, ne sont cependant que des pstges détachées d'une œuvre poétique qui a été la pensée de ma jeunesse, et qui serait celle de mon âge mûr, si Dieu me donnait les années et le génie nécessaires pour la réaliser. Nous sentons tous, par instinct comme par raisonnement, que le temps des épopées héroïques est passé. C'est la forme poétique de l'enfance des peuples, alors que, la critique n'existant pas encore, il y a confusion entre Digitized by Google

8 AVERTISSEMENT. rhistoire et la fable, entre l'imagination et la vérité, et que les poètes sont les chroniqueurs merveilleux des nations. Alors aussi les peuples, qui, pour naître et pour grandir, ont besoin de la tutelle des grands hommes et des héros, attachent naturellement leur intérêt et leur reconnaissance à ces puissantes individualités qui les ont affranchis ou civilisés. Ils consacrent leurs mémoires dans les chants populaires, qui, en s'écrivant, deviennent plus tard des poèmes, et l'épopée est individuelle et héroïque. Mais plus tard, mais aujourd'hui, les individuaUtés disparaissent, ou elles agissent avec toute leur vérité dans le drame de l'histoire. C'est là qu'on va les chercher. Le mouvement des choses est si rapide, ce drame de l'histoire appelle tant de personnages sur la scène, la critique exerce sur toutes ces figures du temps une si scriipuleuse sagacité, que le prestige de l'imagination est bientôt détruit, et qu'il ne reste aux grands hommes que le prestige de leur puissance ou de leur génie ; celui de la poésie ne leur appartient plus. D'ailleurs, l'œil humain s'est élargi par l'effet même d'une civilisation plus haute et plus large, par l'influence des institutions qui appellent le concours d'un plus grand nombre ou de tous à l'œuvre sociale, par des religions et des philosophies qui ont enseigné à l'homme qu'il n'était qu'une partie imperceptible d'une immense et solidaire unité ; que l'œuvre de son perfectionnement était une œuvre collective et étemelle. Les hommes ne s'intéressent plus tant aux individualités, ils les prennent pour ce qu'elles sont : des moyens ou des obstacles dans l'œuvre commune. L'intérêt du genre humain s'attache au genre humain luimême. La poésie redevient sacrée par la vérité, comme elle le fut jadis par la fable ; elle redevient religieuse par la raison, et populaire par la philosophie. L'épopée n'est plus nationale ni héroïque; elle est bien plus, elle est humanitaire. Digitized by Google

AVERTISSEMENT. 9 Pénétré de bonne heure et par instinct de cette transfor- ^ mation de la poésie, aimant à écrire, cependant, dans cette langue accentuée du vers qui donne du son et de la couleur à l'idée, et qui vibre quelques jours de plus que la langue vulgaire dans la mémoire des hommes, je cherchai quel ' était le sujet épique approprié à l'époque, aux mœurs, à Tavenir, qui permît au poète d'être à la fois local et universel, d'être merveilleux et d'être vrai, d'être immense et d'être un. Ce sujet, il s'offrait de lui-même; il n'y en a pas deux : c'est l'humanité; c'est la destinée de l'homme; ce sont les phases que l'esprit humain doit parcourir pour arriver à ses fins par les voies de Dieu. Mais ce sujet si vaste, et dont chaque poète, chaque siècle peut-être, ne peuvent écrire qu'une page, il fallait lui trouver sa forme, son drame, ses types individuels. C'est ce que je tentai. Si jamais je l'achève , ou si , avant de mourir, je puis du moins en ébaucher un assez grand nombre de fragments p3ur que le dessin en apparaisse dans sa variété et dans son unité, on jugera s'il y avait un germe de vie dans cette pensée, et d'autres poètes plus puissants et plus complets viendront et la féconderont après moi. L'ouvrage est immense. J'en ai exécuté plusieurs parties à diverses époques de ma vie ; mécontent de quelques-unes, je les ai jetées au feu, d'autres sont conservées, d'autres n'attendent pour éclore que du loisir et de l'inspiration. Les distractions de la pensée, les voyages, la politique, le bruit des événements extérieurs, m'ont souvent interrompu et m'interrompront sans doute encore. On ne doit donner à ces \ [œuvres de complaisance de l'imagination que les heures ,/ laissées libres par les devoirs de la famille, de la patrie et ' / du temps; ce sont les voluptés de la pensée; il ne faut pas ^ en faire le pain quotidien d'une vie d'homme. Le poète n'est Digitized by Google

10 AVERTISSEMENT. pas tout rhomme , comme l'imagination et la sensibilité ne sont pas Fâme tout entière. Qu'est-ce qu'un homme qui, à la fin de sa vie, n'aurait fait que cadencer ses rêves poétiques, pendant que ses contemporains combattaient, avec toutes les armes, le grand combat de la patrie et de la civilisation? pendant que tout le monde moral se remuait autour de lui dans le terrible enfantement des idées ou des choses? Ce serait une espèce de baladin propre à divertir les hommes sérieux, et qu'on aurait dû renvoyer avec les bagages parmi les musiciens de l'année. — H y a, quoi qu'on en dise, mie grande impuissance ou un grand égoïsme dans cet isolement contemplatif que l'on conseille aux hommes de pensée dans les temps de labeur ou de lutte. La pensée et l'action peuvent seules se compléter l'une l'autre. C'est là l'homme. Quoi qu'il en soit, j'ai choisi, parmi les diverses scènes de mon drame épique déjà exécutées, une des scènes les plus locales et les plus contemporaines, pour la donner aujourd'hui au public, et pour interroger son jugement sur un genre de poésie que je n'avais pas encore soumis à sa critique. C'est un fragment d'épopée intime; ce n'est pas, comme on l'a cru, le tjtpe sacerdotal : le sacerdoce ici n'est que le cadre et non le sujet. Le prêtre moralement et poétiquement conçu a une autre dimension que Jocelyn. Jocelyn est un homme sensible et passionné, que des circonstances et des vertus jettent dans le sanctuaire, et qui devient curé de village. Le curé de village est une des plus touchantes incarnations de l'Évitngile, une des plus pittoresques figures de nos civilisations modernes. Je n'ai eu qu'à y coudre un prologue et un épilogue, pour faire de cet épisode une espèce de petit poème ayant son commencement et sa fin. Le lecteur se tromperait s'il voyait dans ce sujet autre Digitized by Goosie

AVERTISSEMENT 11 chose que sa partie poétique. Il n'y a là ni intention cachée, ni système, ni controverse pour ou contre telle ou telle foi religieuse ; il n'y a que le sentiment moral et religieux pris à cette région où tout ce qui s'élève à Dieu se rencontre et se réunit, et non à celle où les spécialités, les systèmes et les controverses divisent les cœurs et les intelligences. Or, cet épisode ne m'est point venu par hasard en pensée; ce n'est point une invention, c'est presque un récit. Il y a, dit le poète, toujours quelque chose de vrai dans ce qu'on invente; ici, presque tout fut vrai; la langue seule est feinte. Que le lecteur substitue mon nom à celui du botaniste, et il sera bien près d'une aventure toute réelle, dont le poète, ami de Jocelyn, n'a été que l'historien. Cette aventure est bien simple, et le style bien distinct de l'atmosphère d'idées qui nous enveloppe aujourd'hui. Cela ne s'adresse qu'à des imaginations très-jeunes; cela doit être lu comme cela fut écrit. C'est un rêve d'un cœur de seize ans. Si le public accueille avec intérêt et bienveillance ce fragment, j'en publierai d'autres successivement. S'il le laisse tomber et mourir, je n'en continuerai pas moins à travailler en silence à ce monument que je voudrais laisser, même inachevé, après moi. Mais je n'en produirai plus rien; et je me bornerai à demander de temps en temps au lecteur son indulgence pour quelques-unes de ces inspirations lyriques que l'heure et la pensée font jaillir du cœur ou de l'intelligence du poète, et qui n'ont pas la prétention de survivre à l'impression qui les a produites. 15 janvier 1836. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 2.00% accurate

1 ■ I

The text on this page is estimated to be only 27.22% accurate

I POST-SGRIPTUM DES ÉDITIONS PRÉCÉDENTES ^
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.33% accurate

Digitized by VjOOÇIC

POST-SGRIPTUM DES ÉDITIONS PRÉCÉDENTES

Maintenant un mot sur des choses plus graves. Quelques personnes ont cru voir dans Jocelyn deux intentions du livre sur lesquelles l'auteur doit s'expliquer : un plaidoyer contre le célibat des prêtres; une attaque à la religion : ces personnes sont dans l'erreur. Quant au célibat des prêtres, quelles que puissent être, à cet égard, les opinions de l'auteur, opinions qui ne seraient pas même une hérésie, puisque l'Église romaine reconnaît le mariage des prêtres catholiques dans l'Orient, l'idée de faire d'un poème une controverse en vers pour ou contre tel ou tel point de discipline n'est pas même entrée dans sa tête. Digitized by Google

^ 16 POST-SCRIPTUM. Quant à une attaque au christianisme catholique, ce serait méconnaître également et l'instinct du poète et le tact moral de Thomme, que de supposer une intention de polémique hostile dans un ouvrage de poésie pure, dont Tunique mérite, s'il en avait un, serait le sentiment moral et religieux dont chaque vers est imprégné. S'il y a quelque chose au monde de libre et d'inviolable, c'est la pensée et la conviction : l'auteur n'a point à faire ici profession de foi ; mais il fait profession de vénération , de reconnaissance et d'amour pour une religion qui a apporté ou résumé tout le mystère de l'humanité ; qui a incarné la raison divine dans la raison humaine, qui a fait un dogme 1 de la morale et une législation de la vertu ; qui a donné Vpendant deux mille ans une âme, un corps, une voix, une loi, à l'instinct religieux de tant de milliards d'êtres humains, une langue à toutes les prières, un mobile à tous les dévoueiçents, une espérance à toutes les douleurs. Alors même qu'il pourrait différer sur le sens plus ou moins symbolique de tel ou tel dogme de cette grande communion des esprits, pourrait-il jamais, sans ingratitude et sans crime, être hostile à une religion qui fut le lait de son enfance, qui fut la religion de sa mère, qui lui a tout appris à lui-même des choses d'en haut, et souiller de sable ou de gravier ce pain de vie dont se nourrissent et se fortifient tant de millions d'âmes et d'intelligences? Ce ne sera jamais sa pensée ; ce ne fut pas sa pensée en écrivant ce livre. 11 n'en a eu qu'une : inspirer l'adoration de Dieu, l'amour des hommes, et le goût du beau et de l'honnête à tous ceux qui sentent en eux ces nobles et divins instincts. Les controverses engendrent souvent les disputes, et l'intelligence aussi doit avoir sa charité. Enfin, on m'a accusé ou loué de panthéisme : j'aimerais Digitized by .y Google

POST-SCRIPTUM. 17 autant qu'on m'accusât d'athéisme, cette grande cécité morale de quelques hommes privés, par je ne sais quelle affliction providentielle, du premier sens de l'humanité, du sens qui voit Dieu. Parce que le poète voit Dieu partout, on a cru qu'il le voyait en tout. On a pris pour panthéisme aussi le mot de saint Paul, ce premier commentateur du christianisme : *In illo vivimus , movemur et sumus*. C'est le mien. Mais refuser l'individualité suprême, la conscience et la domination de soi-même à Celui qui nous a donné l'individualité, la conscience de nous-mêmes et la liberté, c'est refuser la lumière au soleil et la goutte d'eau à T Océan. Non : mon Dieu est le Dieu de l'Évangile, le Père» qui est AU CIEL, c'est-à-dire qui est partout. Mais en voilà trop sur un si petit livre, qui ne doit rien soulever de si lourd, qui ne doit rien toucher de si haut. Paris, 20 mars 1836. ŒUVR. COMPL. — IV. Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE' Saiot-Pomt, ie 2V septembre 1S40. MON CHER
ÉDITEUR, Pourquoi vouloir une nouvelle préface à l'édition de /ocelyn que
vous vous proposez d'offrir au public? Je n'ai plus rien à apprendre, plus
rien à demander aux lecteurs de cet ouvrage. L'accueil qu'ils lui ont fait a
dépassé de bien loin mes espérances. Je ne leur dois que des remercîments.
Je vous en dois beaucoup à vous-même; c'est grâce à vous et grâce aux
artistes éminents dont vous empruntez la main , que les scènes champêtres
de ce poëme vont se revêtir, * Cette préface a été placée en tête de Tédilion
illustrée de Jocelyn. Digitized by Google

22 PREFACE. pour rimagination , de la poésie du pinceau. Vous l'avouerez-vous, monsieur? c'est le plus beau, le plus complet triomphe auquel j'osasse aspirer dans les rêves intimes de ma première jeunesse. Voir un jour peindre ou graver ma pensée écrite; voir les créations de mon imagination prendre un corps sous le burin poétique, et se vulgariser ainsi pour les yeux même de ceux qui ne lisent pas; avoir une créature de • mon âme en circulation dans le monde des sens, une gravure d'un de mes poèmes tapissant les murs nus de quelque solitaire à la campagne : mes pensées les plus ambitieuses de gloire littéraire n'ont jamais été au delà. En effet, c'est là toute la gloire. Quand on a obtenu cela, que veut-on de plus? Écrire, c'est chercher à créer; quand l'imagination est devenue image, la pensée est devenue réalité; on a créé, et on se repose. Je me souviendrai toujours des premières gravures de poèmes qui frappèrent mes regards d'enfant. C'étaient Paul et Virginie, Atala, René. La gravure n'était pas parvenue • alors à ce degré de perfection qui la fait admirer aujourd'hui indépendamment du sujet. Ces images, tirées de ces charmants poèmes, étaient grossières, et coloriées avec toute la rudesse des couleurs les plus heurtées. C'était de la poésie badigeonnée, mais c'était de la poésie! Je ne me lassais pas de la contempler sur les murs du vieux curé de mon village et dans les salles d'auberge de campagne, où les colporteurs avaient popularisé Bernardin et Chateaubriand. Je crois que le peu de poésie qui est entrée dans mon âme à cet âge y est entrée par là. Je rêvais souvent et longtemps devant ces scènes d'amour, de solitude, de sainteté, et je me disais en moi-même : Si je pouvais avoir seulement un jour un petit livre de moi de quelques pages qui restât sur les tablettes de la bibliothèque de famille, et dont une scène ou deux fussent attachées aux murailles pour la Digitized by Google

PRÉFACE. 23 poésie de ceux qui ne lisent pas, je serais content, j'aurais vécu. Le ciel et vous, monsieur, vous avez satisfait ce modeste et puéril désir. Ma petite destinée , sous ce rapport, est accomplie. Laurence sera encadrée quelquefois bien bas au-dessous de Virginie, et Jocelyn bien loin à côté du père Aubry. Mais je ne désire pas m'en rapprocher davantage. J'ai pour ces deux grands génies;» de la poésie moderne , M. de Saint -Pierre et M. de Chateaubriand, qui furent nos pères et non nos émules , le respect et le culte filial qui se glorifient même d'une plus humble infériorité. Être de leur famille, cela suffit à mon orgueil, comme cela suffisait alors à mon bonheur. Soyez-en donc remercié. Que mes lecteurs bienveillants le soient aussi. Jocelyn est celui de tous mes ouvrages qui m'a valu les communications les plus intimes et les plus multipliées avec des inconnus de tout âge et de tout pays. Combien d'âmes que je n'aurais jamais devinées se sont ouvertes à moi depuis ce livre , par ces correspondances signées ou anonymes qui pleuvent chaque jour sous ma main ! Dans les pièces de Schiller, le brigand siffle, et du fond des forêts, de derrière chaque rocher, du creux de chaque tronc d'arbre, il sort un brigand tout armé qui répond à cet appel , et qui vient lui offrir son bras et sa vie. Dans ce monde charmant de l'intelligence et de l'amour que nous habitons jusqu'à trente ou quarante ans, le poète crie, et des foules d'âmes sympathiques, des milliers de cœurs sonores, répondent à sa voix et viennent lui révéler leurs impressions. Les uns sont déjà graves et tristes comme des natures déplacées ici-bas, et dont la plante des pieds est trop délicate pour marcher sans douleur sur ce sol dur Digitized by Google

24 PREFACE. et froid des réalités; les autres sont encore dans ringénuilé des premières heures de la vie, et comme enivrés de ce premier regard , qui n'est si délicieux que parce qu'il n'analyse rien. D'autres enfin sont arrivés à cet âge où l'on retrouve le calme dans le découragement accepté, où l'on congédie toutes les chimères séduisantes de la vie, où l'on s'assied sur le seuil de sa porte, comme l'ouvrier à la fin du jour, pour voir passer les autres , pensant à tous ceux qui sont déjà passés, et à Dieu qui ne passe pas. Confident de tous ces états divers de l'âme, le poète, du sein de sa solitude, devient ainsi le consolateur invisible de bien des peines, et le confesseur de toutes les imaginations. Je voudrais que vous pussiez assister quelquefois, monsieur, à la réception du courrier, et décacheter les lettres qui se sont accumulées quelques jours , pendant une absence ou une distraction du poète. En voici un monceau de toutes les formes, de tous les timbres, de toutes les contrées. Les adresses seules sont un indice presque infailible de ce qu'elles contiennent. En voici dont le papier jauni par le vinaigre, et percé par le couteau du lazaret, annonce qu'elles ont traversé la peste, et qu'elles apportent quelques lointains et chers souvenirs d'Orient. Elles sont écrites en arabe, et il faut les envoyer à Paris ou à Marseille pour les faire traduire. En voilà dont la forme rectiligne et dont le caractère sérieux annoncent la grave et pensive Allemagne : c'est de la philosophie aussi éthérée que la poésie elle-même ; les ouvre déjà avec recueillement. En voici de Rome, de Naples, de Florence : l'écriture en est mauvaise et indéchiffrable; mais elles sont écrites dans cette langue sonore et musicale qui donne à la pensée ou au sentiment qu'elle exprime le retentissement éclatant et prolongé du métal. En général, ce sont des vers lyriques échappés à quelques jeunes âmes fortes qui manquent d'air dans ces pays

staDigitized by Google

PREFACE. 25 gnants, et qui viennent respirer au delà de nos Alpes. Celles-là viennent d'Angleterre; les suscriptions ont toutes ce caractère rapide, cursif, uniforme, qui indique la multiplicité des rapports et la régularité de hiérarchie chez ce peuple. C'est de. l'économie politique ou du méthotlisme mystique; de la poésie point, il n'en vient plus de là depuis quelque temps. Les Anglais ont trop à faire pour rêver ; ils travaillent ou ils prient. Travail du corps, travail de l'âme, même chose, mais toujours travail. Enfin, celles-ci viennent de tous les points divers de la France, aussi variées dans leur format, aussi dissemblables dans leur caractère , et même dans le papier, que les provinces, les races d'hommes et les conditions sociales de ceux qui les ont écrites. On décachette. Quel chaos sur la table! Langues, vers, prose, chiffres, tout se confond, tout se heurte; on jette la main au hasard dans ce pêle-mêle d'idiomes, de faits, de sentiments ou d'idées. Les affaires d'abord; il faut se débarrasser de ce qui ennuie. Puis la politique; elle occupe une place immense; c'est l'œuvre dé ce siècle : tout le monde y travaille ou y pense, même ceux qui affectent de la dédaigner. Ce sont des systèmes, des encouragements, des enthousiasmes, des conseils, des reproches; quelquefois des injures, le plus souvent des malentendus. On n'est pas là pour rectifier, pour expliquer, pour justifier sa pensée ou ses actes. Il faut se résoudre à être mal compris, mal jugé, calomnié même. C'est la condition de la vie publique et de la lutte des opinions; toute cette poussière ne retombe que quand on s'arrête. Allons toujours. La politique active, c'est le coudoisement avec la foule dans un chemin difficile et obstrué : on y déchire ses flancs; mais cette fouie ce sont les hommes, et ce chemin mène les peuples à Dieu. Digitized by Google

26 PRÉFACE. On se console de tous ces mécomptes par quelques-unes de ces voix qui vous disent : « Courage! nous vous aidons de cœur, et nous prions pour vous. » On s'en console surtout en ouvrant bien vite quelques-unes de ces petites lettres d'amis qu'on a réservées pour la fin , comme pour s'embaumer les mains et l'âme de ce doux parfum d'affection cachée qui s'est allumé dans la jeunesse, et qui brûle toujours dans la même solitude éloignée, dans la même maison, dans le même cœur. Celles-là, on les savoure, et, après les avoir lues et relues, on les sépare de la foule comme elles sont à part dans la pensée : ce sont les bénédictions de la journée, les oiseaux de bon augure qu'on a vus passer sous tant de nuages et parmi tant de feuilles sèches. Enfin on ouvre les lettres d'inconnus. C'est un délicieux moment. J'écarte tristement celles qui sollicitent un crédit que je n'ai pas, et une fortune que je voudrais avoir encore. Je lis celles qui sont des émanations du cœur et de l'âme, et qui ne sont écrites que pour être lues. Quelles charmantes choses] que de trésors cachés! quel abîme de sensibilités et d'émotions intimes! quelle variété, quelle nouveauté, quel imprévu dans la manière de sentir la vie, la nature, l'art! quelles confidences touchantes de situations, d'impressions, d'affections, qu'on n'oserait faire à visage découvert! quelle prodigalité de dons, de grâces, de génie même dans la nature humaine! Il y a bien des pages puériles, essayées par des mains d'enfants ; mais aussi qu'il y a de pages ravissantes que l'on voudrait voir lues au grand jour! Que d'amour, de piété, de philosophie, de poésie! que de vers, ou tendres ou sublimes, qui meurent ainsi cachés entre celui qui les chante et celui qui les écoute, et qui seraient la richesse Digitized by Google

PREFACE. 27 d'un livre ou la gloire d'un nom ! Peu de ces compositions verront un autre jour que celui de ma lampe. Il y a des natures recueillies, et ce sont les meilleures, qui ont une sorte de pudeur de leur génie, qui croiraient le perdre en le dévoilant. Il y a de jeunes filles du peuple, comme celle qu'Hugo a si bien chantée, qui vivent de l'aiguille le jour, et le soir des plus fraîches inspirations de la pensée. Maintenant qu'elles savent lire, elles s'essayent à imiter ce qu'elles ont lu; elles n'ont rien vu, elles écrivent leur âme, et il y a là des mystères de candeur et de naïveté qui n'avaient jamais été écrits. Il y a de pauvres ouvriers qui, après avoir limé le fer ou raboté le bois tout le jour, s'enferment la nuit dans leur mansarde, et sentent et pensent avec autant de nature et avec plus d'originalité que nous. Il y a des femmes exilées dans des provinces lointaines, dans de vieux châteaux, dans des chaumières, dans de petites villes, dans tous les embarras, dans toutes les médiocrités d'une vie obscure et domestique, qui laissent échapper une voix d'ange, de ces voix qui font qu'on s'arrête le soir en passant sous les fenêtres d'une rue sombre, qu'on écoute longtemps en silence, et qu'on dit : < Il y a là un écho du ciel » Enfin, il y a des malades, de pauvres jeunes gens disgraciés de la nature et de la fortune, dont les poètes sont les seuls amis ; de jeunes prêtres à peine sortis des séminaires, relégués, comme Jocelyn, dans quelque masure, sur une montagne ou dans un désert, à qui notre livre tombe par hasard des mains du colporteur ou du voisin, et qui mêlent leurs bonnes œuvres, leurs larmes, leurs prières à celles du jeune prêtre qui les a un moment consolés. Voilà nos lecteurs, nos amis, nos correspondants de tous les jours! ils ne s'épuisent pas, car chaque année les renou-

Digitized by Google

28 PRÉFACE. velle, et quand l'un s'en va, l'autre arrive; quand l'un se tait, l'autre commence à parler : *Sibi lampada tradunt*. Il y a une incessante génération d'intelligences, un étemel rajeunissement d'impressions et de sentiments sur la terre. Le monde poétique finit et recommence tous les jours comme l'autre monde. Ah ! quand on est comme moi dans la confiance de ces multitudes infinies de jeunes âmes qui arrivent jour par jour à la vie active avec cette virginité d'émanations, ces élans de vertu, cette énergie de bons désirs, cette sainteté de volonté, cette sève de passions généreuses, dont je suis si souvent le témoin, on ne peut plus se décourager de l'espérance et de la confiance dans l'humanité. Ceux qui accusent leur âge ne le connaissent pas. Le flot qui arrive est plus pur que celui qui s'en va. Ne maudissez pas tant la vie et l'homme ! Sans doute il y a de tristes dégradations : il y a des âmes qui se lassent et qui tombent pour se relever; il y en a qui tombent pour toujours; il y en a qui se vautrent dans la servilité et dans la corruption ; mais à mesure qu'il en disparaît une, il en surgit dix autres pleines de sève et toutes en fleurs, pour purifier et rajeunir l'air vital que nous avons toujours à respirer. Sans cela l'homme mourrait, et il doit vivre. Celui qui désespère des hommes ne connaît pas Dieu; car, dans les temps de lumière, il s'appelle Foi; et, dans les temps de ténèbres, il s'appelle Espérance. A. DE LAMARTINE. Digitized by Google

INTRODUCTION A L'EDITION DE 184S PAR M. JULES
JANIX Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION A L'ÉDITION DE 1848 PAR M. JULES

JANIN Quand le poème de Jocelyn parut pour la première fois, il y a quatre ans à peine, il se fit tout d'un coup autour de ce livre un grand silence, et, parmi les esprits les plus distingués de ce siècle , il y eut un moment d'hésitation pour reconnaître dans toute sa gracieuse et touchante grandeur ce poème nouveau-né de M. de Lamartine. C'était là en effet un nouvel aspect, un aspect imprévu, sous lequel se Tmontrait à nous le grand poète qui a été tout à la fois la consolation et l'espérance du dix-neuvième siècle. Héritier direct de M. de Chateaubriand et de madame de Digitized by Google

32 INTRODUCTION. Staël, et par conséquent poète mélancolique et chrétien, il nous avait habitués jusqu'à ce jour à l'élégie, qui était son plus vaste poème. Il avait recueilli dans son -âme, pour nous les rendre au centuple, les mélodies du vallon et de la montagne, les chants du deuil et de la joie, les bruits du lac et de la mer, les reflets de l'Italie et de la Grèce. Rien n'avait échappé à ce hardi butineur dans les tranquilles murmures des campagnes, dans toute l'agitation des villes, dans les turbulentes émotions des peuples. Chemin faisant , il avait ramassé dans leur gloire les deux héros de ce siècle, lord Byron et Bonaparte; il n'avait pas même oublié , dans ce résumé poétique de toutes les pensées contemporaines , de toutes les croyances, de toutes les douleurs, la Grèce moderne et la Grèce antique. Il avait commenté la mort de Socrate à la façon d'un disciple de Platon; il avait achevé, à la façon d'un sceptique, la vie interrompue de ChildHarold, cette mélodie brisée que M. de Lamartine seul pouvait accomplir. En un mot, cet homme, si jeune encore, avait déjà fait deux parts de sa vie; et Dieu sait si ces deux parts étaient bien remplies!

IcWqs Méditations poétiques ^ c'est-à-dire le doux rêve de la vingtième année, le premier cantique de l'amour, l'adorable vagabondage autour du manoir paternel, le jeune homme qui pleure et qui chante l'espérance en sa fleur, le regard bleu fixé sur le ciel bleu. Plus loin , les Harmonies poétiques^ c'est-à-dire le souvenir et déjà le regret. Cette fois le poète est entré sérieusement dans la vie, le jeune homme est devenu tout à fait un homme, la 'contemplation s'est faite sérieuse et active; l'action a remplacé le rêve. L'idéal s'est enfui tout là-bas , bien loin , épouvanté qu'il était par les agitations du monde , et pour ne plus revenir qu'à de rares intervalles. Aussi cette fois l'élégie est-elle plus affaissée sur elle-même; il y a déjà Digitized by Google

INTRODUCTION. 33 dans ces vers moins de soleil , moins de verdure, moins de sources limpides, moins de buissons en fleurs, moins de rossignols qui chantent dans les bois. Dans ces plaintes d'un autre ordre, l'horizon est plus rétréci , la montagne est plus haute ; un nuage s'est glissé dans ce beau ciel. Bien plus, le poète est absent du vallon natal, les larmes de ses yeux sont devenues amères, la ride est venue à son front, la pâleur à sa jîMie. Tout s'est enfui, toute la famille, tout le rêve, tout l'idéal, tous les amours de son premier printemps : Montagnes que voilait le brouillard de Fautomme , Vallons que tapissait le givre du malin, Saules dont Témondeur effeuillait la couronne, Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain, Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide, Fontaine où les pasteurs, accroupis tour à tour. Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide , Et, leur urne à la main , s'entretenaient du jour ; Chaumière où du foyer étincelait la flamme. Toit que le pèlerin aimait à voir fumer, Objets inanimés, avez-vous donc une âme Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer î... Là vivent dispersés comme Tépi sur Taire, Loin du champ paternel, les enfants et la mère; Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers. C'est ainsi, comme il le dit lui-même, que ces beaux rêves se sont enfuis comme un nid de colombes. Mais, pour n'être plus la même, l'inspiration n'abandonne pas notre poète; sur les ruines du berceau de ses rêves, il retrouve toujours ce qui l'a fait un poète, l'amour, la passion, la croyance, la douleur. Le souvenir a pour lui sinon autant de charmes, du moins autant de pouvoir que l'espérance. Il

ŒUYR. COMPL. — IV. 3 Digitized by Google

34 INTRODUCTION. se débat fièrement contre la réalité qui l'opprime, appelant[^] quand il le faut, le Christ à son secours, et de temps à autre retournant sur les bords de l'Anio, revenant à ses paysages favoris, tendant la main à TElvire inconnue, ou bien se rappelant son enfance, son heureuse enfance à l'ombre sainte de sa mère, bel âge d'or sur lequel il répand les larmes les plus charmantes. Son cœur est tiède encore, et cependant il est triste : autour de lui flottent , comme toujours, les cent mille harmonies qui l'arrêtent au passage; il remonte d'un vol léger les jours, les mois, les années; il revoit le vieillard, la maison, le jardin , la prairie , la treille chargée de fruits, l'orme chargé d'ombrage, le verger aux mille couleurs ; il se rappelle son doux sommeil au bord de la fontaine, et les songes qui effleuraient son jeune front de leurs blanches ailes, et ces lectures, et ces rêveries, et les vieux livres, et les moissons jaunissantes; et plus loin , sous les cyprès, cette tombe respectée, soixante ans de bienfaisance et de vertus qui dorment là. Voilà comment, après avoir parcouru tous les sentiers du monde, le poète revient à son point de départ avant que de se remettre en route. Et le moyen de n'être pas touché d'un pèlerinage dans lequel se rencontrent de pareils repos? Arrive alors, au beau milieu du retentissement des Harmonies poétiques , ces beaux vers que l'auteur adressait surtout aux âmes méditatives que la solitude et la contemplation élève?it invinciblement vers les idées infinies[^] c'est-à-dire la religion y une révolution subite, immense, incroyable; une révolution qui n'a duré que trois jours; et cependant ceâ trois jours de vingt-quatre heures de tempête ont suffi à séparer, de la façon la plus tranchée , la Restauration de tout ce qui l'entoure. Il se fait tout aussitôt un grand abîme autour de ces quinze années de prospérité , de gloire, de poésie, de croyance. Les âmes les plus intelliDigitized by Google

INTRODUCTION. 35 gentcs de l'Europe s'entre-regardent épouvantées, et se demandant : « Qu'y a-t-il donc? » Vous sentez bien que M. de Lamartine n'est pas le dernier à se découvrir devant cette royauté qui s'en va, lui le poète chrétien, lui qui arrive tout droit de saint Louis aussi bien que Charles X, lui le chantre du Sacre, lui qui a porté d'une main si haute et si ferme l'oriflamme poétique, lui qui croit à tout le vieux passé de la France, et qui l'a entouré jusqu'à ce jour de son admiration et de ses respects! Quand donc le roi de France et de Navarre fut parti , quand cette majesté naguère toute-puissante et victorieuse eut traversé d'un front si calme cette mer à Tusage de tous les rois qui s'en vont, M. de Lamartine, lui aussi, voulut s'éloigner pour s'interroger lui-même avant que d'entrer dans la lutte des partis ; il voulut reprendre haleine de tant de secousses; il voulut méditer, à part lui, ce qu'il devait croire réellement de ces révolutions inattendues. Maintenant qu'il n'appartenait plus à personne, il voulait savoir qui donc était son maître légitime ; et il partit pour l'Orient. L'Europe entière l'a suivi dans son voyage; l'Europe entière a partagé ses travaux et surtout ses malheurs. Tous tant que nous sommes, nous avons porté le deuil de cette belle et adorable Julia, pauvre enfant! dont la mort devait frapper si profondément le cœur de son père. A ce triste moment de sa vie, quand cette dernière espérance de sa poésie à venir fut brisée, on pensa que M. de Lamartine renonçait à la poésie, comme si la chose était possible! De si loin où il était à pleurer, on lui vint apprendre que la France, inquiète de son poète et le voulant rappeler par une de ces faveurs signalées dont elle dispose, l'avait mis au nombre de ses représentants à la Chambre des députés. H fallait donc revenir, et dire adieu au désert, à Jérusalem, aux villes mortes de l'Orient. Et d'ailleurs que faire encore Digitized by Google

36 INTRODUCTION. dans le désert? 11 n'avait plus sa fille à ses côtés, pour lui montrer tous ces grands spectacles, pour lui parler de Dieu et de la nature comme un père, comme un poète qu'il était. Alors il revint dans cette France qui l'attendait : triste retour! mais enfin M. de Lamartine avait accepté ses nouveaux devoirs. Les affaires de ce pays l'appelaient en toute hâte, et il comprenait, confusément peut-être, combien la France ainsi bouleversée avait besoin d'entendre à son oreille quelques-unes de ces grandes voix qu'elle écoute, qu'elle respecte et qu'elle aime. Beau spectacle, celui-là! cette grande France, secourue dans ses moindres intérêts par de si grands hommes; de pareils poètes, qui arrivent de si loin tout exprès pour parler et pour entendre parler de chemins vicinaux et de sucre de betterave. Beau spectacle surtout! M. de Lamartine entrant à la Chambre des députés, à l'instant même où tant de viles passions sont soulevées; à l'instant où les ambitieux du plus bas étage montent à la surface comme fait l'écume après l'orage; à l'instant où tout est désordre dans la langue politique, dans la langue morale; à l'instant même où tous les mots de la prose française ont changé d'acception. Aussi la postérité seule saura dire l'influence d'un pareil homme sur l'histoire de son temps. 11 apportait dans ces tumultes une âme calme et sereine, parmi ces lâchetés un esprit fort, une conviction généreuse et désintéressée au milieu de tous ces doutes égoïstes. De même qu'il s'était fait une poésie à son usage, il s'était fait une politique à son usage :
généreuse, désintéressée, planant fièrement audessus des Intérêts médiocres, laissant de côté les petites choses, les petites événements vulgaires (le cette arène misérable où piétinaient les partis. 11 s'était fait un vaste champ de bataille où il marchait enseignes déployées, sans souci de l'émeute honteuse du carrefour ou Digitized by Google

INTRODUCTION. 37 de la clameur obscure du journal ; et , après tout : Qui ne craint me suive ! Dieu et mon droit ! r/p ! st Himi qjii m^np. In mon flt^ ft nfin. Aussi c'était merveille de voir M. de Lamartine , de l'entendre parler, quand il s'élevait au milieu de ces orages : vous vous rappeliez tout d'un coup le fort virum quem de Virgile, et le conspexcre, silent. En^çffet, l'orage se taisait; les honnêtes bourgeois entassés dans cette Chambre , se sentant dominés par cette intelligence d'élite, n'osaient pas l'interrompre; mais au contraire ils suivaient l'orateur, d'un regard timide et incertain , dans les magnifiques développements de sa pensée. ' A ces hommes qui l'écoutaient malgré eux, se disant en eux-mêmes : Ce n'est qu'un poète qui parle ! M. de Lamartine parlait de toutes choses, et dans un langage admirable; il parlait de l'avenir de l'humanité tout comme il avait parlé des destinées de la poésie; il parlait de l'Orient comme un homme qui revient de ces éclatantes contrées, et qui les a vues de l'âme et des yeux ; il parlait de la vieille royauté en homme qui l'a défendue, qui l'a aimée, qui l'a pleurée, qui l'a servie et qui voudrait la servir encore; il parlait de la royauté nouvelle en bon citoyen, qui reconnaît volontiers les services qu'elle a rendus, et qui fait passer même avant ses affections l'ordre, le devoir, la règle, l'autorité et le bon sens; enfin il parlait des peuples comme il en faut parler, sans en avoir peur, sans flatterie et sans haine, comme de grands enfants pour lesquels il faut tout prévoir. A ces belles paroles, prononcées d'une voix si nette et si ferme, et soutenues par ce vif et perçant regard, cette Chambre, composée en grande partie d'honnêtes gens entêtés de leur grandeur bourgeoise, tout fiers d'avoir réussi à acheter quelques arpents de terre, ne sachant rien au-dessus de la propriété foncière, et par conséquent peu disposés à comprendre, à accepter les grandes choses, se laissait dominer

38 INTRODUCTION. peu^ h peu. Cette Chambre avait beau répéter son petit refrain : Ce n'est qu'un poète qui parle! le poète finit bientôt par prouver à tous qu'il était un homme politique. Alors la Chambre, épouvantée du grand chemin que celui-là-lui indiquait d'un geste irrésistible, voulut revenir sur ses impressions premières ; elle voulut sérieusement se défendre contre Cette influence qu'elle subissait sans l'accepter : mais, Dieu merci! il n'était plus temps, l'homme politique était sorti vainqueur de cette lutte dans laquelle il n'eût jamais pénétré sans sa renommée de grand poète; et à cette heure cette Chambre, d'abord si rebelle, accepte avec empressement les moindres paroles sorties de sa bouche, à ce point qu'elle l'a applaudi avec un assentiment marqué le jour même où M. de Lamartine a pris la défense, contre M. Arago en personne, des belles-lettres et de la poésie, que voulaient envahir les mathématiques et les sciences, ces deux reines du monde. Et, bien plus, la Chambre ne vientelle pas d'applaudir encore M. de Lamartine, osant proclamer, du haut de la tribune, que S. M. Tempereur Napoléon était un grand homme, moins la liberté, et qu'après tout les temps prédits par la sibylle de 1789 n'étaient pas accomplis? Certes, arriver ainsi, au milieu d'une émotion pareille, quand les mânes de l'empereur sont à nos portes, contre M. Thiers soutenu de toute la France impériale et par tant de souvenirs dont il sera un jour l'éloquent historien ; certes, faire accepter ces rudes paroles d'une justice sévère par une majorité de députés qui doivent partir le surlendemain, pour chanter à table , avec leurs électeurs , les chansons de Béranger, c'est là un des plus grands triomphes que nous sachions de l'éloquence moderne ; et pour arriver là il ne faut rien moins que toute l'influence de M. de Lamartine, conquise à force de talent, de génie, de persévérance et de probité. Digitized by Google

INTRODUCTION. 39 Ceci posé, vous pouvez donc juger de l'étonnement universel quand le peuple de France vint à comprendre que M. de Lamartine, ainsi occupé à toutes les luttes et à tous les dangers de la tribune, faisait à l'Europe entière cet inestimable présent d'un poème comme Jocelyn. Nous autres les adeptes, qui ramassons en toute humilité les aimables confidences du poète, quand parfois il les laisse tomber sur nous, nous savions bien que c'était là en effet un de ses rêves; nous savions combien, même au milieu des prosaïques débats de chaque jour, l'illustre écrivain avait conservé son mépris pour ce qu'il appelle le chiffre, ce héros des temps modernes, le seul héros honoré, protégé, payé par l'empereur; le chiffre, ce merveilleux instrument passif de tyrannie, qui ne demande jamais qu'à obéir, qu'on le fasse servir à l'oppression du genre humain ou à sa délivrance, au meurtre de l'esprit ou à son émancipation. Nous savions, nous autres, et M. de Lamartine l'avait dit assez haut, tout le respect que le poète portait à madame de Staël et à M. de Chateaubriand, ses deux précurseurs, pour avoir brisé les chaînes de la pensée humaine. Oui certes, dans ce nouvel emploi de sa force, le poète était resté constant avec lui-même ; il était resté le sujet et le disciple dévoué des grands poètes qui sont les véritables législateurs du genre humain, Job, Homère, Virgile, le Tasse, Milton, Jean-Jacques Rousseau. Il aimait surtout les Bourbons et leur retour, parce qu'avec la liberté les Bourbons avaient rapporté avec eux, dans cette terre de France, des lois humaines, une autre âme à la littérature opprimée; parce que le sceptre fleurdelisé avait remis en honneur la croyance, la philosophie, la politique, les doctrines les plus antiques comme les plus neuves; et, voyant tous ces miracles, il s'était dit à lui-même que la poésie n'était pas morte, qu'elle ne pouvait pas mourir; mais, au contraire. Digitized by Google ^

40 INTRODUCTION. qu'elle sauvait toutes choses parmi nous, qu'elle était à la fois Tesprit et la matière du monde, la langue complète et par excellence qui saisit l'homme par son humanité tout entière. Langue divine et primitive, elle a été le premier enseignement de l'humanité : elle lui parle de Dieu à son berceau, elle lui parle de guerre et d'amour dans sa jeunesse, de philosophie et de politique dans son âge mûr; et enfin elle endort le vieillard et l'ensevelit de ses mains bienfaisantes. La poésie, bien mieux que l'histoire, sait prendre l'empreinte de toutes les époques qu'elle anime; c'est surtout par de grands poèmes que des nations sont représentées. Jusqu'à nos jours (et nous sommes encore jeunes) la poésie a déjà subi bien des transformations, sur lesquelles elle ne peut plus revenir. L'ode désormais est impossible, car aujourd'hui nous nous méfions de toutes choses, et surtout de l'enthousiasme. Le poème épique est impossible, car les dieux qui l'animaient de leurs crimes et de leurs amours sont partis pour ne plus revenir. Le drame aussi est impossible, d'abord parce que toutes les combinaisons dramatiques sont depuis longtemps épuisées, et ensuite parce qu'en fait de drame il s'en passe chaque jour devant nous plus terribles mille fois, plus animés, plus redoutables que les plus sanglantes fictions de Sophocle et de Corneille. Que sera donc la poésie à l'avenir? Demandez-le à M. de Lamartine, car il est le seul dans ce monde qui le sache. La poésie sera de la raison chantée; philosophie, religion, politique, la société tout entière, tels seront désormais les sujets de ses chants; elle sera intime surtout, personnelle, méditative. Malheur aux poètes présents et à venir qui feront de ce grand art un vulgaire tojirjde4orce, et qui s'amuseront uniquement à en tre-choquer des mots contre des mots, pour en obtenir je ne sais quelle misérable poussière, bonne tout Digitized by Google

INTRODUCTION. 41 au plus à jeter aux yeux des fanatiques de bonne foi ! De cette transformation de la poésie M. de Lamartine est le maître à coup sûr; il est le grand prêtre de cette religion nouvelle; il a brisé les vieilles idoles sur lesquelles les vieux poètes venaient draper les vieux manteaux et les vieilles tuniques; il a placé la poésie où elle devait être placée, c'est-à-dire au milieu des passions, des besoins, des intérêts; il en a fait le centre et le berceau des institutions, lui confiant, comme au plus habile et au plus aimable des messagers, toutes les vérités sérieuses qui tiennent à l'amour, à la raison, à la religion, à l'enthousiasme; en un mot, il a fait de la poésie l'ange gardien de l'humanité tout entière; il a prouvé, par son exemple, l'excellence de la poésie sur la politique. La poésie, c'est l'idée; la politique, c'est le fait. Et il ajoute naturellement : Autant l'idée est au-dessus du fait, autant la poésie est au-dessus de la politique. La gloire et la toute-puissance de M. de Lamartine, c'est d'avoir réuni l'idée et le fait; c'est de n'avoir séparé la poésie ni de la politique ni des sentiments les plus cachés du cœur de l'homme; c'est d'avoir fièrement laissé de côté ces questions oiseuses de monarchie et de république, de légitimité et d'usurpation, afin de s'occuper plus à l'aise des grandes questions de la charité évangélique; c'est d'avoir proclamé enfin que non-seulement la loi n'est pas athée, mais, au contraire, qu'il est temps de faire descendre Dieu dans la loi, et avec Dieu la foi, la charité, l'espérance, les trois blanches vertus théologiques. Voilà donc la vérité qu'il proclame à tous et contre tous, la vérité qu'il a trouvée dans son âme et dans son cœur; voilà comme il se fait qu'à cette heure encore, un monde de poésie roide dans sa tête; et enfin voilà par quelle suite d'émotions et d'enthousiasmes ce long poème de sa vie, cent fois brisé et rétabli dans sa tête, se révèle enfin dans

Digitized by Google

42 INTRODUCTION. Jocelyn[^] qui n'est cependant qu'un fragment mutilé du poème de son âme. Oui certes, nous en étions à nous dire que cette immense pensée poétique qui embrasse la terre et le ciel, c'est-à-dire tous les faits, toutes les idées du monde, ne pouvait pas aller ainsi sans fin et sans cesse par fragments et par ébauches : un jour ou l'autre, le poète, dans un de ces résumés magnifiques auxquels ces rares intelligences peuvent seules s'élever, donnerait enfin à son œuvre en masse la forme et la vie. Mais qui pouvait prévoir que ce résumé paraîtrait si tôt? Nous l'avons dit, et M. de Lamartine l'a souvent répété aux oreilles qui ne veulent pas entendre, Jocelyn n'est pas un poème; c'est tout simplement l'épisode d'un grand poème dont la nature morale est le sujet, comme la nature physique fut le sujet du poème de Lucrèce. Ceci est, à proprement dire, l'Iliade et l'Odyssée de l'âme humaine : on se met en marche au milieu des ténèbres peut-être, et on arrivera. Dieu sait où. Dieu sait quand. Mais écrire en vers l'histoire de la destinée de l'homme, c'est à la fois se souvenir du passé, contempler le présent, deviner l'avenir; œuvre immense s'il en fut. Cette épopée infime, qui peut se passer de la fiction, peut se passer du drame, ou plutôt doit appeler à son aide tous les tons, tous les vœux, toutes les émotions du cœur. * De ce grand poème souvent commencé, souvent repris, M. de Lamartine a détaché Jocelyn. Jocelyn, c'est l'histoire du curé de village, simple histoire des plus rares et des plus modestes vertus. L'auteur entre tout de suite en matière, comme un homme qui raconte depuis longtemps, et qui sait très-bien que ses lecteurs sont, depuis longtemps, au courant de sa pensée. Point d'invocation, point de préambule

I Nous nous connaissons trop bien les uns les autres, le Digitized by Google

INTRODUCTION. 43 poète et ses lecteurs, pour nous arrêter à ces cérémonies poétiques. Le drame commence tout de suite. Le vieux curé est mort : dans sa chaumière tout est silence. Alors son ami, qui arrive, découvre dans le grenier du presbytère les feuilles flottantes que vous allez lire. Sur ces feuilles le bon prêtre a jeté toutes les émotions de sa vie. Elles sont bien simples. Lui aussi il a été jeune, il a eu dix-huit ans; mais sa jeunesse a peu duré : il est entré au séminaire, il portait la soutane noire, il y est resté dix ans, il lisait Ossian et la Bible. Alors l'affreux 93 est arrivé tout sanglant, brisant la tête du roi sur Téchafaud ; il a fallu s'enfuir. Ici se déroule le grand paysage, la grotte des aigles, moitié neige et moitié fleurs; ici arrive Laurence, et tous les instincts du jeune homme, un instant amortis dans son cœur, se révèlent. Que Laurence est touchante! qu'ils sont heureux, elle et lui, dans le nid de mousse qu'ils se sont creusé! Pauvres enfants, que Dieu les protège! Mais Dieu ne veut pas; Dieu veut un prêtre. Jocelyn se résigne et courbe la tête. Ici le prêtre commence. Et notez bien que dans ce livre M. de Lamartine touche, d'un doigt ferme et sûr, à tous les points de l'histoire contemporaine : il esquisse en passant le dix-huitième siècle qui finit, il accueille plein d'espoir le siècle qui commence; il compte les gouttes de sang dans cette France égorgée; il écoute les premiers bruissements de la croyance qui de nouveau s'éveille; il nous montre, et vous savez avec quel délire poétique, les transes, les inquiétudes, les combats, les fureurs de l'amour. Sa Laurence est divine, elle est touchante. Il me semble que je la vois, à l'ombre du balcon, pousser ce grand soupir de regret et de remords. Mais, Dieu soit loué ! cette âme ne sera pas ainsi brisée sans rémission : l'heure du repos approche pour Jocelyn, le calme arrive pour cette pauvre âme en peine. Une fois qu'il a compris Digitized by Google

44 INTRODUCTION. qu'il est utile sur cette teiTe, Jocelyn est sauvé; maintenant il puise son courage là-haut, il est invincible. Dans cette vie si reniplie de dévouements de tout genre, il y a tel chapitre qui vous arrache des larmes pleines de douleur à la fois et d'amertume. Par exemple, la visite de la mère et de ses deux enfants à la maison paternelle que la révolution a vendue. La mère expire, c'est son fils qui l'enterre. Allons toujours, aHons ff^figurs. Une douleur amène une autre douleur, mais aussi le courage amène un autre courage. Cet homme, ce héros, ce prêtre est seul dans les frimas, dans les neiges; il n'a pour l'aimer qu'une vieille femme et un chien ; mais, perdu dans ce désert de glace, il devient le laboureur, le législateur, le médecin, le roi et le pontife de ce misérable univers. Il soutient, il console, il protège, il bénit; il enseigne l'Évangile aux petits enfants. Un jour Dieu lui ramène Laurence; et lui, il la réconcilie avec son Dieu, il pleure avec elle sur ses péchés. A la fin son heure arrive aussi ; et une fois que l'expiation est com plète, l'ange retourne au ciel. Consolez-vous cependant! rifin J}^ "^^Mrt. ^^ ^^ T"" ^^ cinr^pi^ ^t çrap^ Jocelyn se montrera de nouveau dans un autre poème; M. de Lamartine vous l'a promis, ce n'est pas la dernière fois que vous le verrez. Ce poème de Jocelyn n'a point d'égal dans notre langue; nous n'avons rien à lui comparer dans l'antiquité classique. L'Angleterre possède seule un livre qui, sous bien des rapports, pourrait soutenir, la comparaison avec le Jocelyn^ et encore ce livre est en prose; mais d'une prose si belle et si vraie! Nous voulons parler du Vicaire de Wakefield^ ce chef-d'œuvre où la résignation chrétienne se montre à un û haut degré. Mais cependant, entre le livre de Goldsmith ei celui de M. de Lamartine, quelle immense différence! Le Digitized by Google

INTRODUCTION. 45 prêtre de Goldsmith est père de famille , il réunit autour de lui toutes les craintes, toutes les inquiétudes et aussi toutes les douces et naïves émotions du foyer domestique. Jeté dans cette vie de tous, si mêlée de tant d'amertumes et aussi de tant de consolations, le prêtre de Goldsmith combat pour sa femme, pour ses enfants, pour lui-même; il défend l'honneur de ses filles, la bonne renommée de ses fils; il peut dire, lui aussi : Je suis homme, et rien de ce qu'un homme ne m'est étranger. Enfin, après bien des combats, bien des traverses, après les mille incidents de l'existence de chaque jour, notre homme parvient , au milieu de l'attendrissement général et de l'estime de tous, aux plus heureux résultats de la vie : il marie ses filles, il assiste à la prospérité mondaine de son fils; il arrive, sans le vouloir sans doute, mais enfin il y arrive, à la considération, à la fortune. C'est un héros, si l'on veut, mais un héros purement humain ; c'est tout à fait un homme de la terre, un de ces heureux stoïciens qui savent sourire, et qui conviennent volontiers que la douleur est autre chose qu'un mot vide de sens. Pour tout dire, le prêtre de Goldsmith n'a pas besoin d'être un chrétien pour arriver à ces paisibles et heureuses vertus. La philosophie mondaine et la richesse courante de but le monde pouvaient très-bien, sans peine et sans effort, le conduire à cette honnête et paisible félicité dans laquelle il s'endort, comme un honnête homme qui a bien accompli sa tâche. Mais le prêtre de Lamartine, c'est celui-là qui est véritablement le héros de l'Évangile : voilà bien le héros comme nous l'entendons aujourd'hui, le héros utile, et dont le dévouement se dépense à de grandes et bonnes œuvres au milieu de l'égoïsme universel. Celui-là qui sacrifie toutes choses au devoir, et même les plus tendres et les plus chastes sentiments du cœur; celui-là qui vit honnête et pur

Digitized by Google

46 INTRODUCTION. dans la foule déshonnête et corrompue; celui-là qui se maintient silencieux et caché au milieu du bruit et de l'agitation des hommes; celui-là qui croit dans un siècle incrédule, qui s'humilie dans un siècle d'insolence et d'orgueil ; celui-là qui étonne les égoïstes les plus endurcis par l'ardeur de sa charité; celui-là qui devient la providence de quelques sauvages perdus dans les montagnes de Grenoble; celui-là qui meurt sans que pas un sache son nom; celui-là si simple dans sa grandeur, si éloquent dans son silence, si complet dans sa résignation ; ce martyr sans auréole , ce héros que chacun coudoie en son chemin sans lui accorder un regard, celui-là à coup sûr est un héros de l'Évangile : le prêtre de Goldsmith est un homme, le Jocelyn de Lamartine est un saint ! Quand donc, revenue de son premier étonnement, l'Europe entière se mit à lire ce poème avec le respect qui lui est dû, ce fut bientôt une louange universelle; tous les cœurs tressaillirent d'espérance et d'orgueil, tant il y a d'espérance et de vertu au fond de ce livre ! et telle était la force toute-puissante de cette poésie, que ce rêve d'un grand poète devint bientôt une réalité. Ce siècle égoïste et incrédule eut tant de foi au prêtre de M. de Lamartine, qu'il se figura que ce prêtre avait existé et qu'il demanda où était son tombeau, pour s'y rendre en pèlerinage. On se souvint alors plus que jamais des paroles de Cuvier, lorsqu'il disait à M. de Lamartine en pleine Académie : « Vous » avez dignement éclairé cette profonde nuit où nous laisse » souvent la Providence. » Singulier incident, savez- vous? et auquel on n'a pas fait assez d'attention, car tous les grands spectacles nous échappent; admirable incident qui mettait en priésence Cuvier et Lamartine, toute la science et toute la poésie de cet âge, deux majestés incontestables, incontestées! Et que cela était beaul Cuvier comparant LaDigitized by Google

INTRODUCTION. 47 martine au rossignol qui chante dans l'ombre du bois : « Il • est saisi d'une sympathie bienfaisante, il sent vibrer de » nouveau ses fibres que rabatement avait détendues; et si » cette voix qui peint ses souffrances y mêle par degré de » Tespoir, des consolations, la vie renaît en quelque sorte en » lui; déjà il s'attache à l'ami inconnu qui la lui rend; déjà 9 il voudrait le serrer dans ses bras, l'entretenir avec effu» sion de tqut ce qu'il lui doit. » Ah! certes, voilà comment il est bon et beau d'être un grand poète; voilà comment il faut comprendre la gloire des lettres : c'est lorsqu'il n'y a qu'une voix dans le monde pour vous louer, pour vous obéir; lorsque chacun est heureux de vos joies, attristé de vos chagrins, fier de vos triomphes; lorsque chacun se dit en lui-même que vous êtes sincère et vrai, même dans vos rêves, et que sciemment vous ne trompez personne. Ah ! certes, voilà comment il faut être un poète : c'est lorsqu'on a le droit de tout dire, de raconter, au premier homme intelligent et simple de cœur, les mouvements les plus secrets de votre âme ; d'habiter une maison de verre, afin que le premier venu puisse savoir ce qui se passe dans votre maison, comme il sait ce qui se passe dans votre cœur. Grandes et belles destinées que peut seule donner la poésie; gloire pure et sans tache que peuvent seuls réclamer les hommes de bonne volonté dans ce monde et dans l'autre. Mais aussi comme celui-ci a été fidèle à cette devise qu'il s'était faite : Aimer, pribr, GUAKTER ! JULES JANIN. Digitized by Google

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate

ENTRETIEN AVEC LE LECTEUR

Digitized by Google

ENTRETIEN AVEC LE LECTEUR LA SERVANTE MARTHE I

L'imagination est le miroir de la nature, riiiir qye nous portons en nous et dans lequel elle se peint. La plus belle imagination est le miroir le plus clair et le plus vrai, celui que nous ternissons le moins par le souffle de nos propres inventions, que nous colorons le moins par les teintes artificielles et trop souvent fausses de notre propre fantaisie, celui que nous appelons notre génie. Le génie ne crée pas, il retrace : Dieu s'est réservé en tout la création. Homère^ la plus vaste et la plus pathétique imagination qui ait jamais

Digitized by Google

52 ENTRETIEN décrit la nature et fait palpiter le cœur humain , n'est qu'un copiste parfait. Ces couleurs qu'il délaye avec nos larmes sur sa palette ne sont que les couleurs que nous voyons tous et les larmes que nous versons tous. Il les a mieux vues et mieux senties, voilà son génie. Les poètes, qu'on accuse d'être des assembleurs de fictions et des récitateurs de mensonges, sont les plus vrais de tous les hommes : ils observent, ils sentent et ils écrivent; ils changent les noms de leurs personnages : voilà toute leur invention. Mais si ces personnages n'étaient pas réels dans la nature, ils ne les auraient pas conçus; et s'ils ne les avaient pas conçus réellement dans leur imagination, ils ne les enfanteraient pas, ou ils n'enfanteraient que des monstres et des fantômes. Tout poème est donc une vérité. J'ai raconté, dans les Confidences^ quelle était l'aventure vraie que j'avais récitée et chantée à demi-voix dans ce poème domestique de Jocelyn. Les lecteurs des Confidences connaissent le pauvre et intéressant vicaire de village à qui j'ai donné, dans mes vers, le nom de Jocelyn; ils connaissent la belle et touchante enfant du château de ***, à qui j'ai donné le nom de Laurence, Je ne me suis guère permis d'autre altération de la vérité dans ce petit drame, tableau de cheminée qu'on suspend à un clou de laiton dans sa chambre ou dans sa mansarde, et qu'on regarde par distraction quand on a envie de se rappeler sa jeunesse, de rêver, de pleurer, ou de prier. Beaucoup d'oisifs, de jeunes hommes, de jeunes filles, m'ont écrit de tous les coins du monde, à l'occasion de ce poème, qui a eu le seul succès qu'il pouvait avoir, un succès de cœurs malades, une gloire d'intimité, une immortalité de coin de feu : *musa pedestris*! Tous ces cœurs touchés, toutes ces voix émues, toutes ces plumes tremblantes. Digitized by Google

AVEC LE LECTEUR. 53 demandaient si ce drame était vrai, si Jocelyn avait vécu, si Laurence avait aimé et était morte ainsi ; si je les avais connus; si j*avais eu en moi ou autour de moi les tristes et saintes confidences de leurs amours et de leur malheur; s'il fallait s'y intéresser seulement comme à des personnifications imaginaires de sentiments nés de mes. rêves, ou s'il fallait véritablement pleurer et prier sur leurs deux tombeaux, et s'y attacher comme à deux êtres qui avaient réellement vécu parmi nous, et qu'on pouvait espérer de retrouver un jour aimants, aimés, heureux dans une autre vie? 0 sainte naïveté des cœurs sensibles! ils ne veulent pas perdre leur sensibilité sur une fiction, et ils ont raison. Les larmes sont trop précieuses pour qu'on les répande ainsi sur des chimères, et sans qu'une ombre réelle au moins les entende tomber, et les recueille là-haut. Tromper ces cœurs-là, c'est le péché contre le Saint-Esprit, le crime sans rémission des poètes ; car c'est le crime contre la nature ; c'est tendre un piège à la mélancolie pour lui rire au visage ensuite, quand elle pleure; c'est faire pleuvoir des larmes sur le sable, pour arroser une illusion. C'est mal , et cela fait souvent un mal réel aux imaginations tendres que vous trompez ainsi; car les âmes neuves et simples (et ce sont les plus belles) prennent souvent à cœur et au sérieux les sentiments avec lesquels le poète joue ainsi. On connaît les sept ou huit suicides que Werther, cette ironie de Goethe^ fit accomplir en Allemagne après l'apparition de ce beau livre. On sait que Bernardin de SaintPierre fiit obsédé toute sa vie par des interrogations épistolaires sur Paul et sur Virginie, et que les pèlerinages ont tracé un sentier au tombeau imaginaire sous les lataniers. Moi-même, dont les écrits sont bien loin d'avoir sur l'imagination de l'Europe cette contagion, j'ai eu cependant ma part de cette correspondance avec les âmes désœuvrées

et Digitized by Google

54 ENTRETIEN méditatives de mon temps; j'ai reconnu à des signes certains que j'avais touché quelquefois juste et fort. Le contrecoup a été souvent jusqu'à la passion et à la colère : c'est ainsi qu'après avoir publié, l'année dernière, l'épisode de Graziella, histoire véritable où je me peins avec l'impartiale sévérité de la distance et du temps , j'ai reçu une foule de lettres signées ou anonymes pleines de reproches sanglants, de malédictions et d'imprécations contre la dureté, la sécheresse et la légèreté de cœur dont je m'accuse moi-même, dans ce récit, envers cette belle et malheureuse enfant. Après que les Confidences ont répondu sur Laurence et sur Jocelyn^ on m'a interrogé sur les détails accessoires du drame, sur les paysages, sur les personnages secondaires, sur le tisserand, sur l'évêque, sur l'ami, sur la servante, sur le chien enfin et sur les oiseaux ; on a voulu savoir d'où venait cette pauvre Marthe^ où elle était allée après la mort du curé; et si Marthe était son vrai nom; et si sa bonté et son dévouement pour son maître n'étaient pas une invention aussi du poète, une couleur grise et douce à l'œil dans le tableau, une harmonie calculée avec cette nature alpestre et cette vie sans espoir. J'ai répondu vingt fois en causant; voici l'occasion de répondre plus explicitement, et à un plus grand nombre de curieux de sentiments. Non, Marthe n'était pas le vrai nom de la servante de Jocelyn^ pas plus que Jocelyn n'était le vrai nom du curé de B***, pas plus que Ydlneige n'est le nom du village. Elle s'appelait et s'appelle encore Geneviève, car elle n'a pas suivi son maître au tombeau; et je la vois encore de temps en temps dans la cour, sous les tilleuls, les jours d'été, quand je passe devant les grilles de l'hospice de C***. Voici son histoire uniforme, courte, et pâle comme une journée d'hiver qui n'a qu'une heure de soleil entre deux longs crépuscules. Je me souviens de l'entretien dans lequel elle me la raconta, comme si Digitized by Google

AVEC LE LECTEUR. 55 c'était hier. J'ai reçu du ciel une mémoire des lieux, des visages, des accents de voix, pour laquelle le temps n'existe pas : vingt ans, pour moi, c'est une nuit. Cette mémoire est celle des choses extérieures; mais pour les impressions, les attachements, les sentiments, les coups ou les contre-coups reçus une fois au cœur, je n'ai pas besoin de mémoire : cela ne cesse pas de retentir en moi; cela n'a pas été, cela est; le passé n'est pas un temps de la langue pour ma nature ; tout y est présent. Une secousse donnée à ma faculté de sentir se perpétue, se répercute et se renouvelle à tout jamais sans s'affaiblir. Le balancier de mon souvenir, sans avoir besoin d'être remonté, a toujours la même oscillation. J'ai véritablement dans ma fibre intérieure ce mystère du mouvement perpétuel , que les mécaniciens cherchent si vainement hors de Dieu. C'est cela qui m'a donné de si bonne heure la conviction et comme la sensation de l'immatérialité de l'âme et de l'infini. Je suis sûr que je ne me tromperai pas d'une circonstance, pas d'un détail, pas d'un mot, pas d'un son de voix, en me rappelant aujourd'hui pour vous ma conversation avec Geneviève. Mais d'abord faisons son portrait : cela est plus difficile, car les mots disent, mais le pinceau seul peint. Je n'ai qu'une langue, et point de pinceau. 11

CONVERSATION AVEC GENEVIÈVE Je passai quelques jours au presbytère de B***, après la mort et la sépulture de l'abbé D***, que j'ai nommé JoceDigitized by Google

56. ENTRETIEN lyn dans mes vers. J'avais à y remplir les devoirs bien tristes, mais bien faciles, d'exécuteur testamentaire et même d'héritier; car le mourant m'avait chargé de payer ses petites dettes sur la terre pendant qu'il irait en recevoir l'intérêt au ciel. Elles avaient toutes été contractées, pendant l'année de l'épidémie et de la disette, pour acheter des médicaments chez les pharmaciens, et du riz et du sucre chez les épiciers de la petite ville voisine de G***, pour les malades. Mais il y avait un inventaire à dresser, des livres à trier, des papiers à parcourir, quelques pauvres meubles et un peu de linge à vendre ou à distribuer; la servante, le chien, l'oiseau à recueillir; la maison enfin et le jardin à mettre en ordre et en culture, afin que tout présentât un air de décence, de soin et de propreté aux yeux du vicaire qui viendrait occuper sa place, et qu'aucune mauvaise herbe, aucun brin de paille ou aucune plume, oubliés par négligence, ne souillassent le nid d'où le cygne des neiges s'était envolé. Pendant ces journées employées à ces soins pieux pour la mémoire de mon ami, je n'avais d'autre compagnie que Geneviève : elle allait et venait, tout le jour, de la cour au jardin, du puits au bûcher, de la cave au grenier, de la cuisine à la salle, de la niche du chien au pigeonier, à la cage des poules, des colombes, des oiseaux; elle prenait la bêche et le râteau dans les carrés du jardin, pour sarcler quelques choux verts et les laitues, ou pour niveler un peu les allées, dont le sable s'était incrusté de mousse verdâtre pendant la maladie de Jocelyn. Elle jetait bientôt ces outils de jardinage pour prendre le balai, et pour nettoyer de la moindre poussière les recoins les plus reculés de l'escalier ou des corridors; puis elle déposait le balai pour prendre l'époussetoir, et pour épousseter et frotter les meubles, les jambages de pierre des cheminées, jusqu'à ce que le noyer des ar

Digitized by Google

AVEC LE LECTEUR. 57 moires et l'épiderme ciré des tables de sapin devinssent des miroirs où son bras se réfléchissait; puis elle laissait encore les meubles y et reprenait TaiguïUe et le fil pour faire des reprises aux chasubles, aux nappes d'autel , aux petites serviettes fines avec lesquelles le prêtre essuie les bords du calice après qu'il a bu le vin mystique; puis elle se relevait comme en sursaut de sa chaise, jetait sur son bras le linge de la sacristie, et allait rallumer le feu, écumer la marmite de terre du foyer, ouvrir la porte de la cour, et regarder du côté de la sacristie, comme pour voir si son maître ne revenait pas, ainsi que d'habitude, pour l'heure du repas. Le chien, qui sortait avec elle, allait en flairant jusqu'à la fosse fraîchement recouverte de terre, et jetait deux ou trois hurlements au bord de la fosse pour réveiller son maître. Il revenait lentement, en s'arrêtant et en se retournant souvent, la tête basse, l'œil consterné, les oreilles dressées, l'une en avant, l'autre en arrière, comme étonné de ne pas ramener derrière lui quelqu'un qu'on attendait toujours. Geneviève alors appelait le chien d'un accent de triste impatience, le faisait rentrer dans la cour, et remontait elle-même, les yeux rouges, l'escalier extérieur. Pendant quelques minutes on n'entendait plus son pas dans la maison. Elle pleurait seule dans la cuisine, puis elle ressortait pour aller faucher de l'herbe à la chèvre. On eût dit qu'un esprit inquiet la chassait d'une place à l'autre pour lui faire chercher, comme malgré elle, quelque chose qu'elle ne trouvait nulle part. Oh! Dieu seul connaît le vide que la disparition d'un solitaire creuse dans le cœur d'une pauvre femme, d'un seul ami, d'un chien, d'une cage d'oiseau, d'une maison, d'un jardin, et de la nature même, vivante ou morte, dans le petit cercle immédiat autour de lui. Pendant que personne ne se doute qu'il manque un souffle au monde, il manque l'air et la vie à deux ou trois êtres qui vivaient de l'être évaDigitized by Google

58 ENTRETIEN noui ! Tout se tient dans ce ciment des vieilles et chères habitudes : ôtez un grain de sable, le mur s'écroule; le mur écroulé, que devient la mousse qui le drapait? la mousse séchée, que deviennent le nid de l'insecte et la fente du lézard? Autour du cœur de l'homme le plus isolé, il y a un monde invisible qui vivait de lui : quand ce cœur est froid, que devient-il? Ce que devenait la servante : une âme en peine, un regard sans voir, un pas éternel sans but, une activité sans repos; une vie machinale, une mort qui vit. Telle était Geneviève. 111 J'ai toujours contemplé avec un pieux respect et avec un sourire d'attendrissement ce qu'on appelait l'esclave ou l'affranchi dans l'antiquité, la nourrice en Grèce ou dans le moyen âge, le domestique^ c'est-à-dire la partie vivante de la maison [domus) en France, la famille en Italie et en Espagne : véritable nom de la domesticité, car le domestique n'est au fond que le complément, l'extension de cette chère et tendre unité de l'association humaine qu'on appelle la famille ; c'est la famille moins le sang, c'est la famille d'adoption, c'est la famille viagère, temporaire, annuelle, la famille à gages, si vous voulez : mais c'est la famille souvent aussi incorporée, aussi aimante, aussi désintéressée, aussi payée par un salaire de «sentiment, aussi dévouée à la considération, à l'honneur, à l'intérêt, à la prospérité de la maison, que la maison même : que dis-je? souvent bien plus. J'ai été frappé de bonne heure de cette phrase de l'historien des proscriptions sanglantes du triumvirat romain d'Octave, d'Antoine et de Lépide. Il raconte les spoliations, les mas

Digitized by Google

AVEC LE LECTEUR. 59 sacres, les fuites nocturnes, les refuges cherchés dans les antres, dans les forêts, chez les amis; les ingraturudes, les lâchetés, les perfidies, les ventes des proscrits par ceux chez qui ils cherchaient l'hospitalité, le secret, le salut; les victimes attirées aux pièges, marchandées, vendues, livrées par les délateurs au glaive des bourreaux d'Octave; et il termine cette énumération de ces trois ou quatre mille assassinats par ce résumé, qu'on n'a pas assez lu quand on apprécie la nature humaine, non au cœur, mais à la condition sociale : « Chose éternellement notable ! dit Velléius Palerculus : » pendant ces proscriptions , la fidélité des mères et des » femmes fut complète et sublime ; celle des affranchis, douce et médiocre; celle des fils, nulle : beaucoup trahirent par cupidité leurs pères; celle des esclaves domestiques, admirable et presque générale! » Ainsi fut-il pendant les proscriptions françaises de 1793 et 1794. Sur dix proscrits, neuf furent cachés par les dévouements domestiques : la famille fut sauvée par les serviteurs. L'humanité devrait un monument éternel à la domesticité : et le cœur des familles, des enfants, des vieillards, que ne lui doit-il pas? Et la politique elle-même, que ne lui doit-elle pas, si elle savait considérer le domestique à sa vraie place dans la civilisation? Aussi, pendant le peu de jours que j'ai passés au pouvoir, quand il a été question, dans les conseils du gouvernement, de donner ou de retirer le droit électoral aux domestiques, j'ai été bien loin à leur égard d'imiter le stupide rigorisme de la Convention, qui excluait du droit de citoyen et de suffrage les individus en état de domesticité; législation brutale et aveugle, qui refaisait des esclaves là où la

Digitized by Google

60 ENTRETIEN nature a fait plus que des hommes libres, des enfants, des fils, des frères, des amis d'adoption. J'ai dit: Honorez le domestique, vous fortifiez la famille, ce pivot de toute démocratie morale; car le domestique est à la famille ce que la cour intérieure est à la maison. Voulez-vous donner des millions de voix à la sainte influence de la famille? Voulez-vous que vos élections soient inspirées par l'esprit de la famille? Voulez-vous que les instincts de considération prévalent sur l'esprit de désordre? Voulez-vous contre-balancer, par un suffrage réfléchi, religieux, coïntéressé au sol et aux mœurs, les suffrages irréfléchis, turbulents, tumultueux de ces masses flottantes qui fermentent ou divaguent sur la surface de vos populations? Voulez-vous faire plus? Voulez-vous mettre du cœur dans vos institutions électorales, et donner au sentiment le rôle qu'il a dans la nature humaine et qu'il doit avoir dans une législation populaire? Donnez le suffrage aux domestiques. Vous donnerez ainsi dix voix pour une au père ou au chef de famille ; vous donnerez une voix aux femmes, aux vieillards, aux enfants, à la propriété, aux mœurs, aux habitudes, une voix à la maison ! C'est le suffrage électoral donné aux habitués du foyer qui sera le salubre correctif des abus et des égarements du suffrage universel dépaycé. Si l'aristocratie antique ne l'a pas compris, c'est qu'elle n'avait que des esclaves; si la féodalité ne l'a pas compris, c'est qu'elle n'avait que des serfs, et que nous, nous avons une domesticité libre, c'est-à-dire des serviteurs, des hommes et des femmes greffés sur le tronc de la famille par la cohabitation, par l'attachement mutuel, par la fidélité, égale souvent à celle des filles ou des fils. Car s'il y a des liens dans le sang, il y en a de presque aussi forts dans la flamme du même foyer. La domesticité, dans le moyen âge, donna les mêmes

Digitized by Google

AVEC LE LECTEUR. 61 preuves de parenté et de dévouement à la fanaille, qu'Euniée, le vieux serviteur Eumée, en donne, dans Homère, au fils de la maison, Ulysse, visitant ses foyers usurpés. Il y a, dans l'histoire d'Angleterre, un récit de la fidélité d'une servante ou nourrice ^ comme on les appelait alors, que je n'ai jamais lu sans bénir et glorifier dans mon cœur la domesticité. Le voici : Le duc de Norfolk, parent et héritier du trône de la reine Elisabeth, se prend d'amour pour la Cléopâtre moderne, pour la captive d'Holy rood^ pour la belle et infortunée Marie Stuart, reine d'Ecosse. Il conspire avec ses vassaux pour l'enlever de son cachot, et pour lui rendre un trône avec son cœur. Elisabeth découvre le mystère de ses amours, rompt la trame, arrête Norfolk, et le fait condamner à avoir la tête tranchée sur un échafaud dressé dans la tour de Londres. Le duc, accompagné de ses amis, à qui il était permis alors de faire cortège au mourant, s'avance fièrement vers le lieu du supplice. Arrivé au pied de l'échafaud, il a soif, et demande à boire. Une femme âgée et voilée qui l'avait suivi tout en pleurs, dit l'historien, lui présente une coupe que le duc reconnut aussitôt. C'était sa propre coupe, celle de ses ancêtres; et cette femme prévoyante et attentive jusqu'à la mort était sa nourrice, la servante de ses châteaux. Elle versa de l'aie dans la coupe; le mourant y trempa ses lèvres. Lorsqu'il tendit la coupe vide à la pauvre femme, elle saisit et baisa en pleurant la main de son maître. • Que Dieu te bénisse, lui dit le duc, et que mes enfants te vénèrent à cause de ce que tu as fait! » Puis, comme il sentit qu'il s'attendrissait à Theure où l'homme a besoin de sa force, il monta rapidement les degrés de l'échafaud, appuyé sur le bras du doyen de SaintPaul

Digitized by Google

62 ENTRETIEN Uantiquité n'a rien de plus naïf et rien de plus touchant que cette coupe reconnue à l'heure où on laisse tout sur la terre, et cette main de servante tendant au seigneur le coup de réchafaud. IV

Geneviève paraissait avoir trente-cinq ou quarante ans à cette époque. L'âge n'était pas lisible sur ses traits, usés par la fatigue. On sentait que la misère avait soufflé là de bonne heure, comme la bise qui gèle une plante au printemps, et qui la laisse plutôt languir que vivre le reste de la ' saison. Elle était grande, mais un peu voûtée, et la poitrine très-enfoncée et très-creuse, par l'attitude habituelle d'une fille qui coud du matin au soir. Ses bras étaient maigres, ses doigts longs et effilés. Bien que ses mains fussent d'une blancheur et d'une propreté parfaites, l'ongle du troisième doigt de sa main droite était cerné à l'extrémité par une tache bleuâtre : c'était la trace du dé de cuivre qu'elle portait presque toujours, et qui avait déteint sur sa peau. Elle portait le costume des paysannes de ces montagnes, une robe de grosse laine bleue, galonnée sur les coutures d'un passe-poil de velours vert; une coiffe blanche, bordée de dentelles très-larges de fil noir qui battaient ses joues, laissait à peine apercevoir les racines de ses cheveux , relevés sur les tempes et cachés sous la coiffe. Ses traits délicats et maladifs n'avaient aucune carnation ; sous sa peau fine et transparente, on ne voyait ni rougir ni circuler aucun sang; les petites veines bleues qui se ramifiaient sur ses tempes étaient aplaties comme des canaux que la sève un peu tarie n'a pas la force de gonfler; ses joues étaient à peine revê

Digitized by Google

AVEC LE LECTEUR. 63

tues d'un épiderme imperceptiblement ridé par le frisson habituel de la peau dans cet air des neiges; ses yeux, frangés de très-longes cils noirs, étaient largement fendus, quoique profondément encaissés sous les paupières; ils étaient bordés au-dessous d'un ourlet noir, comme des yeux qui ont beaucoup veillé et beaucoup pleuré. Leur couleur était un bleu pâle, sans aucun éclat; ils se laissaient regarder sans mouvement, comme de l'eau à l'ombre; on voyait jusqu'au fond, et l'on n'y voyait que simplicité, sensibilité et langueur. Ces beaux jeunes yeux de femme de haute et fine race avaient l'air comme dépayés dans ce cadre d'un visage déjà vieilli et fané. Ses lèvres, un peu grosses et déprimées vers les coins, étaient légèrement plissées quand elle les fermait; mais aussitôt qu'elles s'ouvraient, soit pour parler à ses oiseaux, soit pour saluer les pauvres femmes du village qui passaient, en l'appelant, sous la fenêtre, elles laissaient voir des dents blanches comme les cailloux de la fontaine, et un sourire où la mélancolie se fondait dans la bonté. Toute l'expression de ce visage était dans cette bouche, par où son cœur semblait s'ouvrir et se répandre sur tous les traits. Le timbre de sa voix révélait ce tremblement intérieur d'une fibre brisée par une perpétuelle émotion du cœur. C'était une complainte d'accents qui semblait toujours chanter en parlant. Cette voix reposait et touchait à la fois; je n'en ai jamais entendu de pareille que dans les chalets du Valais[^] en demandant autrefois mon chemin aux vieilles femmes des montagnes. Les passions et les continuels commérages des villes donnent quelque chose de dur et de rauque à la voix des femmes; la solitude et la sérénité des montagnes la rendent douce comme un soupir, accentuée comme un sentiment, sonore et timbrée comme une cloche dans le lointain à travers les bois: telle était la voix de Geneviève. Pendant - que je lisais dans le jardin sans qu'elle me vît, je ne me lassais pas de l'entendre parler à

Digitized by Google

64 ENTRETIEN ses poules, ou chanter à demi-voix en tricotant près de la fenêtre, pour distraire ses oiseaux, qui lui répondaient. Au bout de huit ou dix jours, elle s'était tellement accoutumée à ma présence dans la maison, que je ne lui inspirais plus aucun embarras. Elle savait que j'avais été Tami le . plus cher de son maître : elle reportait tout naturellement sur moi l'attachement maternel qu'elle avait pour lui. D'ailleurs elle avait besoin de servir quelqu'un et d'aimer celui qu'elle servait : tout son service n'était qu'inclination naturelle et satisfaite à obliger. Elle se rendait heureuse elle-même, en prévenant les moindres désirs de ceux auxquels son état de servante la dévouait, moins encore que son cœur. Ma jeunesse aussi l'intéressait; elle était fière de remplacer autant qu'elle pouvait son maître mort, dans l'accueil qu'il aurait fait vivant à ce jeune homme pour qui elle connaissait sa tendresse. Elle tenait à l'honneur de sa maison et à la grâce de l'hospitalité, même après que la maison était vide et que l'hôte était parti pour un autre séjour; elle s'empressait à tout. Elle savait par son maître la simplicité de mes goûts; jamais, chez ma propre mère, ils n'avaient été si complètement ni si gracieusement prévenus par les bonnes femmes du ménage ou du jardin. Jamais les livres et les papiers n'avaient été plus religieusement retrouvés à leurs plis ou à leur page marquée sur ma table de bois; jamais les tisons, dormant le jour sous la cendre, n'avaient été plus soigneusement rapprochés le soir pour donner une douce tiédeur à la veillée ; jamais mes chiens n'avaient eu une natte de paille plus épaisse pour se coucher au pied de

Digitized by Google

AVEC LE LECTEUR. 65 mon lit, ni une eau plus limpide pour boire dans une jatte de terre vernie; jamais je n'avais trouvé plus exactement, au retour de mes longues chasses dans les bois, la farine de maïs bouillotant à petit feu dans la marmite sous sa croûte dorée, la pomme de terre sous la cendre, le chou, la rave, la courge du jardin, cuites au four, et le pain de seigle plus savoureux et plus frais, sous la serviette de chanvre écru, dans la huche; jamais le beurre ou le miel de la plaine n'avait été si jaune, si onctueux, si attentivement battu dans rétable ou si proprement servi dans le rayon de cire. C'était le régime auquel j'avais été habitué à la campagne pendant mon enfance chez une mère sobre et tendre; le régime des chartreux, assaisonné par la tendresse et la grâce d'une femme. Selon l'habitude de ces montagnes, nous prenions nos repas du soir dans la cuisine, sur la seule table de noyer massif, longue et étroite, qu'il y eût dans la maison. A l'extrémité de cette table, Geneviève, comme du temps de son maître, étendait la nappe, mettait mon assiette, mon couvert d'étain, et posait les plats, le pain et le vin; je m'asseyais sur un des bancs de bois qui régnaient des deux côtés de la table. A l'autre bout il n'y avait point de nappe, il n'y avait qu'une écuelle et une assiette de terre, dans laquelle la servante prenait sa soupe et sa portion de lard, de courge, de salade ou de choux, en même temps que moi. Mais, selon les rites du pays, elle mangeait debout, son écuelle à la main, continuant à me servir, allant et venant, comme le reste du jour, dans la cuisine, attisant le foyer, battant le beurre, grillant les châtaignes, jetant des morceaux de son pain au chien qui l'épiait assis devant son tablier, et qui ne perdait pas sa main de l'œil. Je ne cherchais nullement à la contraindre dans ses habitudes respectueuses et familières à la fois de ménagère; je l'aurais plutôt cmŒOVR. COLiei.. — IV. o Digitized by Google

66 ENTRETIEN barrassée et humiliée en la forçant de s'asseoir vis-à-vis de moi. Seulement je causais avec elle tout en soupant lentement, les coudes sur la table, à la façon des montagnards désheurés. Après le souper, je me rapprochais du foyer, où elle jetait de moment en moment des écarissures pétillantes de sapin ; je faisais sécher à la flamme le canon et les bassinets huilés de mon fusil entre mes jambes; je détachais mes guêtres de cuir, je les ramollissais au feu pour le lendemain. Geneviève levait le couvert , distribuait le fond des plats à ses chiens ou à ses poules, repliait la nappe, remettait, soigneusement enveloppé, le pain dans la huche, la lampe au bec de fer, suspendue à côté de Tâtre, au manteau de pierre noire de la haute cheminée; puis elle s'asseyait un peu en arrière de moi pour tricoter des bas de grosse laine blanche qu'elle avait filée dans l'autre saison. Nous causions alors plus longuement et plus familièrement (que le reste de la journée, au seul bruit de la cascade dehors et du feu qui pétillait dedans; nous parlions du mort, de ses vertus, de ses charités , de sa pauvreté , de sa résignation dans ce désert où on l'avait relégué, comme pour cacher son éclat naturel et ses talents, enfouis à tout autre œil qu'à l'œil de Dieu et des pauvres; de ses habitudes, de ses méditations, de ses prières, du mystère de sa jeunesse, à demi révélé par les pèlerinages qu'il faisait de temps en temps au tombeau de la grotte des Aigles, de sa dernière maladie, de ses suprêmes paroles, de sa joie quand il avait senti que Dieu consentait enfin à abréger sa pénitence et à le rappeler au ciel; puis de la douleur inconsolable de ses paroissiens, des femmes et des vieillards qui venaient déjà de loin s'agenouiller sur sa fosse comme sur celle d'un saint, de la nudité de son presbytère, de ce qu'allaient devenir les colombes, le chien, les oiseaux, les arbres, qu'il taillait la

Digitized by Google

AVEC LE LECTEUR. 67 source qu'il dirigeait, les pots de fleurs qu'il soignait l'été au jardin, et qu'il abritait l'hiver dans sa chambre, des hirondelles même dont il respectait les nids sur les corniches du chœur, et qui ne le retrouveraient plus au printemps prochain. Dans ces conversations la pauvre fille ne me parlait jamais d'elle. Elle paraissait s'inquiéter bien plus de ce que deviendraient le chien, les oiseaux, les meubles, les plantes, que de ce qu'elle deviendrait elle-même. Peut-être pensait-elle que le nouveau curé la prendrait à son service comme le sonneur ou l'enfant de chœur de Jocelyn, ou que quelqu'une des familles du village la recueillerait pour être sarcleuse et lui donnerait le pain et l'asile gratuit dans l'étable des vaches ou des moutons. Elle avait un petit mobilier à elle, consistant dans un coffre à tiroirs en bois de noyer que je la voyais ouvrir quelquefois, et qui contenait un peu de linge, ce trésor des servantes, sa robe de dimanche, et une petite écuelle de porcelaine cassée, pleine de petites monnaies d'argent, de gros sous, d'un collier de grains de jais enfilés par un fil de cuivre, de deux ou trois bagues d'or qui lui venaient de sa mère, et d'un beau chapelet de noyaux de cerises sculptés à jour par un chartreux, que Tévêque lui avait donné en passant quelques jours dans la cure de Valneige pendant sa visite pastorale. Le tout pouvait valoir dix écus : c'était là toute sa richesse. Elle la regardait souvent avec une complaisance visible dans la physionomie. Mais depuis que Jocelyn était mort, et qu'elle n'avait plus la bourse et le pain du prêtre à donner en son nom, elle puisait assez souvent dans sa coupe, et les sous diminuaient sensiblement. Le sort de cette pauvre fille m'inquiétait; car je n'étais Digitized by Google

68 ENTRETIEN pas riche alors , et je voyais bien qu'une fois le mobilier vendu pour payer les dettes, la maladie, la sépulture, l'héritage se réduirait à deux charges, son chien et ses oiseaux : mais Geneviève n'y pensait pas. Elle était au contraire sans cesse occupée à rechercher, bien loin dans sa mémoire, si monsieur le curé n'avait pas une mesure d'orge à lui, un char de fagots à celui-ci, une poignée de foin pour sa chèvre à l'un, un disque de pain de seigle emprunté le dernier hiver et non rendu à l'autre. Elle ne voulait pas laisser un brin de paille ou un grain de sel sur la conscience ou sur la mémoire de son maître. Mais moi j'y pensais. Je l'avais toujours vue, depuis mon enfance, au presbytère; je ne m'étais jamais informé comment elle y était venue^ encore moins comment elle en sortirait; le curé, la servante et la maison se confondaient à mes yeux en un seul être, en un seul tout indivisible qui me paraissait avoir existé ainsi toujours, et devoir toujours de même exister. La mort venait de me poser un problème auquel je n'avais jamais réfléchi : D'où vient la servante, et que deviendra-t-elle? A la fin , il fallut bien lui en parler. C'était un soir après souper, à la clarté de la lampe, au pétilllement du foyer. J'avais, le coude encore appuyé sur la table, la tête sur ma main : elle avait fini de ranger le pain et la nappe, elle était assise à l'ombre dans l'angle que forme le jambage noir de la cheminée avec le mur de la cuisine, place où les paysans mettent le coffre à sel. Elle remuait en tricotant, avec un léger cliquetis de fer l'un contre l'autre en relevant la maille, les deux bouts luisants de ses aiguilles de bas. Ce bruit vivant, paisible et monotone comme celui du balancier d'une pendule, au coin du feu, me tira de ma rêverie, et m'enhardit à lier une conversation sérieuse avec elle. Digitized by Google

AVEC LE LECTEUR. 69 VI t — Geneviève, lui dis-je, vous ne vous reposez donc jamais ? :^ — Oh! monsieur, me dit-elle, je n'ai pas été faite par le bon Dieu pour me reposer : j'ai commencé à travailler le jour où j'ai pu me tenir sur mes jambes, et je travaillerai jusqu'au jour de ma mort. Nous aurons bien le temps de nous reposer là-bas, ajouta-t-elle en me faisant un ge^te de la tête et du cou vers le cimetière, pour ne pas perdre une des mailles de son tricot en dérangeant sa main. 1 — Comment, repris-je, vous avez travaillé si jeune? Vous n'avez donc jamais été enfant, jamais joué avec les autres, jamais perdu le temps dans la rue, à la fenêtre, le long des buissons? Votre jnère était donc bien dure, ou bien avare de badinages et de désœuvirements avec ses enfants ? Mais alors comment avez-vous vous-même l'air si doux et si enjoué avec les enfants du village , que vous laissez jouer tout le jour dans la cour, arracher vos fleurs et tirer vos aiguilles, sans les gronder? 1 — Ah! monsieur, ceux-là c'est différent, voyez- vous : ils ont leur père et leur mère qui leur cuisent le pain ; mais moi je n'étais pas comme eux. Je n'ai jamais eu un peu de bon temps dans ma vie qu'ici, et depuis que monsieur le curé a consenti à me prendre à son service. Jusque-là je ne savais pas ce que c'était que de s'asseoir et de regarder le soleil, le feu ou les passants. Digitized by Google

70 . ENTRETIEN • —Comment, répliquai-je, avez-vous donc mené si jeune une vie si rude? > — Oh ! monsieur, elle n'était pas rude : elle était pénible et toujours debout, c'est vrai, mais elle était bien douce au contraire; et si Dieu voulait ressusciter îîia mère, je la recommencerais bien, cette vie, et je serais bien heureuse de la recommencer. > 1 — ConteZ-moi donc cela, puisque vous n'avez rien à faire, que j'ai fini de lire nion livre, et que nous avons une longue veillée devant nous. Je voudrais savoir l'histoire de tout le monde, lui dis-je; car voyez- vous, Geneviève, l'esprit n'est qu'une grande curiosité, comme la science; pour celui qui comprend , il y a un enseignement dans la vie de chacun. » — Mais je ne suis qu'une pauvre servante , et je n'ai jamais été autre chose : que voulez- vous que je vous dise? cela vous ennuerait comme le bruit de mes aiguilles de bas ennuie les enfants. 1 — Vous seriez la fourmi du plancher, le grillon de la cheminée, l'araignée de la poutre, que cela m'intéresserait, répondis-je, et que j'aimerais à connaître leur histoire, d'où ils sortent, ce qu'ils font, ce qu'ils pensent , ce qu'ils veulent, ce qu'ils deviendront. Il y a un commencement, une fin, un sens à toute chose vivante; si l'on connaissait tout, on ne serait indifférent à rien. » — Oui, on serait comme Dieu, me dit-elle en éclairant son sourire d'un rayon de claire et tendre intelligence. Monsieur le curé le disait bien quand il recommandait de ne pas maltraiter les animaux, et de ne pas s'impatientser Digitized by Google

AVEC LE LECTEUR. 71 contre les mouches : « Vous n'avez pas le droit de rien mé » priser et de dire : Ce n'est rien , puisque Dieu l'a fait, t - qu'il disait. » — Précisément, ma pauvre Geneviève, repris-je en retrouvant dans ces paroles toute l'âme de Jocelyp, tout est intéressant, tout est important, tout est respectable dans les destinées du plus obscur et du plus insignifiant de tous les êtres. Les orgueilleux sont des sots, le dédain n'est qu'une ignorance. Voilà pourquoi je serais reconnaissant si . vous vouliez bien me raconter ce que je ne sais pas de votre pauvre vie; où vous êtes née, ce que vous avez fait, comment vous êtes venue ici, et où vous comptez aller après. • — Je vous obéirai, monsieur, dit-elle en rougissant, si cela vous amuse. Vous vous moquerez peut-être de moi? » — Ah! Geneviève, répondis-je d'un accent fâché, est-ce que Jocelyn se moquait jamais de la plus naïve confidence d'une vieille femme ou d'un enfant? est-ce que je ne suis pas son ami? » — Oui, oui, c'est vrai, dit-elle en se repentant; j'ai tort. Je vais tout vous dire. » Je me rapprochai du feu ; elle ne releva pas ses yeux de ses aiguilles, elle ne perdit pas une maille, et elle me dit, en continuant de travailler : Digitized by Google

72 ENTRETIEN AVEC LE LECTEUR. VII t Je suis de Voiron, en Dauphiné. C'est une belle bourgade au pied des montagnes; les eaux y sont douces pour blanchir les toiles, le pain y est bon, les châtaignes n'y sont pas chères pour les pauvres gens; le peuple y est gai, remuant, entendu au commerce et un peu rieur, comme en Dauphiné. Les filles et les garçons y ont de belles couleurs sur les joues, comme si le froid des neiges voisines les pinçait. On ne dirait pas que j'en suis, moi, quand on voit comme je suis pâle; mais c'est que , voyez-vous, je n'ai jamais été à l'air, j'ai toujours vécu à la maison : cela enlève les couleurs. C'est comme ces plantes que monsieur le curé tenait à l'ombre sur l'escalier. 1 — Ses hortensias, achevai-je. » — Oui, dit-elle, c'est comme les hortensias : cela reste violet comme une lune sur la neige, cela ne devient jamais rouge comme le soleil , parce que cela ne le voit pas. » — Mais pourquoi donc ne voyiez-vous pas le soleil , comme les autres enfants et les autres filles de Voiron? » — Je vous le dirai plus tard , monsieur. » Et elle continua. Digitized by Google

JOCELYN ÉPISODE Digitized by Google

Digitized by Google

PROLOGUE ^J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre, Hors son
pauvre troupeau. Je vins au presbytère Comme j'avais coutume, à la Saint-
Jean d'été, A pied, par le sentier du chamois fréquenté. Mon fusil sous le
bras et mes deux chiens en laisse, Montant, courbé, ces monts que chaque
pas abaisse. Mais songeant au plaisir que j'aurais vers le soir A frapper à sa
porte, à monter, à m' asseoir Au coin de son foyer tout flamboyant d'érable,
A voir la blanche nappe étendue, et la table. Couverte par ses mains de
légume et de fruit. Nous rassembler causant bien avant dans la nuit.

Digitized by Google

76 PROLOGUE. 11 me semblait déjà dans mon oreille entendre
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre, Et sentir, à défaut de mots
cherchés en vain. Tout son cœur me parler d'un serrement de main ; Car
lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage, La main aide le cœur et lui rend
témoignage. Quand je fus au sommet d'où le libre horizon Laissait
apercevoir le toit de sa maison , Je posai mon fusil sur une pierre grise. Et
j'essuyai mon front, que vînt sécher la brise; Puis regardant, je fus surpris de
ne pas voir D'arbre en arbre au verger errer son habit noir. Car c'était l'heure
sainte où, libre et solitaire. Au rayon du couchant il lisait son bréviaire; Et
plus surpris encor de ne pas voir monter. Du toit où si souvent je la voyais
flotter,. De son foyer du soir l'ordinaire fumée. Mais voyant au soleil sa
fenêtre fermée. Une tristesse vague, une ombre de malheur, Comme un
frisson sur l'eau courut sur tout mon cœur; Et, sans donner de cause à ma
terreur subite. Je repris mon chemin et je marchai plus vite. Mon œil
cherchait quelqu'un qu'il pût interroger: Mais, dans les champs déserts, ni
troupeau, ni berger. Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse Sur les
bords de la route ; et dans le sol qu'il creuse Le soc penché dormait à moitié
d'un sillon; On n'entendait au loin que le cri du grillon , Au lieu du bruit
vivant, des voix entremêlées Qui montent tous les soirs du fond de ces
vallées. Digitized by Google

PROLOGUE. 77 J'arrive, et frappe en vain : le gardien du foyer,
Son chien même, à mes coups ne vient pas aboyer; Je presse le loquet d'un
doigt lourd et rapide, Et j'entre dans la cour, aussi muette et vide. Vide?
hélas ! mon Dieu non ; au pied de l'escalier Qui conduisait de l'aire au
rustique palier, Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église. Une
figure noire était dans l'ombre assise. Immobile, le front sur ses genoux
couché. Et dans son tablier le vîsage caché. Elle ne proférait ni plainte ni
murmure; Seulement, du drap noir qui couvrait sa figure Un mouvement
léger, convulsif , continu , Trahissait le sanglot dans son sein retenu. Je
devinai la mort à ce muet emblème : La servante pleurait le vieux maître
qu'elle aime. — « Marthe! dis-jc; est-il vrai?... » Se levant à ma voix. Et s'
essuyant les yeux du revers de ses doigts : — « Trop vrai! Montez,
monsieur; on peut le voir encore : » On ne doit l'enterrer que demain, à
l'aurore. » Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix, » Si vous
l'accompagnez de vos derniers souhaits. » Il a parlé de vous jusqu'à sa
dernière heure : » — Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure, » Dis-
lui que son ami lui laisse tout son bien » Pour avoir soin de toi , des oiseaux
et du chien. — » Son bien? N'en point garder était toute sa gloire: » H ne
remplirait pas le rayon d'une armoire. » Le peu qui lui restait a passé sou
par sou » En linge, en aliments, ici, là. Dieu sait où. » Tout le temps qu'a
duré la grande maladie, • Il leur a tout donné, monsieur, jusqu'à sa vie; »
Car c'est en confessant, jour et nuit, tel et tel, » Qu'il a gagné la mort. —
Oui, lui dis-je, et le ciel! i Digitized by Google

78 PROLOGUE Et je montai. La chambre était déserte et sombre; Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre, Et mêlaient sur son front les funèbres reflets Aux rayons d'or du soir qui perçaient les volets, ■ Comme luttent entre eux, dans la sainte agonie, ' L'immortelle espérance et la nuit de la vie. Son visage était calme et doux à regarder : Ses traits pacifiés semblaient encor garder La douce impression d'extases commencées; Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées, Et le bonheur de Tâme, en prenant son essor. Dans son divin sourire était visible encor. Un drap blanc, recouvert de sa soutane noire. Parait son lit de mort; un crucifix d'ivoire Reposait dans ses mains sur son sein endormi. Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami; Et, couché sur les pieds du maître qu'il regarde, Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde, Grondait au moindre bruit, et, las de le veiller, Écoutait si son souffle allait se réveiller. Près du chevet du lit, selon le sacré rite. Un rameau de buis sec trempait dans l'eau bénite ; Ma main avec respect le secoua trois fois. En traçant sur le corps le signe de la croix ; Puis je baisai les pieds et les mains. Le visage De l'immortalité portait déjà l'image. Et déjà sur ce front, où son signe était lu. Mon œil respectueux ne voyait qu'un élu. Puis, avec l'assistant disant les saints cantiques. Je m'assis pour pleurer près des chères reliques, Et, priant et chantant et pleurant tour à tour. Je consumai la nuit et vis poindre le jour.

Digitized by Google

PROLOGUE. 79 Près du seuil de l'église, au coin du cimetière,
Dans la terre des morts nous couchâmes la bière; Chacun des villageois jeta
sur le cercueil Un peu de terre sainte, en signe de son deuil; Tous pleuraient
en passant, et regardaient la tombe S'affaïsser lentement sous la cendre qui
tombe : Chaque fois qu'en tombant la terre retentit, De la foule muette un
sourd sanglot sortit. Quand ce fut à mon tour : « O saint ami! lui dis-je, »
Dors! Ce n'est pas mon cœur, c'est mon œil qui s'afflige. » En vain je vais
fermer la couche où te voilà, » Je sais qu'en ce moment mon ami n'est plus
là... » Il est où ses vertus ont allumé leur flamme; » Il est où ses soupirs ont
devancé son âme ! » Je dis; et tout le soir, attristant ces déserts. Sa cloche en
gémissant le pleura dans les airs, Et, mêlant à ses glas des aboïments
funèbres. Son chien, qui l'appelait, hurla dans les ténèbres. Et moi , seul
avec Marthe en ce morne séjour, J'allais, je revenais du jardin à la cour.
Cherchant et retrouvant en chaque. endroit sa trace. Le voyant, lui parlant,
et lui laissant sa place. Feuilletant tout ouvert quelque livre pieux, En lisant
un passage et m'essuyant les yeux. € N'écrivait-il jamais? — Quelquefois le
dimanche, » Me dit Marthe, « il veillait sur une page blanche; » Et quand
elle était noire, au fond d'un vieux panier » Il la jetait; et moi, dans un coin
du grenier » Je balayais la feuille au retour de l'aurore. » Ce qu'ont laissé les
rats y peut bien être encore. » J'y montai; j'y trouvai ces pages, où sa main
Avait ainsi couru sans ordre et sans dessein, Digitized by Google

80 PROLOGUE. Semblables à ces mots qu'mi rêvem* solitaire
Du bout de son bâton écrit avec mystère, Caractères battus par la pluie et les
vents, Et dont Tœil se fatigue à renouer le sens. Bien des dates manquaient
à ce journal sans suite. Soit qu'il eût déchiré la page à peine écrite. Ou soit
que Marthe en eut allumé ses flambeaux, Et les vents sur son toit dispersé
les lambeaux. Déplorant à mon cœur mainte feuille ravie, \ > i \ Mon œil de
ces débris recomposait sa vie, I • ' Comme Tœil,. éclairé d'un rayon de la
nuit, Et s' égarant au loin sur l'horizon qui fuit. Voit les anneaux glissants
d'un fleuve à l'eau brillante Dérouler flots à flots leur nappe étincelante. Se
perdre par moment sous quelque tertre obscur. Dans la plaine plus bas
reparaître plus pur. Se briser de nouveau dans les prés qu'il arrose; MaiS',
suivant du regard le sillon qu'il suppose, Et sous les noirs coteaux devinant
ses détours. De mille anneaux rompus recompose un seul cours. (C'est ainsi
qu'à travers de confuses images, ^e ce journal brisé j'ai reconnu les pages.
Si d'une ombre souvent le texte est obscurci. Complétez en lisant ces pages;
les voici. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.33% accurate

PREMIÈRE ÉPOQUE ŒDVR. COMPL. — IV. Digitized by
Google

Digitized by Google

PREMIÈRE ÉPOQUE iw mai 1786. Le jour s'est écoulé comme
fond dans la bouche \ Un fruit délicieux sous la dent qui le touche, Ne
laissant après lui que parfum et saveur. 0 DDon Dieul que la terre est pleine
de bonheur! Aujourd'hui premier mai, date où mon cœur s'arrête. Du
hameau paternel c'était aussi la fête. Et c'est aussi le jour où ma mère eut un
fils; Son baiser m'a sonné mes seize ans accomplis : Seize ans! puissent
longtemps ces doux anniversaires Sonner tant de bonheur au clocher de mes
pères! Digitized by Google

84 • JOCELÏN. Que ce jour s'est levé serein sur le vallon! Chaque toit semblait vivre à son premier rayon, Chaque volet ouvert à Taube près d'éclore Semblait comme un ami solliciter Taurore; On voyait la fumée, en colonnes d'azur. De chaque humble foyer monter dans un ciel pur ; * Du pieux carillon les légères volées Couraient en bondissant à travers les vallées; Les filles du village, à ce refrain joyeux, Entr'ouvraient leur fenêtre en se frottant les yeux, Se saluaient de loin du sourire ou du geste. Et, sur les hauts balcons penchant leur front modeste, Peignaient leurs longs cheveux qui pendaient en dehors, Comme des écheveaux dont on lisse les bords; Puis elles descendaient nu-pieds, demi-vêtues De ces plis transparents qui collent aux statues. Et cueillaient sur la haie ou dans l'étroit jardin L'œillet ou le lilas, tout baignés du matin; Et les gouttes des fleurs, sur leurs seins découlées, Y roulaient comme autant de perles défilées. Tous les sentiers fleuris qui descendent des bois Retentissaient de pas, de murmures, de voix; On y voyait courir les blonds chapeaux de paille, Et les corsets de pourpre enlacés à la taille. Tous ces sentiers versaient d'heure en heure au hameau Les groupes variés confondus sous l'ormeau : Là les embrassements, les scènes de familles. Les cheveux blancs touchant des fronts de jeunes filles, Des amis retrouvés, des souvenirs lointains. Des hôtes entraînés aux rustiques festins. Des vierges à genoux autour de la chapelle. Et les groupes pieux que la cloche rappelle. Leur chapelet en main et le front incliné. Allant offrir à Dieu le jour qu'il a donné. Digitized by Google

/ PREMIERE ÉPOQUE. 85 Que de danses le soir égayaient la pelouse! Plus le jour retirait sa lumière jalouse, Plus elles s'animaient, comme pour ressaisir Ce que Theure fuyante envoyait au plaisir. Chaque arbre du verger avait son chœur champêtre, Son orchestre élevé sur de vieux troncs de hêtre; Le fifre aux cris aigus, le hautbois au son clair, La musette vidant son outre pleine d'air, L'un sautillant et gai, l'autre plaintive et tendre, S'accordant, s'excitant, s'unissant pour répandre Ensemble ou tour à tour, dans leurs divins accents. Le délire ou l'ivresse à nos chœurs bondissants. Tous les yeux se cherchaient, toutes les mains pressées Frémissaient de répondre aux notes cadencées. Un tourbillon d'amour emportait deux à deux, Dans sa sphère de bruit, les couples amoureux; Les pieds, les yeux, les cœurs qu'un même instinct attire, S'envolaient soulevés par le commun délire. S'enchaînaient, se brisaient, pour s'enchaîner encor: Tels, quand un soir d'été darde ses rayons d'or, Dans le sable échauffé qui brille sur la grève On voit des tourbillons d'atomes, qu'il soulève. Monter, descendre, errer, s'enlacer tour à tour. Comme à l'attrait caché d'un invisible amour, Dresser en tournoyant leur brillante colonne. Et danser dans la sphère où le soleil rayonne. Et plus tard, quand l'archet, le fifre, le hautbois, Commençaient à languir comme épuisés de voix; Quand les cheveux mouillés, que la sueur dénoue. Tombaient en tresse lisse et collaient à la joue, Et que sur les gazons les groupes indolents S'en allaient en causant à voix basse, à pas lents. Digitized by Google

86 JOCELYN. De quels bruits enchanteurs l'oreille était frappée!
Adieux, regrets, baisers, parole entrecoupée. Murmure que la nuit peut à
peine assoupir, D'un beau jour qui s'éteint tendre et dernier soupir : Mon
âme s'en troublait; mon oreille ravie Buvait languissamment les prémices de
vie; Je suivais des regards, et des pas, et du cœur. Les danseuses passant,
l'œil chargé de languétfr; Je rêvais au doux bruit de leurs robes de soie ;
Chacune en s'en allant m'emportait une joie. Puis enfin, danse et bruit, tout
avait disparu, Sur la crête des monts la lune avait couru : A peine quelque
amant, trop oublieux de l'heure, Regagnait en rêvant sa lointaine demeure.
Ou, longtemps arrêtés au coude du chemin, Quelques couples tardifs, une
main dans la main. Laisaient sonner deux fois l'heure avancée et sombre.
Et sous les châtaigniers disparaissaient dans l'ombre. Maintenant je suis seul
dans ma chambre. Il est nuit ; Tout dort dans la maison ; plus de feux , plus
de bruit ; Dormons! — mais je ne puis assoupir ma paupière. Prions! —
mais mon esprit n'entend pas ma prière. Mon oreille est encor pleine des
airs dansants Que les échos du jour rapportent à mes sens ; Je ferme en vain
mes yeux , je vois toujours la fête ; La; valse aux bonds rêveurs tourne
encor dans ma tête^ Du bal, hélas! fini, fantômes gracieux. Mille ombres de
beautés dansent devant mes yeux; Je vois luire un regard dans la nuit; il me
semble Sentir de douces mains presser ma main qui tremble; De blonds
cheveux jetés par le cercle mouvant Sur ma peau qui frémit glissent comme
un doux vent ; Digitized by Google

PREMIÈRE ÉPOQUE. 87 Je vois tomber des fronts mille roses
flétries, J'entends mon nom redit par des lèvres chéries. Anna, Blanche,
Lucie! oh! que me voulez-vous? Qu'est-ce donc que l'amour, si son rêve est
si doux? Mais l'amour sur ma vie est encor loin d'éclorre : C'est im astre de
feu dont cette heure est l'aurore. Ah I si jamais le ciel jetait entre mes bras
Un des songes vivants attachés à mes pas; Si j'apportais ici, languissante et
ravie. Une vierge au cœur pur, premier rayon de vie. Mon âme aurait vécu
mille ans dans un seul jour; Car, je le sens ce soir, mon âme n'est qu'amour !
Non : chassons de mon cœur ces trop molles images : De mes livres amis
rouvrons les vieilles pages. Les voici sur ma table incessamment ouverts;
Mais mon œil. flotte en vain sur la prose et Iqs vers. Les mots inanimés
tombent morts de la lyre ; Mon esprit ne lit pas, et laisse mes yeux lire. Un
seul mot s'y retrace, et ce mot est de feu : L'amour, rien que l'amour! Mon
Dieu! mon Dieu! mon Dieu{ Parmi tant de beautés, que ma sœur était belle!
Mais le soir, en rentrant, pourquoi donc pleurait-elle? Digitized by Google

JOCELYN. 6 mai 1786. Ah! j'ai donc le secret des larmes de ma sœur! Puisse mon sacrifice acheter son bonheur I Tout à l'heure au jardin, pensif et solitaire, Je traînais au hasard mes pas distraits à terre Dans l'allée au couchant, le long de la maison; Mon pied, qui s'imprimait sans bruit sur le gazon,! Ne retentissait pas, dans l'herbe où je l'appuie, [Plus que l'oiseau qui pose, ou la goutte de pluie. Je tenais dans la main ce livre où tant de pleurs Coulent du cœur de Paul et des yeux des lecteurs, Quand, le canot parti, chaque coup de la rame Emporte Virginie, arrache l'âme à l'âme; Je sentais tout mon cœur se fondre de pitié. Et la page toujours restait lue à moitié. Tout à coup quelques mots murmurés à voix basse Fixèrent ma pensée et mes pas sur la place. Ce bruit inusité dans le muet enclos. Ces sons entrecoupés de timides sanglots, S'élevaient, s'abaissaient de distance en distance, Puis mouraient étouffés dans un morne silence. Inquiet, j'avançai d'un pas discret et sûr Vers la fenêtre basse et sous l'angle du mur; J'écartai de la main les pampres de la treille, Et, de la jalousie approchant mon oreille. Digitized by Google

PREMIÈRE ÉPOQUE. 89 Et plongeant un regard dans la nuit du boudoir, J'entendis et je vis. Un seul rayon du soir, Que brisaient les barreaux et les feuilles obscures, Éclairait à demi la chambre et les figures. Ma mère était au fond, assise au bord du lit. Les yeux sur un papier comme quelqu'un qui lit ; L'ombre de ses cheveux me cachait son visage. Mais j'entendais tomber des gouttes sur la page. Ma sœiu* assise auprès, un de ses bras passé Au cou de notre mère avec force embrassé. Le front sur son épaule et noyé dans sa robe , Pour cacher la rougeur que la pudeur dérobe. S'efforçait vainement d'étouffer ses douleurs : Des mèches de cheveux qui ruisselaient de pleurs. Détachés de sa tête et collant sur sa joue. Le mouvement d'un sein que le sanglot secoue. Et le son de deux voix brisé , tout trahissait Deux cœurs brisés eux-même, et des pleurs qu'on versait. — € Julie! il est donc vrai, disait ma mère; il t'aime? • Et toi, tu le chéris aussi? — Plus que moi-même I » — Hélas I je comprends trop ce tendre et triste aveu. » Vous voir unis un jour était mon plus doux vœu ; » Mais Dieu, qui de ses dons fut pour nous trop avare, » Vous unit d'une main , de l'autre vous sépare. » Quand je te donnerais, ma fille, tout mon bien, » Ta dot à peine encore égalerait le sien. > Et tu le vois, un père, inflexible à vos larmes, » Compte pour rien son fils, son désespoir, tes charmes, • Si tu n'apportes pas à sa famille encor, » Avec tant d'innocence et tant d'amour, de l'or. » De l'or !... Ah ! si mes pleurs au moin^ pouvaient t'en faire, » On verrait ce qu'il tient dans les yeux d'une mère; » Dieu le sait. Je voudrais acheter à ce prix > Ud époux pour ma fille, une femme à mon fils. Digitized by Google

90 JOCELYN. • Mais je n'ai que ce champ, trop étroit héritage »
Qu'entre ton frère et toi ma tendresse partage : i Sachons donc, mon enfant,
oublier et souffrir! » — Oublier! Non jamais, ma mère; mais mourir! i Puis
je n'entendis plus qu'à voix basse un mélange De plantes, de baisers; puis la
voix de quelque ange Me parla dans le cœur; et, d'un pied suspendu, Je
m'éloignai pleurant et sans être entendu. Digitized by Google

PREMIÈRE EPOQUE. 91 17 mai 1786. Tout le jour dans mon
sein j'ai roulé ma pensée, Et de mon dévouement l'agonie est* passée.
Digitized by Google

92 JOCELYN. 19 mai 1786. Voilà ce que j'ai dit à ma mère aujourd'hui : « Je sens que Dieu me presse et qu'il m'appelle à lui. » La tendre pitié, la foi vive et profonde, » Cette divine soif des biens d'un meilleur monde, » Dont vous me nourrissiez, enfant, sur vos genoux, » Porte aujourd'hui son fruit, peut-être amer pour vous, » Amer à ma jeunesse aussi, mais doux à l'âme. » L'ombre des saints parvis m'attire et me réclame ; » Je veux consacrer jeune à Dieu mes jours mortels, » Comme un vase encor pur qu'on réserve aux autels. » Rien de ce qui s'agite ici-bas ne me tente : » Je ne veux pas dresser à tout ce vent ma tente, » Je ne veux pas salir mes pieds dans ces chemins » Où s'embourbe en marchant ce troupeau des humains; » J'aime mieux, m'écartant des routes de la terre, » Suivre dès le matin mon sentier solitaire. » J'aime mieux m'abriter sous le mur du saint lieu, » Et dès le premier pas me reposer en Dieu. » Je ne me sens pas fait d'ailleurs pour la mêlée : » Où bruit cette foule à tant de soins mêlée : » J'apporterais une arme inégale au combat, » Trop de pitié dans l'âme, un cœur qu'un souffle abat; Digitized by Google

PREMIERE EPOQUE. 93 Trop sensible ou trop fier, je mourrais dans la lutte, Ou vainqueur du triomphe, ou vaincu de la chute. A cette loterie où la vie est l'enjeu. Mon cœur passionné mettrait trop ou trop peu ; Et puis la vie est lourde, et dur est le voyage : Il vaut mieux la porter seule , et sans ce bagage De chaînes, de fardeaux, de soins, d'ambitions. Amours, liens brisés, enfants, afflictions. Quel que soit vers le ciel le chemin que Ton suive. On arrive plus vite où Dieu veut qu'on arrive ; Dans le lit de poussière on se couche moins tard ; On a moins de soucis et de pleurs au départ. Oh! ne résistez pas, ma mère, à ma prière! Si vous réfléchissez , un jour vous serez fière De ce mot qui vous semble un douloureux adieu. A quoi renonce-t-on quand on se jette à Dieu? Que voulez-vous de mieux pour l'enfant qui vous prie , Que la paix sur la terre et le ciel pour patrie ? Humble est le nom de prêtre ! Oh ! n'en rougissez pas, Ma mère ; il n'en est point de plus noble ici-bas. Dieu, qui de ses desseins connaît seul le mystère, A partagé la tâche aux enfants de la terre : Aux uns le sol à fendre et des champs pour semer. Aux autres des enfants, des femmes pour aimer ; A ceux-là le plaisir d'un monument qu'on fonde, A ceux-ci le grand bruit de leurs pas dans le monde ; Mais il a dit aux cœurs de soupirs et de foi : Ne prenez rien ici, vous aurez tout en moi ! Le prêtre est l'urne sainte au dôme suspendue, Où l'eau trouble du puits n'est jamais répandue, Que ne rougit Jamais le nectar des humains, Qu'ils ne se passent pas pleine de mains en mains. Mais où l'herbe odorante, où l'encens de l'aurore Au feu du sacrifice en tout temps s'évapore. Digitized by Google

94 JOCELYN. » Il est, dans son silence, au reste des mortels j»
Ce qu'est aux instruments l'orgue des saints autels : » On n'entend pas sa
voix profonde et solitaire » Se mêler hors du temple aux vains bruits de la
terre; » Les vierges à ses sons n'enchaînent point leurs pas, » Et le profane
écho ne les répète pas; j» Mais il élève à Dieu, dans l'ombre de l'église, » Sa
grande voix qui s'enfle et court comme une brise, » Et porte en saints élans,
à la Divinité, > L'hymne de la nature et de l'humanité. Mais vous dites peut-
être : Il vit seul, et son âme, Que n'échauffe jamais le rayon de la femme,
Dans cet isolement sèche et se rétrécit ; Il n'a plus de famille, et son cœur
se durcit. Dites plutôt qu'à l'homme il étend sa* famille: Les pauvres sont
pour lui mère, enfants, femme et fille. Le Christ met dans son cœur son
immense amitié; Tout ce qui souffre et pleure est à lui par pitié. Non, non,
dans ma pensée heureuse et recueillie. Ne craignez pas surtout que mon
amour s'oublie. Ah ! le Dieu qui me veut n'est pas un Dieu jaloux : Ce vœu
me donne à lui sans m' arracher à vous. Plus de sa charité l'océan nous
inonde. Plus nous sommes à lui , plus nous sommes au monde , A ses pieux
devoirs, à ses liens permis, Aux doux attachements de parents et d'amis.
Devant ce Dieu d'amour dont je serai l'apôtre. Aucun nom à l'autel
n'effacera le vôtre ; Et chacun des soupirs du céleste entretien Y portera ce
nom au ciel avec le mien I Ne fermez pas ainsi vos lèvres interdites, Ne me
regardez pas si tristement; mais dites: Digitized by Google

PREMIÈRE ÉPOQUE. 95 / Que le désir de Dieu s'accomplisse
sur toi I Dites comme Sara, mère, et bénissez-moi! • Digitized by Google

96 JOCELYN. 20 mai 1786. Elle a pleuré sept jours, comme sur les montagnes La fille de Jephté, que suivaient ses compagnes, Demanda quelques nuits au Seigneur irrité, Poin: pleurer ses printemps et sa virginité ; Puis, comme un doux agneau revient à sa nourrice, Vint d'elle-même offrir sa gorge au sacrifice. Ainsi pleurait ma mère, et puis elle a dit : « Oui! » Mais un cœur sur la terre en sera réjoui. Sitôt que de ma sœur j'aurai béni la joie, Sans regarder derrière , entrons dans notre voie. Digitized by Google

PREMIÈRE ÉPOQUE. 97 l'^rjuin 1786. Dieu m'a récompensé :
ce fut hier le jour Où le Seigneur bénit Tinnocence et l'amour. ^ De ma sœur
et d'Ernest cette sainte journée A dans la main de Dieu mêlé la destinée. Les
voilà dans la paix se possédant tous deux. Quel éclat de bonheur rayonnait
autour d'eux ! On eût dit qu'à l'autel se dévoilant d'avance , Tous les jours
fortunés d'une longue existence , Tous les chastes plaisirs d'une pure union ,
Au flauîbeau de leur noce apportaient un rayon ^ Et, sur leurs fronts sereins
concentrant leurs prémices, Prodiguaient en un jour un siècle de délices.
Avant l'heure où blanchit le premier horizon, Quelle nouvelle vie animait la
maison I Tous les volets fermés, hélas! depuis cette heure Où mon père en
sortit pour une autre demeure ; Ces portes qui du maître encor gardaient le
deuil, Et dont les fleurs jonchaient dès le matin le seuil, Semblaient, prenant
une âme et sentant cet emblème. Tressaillir sur leurs gonds et s'ouvrir
d'elles-naême, . Pour accueillir, après un long exil rendu. Le bonheur,
conune un hôte au foyer attendu. La musique élevant sa voix par intervalle;
Les pas des serviteurs courant de salle en salle; Les parents, les amis,
arrivant deux à deux. Les mains pleines de dons et les cœurs pleins de
vœux; ÆDVB. 20MPL. — IV. 7 Digitized by Google

98 JOCELYN. Des présents de l'époux les fragiles merveilles
Étalés sur le lit, débordant les corbeilles; Les vierges pour les voir se
pressant alentour. Les touchant, les montrant, s' écriant tour à tour; L'une
ajustant le voile au front de la fiancée. L'autre attachant la perle à ses
cheveux tressée, Et toutes, le front ceint de grâce et de rougeur, Aimant à
contempler les apprêts du bonheur, A promener sur tout leurs doigts, leur
fantaisie. Comme on les voit toucher dans un écrin d'Asie Les colliers, les
anneaux, les secrets talismans Dont on aime l'éclat sans comprendre le sens.
Puis les danses le soir, sur l'herbe ; puis la ronde Dans son cercle qui roule
entraînant tout le monde. Tout le monde, excepté la fiancée et l'époux, Qui
fuyaient nos plaisirs pour des plaisirs plus doux. Impatients du soir qui doit
chasser la foule , Comptant l'heure qui sonne et la nuit qui s'écoule. Se
cherchant, se trouvant, et, le bras sous le bras, S' égarant d'arbre en arbre et
se parlant plus bas; Tant le bonheur parfait, qui fuit la multitude, A besoin
du silence et de la solitude. Que ce bonheur perçait, même dans leur
tourment! Comme tout trahissait leur vague enchantement. Ces soupics, ces
regards qui plongeaient l'un dans l'autre. Cette langue sans touts qui
surpassait la nôtre. Cette marche indolente, ou ce pas arrêté Comme accablé
du poids de leur félicité, Cette fuite du monde et ce besoin d'eux-même.
Cette joie à nommer vingt fois le nom qu'on aime, Tout leur réalisait ce rêve
de l'amour. Qu'on fait toute la vie et qu'on savoure un jour ! Et moi, seul et
rêveur, glissant sans qu'on me voie. Du regard et du Cœur je poursuivais
leur joie : Digitized by Google

PREMIÈRE ÉPOQUE. 99 Tout le jour, en tout lieu, me trouvant
sur leurs pas, Me rencontrant partout, ils ne me voyaient pas. Du bonheur
des amants goûtant au moins l'image, Dans leur félicité j'adorais mon
ouvrage, Et je disais tout bas, dans mon cœur satisfait: i \ « Ce bonheur est à
moi, car c'est moi qui l'ai fait! y Digitized by Google

100 JOCELYN. s juin 1786. ^ Souvent hier au bal, au souper de famille, En me montrant du doigt, plus d'une jeune fille, De celles dont j'aimais naguère l'entretien. Et dont le doux regard faisait baisser le mien, Disait : t Lui jeune et beau. Dieu ! pourrait-on le croire, Préfère à notre amour une soutane noire ; Le monde lui fait peur ! hélas ! le pauvre enfant ! » Puis, passant devant moi, d'un coup d'œil triomphant M'écrasaient en disant : t Ne sommes-nous plus belles? > Et le rire étouffé circulait autour d'elles. J'avais l'air insensible au sarcasme moqueur» \ Vous cependant, mon Dieu, vous lisiez dans mon cœur!... Digitized by Google

PREMIERE EPOQUE. 101 6 juÎD 1786. Ce fut hier. Le jour mélancolique et sombre Semblait de ma tristesse avoir revêtu l'ombre : On eût dit qu'à son tour l'âme de ce beau lieu Voulait sympathiser avec ce jour d'adieu, Tant le ciel était gris, tant les vents sans haleine Laisaient pencher la feuille et l'épi sur la plaine. Tant le ruisseau dormait en retenant sa voix, Tant les oiseaux cachés se taisaient dans les bois ! Tout se taisait aussi dans la maison fermée ; On n'osait regarder une figure aimée ; Quand on se rencontrait, on n'osait se parler. De peur qu'un son de voix ne vînt vous révéler Le sanglot dérobé sous le tendre sourire. Et ne fit éclater le cœur qu'un mot déchire. On allait, on venait; mère, sœur, à l'écart. Préparaient à genoux les apprêts d'un départ ; Et chacune, les mains dans le coffre enfoncées, Cachait avec ses dons une de ses pensées. On s'asseyait ensemble à table, mais en vain ; Les pleurs se faisaient route, et coulaient sur le pain. Ainsi passa le jour; et quand la nuit suprême. Nuit qui doit pour jamais séparer ce qui s'aime, Eut jeté sur nos yeux des voiles plus épais» —
€ Allez, dis-je à ma mère, et reposez en paix I » Reposez votre cœur de soupirs et de larmes, > Bénissez votre enfant, et dormez sans alarmes:
Digitized Jpy Google

102 JOCELYN. » Que ce dernier sommeil que je fais près de vous
» Descende sur vos yeux encor tranquille et doux ! » De notre long adieu
n'anticipez pas l'heure. » Hélas ! trop tôt viendra ce long soir où Ton pleure
! » Mais l'esprit qui console et l'ange des adieux » A ma prière alors
viendront sécher vos yeux ; » Vous me verrez entrer plus léger dans ma
voie, » Car ce qu'on donne à Dieu doit s'offrir dans la joie. » Dormez! Dès
que le jour sur l'église aura lui, » Au pied de votre lit je veux être avant lui ;
» Et si nos yeux alors ont quelque larme amère, » Que Dieu nous la
pardonne ! Homme, on n'a qu'une mère. » Son baiser lentement sur mon
front descendit, Et je n'entendis pas ce qu'elle répondit; Car, le cœur plein
des pleurs que cachait mon visage. Et ne les pouvant pas retenir davantage.
J'étais déjà sorti de son appartement , Et je cherchais la nuit pour pleurer
librement. Les brises de montagne, avec le soir venues. Avaient blanchi le
ciel et balayé les nues : C'était une des nuits dont la sérénité Parle à l'âme de
paix, d'amour, d'éternité, Où la lune arrondie et dans l'azur assise.
Répandant sur les bois sa lueur indécise. Semble, en dessinant mieux
chaque pâle contour, Un souvenir muet de la vie et du jour. Je m'enfonçai
pleurant sous les sombres allées, Des traces de ma mère encor toutes
peuplées ; Je parcourais du pas tout le champêtre enclos Oii, comme autant
de fleurs, mes jours étaient éclos ; J'écoutais chanter l'eau dans le bassin de
marbre ; Je touchais chaque mur, je parlais à chaque arbre ; Digitized by
Google

i.^^y-f^\ PREMIERE EPOQUE. 103 J'allais d'un tronc à l'autre,
et je les embrassais ; Je leur prêtais le sens des pleurs que je versais, , ^ ^itL
^ Et je croyais sentir, tant notre âme a de force,, v , ^ . ^ , . . .» Un cœur ami
du mien palpiter sous l'écorce. ^"" ^ ^ //x-^rtr/ - ^^ Sur chaque banc de
pierre où je m'étais assis. Où j'avais vu ma mère assise avec son fils, Je
m'asseyais un peu; je tournais mon visage Vers la place où mes yeux
retrouvaient son image ; Je lui parlais de l'âme, elle me répondait; Sa voix,
sa propre voix dans mon cœur s'entendait, Et je fuyais ainsi du hêtre au
sycomore, Réveillant mon passé pour le pleurer encore. Du nid de la
colombe à la loge du chien , Je re visitais tout et je n'oubliais rien. Et je
disais à tout un adieu sympathique, Et, de tout emportant quelque chère
relique, Je remplissais mon sein de feuillage roulé, I \Du sable de la cour
par ma mère foulé. De la mousse enlevée aux murs verts des tourelles, Et
du duvet tombé du toit des tourterelles ; Puis, quand j'eus complété mon
douloureux trésor, Pour consumer la nuit qui me restait encor, J'allai dans le
parterre, au pied de la fenêtre De la chambre où ma mère aussi veillait peut-
être Près du bassin d'eau vive où tremble le bouleau , Le corps sur le gazon,
le front penché sur l'eau. Sur l'eau que j'écoutais sangloter dans sa fuite,
Comme un pas décroissant d'un ami qui nous quitte Et là, prenant la terre et
l'herbe à pleine main. Collant ma lèvre au sol que j'allais fuir demain.
J'embrassai cette terre où j'avais pris racine. D'où m'arrachait si tendre une
force divine ; J'ouvris mon cœur trop plein, et j'en laissai couler Ce long
torrent de pleurs qui voulait s'y mêler* Digitized by Google

104 JOCELYN. Je ne sais pas combien d'heures ainsi coulèrent,
Ni quels mille pensers dans ma tête roulèrent : De son œil infini Dieu seul
peut les compter, Et le cœur dans sa langue au cœur les raconter. Il est des
nuits d'orage où le flot des idées. Comme un fleuve trop plein aux ondes
débordées, Roule avec trop de pente et trop d'emportement Pour que notre
âme même en ait le sentiment ; Un vertige confus bouillonne dans la tête.
Et, prêt à se briser, le cœur même s'arrête. J'étais dans cet état, sans
entendre, sans voir. Anéantissement, sommeil du désespoir: Seulement par
moments mes pleurs, pleuvant encore. M'éveillaient en tombant dans le
bassin sonore. L'aube enfin colora sa barre au bord des cieux, Comme un
flambeau soudain qui vient blesser les yeux. Je voulus, sans revoir un
visage de femme. Dire à ma mère un mot qui lui laissât mon âme : Sur mes
genoux tremblants du seuil je m'approchai ; De mon front prosterné, muet,
je le touchai; J'entrelaçai mes doigts aux barreaux des persiennes ; Je crus
sentir des mains qui rencontraient les miennes. • Adieu! » criai-je. En vain
j'y voulus joindre un mot, Mon cœur noyé d'angoisse eut à peine un sanglot,
Et je m'enfuis courant et sans tourner la tête , Comme un homme qui craint
qu'un remords ne l'arrête. Je marchai devant moi par des champs sans
chemin. De peur de rencontrer, d'entendre un être humain. Jusqu'au sommet
aride où la sombre montagne S'affaisse et redescend vers une autre
campagne. Sur une roche grise, une croix de granit Que la mousse tapisse,
où l'aigle fait son nid. Digitized by Google

PREMIERE EPOQUE. 105 S'élève pour bénir à la fois les deux
faîtes, Comme un homme étendant ses deux bras sur deux têtes. Là, je me
retournai pour la première fois, Et m'assis sur la pierre au pied de cette croix
; Je vis se dérouler sous moi le paysage, Le jardin verdoyer sous les murs
du village, La colombe blanchir les toits^ et la maison Retirer lentement son
ombre du gazon. Je vis blanchir dans Pair sa première fumée, Une main
entr' ouvrir la fenêtre fermée. Un soupir emporta mon âme à ce doux lieu.
Et sur l'herbe, à genoux, je m'écriai : « Mon Dieu ! Vous qui prenez le fils,
restez avec la mère ! Que l'heure du départ n'y soit pas même amère ! Je ne
quitte, ô mon Dieu, ces cœurs et ce séjour, Qu'afin de leur laisser plus de
paix et d'amour : Que l'amour et la paix y restent à ma place, Et que le
sacrifice attire au moins la grâce ! Veillez, au lieu de moi, sur ces chers
habitants; Bénissez nuit et jour leur route et leurs instants ; Soyez vous-
même, ô Dieu! vous, ô céleste père! Pour la mère le fils, et pour la sœur le
frère ; Comblez-les de vos dons, menez-les par la main. Par une longue vie
et par un doux chemin , Au terme où nous devons vous rendre grâce
ensemble. Et que dès ici-bas votre sein nous rassemble ! » Je dis, et, sous
les bois de ces derniers sommets, L'horizon paternel s'abaissa pour jamais.
Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIEME EPOQUE Séminaire de***, 1« janvier 1793. Six ans sont retranchés des jours de mon jeune âge. Sans qu'une seule trace ait marqué leur passage. Nuits, jours, matin et soir, veilles et lendemain, Furent des pas égaux dans un même chemin ; Je n'ai senti ces jours qu'en calculant leur nombre. Le cloître aux noirs piliers m'a caché dans son ombre ; De ma haute cellule au chœur mélodieux Le^ dalles ont compté mes pas silencieux ; La méditation, la prière et l'étude. Ont engourdi mes sens dans leur froide habitude ; Digitized by Google

IlO JOCELYN. Ces corridors obscurs, ces nefs, ces murs épais,
Ont versé sur mon front leur silence et leur paix ; tes souvenirs cuisants, les
regrets, les images De liberté, d'amour, de riants paysages, A peine ont
jusqu'ici dans mes nuits pénétré; De la paix du Seigneui* tout s'y peint par
degré, Comme, par les vitraux que le pinceau colore. Se teignent dans la nef
les clartés de l'aurore. Qu'il est doux dans son Dieu de renfermer son cœur
Comme un parfum dans l'or, pour en garder l'odeur ; D'avoir son but si haut,
et sa route tracée. Et de vivre six ans d'une même pensée! Aussi, blanche est
la page où je notai mes jours. Qu'aurais-je écrit? Ce Dieu que je servis
toujours, Le soin de ses autels, le goût de ses demeures. Ont du même
aliment nourri toutes mes heures. Et sa main, à ma main ouverte
constamment. M'a dirigé sans chute et sans événement. Ah! grâce aux
passions que mon cœur se retranche. Puisse toute ma vie être une page
blanche ! Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE. 111. Février 1793. Souvent lorsque des nuits l'ombre que Ton voit croître De piliers en piliers s'étend le long du cloître ; Quand/anrès l'Angelus et le repas du soir, Les léwes épars sur les bancs vont s'asseoir, Et que, chacun cherchant son ami dans le nombre ,. On épanche son cœur à voix basse et dans l'ombre ;y Moi, qui n'ai pag encore entre eux trouvé d'ami, ^ Parce qu'un cœur trop plein n'aime rien à demi , Je m'échappe ; et cherchant ce confident suprême Dont l'amour est toujours égal à ce qu'il aime. Par la porte secrète en son temple introduit. Je répands à ses pieds mon âme dans la nuit. Ossian, Ossian! lorsque, plus jeune encore. Je rêvais des brouillards et des monts d'Inistore; Quand, tes vers dans le cœur et ta harpe à la main, Je m'enfonçais l'hiver dans des bois sans chemin, Que j'écoutais siffler dans la bruyère grise. Comme l'âme des morts, le souffle de la bise, Que mes cheveux fouettaient mon front, que les torrents. Hurlant d'horreur aux bords des gouffres dévorants. Précipités du ciel sur le rocher qui ftime. Jetaient jusqu'à mon front leurs cris et leur écume; Quand les troncs dei sapins tremblaient' comme un roseau Et secouaient leur neige où planait le corbeau, Digitized by Google

112 JOCELYN. Et qu'un brouillard glacé, rasant ses pics
sauvages, Comme un fils de Morven me revêtait d'orages, Si, quelque éclair
soudain déchirant le brouillard, Le soleil ravivé me lançait un regard, Et
d'un rayon mouillé, qui lutte et qui s'efface. Éclairait sous mes pieds l'abîme
de l'espace , Tous mes sens, exaltés par l'air pur des hauts lieux. Par cette
solitude et cette nuit des cieux. Par ces sourds roulements des pins sous la
tempête , Par ces frimas glacés qui blanchissaient ma tête. Montaient mon
âme au ton d'un sonore instrument Qui ne rendait qu'extase et que
ravissement ; Et mon cœur à l'étroit battait dans ma poitrine. Et mes larmes
tombaient d'une source divine. Et je prêtais l'oreille et je tendais les bras. Et
comme un insensé je marchais à grands pas, Et je croyais saisir dans
l'ombre du nuage L'ombre de Jéhovah qui passait dans l'orage , Et je croyais
dans l'air entendre en longs échos Sa voix, que la tempête emportait au
chaos; Et de joie et d'amour noyé par chaque pore. Pour mieux voir la
nature et mieux m'y fondre encore, i J'aurais voulu trouver une âme et des
accents, i Et pour d'autres transports me créer d'autres sens! \ Ce sont de ces
moments d'ineffables délices Dont Dieu ne laisse pas épuiser les calices.
Des éclairs de lumière et de félicité Qui confondent la vie avec l'éternité.
Notre âme s'en souvient comme d'une pensée Rapide t dont eh songe elle
fut traversée. Ah! quand je les goûtais, je ne me doutais pas Qu'une source
éternelle en coulait ici-bas! Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE. 113 Eh bieni quand j'ai franchi le seuil
du temple sombre Dont la seconde nuit m'ensevelit dans l'ombre; Quand je
vois s'élever entre la foule et moi Ces larges murs pétris de siècles et de foi ;
Quand j'erre à pas muets dans ce profond asile , Solitude de pierre,
immuable, immobile, Image du séjour par Dieu même habité, Où tout est
profondeur, mystère, éternité; Quand les rayons du soir que l'occident
rappelle Éteignent aux vitraux leur dernière étincelle , Qu'au fond du
sanctuaire un feu flottant qui luit Scintille comme un œil ouvert sur cette
nuit. Que la voix du clocher en son doux s'évapore, Que, le front appuyé
contre un pilier sonore. Je le sens, tout ému du retentissement. Vibrer
comme une clef d'un céleste instrument. Et que du faîte au sol l'immense
cathédrale. Avec ses murs, ses tours, sa cave sépulcrale, Tel qu'un être
animé, semble à la voix qui sort Tressaillir et répondre en un commun
transport ; Et quand, portant mes yeux des pavés à la voûte. Je sens que
dans ce vide une oreille m'écoute. Qu'un invisible ami, dans la nef répandu.
M'attire à lui, me parle un langage entendu. Se conununique à moi dans un
silence intime. Et dans son vaste sein m'enveloppe et m'abîme : Alors i mes
deux genoux plies sur le carreau. Ramenant sur mes yeux un pan de mon
manteau , Comme un homme surpris par l'orage de l'âme. Les yeux tout
éblouis de mille éclairs de flamme. Je m'abrite muet dans le sein du
Seigneur, Et l'écoute et l'entends, voix à voix, cœur à cœur. Ce qui se passe
alors dans ce pieux délire. Les langues d'ici-bas n'ont plus rien pour le dire;
fEUvn, cou PI.. — îv, 8 Digitized by Google

114 JOCELTN. U&me éprouve un instant ce qu'éprouve notre œil
Quand « plongeant sur les bords des mers près d'un écueil¹¹ s'essaye à
compter les lames, dont Técume Étincelle au soleil, croule, jaillit et fume.
Et qu'awuglé d'éclairs et de bouillonnement, Il ne voit plus que flots,
lumière et mouvement; Ou bien ce que l'oreille éprouve auprès d'une onde
Qui des pics du mont Blanc s'épanche, roule et gronde,. Quand, s'efforçant
en vain, dans cet immense bruit. De distinguer un son d'avec le son qui suit.
Dans les chocs successifs qui font trembler la terre , Elle n'entend vibrer
qu'un étemel tonnerre. Et puis ce bruit s'apaise, et Tâme qui s'endort Nage
dans l'infini sans aile, sans effort. Sans soutenir son vol sur aucune pensée ,
Mais immobile et morte et vaguement bercée. Avec ce sentiment qu'on
éprouve en rêvant Qu'un tourbillon d'été vous porte, et que, le vent Vous
prêtant un* moment ses impalpables ailes. Vous planez dans l'éther tout
semé d'étincelles. Et vous vous réchauffez, sous des rayons plus doux. Au
foyer des soleils qui s'approchent de vous. Ainsi la nuit en vain sonne
l'heure après l'heure : Et quand on vient fermer la divine demeure, Quand
sur les gonds sacrés les lourds battants d'airain Tournent en ébranlant le
caveau souterrain. Je m'éloigne à pas lents, et ma main froide essuie La
goutte tiède encor de la céleste pluie !♦.. Digitized by Google

DEUXIEME ÉPOQUE. 115 Séminaire de •**, 15 février 1798.

Tandis que nous vivons au fond d'un nK)nde à part, En Dieu seul, pour Dieu seul, et sous son seul regard, L'autre monde, animé d'un autre esprit de vie. Ou d'un souffle de mort, de colère et d'envie, Mugit autour de nous, et jusqu'en ce saint lieu Poursuit de ses fureurs les serviteurs de Dieu. Un grand peuple, agité par l'esprit de ruine. Fait écrouler suy lui tout ce qui le domine; Il veut renouveler trône, autels, mœurs et lois: Dans la poudre et le sang tout s'abîme à la fois. Oh I pourquoi suis-je né dans ces jours de tempête * -\ Où l'homme ne sait pas où reposer sa tête, Où la route finit, où l'esprit des humains Cherche, tâtonne, hésite entre mille chemins, Ne pouvant ni rester sous un passé qui croule, Ni jeter d'un seul jet l'avenir dans son moule? Métal extravasé qui bouillonne et qui fuit. Court, ravage et renverse, et dévore et détruit, Et, consumant la main qui touche à son cratère, Déracine le siècle et l'homme de la terre! Heureux du moins, heureux que la lueur de foi Vive encor dans mon œil et marche devant moi « Et, séparant mes pas de la foule élancée, Trace une route à part à ma pauvre pensée, Route qui mène ailleurs que celle d'ici-bas, Et que Dieu même éclaire, et qui ne finit pas! Digitized by Google

116 JOCELYN. On dit que le pouvoir aux mains du roi se brise,
Et qu'en mille lambeaux le peuple le divise; Le peuple, enfant cruel qui rit
en détruisant. Qui n'éprouve jamais sa force qu'en brisant, / Et qui , suivant
l'instinct de son brutal génie , Ne comprend le pouvoir que par la tyrannie ;
Force aveugle que Dieu lâche de temps en temps. Ainsi que l'avalanche,
ainsi que les autans. Pour donner à l'éther un courant plus rapide. Pour
frapper un grand coup et pour faire un grand vide ! Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE. 117 23 février 1793. 0 jours, jours de
douleur, de silence et d'effroi! La terre du royaume a bu le sang du roi , Et le
sang des sujets massacrés par centaines Coule dans les ruisseaux comme
l'eau des fontaines! ^^ Tout, ce qui porte un nom, ou génie ou vertu. Sous le
niveau du crime est soudain abattu; Le doigt du délateur au bourreau fait un
signe : ({^a seule loi du peuple est la mort au plus digne p Sa hache aime le
juste et choisit l'innocent : L'innocence est son crime! 0 peuple ivre de sang,
Tu détruis de tes mains l'erreur qui nous abuse, EtOe tous tes tyrans ton
exemple est l'excuse j) Digitized by Google

lia JOCELYN. U février 1798. Je creuse nuit et jour dans mes réflexions Cet abîme sanglant des révolutions, Du grand corps social remède ou maladie Qui brise ou rajeunit la machine engourdie ; De la nature humaine incalculable eflFort, Qui fait lutter en elle et la vie et la mort. Pour tenir les bassins égaux de la balance Où Ton veut les peser, il faut un grand silence Des passions du siècle et de ses intérêts ; La main tremble à qui veut les juger de trop près : Comme au juge placé trop bas dans la carrière, Le but est trop souvent caché par la poussière. Mais, jeune, enseveli dans Tombre du saint lieu, Hors du siècle, et voyant tout au seul jour de Dieu, Peut-être juge-t-on de plus haut ce problème ^ Ce procès éternel du temps contre lui-même ^ Cette lutte fatale où le passé vaincu Dit, pour toute raison de vivre : « J'ai vécu^ » Qui peut sonder de Dieu l'insondable pensée? Qui peut dire où finit son œuvre commencée? Des mondes à venir lui dérober le soin? Lui dire comme aux flots : « Tu n'iras pas plus loin? » Devant cet océan placer son grain de sable. Et tarir d'un seul mot l'abîme intarissable? Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE. Il» Moins insensé celui qui dirait au soleil : € Prends mon heure I attends-moi pour luire à mon réveil, Borne à mon horizon ta lumière féconde, Et quand mon œil se ferme, éteins-toi pour le monde! » Non J Dieu n'a dit son mot à personne ici-bas;/ La nature et le temps ne le comprennent pas; Et si de son mystère il perce quelque chose, Ne le cherchons qu'en lui ; c'est là que tout repose ! C'est là qu'à nos esprits, dans le doute noyés. Lui seul soulève un coin du voile,' et dit : « Voyez I » ^'annonce la nature en sa marche étemelle? Où s'arrête sa course? où se repose-t-elle? De cfifi mille .

120 JOCELYN. En vain l'homme, orgueilleux de ce néant qu'il fonde. Croit échapper lui seul à cette loi du monde, Clôt son symbole, et dit, pour la milliè^me fois: « Ce Dieu sera ton Dieu, ces lois seront tes lois! » A chaque éternité que sa bouche prononce. Le bruit de quelque chute est soudain la réponse^ Et le temps , qu'il ne peut fixer ni ralentir, Est là pour le confondre et pour le démentir : Chaque siècle, chaque heure, en poussière il entraîne Ces fragiles abris de la sagesse humaine, Empires, lois, autels, dieux, législations; Tentes que pour un jour dressent les nations. Et que les nations qui viennent après elles Foulent pour faire place à des tentes nouvelles; jBagage qu'en fuyant nous laissons sur nos pas. Que l'avenir méprise et ne ramasse pas. Depuis ces jours obscurs dont la tardive histoire A jusqu'à nos moments traîné quelque mémoire. Avec combien de cieux le temps s'est-il joué? Combien de fois la terre a-t-elle secoué. Comme l'arbre au printemps ses arides feuillages, Les croyances, les lois, les dieux des autres âges? C'est demander combien de feuillages flétris Ont engrais^sé le sol formé de leurs débris. Ou combien de ruisseaux ou de gouttes d'orages Ont fait enfler les mers sans fond et sans rivages? (Oui , l'esprit du Seigneur travaille incessamment Par l'esprit des mortels, son aveugle instrument; 11 a donné pour vie à la pensée humaine Ce flux et ce reflux qui l'apporte et l'entraîne : Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE. 121 S'il cessait de tourner dans ce cercle divin , S'il s'arrêtait un jour, ce jour serait sa fin. Mais pour lui, sur la route à ses pas accordée, Une idée est toujours en avant d'une idée; Il s'élance, il l'atteint au terme d'un sentier; Il crée à son image un monde tout entier; Puis à peine entre-t-il dans l'œuvre commencée. Qu'il demande à courir vers une autre pensée , La réalise çt passe, et, d'essor en essor. Gagne un autre horizon pour le franchir encor. Ainsi de siècle en siècle il lègue ses chimères: De vérités pour lui les vérités sont mères. Et Dieu, les lui montrant jour à jour, pas à pas, Le mène jusqu'où Dieu veut qu'il aille ici-bas ; Terme qu'il a lui seul posé dans sa sagesse. Et qu'on n'atteint jamais, en approchant sans cesse. Mais si l'esprit de Dieu, travaillant par nos mains, A ces renversements condamne les humains. Comment donc marque-t-il du sang pur des victimes Les révolutions, ce solstice des crimes? Comment l'esprit d'amour, de justice, de paix. Sert-il l'iniquité, la haine et les forfaits? Ah I c'est que dans son œuvre il agit avec l'homme : La vertu les conçoit, le crime les consomme; L'ouvrier est divin, l'instrument est mortel; L'un veut changer le Dieu, l'autre brise l'aut^{re}^il; L'un sur la liberté veut fonder la justice. L'autre sur tous les droits fait crouler l'édifice. Puis vient la nuit fatale où l'esprit combattu Ne sait plus où trouver le crime et la vertu ; Chaque parti s'en fait d'horribles représailles. Les révolutions sont des champs de batailles

Digitized by Google

122 JOCELYN. Où deux droits violés se heurtent dans le temps:
Quel que soit le vainqueur, malheur aux combattants? L'*\m, possesseur
jaloux d'un héritage inique. Se fait un titre saint d'une injustice antique. Veut
que Toppression consacre l'opprimeur, Et croit venger le ciel en défendant
l'erreur;' L'autre, le cœur aigri par une vieille oflfense, Dans la raison qui
luit, ne voit qu'une vengeance : Et, s' armant à sa voix d'un droit
ensanglanté^ Brûle, pille et massacre à coups de vérité: Ainsi l'abîme
appelle un plus profond abîme. Qu'y faire? La raison n'a que le choix du
crime.. Faut-il que le bien cède et recule à jamais? Faut-il vaincre le mal à
force de forfaits? Devant ces changements le cœur du juste hésite : Malheur
à qui les fait! heureux qui les hérite! Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE. IM Séminaire de ***, 2 mars 1798. Ha
pauvre mère, hélas! ma pauvre sceur, mon Dieu! Ouoi! la tempête aussi
descend en si bas lieu? Quoi! la maison de paix, de prière et d'aumône, Où
la charité seule avait son humble trône, N'a pas pu trouver grâce aux yeux
des factions? Ce toit qu'avaient couvert leurs bénédictions. Ce seuil où leur
misère était sans cesse assise. Où la veuve et l'enfant entraient comme à
l'église ; Cette chambre où ma mère, avec sa douce main. Pansait leurs
pieds meurtris et leur rompait le pain ; Ils l'ont brûlée! ils ont chassé leur
providence. Autour des murs fumants mené l'horrible danse, Tandis qu'à la
lueur qui montait de ses toits. Ma mère et ses enfants s'enfuyaient dans les
bois ! Ainsi tout ce que j'aime est arraché de terre ; Ainsi, si je cherchais la
maison de mon père, Mes yeux ne verraient plus qu'un pan de mur noirci,
Et le mendiant seul dirait : c C'était ici ! » Ah ! je sens en moi-même , à
cette horrible image De ma mère fuyant les torches du village, Qu'un Dieu
seul peut donner le pardon aux humains : Et si je ne brisais mon cœur entre
ses mains, A ma soif de vengeance ou plutôt de justice Je ferais de mes
jours cent fois le sacrifice ; \ Digitized by Google

J24 JOCELYN. Je me consacrerai, pour punir ces bourreaux,
Deux poignards dans les mains, à des dieux infernaux; Et j'irais, de ce toit
vengeant chaque parcelle, D'une goutte de sang payer chaque étincelle !
Digitized by Google

DEUXIÈME EPOQUE. I2S Séminaire de ***» 6 mare 1793.
Pardonnez-moi, mon Dieu! la vengeance est à vous! Ah ! pour la désarmer
je tombe à vos genoux. Que la faute et rhorreur de ces jours de tempêtes
Retombent sur le temps, et non pas sur leurs têtes! Digitized by Google

m JOCELYN. Séminaire de ***, 8 mars 179S. Ce soir, un
inconnu m'a glissé dans la main Un rouleau recouvert d'un pli de parchemin
; Mes yeux en ont soudain reconnu l'écriture , / Bien qu'une larme seule en
fût la signature ;] Et tout en la lisant je baisais mille fois, O ma mère, ces
mots où j'ajoutais ta voix. Et ces douze louis, ta dernière ressource, Que ta
main pour adieu jette encor dans ma bourse. Oh I que cet or sacré ne la
quitte jamais. Ou, donné par l'amour, n'en sorte qu'en bienfaits! Digitized by
Google

DEUXIÈME ÉPOQUE. 127 Séminaire de **% 9 mars 1793.

Ainsi me voilà seul, orphelin dans ce monde! Ma mère avec ma sœur est errante sur Tonde ; Elles vont, au hasard des vents et de la mer, D'un parent inconnu chercher le pain amer, Et, sur un continent peuplé de solitudes, Changer de ciel, d'amis, de cœur et d'habitudes! « Fuis, pars, viens, mon enfant! 'dit ma mère. Que Dieu » Te porte tout l'amour qui brûle en cet adieu ! > Je n'aurai pas un jour de paix en ton absence. » Quitte im sol dévorant qui proscriit l'innocence, ^ » Où la prière môm'e est un crime mortel. » Qu'est-il besoin de prêtre à qui n'a plus d'autel?... » Ah ! ma mère, pour moi ta tendresse t'égare: L'esprit souffle-t-il moins quand l'étincelle est rare? N'en eussions-nous phis qu'une à rallumer ici , Qu'une larme à sécher dans un œil obscurci , Ah! c'en serait assez pour garder à la terre, Pour couvrir dans nos seins le feu du sanctuaire, Pour rester dans le temple, et pour y revêtir La robe du lévite ou celle du martyr. Jejcfi&tei^* Digitized by Google

JOCELYN. De la grotte des Aigles», au sommet des Alpes du Dauphiné, 15 août 1798. Gravons au moins, pour ma mémoire, De ces deux mois si pleins l'épouvantable histoire. Le peuple, soulevé sur la foi d'un faux bruit, Force le seuil sacré, nous frappe, et nous poursuit; U s'enivre de vin dans For des saints calices. Hurle en dérision les chants des sacrifices. Et, comme s'il n'osait vierge encor le frapper. Il viole l'autel avant de le saper, . Xes prêtres, n'élevant contre eux que la prière, Sont par leurs cheveux blancs traînés dans la poussière ; Les uns de leur vieux sang teignent ces chers pavés. Au couteau solennel d'autres sont réservés ; Quelques-uns comme moi, sauvés par leur jeunesse. Par un front de vingt ans dont la grâce intéresse , S'échappent dispersés sous les coups de fusil , Et vont chercher plus loin le supplice oisi, l'exil. Une femme me prend par la main dans le nombre. Me guide hors des murs à la faveur de l'ombre, Me montre ces sommets brillant dans le lointain. Et me dit : « Mon enfant, fuyez; voici du pain. » Je fuis pendant sept nuits à travers les campagnes. En dirigeant toujours mes pas sur les montagnes. Le jour pour sommeiller me couchant sous les blés. La nuit loin des sentiers hâtant mes pas troublés,

Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE. 129 J'arrive au pied des monts ; je.
traverse à la nage Des torrents, dont le flot me jette à l'autre plage. Un
chasseur me découvre à la voix de ses chiens : Il change par pitié ses habits
pour les miens. Je conunence à gravir ces gradins de collines OÙ les Alpes
du nord enfoncent leurs racines, Immense piédestal par sa masse abaissé, ^
Qui sous le poids des monts semble s'être affaissé, Et dans l'encaissement
des roches éboulées Cache les lacs profonds et les noires vallées. Je
remonte le cours de leurs mille ruisseaux Qui passent en lançant leur fumée
au lieu d'eaux ; J'avance en frissonnant sous l'arche des cascades; Les pins
m'ouvrent plus loin leurs hautes colonnades, Je les franchis ; j'arrive à ces
prés suspendus Sur la croupe des monts, verts tapis étendus. OÙ les chalets,
des bois bordent les précipices. Un vieux pâtre y gardait un troupeau de
génisses : Les yeux vers le soleil couchant, entre ses doigts Il roulait, sans
me voir, un rosaire de bois. Cet aspect rend l'audace à mon âme attendrie : [
Je suis sûr d'un ami dans tout homme qui prie. Je l'aborde soudain, sans
crainte, au nom de Dieu; Il se trouble en voyant un vivant en ce lieu : Il
croit voir un coupable en moi. Je le rassure ; Il écoute en pleurant ma
touchante aventure, Étend la feuille morte en lit sous le chalet. Et partage
avec moi son pain noir et son lait. Le lendemain matin , il dit : — t Soyez
en joie : » Je ne renverrai pas celui que Dieu m'envoie. " 9 Voyageant
suivant l'herbe et suivant la saison , » Mes vaches ont fini de paître ce
gazon; ŒUVR. COU m. — IV. Digitized by Google

130 JOCELYN. » Demain , je vais chercher d'autres vertes
montagnes. » Mais lorsqu' après l'hiver nous montons des campagnes, » On
nous donne en partant du pain pour tout l'été ; » Tout ce pain est à vous, car
vous l'avez goûté. 3 Les bergers, dont souvent j'ai nourri la détresse, »
Remplaceront pour moi celui que je vous laisse. » Mais vous ne pouvez pas
me suivre au milieu d'eux : » Ils se demanderaient pourquoi nous sommes
deux ? » Vos blonds cheveux n'ont pas durci dans les tempêtes ; » La
blancheur de vos mains leur dirait qui vous êtes. » Vous ne pouvez non plus
rester sous ce chalet , » On le voit de trop loin fumer sur la forêt. » Des
soldats du bourreau ces routes sont connues ; » Ils montent quelquefois
jusque parmi ces nues, » Pour aller de plus haut, sous leurs serres surpris, »
Comme l'oiseau de proie, épier les proscrits. ^ Mais venez ; je connais une
grotte profonde i» Qu'aucun autre que moi ne connaît dans le monde. V
Rien n'y peut parvenir que l'éclair et le vent, » Et l'aigle que j'allais y
dénicher souvent, » Quand, dans mon jeune temps, le suivant sur ces cimes,
» Mon pied comme mon œil se jouait des abîmes. » J'y puis monter encore
avec l'aide de Dieu ; î» C'est pom* vous que sa main m'a découvert ce lieu ;
» Vous y vivrez de peu, mais sans inquiétude, n Si votre ange suffi^ à votre
solitude. » On y peut puiser l'eau dans le creux de sa main. » Et quand je
penserai que vous manquez de pain, j> Tous les deux ou trois mois, sans
qu'on puisse me suivre, » J'apporterai de loin ce qu'il vous faut pour vivre. »
Remarquez bien la gueule ouverte à ce rocher, » Venez de temps en temps
sous la brume y chercher ; » Car lorsque je viendrai vous porter votre vie, «
Je n'irai pas plus loin, de peur qu'on ne m'épie. » Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE. 131 Nous partons ; nous posons nos
pieds audacieux lOù le chasseur des monts n'ose poser ses yeux ^j Nous
enlaçons nos doigts crispés aux fils du lierre, Aux cheveux de la plante, aux
angles de la pierre; Du rocher chancelant qui s'enfuit. sous nos pas. Le bruit
sourd et profond monte à peine d'en bas, Et, des eaux du glacier dont la
poudre s'élève. Le vent nous frappe au front comme le froid d'un glaive.
Devant rabln^e ouverj^que ces eaux ont fendu, Mon pied cloué d'horreur
s'arrête suspendu ; Du noir pilier des monts la colonne d'écume Tombe en
rejaillissant dans le gouffre qui fume. Hurle dans sa ruine avec tous ses
ruisseaux. Remonte ei\ blancs flocons, retombe en verts lambeaux, Et
remplit tout le vide , où flotte en bas sa foudre , De vent, de bruit, de flots,
de vertige et de poudre. Un seul débris de roc que le fleuve a broyé.
Tremblant aux coups de l'onde, et d'écume noyé. Comme un vaste arc-en-
ciel appuyé sur deux cimes, Se dresse en voûte immense et franchit ses
abîmes. Mon guide fait sur lui le signe de la croix, Tâte d'un pied douteux
les fragiles parois, S'élance ; je le suis. Sous cette arche profonde , Nous
voyons à cent pieds cet ouragan de l'onde Passer comme le trait qu'un
regard ne suit pas.f Le pont miné, tremblant, résonne sous nos pas; Notre
œil tourne, nos mains cherchent , notre pied glisse ; Mais notre ange à nos
yeux voile le précipice. Et déjà nous foulons sur le bord opposé Un vallon
d'herbe en fleur par l'écume arrosé. La nature en ce lieu, plus amie et plus
douce. Festonne les rochers d'arbustes et de mousse. Digitized by Google

132 JOCELYN. D'un pas moins essoufflé nous montons ses remparts ; Un horizon nouveau s'ouvre sous nos regards, Et nous redescendons des pentes qu'elle incline, De coteaux en coteaux, de colline en colline, Jusqu'à ce creux vallon qu'elle arrondit exprès. Pour n'étaler qu'à Dieu ses plus divins attraits. Là mon guide s'arrête , et me montre l'asile Qu'offre la Providence à ceux que l'honmie exile ; Me découvre à son bruit la source spus le bois. M'enseigne à façonner le hêtre où je la bois, A sécher au soleil les mousses pour ma couche, /a juger la saveur des fruits sains pour ma bouche, A dérober tout chaud, dans le creux du rocher. L'œuf pondu du matin que l'aigle y va cacher., A nourrir un feu lent qui couve dans l'écorce, A voiler aux oiseaux le piège sous l'amorce , A lancer dans le lac le fil de l'hameçon Qui fait frissonner l'onde au contact du poisson ; A surprendre à son nid le faon qui vient d'éclore ; A ravir le chevreau pendant qu'il tette encore. Pour que sa mère aussi vienne, au cri de sa faim, Tendre pour le nourrir sa mamelle à la main. Puis, me recommandant à cette Providence Qui nourrit sans travail et garde sans prudence : « Priez-la, mon enfant! tout est plein d'elle ici !.., » \ Nous prions ; je l'embrasse ; il part ; et me voici. Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE. 133 Grotte des Aigles, 17 avril 1798,
pendant la nuit. ^0 nuit majestueuse, arche immense et profonde OÙ Ton
entrevoit Dieu comme le fond sous Tonde, OÙ tautd'astres en feux portant
écrit son nom. Vont de ce nom splendide éclairer l'horizon, Et jusqu'aux
infinis, où leur courbe est lancée, Porter ses yeux, sa main, son ombre, sa
pensée! Et toi, lune limpide et claire, où je crois voir Ces monts se répéter
comme dans un miroir. Pour que deux univers, Tun brillant, l'autre sombre,
Du Dieu qui les créa s'entretinssent dans l'ombre ; Et vous, vents palpitant
la nuit sur ces hauts lieux, Qui caressez la terre et parfumez les cieux ; Et
vous, bruit des torrents; et vous, pâles nuages Qui passez sans ternir ces
rayonnantes plages. Comme à travers la vie, où brille un chaste azur.
L'ombre des passions passe sur un cœur pur; Mystères de la nuit que l'ange
seul contemple, Cette heure aussi pour moi lève un rideau du temple I Ces
pics aériens m'ont rapproché de vous; Je vous vois seul à seul, et je tombe à
genoux. Et j'assiste à la nuit comme au divin spectacle Que Dieu donne aux
esprits dans son saint tabernacle I Gomme l'œil plonge loin dans ce pur
firmament I Quel bleu tendre, et pourtant quel éblouissement ! ^r^^
Digitized by Google

t34 JOCELYN. On dirait l'eau des mers quand une faible brise.
Fait miroiter les flots où le rayon se brise. — Voilà siir l'horizon l'étoile qui descend! — L'ombre des noirs sapins me voile le croissant; Sa mobile blancheur semble sous ce nuage Une neige qui tombe et fond sur le feuillage. — Au doux vent que ma joue à peine a ressenti, Quel immense soupir de leur cime est sorti I 11 naît, il gronde, il baisse... il meurt. C'est la tempête Qui passe avec ses voix et ses coups sur ma tête ; C'est la voile où le vefit siffle et tonne la nuit, Quand sur les sombres mers la vague la poursuit. — Non, c'est un souffle mort dont la nuit les effleure. — Oh! qu'à présent la brise avec tendresse y pleure! N'est-ce pas le soupir de quelque esprit ami Qui dans ces sons si doux se dévoile à demi , Vient prêter à ces yents leur douce voix de femme, Et, par pitié pour nous, pleurer avec notre âme? Arbres harmonieux, sapins, harpe des bois. Où tous les vents du ciel modulent une voix. Vous êtes l'instrument où tout pleure, où tout chante. Où de ses mille échos la nature s'enchant. Où, dans les doux accents d'un souffle aérien, Tout homme .a le soupir d'accord avec le sien ! Arbres saints qui savez ce que Dieu nous envoie, Chantez, pleurez, portez ma tristesse ou ma joie! Seul il sait, dans les sons dont vous nous enchantez. Si vous pleurez sur nous, ou bien si vous chantez. Digitized by Google

DEUXIEME EPOQUE. 135 Grotte des Aigles, t8 avril 1793. Le
sommeil m'a surpris sous le nocturne dôme ; L'alouette a chanté mon réveil
; mon royaume Sous un jour de printemps en fleurs m'est apparu, Et du
matin au soir mes pas l'ont' parcouru. Qu'il est veitUËt pour qui, sur ces
hauts précipices, Dieu créa-t-il un jour ce vallon de délices, Et, d'un triple
rempart élevé de ses mains. En ferma-t-il l'accès et la vue aux humains? Là
le gouffre tonnant où le glacier se verse. Et qu'à travers la mort le pont de
roc traverse ; Ici ces pics glacés, qui ne fondent jamais. L'entourent à demi
de leurs neigeux sommets ; Et plus bas, à l'endroit où son lit qui
serpenteSemble au penchant des monts vouloir unir sa pente , Le rocher
tout à coup l'arrête et le retient. Et d'un escarpement dans les airs le soutient
; Sur ses parois, polis par l'égout des ravines. Nulle herbe, nulle fleur ne
pend par les racines; Et la voix des bergers, qu'on voit à peine en bas, Se
perd dans la distance et ne m'y parvient pas. A l'abri de ces flots, de ces
rocs, de ces neiges, Ne craignant des mortels ni surprise ni pièges, Je trouve
comme l'aigle, en mon aire élevé. Tout ce que le désir d'un poète eût rêvé :
Digitized by Google

136 JOCELYN. Arbres fils de leur gland courbés sous les tempêtes. Mais dont la foudre seule ose ébrancher les têtes ; Lianes, de leurs pieds à leur front serpentant, Qui bercent fleurs et nids sur leur filet flottant ; Rayon doré du jour qui sous leur nuit se joue, Tremblant sur l'herbe, au gré du vent qui les secoue ; Hauts gazons où sur For nagent les papillons. Où les vents creusent seuls leur trace en verts sillons; Herbe que chaque brise en molles vagues roule. Répandant mille odeurs sous mon pied qui les foule ; Eau qui dort dans la feuille où Tombe la brunit. Ou remplit jusqu'au bord ses coupes de granit; Écume des ruisseaux sur leurs pentes fleuries. Se perdant comme un lait dans le vert des prairies; ^Lac limpide et dormant comme un morceau tombé VDe cet azur nocturne à ce ciel dérobé. Dont le creux transparent jusqu'au fond se dévoile. Où, quand le jour s'éteint, la sombre nuit s' étoile, Où l'on ne voit flotter que les fleurs du lotus Que leur poids de rosée a sur l'onde abattus , Et le duvet d'argent que le cygne sauvage. En se baignant dans l'onde, a laissé sur la plage; Golfes étroits, cachés dans les plis des vallons; Aspects sans borne ouverts sur les grands horizons ; Abîmes où l'oreille écoute l'avalanche ; Cimes dans l'éther bleu noyant leur flèche blanche ; Grandes ombres des monts qui brunissent leurs flancs Rayon répercuté des pics étincelants; Air élastique et tiède, où le sein qui s'abreuve Croit boire, en respirant, une âme toujours neuve; Bruit qu'on entend si loin descendre ou s'élever; Silence où l'âme dort et s'écoute rêver ; Partout avec la paix, mouvement qui l'anime: Des troupeaux de chamois qui volent sur l'abtme. Digitized by Google

DEUXIEME EPOQUE. 137 Chevreuils rongant Técorce,
écureuils dans les bois, Chants de milliers d'oiseaux qui confondent leurs
voix, Vols d'insectes dorés et bourdonnements d'ailes. De leurs prismes
flottants semant les étincelles. Fleurs partout sous mes pas et parfums dans
les airs : Voilà ce que le ciel a fait pour ces déserts. Digitized by Google

138 JOCELYN. Même date, le soir. r" ' Mais de ces lieux charmants le chef-d'œuvre est la voûte Dans le rocher, dont l'aigle a seul trouvé la route ; A l'orient du lac et le long de ses eaux La montagne en croulant s'est brisée en morceaux, Et, semant ses rochers en confuses ruines, A de leurs blocs épars entassé les collines. Ces rocs accumulés, par leur chute fendus. L'un sur l'autre au hasard sont restés suspendus ; Les ans ont cimenté leur bizarre structure , Et recouvert leurs flancs et le sol de verdure. On y marche partout sur un tertre aplani Que la feuille tombée et la mousse ont jauni ; Seulement quand on frappe, on peut entendre encore Résonner sous les pas le terrain plus sonore. Cinq vieux chênes, germant dans ses concavités, Y penchent en tous sens leurs troncs creux et voûtés; De leurs pieds chancelants les bases colossales Du granit au granit joignent les intervalles. S'enlacent sur le sol comme de noirs serpents. Et retiennent les blocs entre leurs nœuds rampants : Le plus vieux, suspendu sur l'une des ravines, La couvre comme un pont de ses larges racines ; Puis, aux rayons du jour pour mieux la dérober. Étend un vaste bras qu'il laisse retomber. Et, sous ce double abri de rameaux, de verdure, 11 voile à tous les yeux son étroite ouverture. Digitized by Google

DEUXIÈME EPOQUE. 139 Il faut, pour découvrir cet antre
souterrain, Ramper en écartant les feuilles de la main. A peine a-t-on glissé
sous Tarche verte et sombre, Un corridor étroit vous reçoit dans son ombre ;
On marche un peu courbé sous d'humides arceaux, De circuits en circuits,
au bruit profond des eaux, Qui, creusant à vos pieds un canal dans la pierre.
Murmurent jusqu'au lac dans leur solide ornière. Un jour pâle et lointain,
lueur qui part du fond. Guide déjà les yeux dans ce sentier profond ; La
voûte s'agrandit, le rocher se retire ; Le sein plus librement se soulève et
respire ; Le sol monte, trois blocs vous servent de degrés. Et dans la roche
vide enfin vous pénétrez. Vingt quartiers, suspendus sur leur arête vive, En
soutiennent le dôme en gigantesque ogive ; Leurs angles de granit en mille
angles brisés. Leurs flancs pris dans leurs flancs, l'un sur l'autre écrasés. Ont
rejailli du poids comme une molle îr-gile ; L'eau que Ja pierre encor goutte
à goutte distille A poli les contours de ces grands blocs pendants. De
stalactite humide a revêtu leurs dents, Et, les amincissant en immenses
spirales. Les sculpte comme un lustre au ciel des cathédrales. Ces gouttes,
qu'en tombant leur pente réunit, Ont creusé dans un angle un bassin de
granit, Où l'on entend pleuvoir de minute en minute L'eau sonore qui chante
et pleure dans sa chute : Toujours quelque hirondelle au vol bas et rasant Y
plane, ou sur le bord s'abreuve en se posant; Puis, remontant au cintre où
l'oiseau frileux niche, Se pend à l'un des nids qui bordent la corniche.

Digitized by Google

140 JOCELYN. Le rocher vif et nud enclôt de toutes parts La grotte enveloppée en ces sombres remparts ; Mais du côté du lac une secrète issue, Fente entre deu^ grands blocs, étroite, inaperçue, En renouvelant l'air sous la terre attiédi , Laisse entrer le rayon et le jour du midi. On ne peut du dehors découvrir Tinterstice ; Le rocher pend ici sur Tonde en précipice, Son flanc rapide et creux par le lac est miné. Au-dessus de la grotte un lierre enraciné , Laissant flotter en bas ses festons et ses nappes, Étend conmie un rideau ses feuilles et ses grappes. Et, se tressant en grille et croisant ses barreaux. Sur la fenêtre oblongue épaissit ses réseaux. Je puis, en écartant ce vert rideau de lierre. Mesurer à mes yeux la nuit ou la lumière. Adoucir la chaleur ou l'éclat du rayon. Ou, m' ouvrant de la main un immense horizon, Du fond de ma retraite à ces monts suspendue, Laisser fuir mon regard jusqu'à perte de vue. Auprès de l'ouverture est un banc de rocher Où je puis à mon gré m' asseoir ou me coucher, Lire aux rayons flottants qui tremblent sur ma Bible, Ou, contemplant de Dieu l'ombre ici plus visible. Les yeux sur Ja nature, élever au Seigneur, Dans des transports muets, l'hymne ardent de mon cœur. Un air égal et doux, tiède haleine de l'onde. Règne ici quand la bise ailleurs transit ou gronde ; Aucun vent n'y pénètre, et, le jour et la nuit. Dans ce nid de mon âme on n'entend d'autre bruit Que les gazouillements des becs des hirondelles. Le vol de quelque mouche aux invisibles ailes. Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE. 141 Le doux bruissement du lierre sur le
mur, Ou les coups sourds du lac , dont les lames d'azur, M[^]ontant presque
au niveau de ma verte fenêtre, Renaissent pour tomber et tombent pour
renaître , Et suspejident, du bord qu'elles viennent lécher, Leurs guirlandes
d'écume aux parois du rochen Digitized by Google

142 JOCELYN. 20 mai 1793. Voilà donc, quand ma tente ailleurs
est renversée, La tente que je trouve ici toute dressée. J'ai déjà sur la roche
étendu pour mon lit La feuille des forêts que la mousse amollit; J'ai déjà
suspendu dans ma chaude demeure Mon bâton, et ma montre où j'entends
marcher l'heure. Rassemblé du bois mort en tas pour mon foyer. Vu la lueur
du feu sous la grotte ondoyer, Et passé dans la joie et dans la solitude Un
jour, dont tant de jours me feront l'habitude. Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIEME EPOQUE Grotte des Aigles, 3 juillet 1798. Quand
ce soleil d'été, foyer flottant de vie, Me force à rabaisser ma paupière
éblouie. Et sous ce voile ardent m'éblouissant encor, Passe à travers mes cils
en tièdes reflets d'or; Quand ses rayons, frappant ces neiges éternelles.
Rejaillissent de terre en gerbes d'étincelles, Font ressembler ces pics et ce
bleu firmament A la mer qui blanchit sur un roc écumant; Que, dans ce ciel,
semblable à des lacs sans rivage, * Je ne vois que l'éther limpide, où rien ne
nage, (EUYR. COMPL. — IT. iO Digitized by Google

146 JOCELYN. Excepté l'aigle noir, qui, comme un point obscur.
Semble dormir cloué dans Timmobile azur. Ou qui, bercé là-haut sur ses
serres obliques. S'abaisse en décrivant des cercles concentriques, • Lance
di'un revers d'aile au soleil, en plongeant, De sa plume bronzée un vif reflet
d'argent. Et jette, en me voyant couché près de son aire, Un cri
d'étonnement où vibre sa colère; Quand l'arbre ou le rocher répand sous le
rayon Quelque île fraîche d'ombre au milieu du gazon; Qu'étendu
mollement sur cette couche verte Du pavillon des cieux seulement
recouverte, L'herbe haute, qu'un poids de fleurs fait replier. Dans ces
gouffres touflus m'engloutit tout entier; Que du foin desséché le parfum
m'environne. Et que je n'entends rien que Tair chaud qui bourdonne. Mon
souffle qui se mêle à l'air vierge des cieux, Ou ma tempe qui bat mon front
silencieux; Alors je sens en moi des voluptés si vives. Un si complet oubli
des hernies fugitives. Que mon âme, à mes sens échappant quelquefois, De
son corps détaché ne sent pas plus le poids Que le cygne, essayant son aile
déjà forte. Ne sent le poids léger de l'aile qui le porte. J'aime dans ce silence
à me laisser bercer, A ne me sentir plus ni vivre ni penser ; A croire que
l'esprit, qu'en vain le corps rappelle; A quitté sans retour l'enveloppe
mortelle , Et nage pour jamais dans les rayons du ciel, Conrnie dans ces
rayons d'été la mouche à miel! , Dans cet état, où l'homme en Dieu se
transfigure, ' Le temps fuit et renaît sans que rien le mesure; On a le
sentiment de l'immortalité. Puis quand un souffle, un vol d'un insecte d'été
Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 147 Me rappelle à la fin à mes sens que j'oublie, Dans un plaisir anêr sur moi je me replie; Je sens que dans ce ciel d'où je descends si las ^Dieu m'écoute, il est vrai, mais ne me répond pas, Je cherche autour de moi, là, plus bas, dans ce monde. Quelque chose qui sente avec moi, qui réponde: j Mon cœur est trop rempli pour ne pas déborder, j Et si mon sort voulait seulement m' accorder , Un second cœur, un cœur vide et muet encore. Où la vie et l'amour ne fissent que d'éclore; Cette ardeur, que le mien ne peut plus renfermer. Suffirait pour l'étreindre et pour le consumer; Je verserais en lui le trop plein de mon âme; Sa flamme servirait d'aliment à ma flamme : Cette double existence, en multipliant moi. Me rendrait, ô mon Dieu, comme une ombre de toi! Je sens que je pourrais dans cet autre moi-même Jeter ce qui m'opprime et doubler ce que j'aime. Au miroir de mon cœur m' embraser à mon tour, Créer l'âme de l'âme, et l'amour de l'amour, Et, comme ton regard se voit dans ton ouvrage. Consumé de mes feux, m' aimer dans mon image! Alors ce dôme bleu me semble un beau linceul : J'entr' ouvre en vain mes bras au vent, mon cœur est seul ; Je cherche en vain des yeux dans cette vie aride, Je jette en vain un nom au hasard à ce vide : Le désert seul, hélas! m'entoure et me répond. Je vais du lac au pic, et de la grotte au pont; Je reviens sur mes pas, je m'assieds, je me lève; Mon propre sein me pèse et rien ne le soulève ; 11 semble qu'à mon être il manque une moitié. Objet de chaste amour ou de sainte amitié ; Digitized by Google

148 JOCELYN. Que je marche à tâtons, que je suis dans ce monde Une voix qui n'a pas d'écho qui lui réponde, Un œil qui dans un œil ne se réfléchit pas, Un corps qui ne répand point d'ombre sur ses pas. Et que, malgré ce ciel, ce beau lieu qui m'enivre, Vivre seul c'est languir, c'est attendre de vivre! Tout mon bonheur ainsi se change en vague ennui. Solitude! un Dieu seul peut te remplir de lui ! Digitized by Google

TROISIEME EPOQUE. 14» Grotte des Aigles, 6 juillet 1793.

Poussé par cet instinct qui vers l'homme m'attire, J'ai franchi ce matin le seuil de mon empire; J'ai mesuré de l'œil la chute du torrent, J'ai touché de la main l' arc-en-ciel transparent, Et d'un pied plus hardi, que l'audace accoutume. Passé le roc tremblant sous la voûte d'écume. Dans rherbe.au moindre bruit soigneux de me cacher, Et les pieds nus, de peur qu'on m*entendît marcher, Suivant dans ses contours le ravin qui serpente , De ces monts, pas à pas, j'ai descendu la pente Jusqu'au bord (f une gorge où j'entendais parfois Mugir les bœufs du pâtre et chanter une voix. Là, tapis sous la feuille, et dérobé derrière Les troncs des châtaigniers qui bordent la clairière. Sans être découvert pouvant tout entrevoir. J'ai vu ce que mon cœur aimait à concevoir : Une scène de paix, d'amour et d'innocence. Que l'on rêve la nuit, et qu'éveillé l'on pense; Image innée, hélas! d'un temps qui nous a fui, Que connie un souvenir tout homme porte en lui. Des chèvres, des brebis et de grasses génisses, Celles-là se pendant aux fleurs des précipices. Digitized by Google

150 JOCELYN. Celles-ci dans le pré plongeant jusqu'aux genoux,
Ruminaient en paissant sous des buissons de houx. Tandis que des taureaux,
jouant sur des pelouses. Penchant leur tête oblique et leurs cornes jalouses,
Sur leurs jarrets dressés, choquaient comme deux blocs Leur front sonore et
lourd, retentissait des chocs. A Tangle d'un buisson, sous un tronc de
charmille. Un jeune montagnard, puis une jeune fille. Sur la même racine
étaient assis tous deux ; Seuls, n'ayant que le ciel et les bois autour d'eux. Ils
gardaient sans soucis ces troupeaux dont la cloche. Comme un appel
lointain, tintait de roche en roche. Laisaient veiller le dogue, ou chantaient
quelquefois, Pour qu'un chevreau perdu se guidât sur la voix. Les coudes
appuyés sur ses genoux , le pâtre Penchait son front diargé de cheveux noirs
sur l'âtre. Où fumait parmi Therbe un reste de tison; Et, regardant le sol, du
bout de son bâton Il semblait au hasard écrire sur la cendra^ Sa rêverie avait
quelque chose de tendre ; Et quand il relevait son front de ses genoux, Qu'il
ouvrait au grand jour son «il limpide el doux. Dans le pli gracieux de sa
lèvre ridée On voyait en passant sourire son idée; Et quand de son amour ce
regard s'inondait. Un soupir contenu de son sein débordait; Mais ce soupir
n'était qu'un élan sans tristesse, .Un poids levé du cœur que le bonheur
opprime. La jeune fille avait cette fleur de beauté Que n'a mûrie encore
aucun rayon d'été, Digitized by Google '

TROISIÈME ÉPOQUE. 151
Le duvet de la joue où la rougeur colore
La moindre impression qu'un regard fait éclore;
Son œil humide et bleu laissait lire au plein jour
La calme volupté d'un mutuel amour : Pour
cacher une honte, une ombre, une pensée, Sa paupière aux longs cils n'était
jamais baissée. Mais son regard posait confiant, affermi. Comme pose une
main dans la main d'un ami. Un réseau noir serrait ses cheveux dans sa
maille ; Deux tresses seulement descendant sur sa taifle, Ofi quelques
blanches fleurs des prés s'entremêlaient, Sur rherbe derrière elle en blonds
anneaux roulaient ; Un étroit corset rouge embrassait sa ceinture ; Une robe
aux plis lourds et de couleur obscure Lui venait à mi-jambe et laissait voir
ses pies Nus et blancs, sur la mousse au soleil appuyés. Comme dans les
débris dont la terre est couverte Deux pieds de marbre blancs brillent sur
l'herbe verte ; Ses doigts tressaient l'osier, tandis que son regard Dans le
vague du pré s'égarait au hasard. L'heure ainsi s'en allait l'une à l'autre
semblable. L'ombre tournait autour des troncs nouveaux d'érable. Le bœuf
rassasié sur l'herbe se couchait, Des dormantes brebis l'agneau se
rapprochait. Sans que les deux amante, ivres de soHtude, Changeassent de
bonheur, de regard, d'attitude. On voyait, à la paix de leur lent entretien,
Que leur cœur n'était pas vide comme le mien ; A peine quelques mots, de
distance en distance, S'écoulaient de leur lèvre et troublaient le silence.
Comme une eau qui s'enfuit d'un bassin transparent S'échappe goutte à
goutte et coulé en murmurant. Digitized by Google

152 JOCELYN. Quand le soleil, qui monte en raccourcissant
Tonobre, Fut à moitié du ciel , sur Therbe molle et sombre Le jeune homme
étendit son corps pour sommeiller, Et, comme abandonnant son front à
l'oreiller, Sur les genoux plies de sa paisible amie Laissa tomber son coude
et sa tête endormie. Elle ne dormait pas pendant qu'il sommeillait. Mais,
essuyant son front que la sueur mouillait. Jouant dans ses cheveux avec ses
doigts d'ivoire. Roulait et déroulait leur boucle épaisse et noire. L'heure du
repas vint; ils mangèrent; leur main Puisa le même lait, rompit le même
pain. Leurs genoux rapprochés leur servirent de table; Ils choisirent la fraise
au même plat d'érable. Partagèrent la grappe et le rayon de miel. Et dans la
même coupe ils burent l'eau du tie\ . Mais le rayon du soir, qui pompe les
orages, Sur le vallon plus sombre abaissait les nuages ; La feuille qu'à midi
le vent laissait dormir Dans les bois murmurants commença de frémir. Et,
comme aux flancs des monts un brouillard qui s'essuie, La brume descendit
sur l'herbe en fine pluie ; Ils vinrent s'abriter contre le tronc noirci Du hêtre,
où le troupeau se rassemblait aussi; Et, conune au bruit du vent qui secouait
sa voûte, La feuille sur leurs couds distillait goutte à goutte, Sous les flancs
ténébreux d'une arche de rocher Où les oiseaux mouillés à l'abri vont
percher. Dérobés à mes yeux par un rideau d'ombrage, Ils laissèrent en paix
égoutter le nuage. Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 153 En écoutant de loin leur naïf
entretien, Jaloux, je comparais leur sort avec le mien ; Et le vent m'apportait
quelque rire folâtre, Où se mêlait la voix de la vierge et du pâtre. Je quittai
cette scëiie, emportant dans mes yeux Ce tableau du bonheur comme un
rêve des deux, Plus dévoré du feu de mon inquiétude. Plus seul dans ma
pensée et dans ma solitude. Et me promettant bien de ne plus m'approcher
De ces eaux où ma soif s'accroît sans s*étancher. Digitized by Google

154 JOCELYN. Grotte des Aigles, 24 août 1798. Il repose;
écrivons. Quel jour! quelle semaine I De deuil et de bonheur pour moi
connie elle est pleine ! Et par quel coup de foudre, hélas! ai-je acheté Cet
enfant, compagnon de mon ad vérité? Le jour baissait; j'avais passé F heure
après Theure; Errant de site en site autour de ma demeure. Je venais de
m'asseoir sur le roc incliné Qu'en tombant des hauteurs ta cascade a miné;
Mes jambes et mon front pendaient sur cet abîme. Et je suivais des yeux ce
tourbillon sublime Qui, m'enivrant de bruit et d'étourdissement. De mes
propres pensers m'ôtait le sentiment ; Je dominais de là l'ouverture profonde
Où la neige d'été roule en poudre avec l'onde, Et le pont naturel qui sur son
double bord Se dresse, et de mon lac défend l'affreux abord. Mon âme se
laissait, indolemment bercée. Emporter flots à flots et pensée à pensée, Et,
se perdant au sein de ces œuvres de Dieu, Était déjà bien loin et du jour et
du lieu ; Quand un coup de fusil, que l'écho répercute, Tonne et roule au-
dessus du bruit sourd de la chute. Je m'éveille en sursaut, je me lève; je vois
Deux soldats poursuivant deux proscrits aux abois : Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 155 A peine séparés par une courte avance , Les fuyards n'avaient plus qu'une faible espérance ; Les soldats rechargeaient leurs armes en courant; Les deux proscrits touchaient aux parois du torrent : Il fallait ou périr, ou trouver un passage. Ils s'arrêtent glacés d'horreur sur le rivage ; Le gouffre est sous leurs yeux , et la mort sous leurs pas. Je les vois s'embrasser; je ne réfléchis pas Qu'un cri de mon séjour va trahir le mystère : Je jette un cri soudain, perçant, involontaire; Ils m'entendent, j'accours; je montre, de ma main. Sur le gouffre fumant le hasardeux chemin. Aussitôt des proscrits le plus âgé s'élance. Donnant la main à l'autre encore dans l'enfance ; Poiu* soutenir leurs pas j'accours de mon côté. Au droit sommet du pont ils ont déjà monté; Déjà le plus âgé me tend du haut de l'arche L'enfant pâle et tremblant, dont je soutiens la marche : «Sauvez, sauvez, dit -il, généreux étranger, » Cet enfarit que je vais ou défendre ou venger! » J'entraînerai du moins ses bourreaux dans ma chute. » Fuyez, et que ma mort vous donne une minute I » Déjà les deux soldats, poussés par leur ardeur. Sans sonder du ravin l'immense profondeur. Sur ces blocs suspendus, plus polis que la glace, Leurs crosses à l'épaule, avançaient sur sa trace. Quand le proscrit les voit au plus horrible pas, Il arme son fusil pour un double trépas ; Quatre éclairs à la fois jaillissent de la pierre. Les quatre coupç partis ne font qu'un se\il tonnerre. Les deux soldats, frappés par cette double mort. Tombent comme un seul bloc, glissent, roulent du bord; En vain leurs doigts crispés et leurs dents convulsives Du pont sans parapet pressent, mordent les rives: Digitized by Google

156 JOCELYN. La cascade les jette à Fabîme ondoyant; Leurs
jambes et leurs bras plongent en tournoyant; Tout leur corps sur le roc, pilé
par Tavalanche, N'est plus qu'un point obscur dans sa poussière blanche. Le
proscrit, qui les voit tomber, encor debout, Sent sa poitrine enfin saignant
d'un double coup : Son sang, dont ce regard suspendait seul la perte,
S'échappe en deux ruisseaux de sa chemise ouverte; Il tente un pas, son
pied ne peut le soutenir, Il va rouler; mon bras a su le retenir; Je le traîne
expirant sur l'herbe du rivage. Le bonheur et la mort luttent sur son visage;
Il baise avec amour son fusil triomphant ; Sa voix rend la parole et l'âme à
son enfant. Nous étanchons son sang, nous lavons sa blessure; Puis, formant
à la hâte un brancard de verdure. L'enfant portant les pieds, moi le front,
nous marchons. Et dans ma grotte enfin, mourant, nous le couchons.

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 157 25 août 1793. Étendu sur un lit de mousse ensanglantée, Sur les bras de son fils sa tête était jetée ; Son regard seul sur lui pouvait se soulever; Quelquefois il semblait s'endormir et rêver, Et, sur son lit, sa main échappée à la mienne Cherchait en tâtonnant un fil qui la retienne. Le pauvre enfant voulait me dérober en vain Des sanglots qui sortaient malgré lui de son sein ; Chaque fois qu'il levait son front pâli d'alarmes. Je voyais dans ses yeux rouler de grosses larmes Qui pieu valent sur le front que son cœur appuyait, Et qu'un baiser craintif de sa bouche essuyait; Puis il interrogeait mes yeux, comme pour lire L'affreuse vérité que je n'osais lui dire ; Et quand malgré mes yeux mon trouble lui parlait, De ses bras convulsifs l'étreinte redoublait ; Il me jetait dans l'ombre un regard de colère, Et, de son corps entier enveloppant son père. Il semblait défier le ciel et le trépas De pouvoir arracher ce mourant de ses bras. Alors ses blonds cheveux tombant sur son visage. Mêlés aux cheveux blancs de ce front d'un autre âge. Me cachaient leur figure, et je n'entendais plus De baisers, de sanglots, qu'un murmure confus. Deux souffles confondus dans une seule haleine. Tantôt forte, tantôt se distinguant à peine, Digitized by Google

158 JOCELYN. Où les derniers élans de deux cœurs , de deux voix. Semblaient se ranimer et s'éteindre à la fois. Ma torche cependant dans ces mornes ténèbres Jetait son jour rougeâtre et ses vapeurs funèbres ; Moi, debout dans un coin de la grotte, à l'écart. De peur de profaner la douleur d'un regard, Tantôt je ranimais la torche évanouie. Tantôt, pour réveiller quelque signe de vie. Je jetais au blessé Teau froide du courant. Ou soufflais la chaleur sur les pieds du mourant ; Et, tantôt à genoux dans l'ombre la plus noii'e, Cherchant les chants sacrés épars dans ma mémoire , Le Christ entre mes mains, je murmurais tout bas Les hymnes dont la foi berce encor le trépas, Afin qu'une prière au moins, de cette terre, Précédât dans le ciel cette âme solitaire ! La moitié de la nuit ainsi se consuma ; Vers l'aurore, la vie un peu se ranima. Il contempla son fils, il jeta sur la voûte Un regard où semblait hésiter quelque doute : Puis, reportant sur moi l'œil fixe de la mort. Et recueillant ses sens en un dernier effort : « Je meurs, murmura-t-il ; et le ciel vous confie » Ce fils mon seul regret, ce fils mon autre vie. » Veillez sur ce destin que j'abandonne à Dieu ! » Soyez pour lui, soyez un père, un frère! Adieu! » La parole à sa lèvre, hélas! montait encore. Mais dans les sons éteints ne pouvait plus éclore ; De moments en moments sa tête s'égarait; Aucun fil ne liait les mots qu'il murmurait ;

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 159 Il parlait aipc absents, aux morts, à sa famille; Et, regardant son fils, il appelait sa fille. Enfin, quand le regard s'éteignit dans ses yeux, Il posa sur sa bouche un doigt mystérieux, Et, d'un reste de voix nommant encor Laurence, Il mourut en faisant le geste du silence !••• Digitized by Google

160 JOCELYN26 août 1793. J'ai passé tout ce jour comme dans un tombeau , Le mort enveloppé dans son sanglant manteau, Le pauvre enfant auprès, étendu sur la terre, Le front enseveli dans le linceul du père. Tantôt comme endormi sur le même oreiller, Tantôt comme écoutant son père sommeiller. Soulevant le manteau qui couvre sa figure, Prenant pour son haleine un souffle qui murmure. Collant longtemps Toreille à sa bouche, et longtemps Retenant dans son sein ses sanglots haletants; Puis, enfin détrompé, sur le front mort qu'il pleure Attachant un regard triste et long comme l'heure. Un de ces forts regards qui semble en un moment Concentrer toute une âme en un seul sentiment. Et qui rendrait, hélas! la vie à la mort même. Si l'amour seul pouvait ranimer ce qu'il aime ! Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 161 17 août 1798. Pendant qu'un lourd sommeil plus fort que nos douleurs Fermait enfin les yeux de l'enfant dans ses pleurs, J'ai dénoué ses bras du corps froid de son père, Et j'ai rendu ce soir la dépouille à la terre. Au bord du lac, il est une plage dont l'eau Ne peut même en hiver atteindre le niveau ; Mais où le flot, qui bat jour et nuit sur sa grève, Déroule un sable fin qu'en dunes il élève. Là, le mur du rocher, sous sa concavité. Couvre un tertre plus vert de son ombre abrité ; La roche en cet endroit par sa forme rappelle Le chœur obscur et bas d'une antique chapelle , Quand la nature en a revêtu les débris De liane rampante et d'arbustes fleuris. Là, du pauvre étranger, la nuit, mes mains creusèrent La couche dans la terre, et mes pleurs l'arrosèrent; Et les mots consacrés à ce suprême adieu Remirent son sommeil et son réveil à Dieu. Puis, pour sanctifier la place par un signe. Et de son saint dépôt la rendre à jamais digne, Je fis tomber d'en haut cinq grands blocs suspendus. Gigantesques débris de ces rochers fendus , Et, les groupant en croix sur la couche de sable. J'imprimai sur le sol ce signe impérissable : (ICVB. COMPL. — IV.

11 Digitized by Google

16Î JOCELYN. Bientôt la giroflée et les câpriers verts De réseaux
et de fleurs les auront recouverts, Et le cygne y viendra, saint et charmant
présage, En sortant de la vague, y changer de plumage. Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 163 Grotte des Aigles, 28 août 1798.

Nos cœurs se sont ouverts ; mon jeune compagnon M'a confié ce soir son histoire et son nom : /Il est fils d'un proscrit, il se nomme Laurence; Sa jeune mère est morte en lui donnant naissance ; Il n'a ni sœur ni frère ; à seize ans parvenu, Dans toute son enfance il n'a jamais connu D'autres soins, d'autre amour, d'autre front sur la terre. Que les soins, que l'amour, que le front de son père. Heureux avec lui seul et près de lui toujours. Jusqu'à ces temps de meurtre il a passé ses jours Dans un manoir désert d'une aride campagne. Sur les bords orageux de la mer de Bretagne. Quand l'orage civil en ces lieux retentit. Pour ses lois et son Dieu son père combattit : Vaincu, forcé de fuir ses champs héréditaires, Cachant sous un faux nom son nom et ses misères. Il avait traversé la France avec son fils : Du haut de ces sommets qu'il visita jadis. D'espoir et de bonheur l'âme déjà remplie. Ses yeux voyaient de près les champs de l'Italie, Quand, aux bords de l'Isère aperçu, des soldats Par de vils délateurs sont lancés sur ses pas : Ils allaient échapper dans la nuit; nuit funeste! Ses larmes Tétouffaient, et je savais le reste. Digitized by Google

164 JOCELYN. Do la grotte, 16 septembre 1793. Mon cœur me
Tavait dit : toute âme est sœur d'une âme ; Dieu les créa par couple, et les
fit homme ou femme; Le monde peut en vain un temps les séparer, Leur
destin tôt ou tard est de se rencontrer; Et quand ces sœurs du ciel ici-bas se
rencontrent, DMnvincibles instincts Tune à Tautre les montrent : Chaque
âme de sa force attire sa moitié. Cette rencontre, c'est Tamour ou Tamitié,
Seule et même union qu'un mot différent nomme, Selon l'être et le sexe en
qui Dieu la consomme. Mais qui n'est que l'éclair qui révèle à chacun L'être
qui le complète, et de deux n'en fait qu'un. Quand il a lui, le feu du ciel est
moins rapide. L'œil ne cherche plus rien, l'âme n'a plus de vide; Par
l'infailible instinct le cœur soudain frappé Ne craint pas de retour, ni de
s'être trompé; On est plein d'un attrait qu'on n'a pas senti naître; Avant de se
parler on croit se reconnaître; Pour tous les jours passés on n'a plus un
regard ; On regrette, on gémit de s'être vus trop tard; On est d'accord sur
tout avant de se répondre; L'âme de plus en plus aspire à se confondre :
C'est le rayon du ciel, par l'eau répercuté, Qui remonte au rayon pour
doubler sa clarté; Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 165 C'est le son qui revient de l'écho qui
répète , Seconde et même voix, à la voix qui le jette; C'est Tombre qu'avec
nous le soleil voit marcher, Sœur du corps, qⁱ'à nos pas on ne peut
arracher. Digitized by Google

166 JOCELYN. 17 septembre 1798. Vous me Tavez donné ce
complément de vie, Mon Dieu! Ma soif d'aimer est enfin assouvie. Du jour
où cet enfant soûs ma grotte est venu, Tout ce que je rêvais jadis, je l'ai
connu. Pour la première fois, moi dont l'âme isolée A d'autres jusqu'ici ne
s'était pas mêlée, Moi qui trouvais toujours dans ce qui m'approchait
Quelque chose de moins que mon cœur ne cherchait; Au visage, au regard,
au son de voix, au geste, A l'émanation de ce rayon céleste, Aux premières
douceurs du premier entretien. Au cœur de cet enfant j'ai reconnu le mien.
Mon âme, que rongait sa vague solitude, A répandu sur lui toute sa
plénitude ; Et mon cœur abusé, ne comptant plus les jours, Croit en l'aimant
d'hier l'avoir aimé toujours. Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 167 De la grotte, 20 septembre 1793. \ Je ne sens plus le poids du temps; le vol de Theure D'une aile égale et douce en s'écoulant m'effleure ; Je voudrais chaque soir que le jour avancé Fût encore au matin à peine commencé ; Ou plutôt , que le jour naisse ou meure dans Fombre , Que le ciel du vallon soit rayonnant ou sombre, Que l'alouette chante ou non à mon réveil. Mon cœur ne dépend plus d'un rayon de soleil, De la saison qui fuit, du nuage qui passe ; I Son bonheur est en lui. Toute heure, toute place, l Toute saison, tout ciel, sont bons quand on est deux. Qu'importe aux cœurs unis ce qui change autour d'eux ? L'un à l'autre ils se font leur temps, leur ciel , leur monde ; L'heure qui fuit revient plus pleine et plus féconde ; Leur cœur intarissable, et l'un à l'autre ouvert. Leur est un firmament qui n'est jamais couvert, Ils y plongent sans ombre, ils y lisent sans voile; Un horizon nouveau sans cesse s'y dévoile; Du mot de chaque ami le retentissement Éveille au sein de l'autre un même sentiment ; La parole dont l'un révèle sa pensée Sur les lèvres de l'autre est déjà commencée ; Le geste aide le mot, l'œil explique le cœur, . L'âme coule toujours et n'a plus de langueur ; D'un UMvers nouveau l'impression commune Vibre à la fois, s'y fond, et ne fait bientôt qu'une. Digitized by Google

168 JOCELYN. Dans cet autre soi-même, où tout va retentir, On
se regarde vivre, on s'écoute sentir; En laissant échapper sa pensée ingénue.
On s'explique, on se crée une langue inconnue; En entendant le mot que Ton
cherchait en soi, On se comprend soi-même, on rêve, on dit : t C'est moi ! »
Dans sa vivante image on trouve son emblème. On admire le monde à
travers ce qu'on aime ; Et la vie appuyée, appuyant tour à tour. Est un
fardeau sacré qu'on porte avec amour. Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 169 De la grotte, 25 septembre 1793.

Quand je reviens le soir de mes lointaines chasses, Les pieds meurtris, les
doigts déchirés par les glaces, Rapportant sur mon dos Télan ou le chamois.
Et que, du haut d'un pic, du plus loin j'aperçois Mon lac bleu resserré
comme un peu d'eau qui tremble Dans le creux de la main où l'enfant la
rassemble. Le feston vert bordant sa coupe de granit. De mes chênes
penchés la tête qui jaunit. Et, vacillante au fond de la grotte qui fume, La
lueur du foyer que Laurence rallume ; Quand je rêve un moment, quand je
me dis : « Là-bas, Dans ce point lumineux qu'un lynx ne verrait pas. J'ai la
meilleure part, l'autre part de moi-même. Un regard qui me cherche, un
souvenir qui m'aime. Un ami dont mon pas fera battre le cœur. Un être dont
le ciel m'a fait le protecteur, Pour moi tout, et pour qui je suis tout sur la
terre. Patrie, amis, parents, mère, sœur, frère et père, Qui compte tous mes
pas dans son cœur palpitant. Et pour qui loin de moi le jour n'a qu'un
instant. L'instant où, de ces monts me voyant redescendre. Il vient de ses
deux bras à mon cou se suspendre, Et, bondissant après conune un jeune
chevreuil. En courant devant moi m'entraîne à notre seuil ; » Alors, pressant
le pas sur mon chemin de neige. Je me trace de l'œil le sentier qui l'abrège ;
V Digitized by Google

170 JOCELYN. Le glacier suspendu m'oppose en vain son mur,
Je me laisse glisser sur ses pentes d'azur ; Je retrouve Laurence au pied de la
montagne, Car je ne permets pas encor qu'il m'accompagne. Il passe alors
son bras plus faible sous le mien ; Je lui conte mon jour, il me conte le sien ;
Nous rentrons, il me dit combien nos tourterelles Ont couvé le matin d'œufs
éclos sous leurs ailes, Combien la chèvre noire a donné de son lait. Ou de
petits poissons ont rempli son filet ; Il me montre les tas de mousses et de
feuille Que pour tapisser l'ancre avant l'hiver il cueille, Les fruits qu'il a
goûtés et rapportés du bois, Et dont l'épine aiguë ensanglante ses doigts. Les
bras de vigne vierge, ou de lierre qui flotte. Qu'il a fait serpenter dans les
flancs de la grotte, Les oiseaux qu'il a pris en leur jetant du grain. Et les
chevreuils privés qui mangent dans sa main ; Car, soit par préférence ou soit
par habitude, Tous ces doux compagnons de notre solitude , Biches de la
montagne, élans, oiseaux des bois. Accourent à sa vue et volent à sa voix.
Nous mangeons sur la main ce que le jour nous donne. Le lait, les simples
mets que la joie assaisonne; Nous mordons tour à tour à des fruits inconnus.
Ou pour nous abreuver nous en pressons le jus : Pour les mortes saisons,
nous mettons en réserve Ceux que le soleil sèche et que le temps conserve.
A chaque invention de l'un, l'autre applaudit; On prévoit, on combine, on se
trompe, et l'on rit; Dans ces mille entretiens le long soir se consume ; Sur le
foyer dormant le dernier tison fume. Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 171 Et souvent dans le lac, miroir de
notre nuit, Nous voyons se lever Tétoile de minuit : Alors nous nous
mettons à genoux sur la pierre, Vers la fenêtre où flotte un reste de lumière.
D'où Laurence, inclinant son front grave et pieux, Sur la croix du tombeau
jette souvent les yeux ; Et quand; après avoir béni cette journée Que nous
rendons à Dieu comme il nous Ta donnée. Après avoir prié pour que
d'autres soleils Nous ramènent demain, toujours, des jours pareils; Après
avoir offert nos vœux pour ceux qui vivent, Au souvenir des morts nos
prières arrivent. Laurence, en répondant aux versets, bien des fois A, malgré
ses efforts, des larmes dans sa voix, Et de ses pleurs de fils, non encore
épuisées, Ses mains jointes après sont souvent arrosées. Ainsi finit le jour,
et puis chacun en paix Va s'endormir couché sur son feuillage épais, Jusqu'à
ce que la voix du premier qui s'éveille Vienne avec l'alouette enchanter son
oreille. Digitized by Google

172 JOCELTN. V De la grotte, 2S octobre 1798. Depuis que sa
douleur par le temps s'engourdit, Gomme Laurence est fier et beau l
comme il grandit ! Par moment, quand sur moi son visage rayonne, La
splendeur de son front m' éblouit et m'étonne ; Je ne puis soutenir Téclat de
sa beauté; Et quand dans son regard le mien tombe arrêté. Je crois sentir en
moi parfois ce qu'éprouvèrent, Près du sacré tombeau, les fenmies qui
trouvèrent L'homme assis, qui leur dit : t Allez, il n'est plus là ; » Quand
leur cœur à ces mots en elles se troubla. Et que, croyant parler à l'homme,
chose étrange, Leurs regards dessillés s'aperçurent de l'ange I... Digitized by
Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 173 De la grotte, 24 octobre 1798. Ce soir, je regardais Laurence à la clarté Du foyer flamboyant sur son front reflété , Pendant qu'assis à terre il regardait lui-même Jouer entre ses pieds le jeune faon qu'il aime. Jamais rien de si doux et de si gracieux Que la biche et l'enfant ne s'offrit à mes yeux. Repliant ses pieds blancs sous son ventre » la biche, Comme dans l'herbe molle ou le jour elle niche, S'arrangeait confiante entre ses deux genoux, Levait sur lui son œil intelligent et doux. Broutait entre ses doigts de tendres jets de saule, Allongeait et posait le col sur son épaule, • Et, me jetant de là son regard triomphant, Léchait et mordillait les cheveux de l'enfant. Digitized by Google

174 JOCELYN. 28 octobre 1793 L'enfant ! je ne puis plus
nommer ainsi Laurence, Ses seize ans Font conduit à son adolescence ; Son
front s'élève presque à la hauteur du mien ; A la course, mon pied gagne à
peine le sien : Seulement sa voix tendre, angélique, argentine, Conserve
encor l'accent de sa voix enfantine. Et ses inflexions, vibrantes de douceur.
Me font rêver souvent à la voix de ma sœur. Alors pour un instant mon
cœur, que ce son frappe. Pour remonter un peu le cours du temps,
m'échappe. Et me reporte aux jours où ces tendres accents De femmes,
mère ou sœur, résonnaient à mes sens. Et, donnant tant de charme au foyer
domestique. De mon enfance étaient la suave musique. Je les cherche, mon
cœur des absents s'entretient; Des larmes dans mes yeux montent : Laurence
vient. S'assied à mes genoux, me regarde en silence, Me demande pourquoi
je pleure, à qui je pense. Je lui dis mon enfance, il pleure en m' écoutant: c
Gomme ils t'aimaient! dit-il. Mais moi je t'aime autant ; » Ne suis-je pas
pour toi comme un fils de ta mère? » N'as-tu pas remplacé dans mon cœur
même un père ! » Puis, sur la même pierre ^appuyant nos deux fronts. L'un
vis-à-vis de l'autre ensemble nous pleurons. Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 175 Mais quand à cette voix, revenu de mon rêve, Pour m' essuyer les yeux ma tête se relève, Que l'ombre de mon front s'éclaire, et que je voi Ce visage charmant, tout en eau devant moi, Se relever aussi, s'éclairer à mesure Comme un miroir vivant de ma propre figure. Comme une ombre animée où tout ce que je sens Bat dans un autre cœur, se peint dans d'autres sens ; Quand je pense que Dieu me rend, dans ce seul être. Tous ceux parmi lesquels sa bonté me fit naître. Que ce pauvre orphelin n'a que moi pour appui. Qu'il existe en moi seul comme moi tout en lui. Que mon bras est son bras, que ma vie est sa vie. Et que Dieu même a fait l'amitié qui nous lie, Ah! mes larmes bientôt tarissent, et mon cœur Dans un seul sentiment trouve assez de bonheur 1 Digitized by Google

176 JOCELYN. i De la ^otte, 29 octobre 179S. Beauté, secret d'en haut, rayon, divin emblème. Qui sait d'où tu descends? qui sait pourquoi Ton t'aime, Pourquoi l'œil te poursuit, pourquoi le cœur aimant Se précipite à toi comme un fer à l'aimant, D'une invincible étreinte à ton ombre s'attache. S'embrase à ton approche et meurt quand on l'arrache? Soit que^ comme un premier ou cinquième élément. Répandue ici-bas et dans le firmament. Sous des a^ects divers ta force se dévoile. Attire nos regards aux rayons de l'étoile. Aux mouvements des mers, à la courbe des cieux. Aux flexibles ruisseaux , aux arbres gracieux ; Soit qu'en traits plus parlants sous nos yeux imprimée , Et frappant de ton sceau la nature animée, Tu donnes au lion l'effroi de ses regards, Au cheval l'ondoîment de ses longs crins épars, A l'aigle l'envergure et l'ombre de ses ailes. Ou leurs enlacements au cou des tourterelles; Soit enfin qu'éclatant sur le visage humain, Miroir de ta puissance, abrégé de ta main. Dans les traits, les couleurs dont ta main le décore, Au front d'homme ou de femme, où l'on te voit éclore, Tu jettes ce rayon de grâce et de fierté Que l'œil ne peut fixer sans en être humecté; Nul ne sait ton secret, tout subit ton empire; Toute âme à ton aspect ou s'écrie ou soupire ; Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 177 Et cet élan, qui suit ta fasciiB^ation,'
Semble de notre instinct la révélation. Qui sait si tu n'es pas en effet quelque
image Dcf Dieu même, qui perce à travers ce nuage. Ou si cette âme, à qui
ce beau corps fut donné, Sur son type divin ne Ta pas façonné ; Sur la
beauté suprême, ineffable, infinie, N'en a pas modelé la charmante
harmonie, Ne s'est pas en naissant, par des rapports secrets. Approprié sa
forme et composé ses traits ; Et, dans cette splendeur que la forme révèle.
Ne nous dit pas aussi : « L'habitante est plus belle? » Nous le saurons un
jour, plus tard, plus haut. Pour moi. Dieu seul m'en est témoin et lui seul sait
pourquoi ; Mais, soit que la beauté brille dans la nature. Dans les cieux,
dans une herbe, ou sur une figure. Mon cœur, né pour l'amour et
l'admiration, Y vole de lui seul comme l'œil au rayon, La couve d'un regard,
s'y délecte et s'y pose. Et toujours de soi-même y laisse quelque chose. Et
mon âme allumée y jette tour à tour Une étincelle ou deux de son foyer
d'amour. Je me suis reproché souvent ces sympathies Trop soudaines en
moi, trop vivement senties. Ces instincts du coup d'œil, ces premiers
mouvemehis, Qui d'une impression me font des sentiments. ŒCVB.
COMPL. — IV. 12 Digitized by Google

178 JOCELTNJe me suis dit souvent : c Dieu peut-être condamne
Ces penchants où du cœur la flamme se profane ; Mais, hélas! malgré nous
Toeil se tourne au flambeau. Est-ce un crime, ô mon Dieu, de trop aimer le
beau? »• Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 179 De la grotte, l«r novembre 179S.

Ces pensers (car toujours c'est à lui que je pense) Me vinrent l'autre jour en regardant Laurence* Jamais la main de Dieu sur un front de quinze ans N'imprima Tàme humaine en traits plus séduisants, Et, de plus de beautés combinant le mélange, Ne laissa Tœil douter entre l'enfant et l'ange: Tout ce qu'à son matin l'âme a de pureté. Tout ce qu'un œil sans tache a de limpidité, Tout ce qu'à son aurore luie vie a d'ivresse. Tout ce qu'un cœur plus mûr a de grave tendresse. Réuni dans ses traits rians ou sérieux, Y forme dans l'accord un tout harmcMiieux, Et, selon le rayon que la pensée y verse, L'ombre qui les parcourt , l'éclair qui les traverse Y brille dans ses yeux en rayon de splendeur, Y rougit sur sa joue en rose de candeur, Y flotte à sa paupière en larme transparente, Y nage en ses regards en rêverie errante. S'y creuse en plis pensifs entre ses deux sourcils. S'y recueille caché sous le bord de ses cils; Sur sa lèvre entr'ouverte un désir vague aspire, » Ou s'épand sur sa bouche en langoureux sourire. Partout où l'enfant passe, on dirait qu'il a lui; Un jour intérieur semble sortir de lui; Bien souvent, sur la fin d'un jour mourant et sombre. Lorsque, la grotte et moi, tout est déjà dans l'ombre. Digitized by Google

180 JOCELYN. Autour de sa figure il fait encor grand jour;. Son éclat se reflète aux objets d'alentour; Il éclaire la nuit d'un reste de lumière, Et son regard me force à baisser la paupière : On dirait ces rayons du jour dont Raphaël A couronné le front de ses vierges du ciel. Peut-être que ce jour n'était pas un symbole, Et que dès ici-bas l'âme a son auréole. J'ai beau chercher bien loin dans ma mémoire; rien Des visages connus ne rappelle le sien : Aucun des compagnons de ma première enfance. Des lévites amis de mon adolescence. N'avait ces traits si purs^ ce front, cette langueur. Ce son de voix ému qui vibre au fond du cœur. Cette peau qu'un sang bleu sous les veines colore. Ce regard qu'on évite et qui vous perce encore, Cet œil noir qui ressemble au firmament obscur, Lorsque l'aube naissante y lutte avec l'azur. Où l'humide rayon de l'âme qu'il dévoile Sur un fond ténébreux jaillit comme une étoile; Ces cheveux dont la soie imite en blonds anneaux Les ondulations et les courbes des eaux : Il semble, à cette forme où tout est luxe et grâce, Que cet être céleste est né d'une autre race, Et n'a rien de commun avec ceux d'ici-bas Que ce regard d'ami qui l'attache à mes pas. Et quand sur ces hauteurs, ses beaux pieds sans chaussure, Sa cravate nouée autour de sa ceinture. Dans sa veste sans pli, jusqu'au cou boutonné, A peine resserrant son sein emprisonné. Son col nu, et portant sa tête avec souplesse Comme un front de coursier qu'on flatte et qu'on caresse. Ses cheveux, que d'un an le fer n'a retranchés. Des deux côtés du col en boucles épanchés.

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 181 Et son front, tout baigné de sueur ou de pluie, Renversé vers le ciel pour qu'un rayon l'essuie, Je le vois accourir de loin, et tout à coup Sur un pic du glacier m' apparaît debout; Je crois voir, tout troublé, la céleste figure, Comme un être idéal au-dessus de nature, Se détacher de terre et se transfigurer. Et je suis quelquefois tenté de l'adorer. Mais de sa douce voix la tendre résonnance Me rappelle à moi-même, et me montre Laurence! Digitized by Google

182 JOCELYN. De la grotte, V^e décembre 1792. Des aiguilles de
glace où s'éclairent ces monts L'année a pour six mois retiré ses rayons; Le
soleil est noyé dans, la mer de nuages Qui brise jour et nuit contre ces
hautes plages, Et jette, au lieu d'écume, à leur cime, à leurs flancs, La neige
que la bise y fouette en flocons blancs. Le jour n'a qu'un rayon brisé par les
tempêtes, Qui s'étend un moment tout trempé sur ces faîtes. Et que l'ombre
qui court vient soudain balayer, Comme le vent la feuille au pied du
peuplier. Il semble que de Dieu la dernière colère Abandonne au chaos ces
cimes de la terre : L'éternel ouragan torture ces sommets. Les vagues de
brouillards n'y reposent jamais; Un sourd mugissement, qu'une plainte
accompagne. Roule dans l'air, et sort des os de la montagne. C'est la lutte
des vents dans le ciel ; c'est le choc Des nuages jetés contre l'écueil du roc;
C'est l'âpre craquement de la branche flétrie Qui sous les lourds glaçons se
tord, éclate et crie; Du corbeau qui s'abat-l'aigre croassement.; Des autans
engouffrés le triste sifflement; Les bonds irréguliers de la lourde avalanche
Qui tombe , et que le vent roule en poussière blanche ; L'étemel contre-coup
des chutes des torrents Qui sillonnent les rocs sous leurs bonds déchirants.

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 183 Et font gonfler le gouffre, où la cascade tonne. D'un souflBe souterrain, continu, monotone, Tout semblable de loin aux frémissements sourds De la corde d'un arc qui vibrerait toujours. Plus de fêtes du ciel sur ces cimes voilées, D'aurore étincelante ou de nuits étoilées; Plus de festons de fleurs pendants à mon rocher; Plus d'oiseaux accourus pour chanter ou nicher : La corneille égarée y suit ses noires bandes; Les frimas congelés sont les seules guirlandes Qui garnissent la roche où nous nous enfonçons; Le jour ne nous y vient qu'à travers les glaçons; Mais dans Tair tiède assis, les deux mains sur la braise. Aux lueurs du foyer qu'entretient le mélèze. Nous passons sans ennui le temps des mauvais jours : Ils sont si bien remplis que nous les trouvons courts. Des entretiens coupés de quelque heure d'étude Nous font de notre grotte une douce habitude; Nous nous y recueillons avec la volupté De l'oiseau dans son nid près de l'ancre abrité, Que sous un ciel de pluie ou sur la plaine blanche Le vain courroux des vents berce au chaud sur sa branche. Plus les vents déchaînés hurlent d'horribles cris, Plus l'avalanche gronde et roule de débris. Plus la nuit s'épaissit sous un ciel bas et terne, Plus la neige s'entasse autour de la caverne. Plus dans ces sifflements, ces terreurs du dehors. Nous trouvons d'âpre joie et d'intimes transports. Plus nous nous concentrons dans la roche qui tremble. Et nous sentons la main de Dieu qui nous rassemble: Et si d'un ciel d'hiver quelque rare soleil Effleure par hasard la fenêtre au réveil. Digitized by Google

184 JOCELYN. Échappés du rocher comme un chevreuil du gîte,
Pour jouir du rayon nous nous élançons vite; Nous crions de plaisir en
voyant les cristaux Formant des murs, des tours, de transparents châteaux,
Des arches de saphir, des grottes où l'aurore Des verts reflets de l'onde en
passant se colore , Des troncs éblouissants où le givre entassé Colle autour
des rameaux un feuillage glacé. Et la neige sans borne, et dont chaque
parcelle. En criant sous nos pieds, luit comme une étincelle. Dans ces
déserts mouvants nous creusons au hasard Des sentiers dont la poudre
éblouit le regard : Comme dans l'herbe en fleurs où le chevreau se noie.
Dans ces lits de frissons nous nous roulons de joie; Nous rions en voyant
tous deux nos cheveux blancs. Poudrés par les frimas, de givre ruisselants;
Nous nous lançons la neige où nos doigts s'engourdissent; De plaisir, en
rentrant, nos pieds transis bondissent; Car Dieu, qui nous confine en ce rude
séjour. Donne, même en hiver, sa joie à chaque jour. Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 185 De la grotte, 16 décembre 1793. La nuit, quand par hasard je m'éveille, et je pense Que dehors et dedans tout est calme et silence, Et qu'oubliant Laurence auprès de moi dormant, Mon cœur mal éveillé se croit seul un moment; Si j'entends tout à coup son souffle qui s'exhale, Régulier, de son sein sortir à brise égale (Ce souffle harmonieux d'un enfant endormi) , Sur un coude appuyé je me lève à demi , Comme au chevet d'un fils une mère qui veille; Cette haleine de paix rassure mon oreille; Je bénis Dieu tout bas de m' avoir accordé Cet ange que je garde et dont je suis gardé ; Je sens, aux voluptés dont ces heures sont pleines, Que mon âme respire et vit dans deux haleines. Quelle musique aurait pour moi de tels accords? Je l'écoute longtemps dormir, et me rendors. Digitized by Google

186 JOCELYN. 6 janvier 1794. Que rendrai-je au Seigneur pour les biens qu'il me donne? Tandis que sous nos pieds la tempête résonne, Que le jour verse au jour des larmes et du sang. L'inaltérable paix sur ces hauts lieux descend , Et la tendre amitié, qui hait la multitude. Nous fait un univers de notre solitude. Que cet enfant s'attache à mon ombre ! et combien Son cœur à son insu se mêle avec le mien ! Oh ! qui pourra jamais démêler ces deux âmes [Que la terre et le ciel joignent par tant de trames? L'un de l'autre il serait plus aisé d'arracher Ces deux hêtres jumeaux qu'un nœud semble attacher. Et qui, de jour en jour s'enlaçant avec force, Croissent du même tronc et sous la même écorce. Mais les comparaisons manquent. Je me souvien D'avoir eu pour ami, dans mon enfance, un chien. Une levrette blanche, au museau de gazelle. Au poil onde de soie, au cou de tourterelle, A l'œil profond et doux connie un regard humain : Elle n'avait jamais mangé que dans ma main, Répondu qu'à ma voix, couru que sur ma trace, Dormi que sur mes pieds, ni flairé que ma place. Quand je sortais tout seul et qu'elle demeurerait. Tout le temps que j'étais dehors, elle pleurerait;

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE. 187 Pour me voir de plus loin aller ou
reparaître, Elle sautait d'un bond au bord de ma fenêtre, Et, les deux pieds
collés contre les froids carreaux. Regardait tout le jour à travers les vitraux ;
Ou, parcourant ma chambre, elle y cherchait encore La trace, Tombre au
moins du mattre qu'elle adore. Le dernier vêtement dont je m'étais couvert.
Ma plume, mon manteau, mon livre encore ouvert; Et, l'oreille dressée au
vent pour mieux m' entendre. Se couchant à côté, passait l'heure à m'
attendre; Dès que sur l'escalier mon pas retentissait. Le fidèle animal à mon
bruit s'élançait. Se jetait sur mes pieds comme sur une proie, M'enfermait en
courant dans des cercles de joie. Me suivait dans la chambre au pied de mon
fauteuil ; Paraissant endormi, me surveillait de l'œil. Là, le son de ma voix,
la plainte inachevée, Ma respiration plus ou moins élevée. Le moindre
mouvement du pied sur le tapis, Le clignement des yeux sur le livre
assoupis, Le froissement léger du doigt entre la page. Une ombre, un vague
éclair passant sur mon visage. Semblaient dans son sommeil passer et
rejaillir. D'un contre-coup soudain la faisaient tressaillir ; Ma joie ou ma
tristesse en son œil retracée N'était qu'un seul rayon d'une double pensée.
Elle mourut , encor son bel œil sur le mien. Que de pleurs je versai ! Je
l'aimais tant! — Eh bien. Quoique ma plume tremble, en glissant sur la
page. De ternir dans mon cœur l'amitié par l'image. Que de l'âme à l'instinct
toute comparaison Profane la nature et mente à la raison , Ce charmant
souvenir de mon heureuse enfance Me revient dans le cœur quand je songe
à Laurence. Digitized by Google

/ 188 JOCELYN. Cet ami de ma race à présent m'aime autant; Il ne peut plus de moi se passer un instant; Il s'attriste, il languit pour une heure d'absence; Il marche quand je marche, il pense quand je pense ; Son regard suit le mien , comme si de nos cœurs Le rayon ne pouvait se diriger ailleurs ; Comme mon pauvre chien ou comme l'hirondelle Qui ne s'alarme plus de nous voir autour d'elle, Il s'est apprivoisé pas à pas, jour à jour. Il boude à mon départ, il saute à mon retour: Mais pour toute autre voix, pour tout autre visage, Cet enfant du désert redeviendrait sauvage. Oh! qui n'aimerait pas ce qui nous aime ainsi? Qui pourrait égaler ce que je trouve ici ? Que manque-t-il au cœur nourri de ces tendresses? Mon Dieu ! vos dons toujours dépassent vos promesses ! Et, dans mon plus beau rêve autrefois d'amitié, Mon cœur n'en avait pas deviné la moitié ! Le manuscrit était déchiré à cette place, et il manquait un certain nombre de feuilles. On peut présumer par ce qui suit que Jocelyn avait continué à noter les mêmes sentiments et les mêmes circonstances de sa vie heureuse pendant ces mois de solitude. Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE Digitized by Google

Digitized by Google

QUATRIEME ÉPOQUE Grotte des Aigles, 15 avril 1794. J'ai trouvé ce matin, dans le creux du rocher. Le pain que chaque mois le pâtre y vient cacher, De cet homme de bien pieuse providence ! Deux mots raccompagnaient : < Redoublez de prudence » Dans nos cités sans Dieu malheur à qui descend ! > L'échafaud des martyrs a toujours soif de sang, » Brisez, brisez. Seigneur, ces glaives de colère; Abrégez, en faveur des justes de la terre. Ces jours de désespoir et de convulsions. Où votre nom s'éclipse aux yeux des nations ! Digitized by Google

192 JOCELYN. Puisse Fange de paix bientôt y redescendre !
Mais moi, je n'ai, Seigneur, que grâces à vous rendre; Et si ce temps n'était
une ère de forfaits. Je dirais : < Que ces jours ne finissent jamais ! >
Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 193 La grotte, 6 mai 1794. 11 est des
jours de luxe et de saison choisie Qui sont, comme les fleurs précoces de la
vie, Tout bleus, tout nuancés d'éclatantes couleurs, Tout trempés de rosée et
tout fragrants d'odeurs. Que d'une nuit d'orage on voit parfois éclore. Qu'on
savoure un instant, qu'on respire une aurore, Et dont, comme des fleurs,
encor tout enivrés. On se demande après : « Les ai-je respirez? Tant de
parfum tient-il dans ces étroits calices? Et dans douze moments si courts,
tant de délices? » Aujourd'hui fut pour nous un de ces jours de choix :
Éveillés aux rayons du plus riant des mois, A l'hymne étourdissant de la
vive alouette Qui n'a que joie et cris dans sa voix de poète , Ail murmure du
lac flottant à petit pli , Nous nous sommes levés le cœur déjà rempli, Ne
pouvant contenir l'impatient délire Qui nous appelle à voir la nature sourire
; Et nous sommes allés, pas à pas, tout le jour. Du printemps sur ces monts
épier le retour. nLa neige qui fondait au tact du rayon rose Avant d'aller
blanchir les pentes qu*elle arrose, . ŒUVR. COMPL. — IV. i3 Digitized by
Google

194 JOCELYN. Comme Ja stalactite au bord glacé des toits,
Distillait des rochers et des branches des bois ; Chaque goutte en pleuvant
remontait en poussière Sur rherbe, et s'y roulait en globes de lumière. Tous
ces prismes, frappés du feu du firmament. Remplissaient Tceil d'éclairs et
d'éblouissement : On efft dit mille essaims d'abeilles murmurantes
Disséminant le jour sur leurs ailes errantes. Sur leur corset de feu, d'azur et
de \^erineil. Et bourdonnant autour d'un rayon de soleil. Puis en mille filets
ces gouttes rassemblées Allaient cliercher leurs lits dans le creux des
vallées, Y couraient au hasard des pentes sur leurs flancs, Y députent leur
nappe ou leurs longs rubans blaocs, Y gazouillaient en foule ea mille voix
légères, Comme des vols d'oiseaux cachés sous les fougères. Courbaient
Therbe et les fleurs comme un souffle ^i glissant, Y laissaient par flocons
leur écume en passant; Puis la brise venait essuyer cette écume, Comme à
l'oiseau qui mue elle enlève une plume. L'air tiède et parfumé d'odeurs,
d'exhalaisons. Semblait tomber avec les célestes rayons, Encor tout
imprégné d'âme et de sèves neuves. Comme l'air virginal qui vint fondre les
fleuves Du globe enseveli dans son premier hiver. Quand la \ie et l'amour
se respiraient dans l'air : Il soufflait des soupirs, il apportait des nues Des
tiédeurs, des odeurs, des langueurs inconnues; Il caressait la terre avec de
tels accords, Il étreignait les monts avec de tels transports, Il secouait la
neige et les troncs et les cimes Avec des mouvements et des bruits si
sublimes. Digitized by Google

QUATRIEME EPOQUE. 1^ Que Ton croyait entendre, entre les éléments, Des paroles d'amour et des embrassements, Et, dans les forts élans qui semblaient les confondre. L'eau, la terre, et le ciel, et Téthér, se répondre. Tout ce que Tair touchait s'éveillait pour verdir ; La feuille du matin sous l'œil semblait grandir ; Comme s'il n'avait eu pour, été qu'une aurore. Il hâtait tout du souffle, il pressait tout d'éclore; Et les herbes, les fleurs, les lianes des bois. S'étendaient en tapis, s'arrondissaient en toits. S'entrelaçaient aux troncs, se suspendaient aux roches. Sortaient de terre en grappe, en dentelles, en cloches. Entravaient nos sentiers par des réseaux de fleurs, Et nos yeux éblouis dans des flots de couleurs. La sève débordant d'abondance et de force Coulait en gommés d'or des fentes de l'écorce. Suspendait aux rameaux des pampres étrangers, Des filets de feuillage et des tissus légers, Où les merles siffleurs, les geais, les tourterelles, En fuyant sous la feuille, embarrassaient leurs ailes: Alors tous ces réseaux, de leur vol secoués, Par leurs extrémités d'arbre en arbre noués. Tremblaient, et, sur les pieds du tronc qui les appuie, De plumes et de fleurs répandaient une pluie. Tous ces dômes des bois, qui frémissaient aux vents, Ondoyaient comme un lac aux flots verts et mouvants; Des nids d'oiseaux, bercés au roulis des lianes, Yf flottaient, remplis d'œufs tachetés, diaphanes. Des mères qui fuyaient fragile et doux trésor. Comme dans le filet la perle humide encor! Chaque fois que nos yeux, pénétrant dans ces ombres, De la nuit des raùieux éclairaient les dais sombres. Nous trouvions, sous ces lits de feuille où dort l'été. Des mystères d'amour et de fécondité. Digitized by ,y Google

196 JOCELYN. Chaque fois que nos pieds tombaient dans la verdure. Les herbes nous montaient jusques à la ceinture, Des flots d'air embaumé se répandaient sur nous, Des nuages ailés partaient de nos genoux, Insectes, papillons, essaims nageants de mouches, Qui d'un éther vivant semblaient former les couches : Ils montaient en colonne, en tourbillon flottant. Comblaient l'air, nous cachaient l'un à l'autre un instant. Comme dans les chemins la vague de poussière Se lève sous les pas et retombe en arrière ; Ils roulaient; et sur l'eau, sur les prés, sur le foin. Ces poussières de vie allaient tomber plus loin ; Et chacune semblait, d'existence ravie. Épuiser le bonheur dans sa goutte de vie, L'air qu'elles animaient de leur frémissement N'était que mélodie et que bourdonnement. Oh ! qui n'eût partjigé l'ivresse universelle Que l'air, le jour, l'insecte, apportaient sur leur aile? Oh ! qui n'eût aspiré cette haleine des airs Qui tiédissait la neige et fondait les hivers? La sève de nos sens comme celle des arbres Eût fécondé des troncs, eût animé des marbres; Et la vie, en battant dans nos seins à grands coups. Semblait vouloir jaillir et déborder de nous. Nous courions; des grands rocs nous franchissions les fentes; Nous nous laissions rouler dans l'herbe sur les pentes ; Sur deux rameaux noués le bouleau nous berçait ; Notre biche étonnée à nos pieds bondissait ; Nous jetions de grands cris pour ébranler les voûtes Des arbres, d'où pleuvait la sève à grosses gouttes; Nous nous perdions exprès, et, pour nous retrouver. Nous restions des moments, sans parole, à rêver; Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 197 Puis nous partions d'un trait,
comme si la pensée Par le même ressort en nous était pressée, Et, vers un
autre lieu prompts à nous élancer. Nous courions pour courir et pour nous
devancer. Mais toute la montagne était la même fête; Les nujges d'été qui
passaient sur sa tête N'étaient qu'un chaud duvet que les rayons brûlants
Enlevaient au glacier, cardaient en flocons blancs. Les ombres
qu'allongeaient les troncs sur la verdure. Se découpant sur l'herbe en
humide bordure, Dans quelque étroit vallon, berceau déjà dormant,
Versaient plus de mystère et de recueillement; Et chaque heure du jour en sa
magnificence. Apportant sa couleur, son bruit ou son silence, A la grande
harmonie ajoutait un accord, ^ nos yeux une scène, à nos sens un transport.
Enfin, comme épuisés d'émotions intimes. L'un à côté de l'autre, en paix
nous nous assîmes Sur un tertre aplani , qui comme un cap de fleurs
S'avavançait dans le lac plus profond là qu'ailleurs. Et dont le flot, bruni par
l'ombre haute et noire, Feignait d'un gouffre bleu ce petit promontoire: On y
touchait de l'œil tout ce bel horizon , Une mousse jaunâtre y servait de
gazon. Et des verts coudriers l'ombre errante et légère, Combattant les
rayons, y flottait sur la terre. Nos cœurs étaient muets à force d'être pleins;
Nous effeuillions sur l'eau des tiges dans nos mains; Je ne sais quel attrait
des yeux pour l'eau limpide Nous faisait regarder et suivre chaque ride,
Réfléchir, soupirer, rêver sans dire un mot. Et perdre et retrouver notre âme
à chaque flot. Nul n'osait le premier rompre un si doux silence, Ouand,
levant par hasard un regard sur Laurence, Digitized by Google

198 JOCELYN. Je vis son front rougir et ses lèvres trembler, Et
deux gouttes de pleurs entre ses cils rouler, Comme ces pleurs des nuits qui
ne sont pas la pluie, Qu'un pur rayon colore, et qu'un vent tiède essuie. —
Que se passe-t-il donc, Laurence, aussi dans toi? Est-ce qu'un poids secret
t'opprime ainsi que moi? — Oh! je sens, me dit-il, mon cœur près de se
fendre ^ Mon âme cherche en vain des mots pour se répandre : Elle voudrait
créer une langue de feu, Pour crier de bonheur vers la nature et Dieu, —
Dis-moi, repris-je, ami, par quelles influences Mon âme au même instant
pensait ce que tu penses? Je sentais dans mon cœur, au rayon de ce jour.
Des élans de désirs, des étreintes d'amour Capables d'embrasser Dieu, le
temps et l'espace; Et pour les exprimer ma langue était de glace. Cependant
la nature est un hymne incomplet. Et Dieu n'y reçoit pas l'hommage qui lui
plaît. Quand l'homme, qu'il créa pour y voir son image, N'élève pas à lui la
voix de son ouvrage : La nature est la scène, et notre âme est la voix.
Essayons donc, ami, comme l'oiseau des bois. Comme le vent dans l'arbre
ou le flot sur le sable, De verser à ses pieds le poids qui nous accable. De
gazouiller notre hymne à la nature, à Dieu: Créons- nous par l'amour prêtres
de ce beau lieu! Sur ces sommets brûlants son soleil le proclame.
Proclamons-l'y nous- même et chantons-lui notre âme! La solitude seule
entendra nos accents : Écoute ton cœur battre, et dis ce que tu sens.
Digitized by Google

QUATRIEME ÉPOQUE. 199 LAURENCE. D'où venez-vous, 6
vous, brises nouvelles, Pleines de vie et de parfums si doux , Qui sur ces
monts palpitant comme nous Faites jaillir, au seul vent de vos ailes, Feuilles
et fleurs comme des étincelles? Ces ailes d'or, où les embaumez-vous? Est -
il des monts, des vallons et des^ plaines, Où vous baignez dans ces parfums
flottants, Où tous les mois sont de nouveaux printemps. Où tous les vents
ont ces tièdes haleines , Où de nectar les fleurs sont toujours pleines,
Toujours les cœurs d'extase palpitants?' Ah! s'il en est, doux souHTes de
Taurore, Emportez-nous avec l'encens des fleurs. Emportez-nous où les
âmes sont sœurs l Nous priérons mieux le Dieu que l'astre adore; Car l'âme
aussi veut le ciel pour édoire, Et la prière est le parfum des cœ^irs! Digitized
by Google

200 JOCELYN. MOI. Vois-tu là-haut dans la vallée, Où le jour
glisse pas à pas, Où la neige, en tapis roulée, Se fane, fume et ne fond pas;
Vois-tu l'arc-en-ciel , dans sa couche. Frémir au rayon qui le touche.
Comme un serpent dans son sommeil. Qui sur ses mille écailles peintes
Reflète à l'œil les triples teintes De l'eau, de l'air et du soleil? C'est le nid où
sur la montagne Ce serpent du ciel vient muer : A mesure que le jour gagne.
Vois ses écailles remuer ! Vois comme en changeante spirale Il noue, il
concentre, il étale Ses tronçons d'orange et de bleu! Regarde! le voilà qui
lève. Au brouillard, son cou comme un glaive. Et lui vibre son dard de feu.
Il monte, aspiré par l'aurore. Oh ! comme chaque anneau dormant Du
glacier qui se décolore Se détache insensiblement! Digitized by Google

QUATRIEME EPOQUE. 201 Il se déroule, il plane, il courbe Du mont au ciel sa vaste courbe. Et sa tête à ses pieds répond. Dieu! quelle arche de monde à monde! Quel océan avec son onde Comblerait ce céleste pont?... Est-ce un pont pour passer tes anges, O toi qui permets à nos yeux De voir ces merveilles étranges? Est-ce un pont qui mène à tes cieux? Ah ! si je pouvais , ô Laurence , Monter où cette arche commence, Graver ces degrés éclatants; Et, pour qu'un ange m'y soutienne. L'œil au ciel, ma main dans la tienne. Passer sur la mort et le temps! LAURENCE. Vois dans son nid la muette femelle Du rossignol qui couve ses doux œufs : Comme l'amour lui fait enfler son aile. Pour que le froid ne tombe pas sur eux ! Son cou, que dresse un peu d'inquiétude. Surmonte seul la conque où dort son fruit, Et son bel œil, éteint de lassitude. Clos du sommeil, se rouvre au moindre bruit. Digitized by Google

JOCELYN. Pour ses petits son souci la consume, Son blond duvet
à ma voix a frémi ; On voit son cœur palpiter sous sa plume, Et le nid
tremble à son souffle endormi. A ce doux soin quelle force Tenchaîne? Ah!
c'est le chant du mâle dans les bois, Qui, suspendu sur la cime du chêne.
Fait ruisseler les ondes de sa voix. Oh ! Tentends-tu distiller goutte à goutte
Ses lents soupirs après ses vifs transports? Puis, de son arbre étourdissant la
voûte. Faire écumer ses cascades d'accords? Un cœur aussi dans ses notes
palpite; Uâme s'y mêle à l'ixTesse des sens; Il lance au ciel l'hymne qui bat
si vite, Ou d'une larme il mouille ses accents. A ce rameau qui l'attache lui-
même, Et qui le fait s'épuiser de langueur? C'est que sa voix vibre dans ce
qu'il aime. Et que son chant y tombe dans un cœur! De ses accents sa
femelle ravie Veille attentive en oubliant le jour; La saison fuit, l'œuf éclôt,
et sa vie N'est que printemps, que musique et qu'amour. Digitized by
Google

QUATRIEME ÉPOQUE. 203 Dieu de bonheur, que cette vie est belle! Ah ! dans mon sein je me sens aujourd'hui Assez d'amour pour reposer comme elle, Et de transports pour chanter comme lui ! MOI. Vois-tu glisser entre deux feuilles Ce rayon sur la mousse oii l'ombre traîne encor, Qui vient obliquement sur l'herbe que tu cueilles S'appuyer par le bout comme un grand levier d'or? L'étamine des fleurs qu'agite la lumière Y monte en tournoyant en sphère de poussière ; L'air y devient visible; et dans ce clair milieu On voit tourbillonner des milliers d'étincelles, D'insectes colorés, d'atomes bleus et d'ailes / Qui nagent en jetant une lueur de Dieu. / Comme ils gravitent en cadence. Nouant et dénouant leurs vols harmonieux! Des mondes de Platon on croirait voir la danse S'accomplissant aux sons des musiques des cieux. L'œil ébloui se perd dans leur foule innombrable; Il en faudrait un monde à faire un grain de sable. Le regard infini pourrait seul les compter : Chaque parcelle encor s'y poudroie en parcelle. Ah ! c'est ici le pied de l'éclatante échelle , Que, de l'atome à Dieu, l'infini voit monter. Digitized by Google

204 JOCELYN. Pourtant chaque atome est un être! Chaque globule d'air est un monde habité; Chaque monde y régit d'autres mondes peut-être, Pour qui l'éclair qui passe est une éternité ! Dans leur lueur de temps, dans leur goutte d'espace, Ils ont leurs jours, leurs nuits, leurs destins et leur place; La pensée et la vie y circulent à flot; Et pendant que notre œil se perd dans ces extases. Des milliers d'univers ont accompli leurs phases Entre la pensée et le mot ! 0 Dieu ! que la source est immense D'où coule tant de vie, où rentrent tant de morts! Que perçant l'œil qui porte à de telle distance! Qu'infini le regard qui veille à tant de sorts! Que d'amour dans ton sein pour embrasser ces mondes. Pour couvrir de si loin ces poussières fécondes, Descendre aussi puissant des soleils au ciron ! Et comment supporter l'éclat dont tu te voiles? Comment te contempler au jour de tes étoiles. Dieu si grand dans un seul rayon? LAURENCE. Oh! comme ce rayon, que son regard nous touche. Lui qui descend d'en haut jusqu'à ces profondeurs! Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 205 MOI. Ah! puisse son oreille
entendre sur ma bouche L'humble bégaiement de nos cœurs, Lui qui, du sein
de ses splendeurs, Entend le battement des ailes de la mouche Noyée au
calice des fleurs! LAURENCE. Qu'il nous garde en ce lieu pour savourer
ensemble Les trésors que sa main dans le désert assemble I MOI. Comme
deux rossignols au même nid éclos, Enseignons-nous l'un l'autre à chanter
ces retraites; De la voix de la terre expirant sur ces crêtes Soyons-lui les
derniers échos! LAURENCE. Qu'un seul souffle pour lui sorte de deux
poitrines! Qu'il nous fasse un seul sort! qu'il nous cueille en commun!

Digitized by Google

206 JOCELYN. MOI. Et parfumons ses mains divines, Comme
sur un seul jet deux lis qui n'en font qu'un. Qui n'ont dans le rocher que les
mêmes racines, Et qu'on cueille à la fois sur les mêmes collines, Tout
remplis du même parfum 1 Des pleurs mouillaient nos voix; je regardais
Laurence, Et longtemps nos esprits prièrent en silence... Digitized by
Google

QUATRIEME EPOQUE. 207 25 juillet 1794. Enfant, j'ai
quelquefois passé des jours entiers Au jardin, dans les prés, dans quelques
verts sentiers Creusés sur les coteaux par les bœufs du village. Tout voilés
d'aubépine et de mûre sauvage; Mon chien auprès de moi, mon livre dans la
main, M'arrêtant saïs fatigue et marchant sans chemin , Tantôt lisant, tantôt
écorçant quelque tige, Suivant d'un œil distrait Tinsecte qui voltige, L'eau
qui coule au soleil en petits diamants. Ou l'oreille clouée à des
bourdonnements. Puis, choisissant un gîte à l'abri d'une haie. Comme un
lièvre tapi qu'un aboîment effraie. Ou couché dans le pré, dont les gramens
en fleurs Me noyaient dans un lit de mystère et d'odeurs, Et recourbaient sur
moi des rideaux d'ombre obscure. Je reprenais de l'œil et du cœur ma
lecture. C'était quelque poète au sympathique accent Qui révèle à l'esprit ce
que le cœur* pressent, Hommes prédestinés, mystérieuses vies. Dont tous
les sentiments coulent en mélodies. Que l'on aime à porter avec soi dans les
bois, Comme on aime un écho qui répond à nos voix ! Ou bien c'était encor
quelque touchante histoire D'amour et de malheur, triste et bien dure à
croire : Virginie arrachée à son frère, et partant, Et la mer la jetant morte au
cœur qui l'attend I Digitized by Google

208 JOCELYN. Je la mouillais de pleurs et je marquais le livre.
Et je fermais les yeux et je m'écoutais vivre; Je sentais dans mon sein
monter comme une mer De sentiment doux, fort, triste, amoureux, amer.
D'images de la vie et de vagues pensées Sur les flots de mon âme
indolemment bercées. Doux fantômes d'amour dont j'étais créateur. Dramas
mystérieux et dont j'étais l'acteur. Puis, comme des brouillards après une
tempête, Tous ces drames conçus et joués dans ma tête Se brouillaient, se
croisaient, l'un l'autre s'effaçaient; Mes pensers soulevés comme un flot
s'affaissaient; Les gouttes se séchaient au bord de ma paupière. Mon âme
transparente absorbait la lumière. Et, sereine et brillante avec l'heure et le
lieu. D'un élan naturel se soulevait à Dieu. Tout finissait en lui comme tout
y commence, Et mon cœur apaisé s'y perdait en silence ; Et je passais ainsi ,
sans m'en apercevoir. Tout un long jour d'été, de l'aube jusqu'au soir. Sans
que la moindre chose intime, extérieure. M'en indiquât la fuite, et sans
connaître l'heure Qu'au soleil qui changeait de pente dans les cieux , Au soir
plus pâissant sur mon livre ou mes yeux, Au serein qui des fleurs humectait
les calices; Car un long jour n'était qu'une heure de délices! Eh bien, ce
doux été dont j'achève le cours, N'a pas duré pour moi plus qu'un de ces
beaux jours! Seulement je n'ai plus de ces vagues images Que l'âme vide
attire et colore en nuages , De ces pleurs de l'instinct que je sentais rouler
Dans mes yeux, sans savoir qui les faisait couler : Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 209 Tout cela s'est enfui comme un brouillard de l'âme ' Qu'un rayon plus puissant absorbe dans sa flamme. Ah! c'est assez pour moi de lire dans un cœur, D'y voir ses sentiments éclore dans leur fleur; Dans chaque impression que chaque heure y fait naître, D'étudier son âme et de m'y reconnaître. Moi tout entier, mais moi plus jeune de six ans, Sous des traits plus naïfs, plus doux, plus séduisants, Dans cet étonnement tendre que toute chose Donne, au premier contact, à l'âme à peine éclore, Dans la limpidité de l'eau de ce bassin Avant qu'un rameau d'or soit tombé dans son sein. Aussi je ne lis plus. Moi, lire? Eh! quel poème Égalerait jamais la voix de ce qu'on aime? Quelle histoire touchante emporterait mon cœur Dans une Action égale à mon bonheur? Quels vers vaudraient pour moi son âme? et quelle pag(» Disputerait mes yeux à son charmant visage, Quand, sous ses blonds cheveux se déroband au jour, Il rougit d'amitié comme on rougit d'amour. Et que, pour me cacher cette honte enfantine, Il m'embrasse en collant son front sur ma poitrine? Aussi, depuis qu'un cœur bat enfin sur le mien. Tous mes instincts sont purs et me portent au bien ; Mon âme, qui souvent tarit dans la prière, Nage toujours en moi dans les flots de lumière : Une telle clarté m'échauffe dans ses yeux , Le timbre de sa voix m'est si mélodieux. Tant de divinité sur ce doux front rayonne. Que la ^lendeur de Dieu jour et nuit m'environne. aUTR. COMPL. — IT. *'» Digitized by Google

Ô JOCELYN. Sous un éclair d'en haut qui peut nier le jour? Ah
! que de vérité dans un rayon d'amour! Que l'accent de sa voix en priant
Dieu me touche! Il me semble que Dieu m'entend mieux par sa bouche.
Digitized by Google

QUATRIEME ÉPOQUE. 211 15 octobre 1791. Les seuls événements de notre solitude Sont le ciel plus clément ou la saison plus rude, La fleur tardive éclore aux fentes du rocher, Un oiseau rouge et bleu qui commence à percher Dans le chêne, et prépare un toit pour sa famille; L'aigle qui de son œuf a brisé la coquille; Un combat, sur le lac, du cygne et du faucon; La plume ensanglantée y tombant à flocon ; Des vols de corbeaux noirs qui de la voix s'assemblent, Sous leurs ailes de jais les rameaux morts qui tremblent; La biche qui reprend son long duvet d'hiver, Une aurore de feu le soir traversant l'air ; Voilà nos seuls soucis ici-bas. Mais notre âme Est un monde complet où se passe un grand drame; Drame toujours le même et renaissant toujours. Dont l'amitié suffit à varier le cours. Les entretiens repris, les plaintes fugitives; Sur l'avenir douteux les vagues perspectives; Les plans de destinée et de vie en commun. Cette fraternité de deux êtres en un ; Et comment nous n'aurons à nous deux, sur la terre, Ou'un toit, qu'une pensée, et, couple solitaire. Nous la traverserons sans y mêler nos cœurs. Comme un couple d'oiseaux dont le gîte est ailleurs. Sur ces plans d'avenir quand par hasard j'insiste, Laurence écoute moins; l'avenir le rend triste; Digitized by Google

212 JOCELYN. On dirait qu'un présage est là pour le frapper: Il craint toujours de voir le présent s'échapper. Oh! c'est qu'un cœur d'enfant dans le présent se noie; Qu'une goutte à sa lèvre est une mer de joie! La mouche aussi s'irrite et s'enfuit, quand le doigt / Efface sur la fleur la perle qu'elle boit. Digitized by Google

QUATRIEME ÉPOQUE. ' 213 l«r DOTembre 1794. Ce soir, un
doux retour des vents chauds du midi Balayait de nos monts le sommet
attiédi ; Triste et tendre soupir que ce vent nous apporte, Dernier baiser
d'adieu sur une saison morte. Le ciel était profond et pur comme une mer.
Et dans ses profondeurs on voyait s'allumer Les foyers de soleils aux lueurs
argentines, Comme un feu de berger le soir sur les collines ; La lune sur un
pic brillait comme un glaçon. Et sur les eaux du lac courait en blanc frisson
; Des chênes dépouillés de leurs cimes touffues Les squelettes dressaient
leurs longues branches nues ; Les feuilles que roulaient les secousses du
vent Ondoyaient sous nos pas comme un marais mouvant, t Et les bois
morts tombés bruissaient sur la terre \ Connie les ossements qu'un
fossoyeur déterre. A ces craquements sourds des cimes, à ces coups Des
tempêtes, nos cœurs se serraient malgré nous, Et nous nous rapprochions
pas à pas, en silence, Du rocher où dormait le père de Laurence. Quand
nous fûmes auprès, je ne sais quel penser Monta de cette tombe et vint me
traverser : — 5 Pauvre Laurence, dis-je, ^en t'enlevant ton père \ » Dieu te
fit dans moi seul retrouver père et mère; t Et, tant que je vivrai, tout leur
amour pour toi, > Multiplié du mien, plane et t'entoure en moi. Digitized by
Google

214 JOCELYN. • Mais si Dieu, rappelant le seul être qui t'aime, »
T'enlevait ton ami ; si je mourais moi-même ! 9 Toi, que deviendrais-tu? —
Ce que je deviendrais? j Peux-tu le demander, toi? Moi, si tu mourais!... »
Puis, me fermant du doigt la bouche avec colère, M'entraîna, sans répondre,
au tombeau de son père : — « Il m'a mis dans tes bras comme un sacré
dépôt,, t S'écria-t-il ; tu dois le lui rendre là-haut ; • Il veille dans le ciel sur
ta double existence : » Je crois à ton soutien comme à sa providence. »
Mais, en croyant au Dieu que m'enseigne ta voix, » Ah ! ne t'y trompe pas,
c'est à toi que je crois ; » Et s'il brisait en toi sa plus sensible image , » Si je
ne voyais plus son ciel dans ton visage , » S'il ne m' éclairait plus le cœur
par ton regard, » Va, je ne croirais plus qu'au malheur, au hasard, » Et j'irais
dans la mort l'interroger; lui-même, t Pour savoir si l'on dort là-bas, ou si
l'on aime ! » Et, comfiie revenant de son égarement: — « Pardonne, reprit-
il, j'ai trop d'emportement ; t J'ai peut-être dit là des mots dont Dieu
s'offense. » Mais la mort, n'est-ce pas une éternelle absence? » Tu n'en
parlerais plus, ami, si tu m'aimais. » Ta mort, la mienne, oh! moi, je n'y
pense jamais! » Puis, s' échappant soudain d'une course insensée. Comme
pour secouer du front une pensée. Il courut vers les bords d'un abîme sans
fond. Où deux rochers, courbés comme l'arche d'un pont, Laissant entre
leurs pans un intervalle immense , Du lac qui gronde au pied recouvraient
toute une anse ; Et, prenant son élan comm^ pour s'y jeter. Il le franchit d'un
bond qui me fit palpiter. — € Ah I tu frémis, dit-il avec un rire étrange ; »
Tant mieux; tu m'as parlé de mort, et je me venge! Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 215 J'ai voulu le gronder, mais il s'était
enfui. Du cœur de cet enfant quel sombre éclair a lui ? Que cette âme,
profonde à l'teil qui la regarde, Fait aimer et frémir 1 et qu'il faut prendre
garde ! [Digitized by Google

216 JOCELYN. 6 DOYembre 1794. Ici l'hiver précoce est déjà descendu, Le linceul de la terre est partout étendu ; Les vents roulent sur nous des collines de neige. Oh ! béni soit le roc dont l'ancre nous protège ! Car nous ne pourrions plus faire un pas sans péril Hors de l'obscur abri qui cache notre exil. On ne distingue plus les vallons de leurs cimes. Les torrents de leurs bords, les pics de leurs abîmes; Le déluge a couvert d'un océan gélé Les gorges, les sommets, et tout est nivelé. Et les v[^]nts des frimas, labourant la surface, Font changer chaque nuit les collines de place, La biche même tremble, et, ne nous quittant pas. Sur la plaine trompeuse hésite à faire un pas. L'arche par où ces monts touchent à la vallée D'une énorme avalanche aujourd'hui s'est comblée, Et, comme dans une ile inaccessible aux yeux. Nous tiendra renfermés jusqu'aux mois pluvieux. Oh ! que j'aime ces mois où, conrnie cette terre. En lui-même le cœur se chauffe et se resserre. Et recueille sa sève en cette demi-mort Pour couler au printemps plus abondant, plus fort! Comme avec volupté l'âme qui s'y replie S'enveloppe de paix et de mélancolie. Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 217 Mêle même au bonheur je ne sais
quoi d'amer Qui relève son goût comme un sel de la mer ; Jouit de se sentir
aimer, penser, et vivre, Pendant que tout frissonne et tout meurt sous le
givre, Et s'entoure à plaisir, dans ces jours sans soleil. De rêves de son choix
comme pour un sommeil I Digitized by Google

JOCELYN. 7 décembre 1794. La foudre a décliiré le voile de mon
âme! Cet enfant, cet ami, Laurence, est une femme... Cette aveugle amitié
n'était qu'un fol amour. Ombres de ces rochers, cachez ma honte au jour!

Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 219 Même date, la nuit, à onze heures.
Elle dort, la poitrine un peu moins oppressée; La fièvre en mots sans suite
égare sa pensée : « Mon père !.. • Jocelyn !.., où sont-ils tous deux..? Morts
! » Ses pieds veulent courir. Oh! dors, pauvre enfant, dors! Jocelyn vit encor
pour te rendre à la vie. Mais, oh ! qu'elle te soit ou rendue ou ravie. Il vit
l'âme en suspens entre ces deux malheurs : Mort pour toi si tu vis, et
mourant si tu meurs! Digitized by Google

220 JOCELÏN. Même date, 7 décembre, à minuit. L'heure a versé sa paix sur son front qui sonneille ; Ses pieds sent moins glacés dans mes mains !..• Quelle veille! Quel jour et quelle nuit et demain, et toujours I Quel repos I quel* réveil ! quelles nuits et quels jours ! Est-ce un rêve d'un an que j'ai fait dans ces ombres? Mon cœur nage incertain comme sur des mers sombres. Ne pouvant ni toucher le fond, ni voir le bord, Entre le désespoir, ou le crime, ou la mort! Ah I recueillons un peu mon esprit qui s'égare ! D'hier à cette nuit un siècle me sépare. Souvenons-nous : sachons au moins nous retracer Ce gouffre qu'un instant nous a fait traverser : Repassons pas à pas toutes les circonstances Du jour fatal qui rompt d'un coup deux existences ; Marquons l'heure où, du haut de ma félicité, Dans l'abîme sans fond Dieu m'a précipité. Les rayons du matin colorés par la neige Brillaient comme un appât pour l'oiseau dans un piège ; L'air ambiant, plus pur, semblait s'être adouci, Quelques oiseaux posaient sur le givre durci ; Ce jour de mort avait l'éclat d'un jour de fête : La biche impatiente au vent tendait sa tête. Je me sentis tenté de prendre aussi l'essor ; Laurence dans sa mousse, hélas! dormait encor. Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 221 La biche qui la nuit au bord de ses
pieds couche , De peur de réveiller, n'osa quitter sa couche. Et, d'un œil
inquiet me regardant sortir, Comme un pressentiment paraissait m'avertir. Je
sortis. La montagne éblouit ma paupière : Tout l'horizon glacé rayonnait de
lumière, De chaque atome d'air une lueur sortait. Je tentai quelques pas; la
neige me portait, Et craquait sous mes pieds comme un morceau de verre
Qu'on trouve sous ses pas et qu'on écrase à terre. Je frémis de plaisir, et
m'élançai plus loin : De mouvement et d'air mes sens avaient besoin ; Je
cours jusqu'au pont formé par l'avalanche ; Je franchis le ravin sur cette
croûte blanche Dont la voûte tremblait et grondait sous mes pas, Et me
cachait les eaux qui mugissaient plus bas. Je voulus profiter de cette arche
gelée Pour descendre en deux bonds jusque dans la vallée , Et voir si le
berger ne serait pas venu Apporter quelque chose au dépôt convenu. Je n'y
trouvai qu'un mot : t Gardez-vous de descendre ! » Mot que sa charité d'en
bas faisait entendre. Je remontai bien vite, et déjà du matin Le ciel s'était
sali comme un dôme d'étain ; Il éteignait le jour qui s'efforçait d'éclore. Et
ramenait la nuit une heure après l'aurore : Le vent, que les brouillards
paraissaient renfermer. En remuait les flots comme une lourde mer ; Il
éclatait parfois dans le choc des orages » Comme un coup de canon tiré
dans les nuages ; Mais, quoique encor bien haut il parût retentir, La
montagne en travail semblait le pressentir. Et ses vastes rameaux de granit
et de marbre Craquaient et se tordaient comme les bras d'un arbre. Digitized
by Google

222 JOCELYN. Semblable au brasier vert que Ton vient
d'allumer, Je voyais la montagne en mille endroits fumer : Ces vapeurs de la
neige amollissaient la croûte; Mes pieds n'y trouvaient plus une solide
route, Mais, lourds et sans appui sur ce terrain mouvant A chaque pas de
plus enfonçaient plus avant. Je courais, je tremblais que la neige fondue Ne
fît crouler le pont de glace suspendue Avant que du ravin j'eusse atteint
l'autre bord : Ah ! j'aurais préféré des millions de mort ! Que serait devenu
loin de moi le seul être Qui m'attendait?... Hélas! mieux eût valu peut-être
Dieu ne le permit pas ; au suprême moment Où le pont s'abîmait sur le
gouffre écumant. Où l'avalanche, en poudre affaissant sa colline. Fondait
comme des pans de montagne en ruine. Je franchissais le gouffre et l'arche
d'un élan ; Mais à peine mon pied touchait à l'autre pan. Que l'ouragan
s'échappe, et de toutes les crêtes Fait voler dans les fonds l'écume des
tempêtes, La lance en poudre, en flots immenses, tournoyants. Comble
l'étroit ravin de ses blocs ondoyants. Jusqu'aux gueules du pont les dresse,
les entasse. L'arc-boutant de granit chancelle sous la masse. Se précipite et
roule, et sur ces noirs sommets Du séjour des vivants nous sépare à jamais.
Je m'accrochai des mains aux angles de ravine, Qui tremblaient comme un
cap que la mer déracine ; Le roc concave et creux m'abritait; ses rebords Du
choc de l'avalanche y préservaient mon corps. J'embrasse cet appui pendant
que la tourmente De ses propres débris s'accélère, s'augmente. Et passe sur
ma tête avec ses vents, ses flots. Et sa mer de brouillard flottant dans son
chaos. Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 223 Là, le sein sans haleine et le front sans pensée, Comme une feuille morte au rameau balancée, J'attendais que la neige, entassant pli sur pli. M'eût du linceul glacé, vivant, 'enseveli. Je voyais, de ma niche, au souffle des rafales, Se dérouler au loin les lames colossales. Creuser de hauts sillons qui croulaient sur leurs flancs. Surmonter leurs sommets par d'autres sommets blancs. Se heurter, se briser, s'enfoncer en silence, Jusqu'au ciel obscurci jaillh" en gerbe immense, Tournoyer en nuage et tomber. Chaque fois Que la vague en pleuvant m'enfonçait sous son poids. Pour m' arracher du gouffre et revoir la lumière. Sous mes pieds, sous mes mains j'écrasais la poussière, Et^ retardant ainsi l'instant, l'instant fatal, Dressais contre la roche un nouveau piédestal. Oh I quand une lueur me rendait l'espérance, Que je bénissais Dieu d'être là sans Laurence ; De savoir cet enfant sous la grotte endormi, A l'abri de la mort où luttait son ami I Je ne me doutais pas qu'à ce péril suprême Sa tendresse pour moi l'avait jeté lui-même. Pourtant, dans ce chaos de bruit, de mouvements, A travers les roulis, les coups, les sifflements. Au milieu d'une pause et d'un affreux silence, Deux fois je crus entendre, éteints par la distance. Parmi les cris du vent des cris aigus courir. Mon nom inachevé dans des sanglots mourir. Mon cœur avait frémi... Mais c'était impossible! L'ange même de Dieu, dans la mêlée horrible De la neige et du vent luttant pour l'entasser. Sur des ailes de feu n'eût pas osé passer I Je ne sais pas combien dura cette agonie : Quand la mort la mesure, une heure est infinie;

Digitized by Google

224 JOCELYN. Et, pour mesurer Theure et compter les moments,
Je n'avais de mon cœur que les lourds battements. Enfin le vent tomba; le
jour teignit les nues ; Sa lueur m'éclaira des plages inconnues ; Un souffle
aigu du nord, courant comme un frisson. Durcit la neige en poudre et la
pluie en glaçon ; Les abîmes mouvants, gelés à cette haleine. Devinrent
sous mes pas une solide plaine ; J'orientai mon œil au soleil éclatant. Je me
précipitai dans Tantrc haletant : tLaurence I... » L'écho seul me renvoya
cLaurence !... » Mon cœur pétrifié plongea dans ce silence... Un éclair de
terreur m'illumine à demi : Il a bravé la mort pour sauver son ami ! Je
ressers à l'instant de la caverne vide , Je cherche sur la neige une empreinte,
une ride ; J'appelle ; tout se tait. Je m'élance au hasard ; J'aurais voulu
sonder l'espace d'un regard ; Mon oreille à mes cris attendait la réponse,
Comme un homme jugé dont l'arrêt se prononce : /Entre l'affreux silence et
le cri de ma voix, Dans un seul battement mon cœur mourut cent fois ; Je
tombais, quand la biche, à ma voix accourue. Bondit autour de moi. Je
frémis à sa vue ; Elle lécha mes mains, et se mit à marcher, En se tournant
vers moi comme pour me chercher; Puis, franchissant d'un bond une
blanche colline, Disparut à mes yeux au fond d'une ravine. Digitized by
Google

QUATRIÈME ÉPOQUE ! Sur le rebord glissant, d'un trait je la suivis; Le gouffre d'un regard fut sondé; je la vis, Sur la pente des rocs dont les arêtes nues Hérissaient les frimas de leurs pointes aiguës. Voler jusqu'au lit creux de l'abîme profond. Écarter du museau la neige épaisse au fond , Et découvrir au jour, dans sa fosse glacée, Le corps inanimé de l'enfant! La pensée Ne franchit pas plus vite un espace idéal : Je fus aussitôt qu'elle au fond du creux fatal. Sur la neige en monceaux que son pur sang colore , Laurence évanoui, blessé, mais tiède encore, Ses beaux cheveux souillés de sang et de glaçons, Luttait avec la mort et ses derniers frissons : Je me jette sur lui, je le prends, je l'enlève; Je l'emporte insensible et léger comme un rêve, Comme une mère porte un enfant dans ses bras. Sans en sentir le poids et sans faire un faux pas, Comme si quelque force intérieure, intime. M'eût aidé d'elle-même à remonter l'abîme. Dans la grotte à l'abri je fus en un moment; J'y déposai le corps toujours sans mouvement; Je rallumai du feu, je tournai vers la flamme Les pieds; et, soutenant le front que la mort pâme Sur mes genoux, du cri, du souffle, de la main, Je rappelai la vie, hélas I longtemps en vain. Mes lèvres ne pouvaient réchauffer sur sa bouche Le souffle évanoui; je le mis sur ma couche, J'étanchai sur son front le sang qui s'y gelait. De sa poitrine encor d'autre sang ruisselait, Et de son vêtement souillé les déchirures M'indiquaient sur son corps aussi d'autres blessures. Pour lui donner de l'air et pour les découvrir, Je déchire des dents l'habit lent à s'ouvrir... aUVB. COMPL. — IV, io Digitized by Google

226 JOCELYN. Un sein de femme, ô ciel ! sous la sanglante
toile! Ma main recule froide et mon regard se voile I... Mon front tourne et
bourdonne et bat sans sentiment, Et je ne sais «combien dura l'affreux
moment. Cependant le péril me rend à la nature : Le sang que le froid glace
aux bords de la blessure Rentre dans la poitrine et semble l'étouffer. Rien là
pour l'humecter, rien pour la réchauffer! Sur ce sein déchiré sans souffle je
me penche, \!' De mes lèvres en feu je l'échauffé et l'étanche : Il coule... elle
revit... voit son sein découvert. Rougit, ferme son œil, et ne l'a plus rouvert!
De ses sens affaiblis le délire s'empare, La fièvre ou la douleur dans ses
rêves l'égaré; Elle accuse ou bénit, mord ou baise ma main; i Puis enfin elle
dort!... Oh! quel réveil demain! f \ Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 227 8 décembre, le matin. Toute ma longue nuit déjà s'est écoulée A presser dans mes doigts sa main toujours gelée , A rappeler vingt fois le sang et la chaleur A la plante des pieds réchauffés sur mon cœur, A retenir la biche à côté sur sa mousse, Pour que de son duvet la tiédeur saine et douce. En se communiquant de plus près corps à corps. Ranimât par degrés ses membres demr-morts ; A mouiller d'un peu d'eau par la flamme attiédie Sa tête ensanglantée ou sa tempe engourdie; A voir vers le matin son souffle sommeiller; A retenir le mien, de peur de l'éveiller: Puis quand l'accablement, qui succède au délire, A son haleine égale à la fin s'est fait lire. J'ai saisi par instinct ce moment de repos Pour essuyer le sang qui durcit ses caillots; J'ai déchiré la toile, et de ses découpures Arraché fil à fil le duvet des blessures; Séparant les anneaux de cheveux , j'ai lavé Son front entre mes bras mollement soulevé; De son flanc déchiré j'ai d'une large bande Fermé sous un lin pur la blessure plus grande. Et déposé le corps doucement recouché: Tout tremblant, comme si ma main avait touché Un enfant endormi retourné dans ses langes, ^ Ou comme un vil mortel qui toucherait des anges. ^ Digitized by Google

ZZO JOCELYN. 8 décembre, le soir. Elle a jeté sur tout un regard interdit; Puis, d'une voix éteinte et tendre, elle m'a dit: « Il est donc vrai tu sais... Si je n'ai plus qu'une heure » A vivre, oh! Jocelyn, pardonne, et que je meure! » Je t'ai trompé; mon père ainsi l'avait voulu: » Je devais respecter mon serment absolu. » Il m'avait interdit à son moment suprême » De révéler mon sexe à personne, à toi-même. » Soit que, sous cet habit qui dut me protéger, » Il crût de son enfant les jours moins en danger, » Soit qu'il eût je ne sais quelle autre prévoyance, » Je devais à son ordre aveugle obéissance. » Mais qu'il m'en a coûté de me cacher de toi! » Oui, j'aurais dû penser que j'outrageais ta foi, » Que nous n'étions pas deux, que mon âme et la tienne » N'ont rien qui ne se mêle et qui ne s'appartienne. » Faut-il te l'avouer?. Souvent je le pensai, » Souvent je résolus, souvent je commençai; » Mais toujours, au moment de trahir mon mystère, » Je ne sais quelle main me forçait à me taire. » J'avais trop attendu déjà, je n'osais plus; » Mon front couvert de honte était rouge et confus. » Puis je savais ta vie et ta pieuse enfance; » Je redoutais l'effet de cette confiance, » J'avais peur du regard que tu me jetterais, » Du son de voix, du mot froid que tu me dirais :

Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 229 Ce mot, pour moi, c'était ou la mort ou la vie! Je mourais à tes pieds, si tu m'avais bannie I Oh! pouvais-je risquer, contre un précoce aveu, Cent fois plus que ma vie à ce terrible jeu? J'aimais mieux me fier à cette destinée Qui m'avait de si loin dans ton ombre amenée, Jouir du jour au jour, et remettre à plus tard ; Tout attendre de Dieu, du moment, du hasard. Ah! ce hasard fatal n'est venu que trop vite! Mais si ta main se ferme et si ton cœur hésite, - * Oh! du moins, Jocelyn, je ne le saurai pas!... J'ai cherché la tempête et la mort sous tes pas; Avec joie à la mort j'ai couru pour te suivre : ;) L'abîme me prend seule, et toi te laisse vivre. Tu sais tout, mais je meurs! Dis, me pardonnes-tu? » 1 1 Les anges du ciel même ont-ils cette vertu? Peuvent-ils de leurs mains, sans pitié pour eux-même, Se déchirer en deux dans le cœur qui les aime? i, -m Pour moi, faible mortel, fait de sang et de chair, - /•. * Je ne pus me frapper sur un être si cher, '• * Et, repoussant l'amour dans le sein qui se donne, ' . Briser notre âme en deux. « Oh! oui, je te pardonne, » Lui dis-je, enfant ou sœur, pauvre être abandonné, » L'amour que je te donne et que tu m'as donné I » De tous les noms sacrés dont sur terre on s'adore » Je te nomme... et je t'aime, et j'en invente encore! » Ah! vis pour les entendre et les répéter tous! f i. ♦/ < » Que Dieu nous illumine et dispose de nous; » Dans ce ciel où ses mains nous ont portés d'avance , » Comme deux esprits purs vivons en sa présence, » Et laissons-lui le soin , à lui seul , de nommer » L'amour ou l'amitié dont il faut nous aimer! » u* v/i * Digitized by Google

230 JÔCELYN. 9 décembre 1794» le soir. On eût dit que sa vie
eût coulé par ma bouche, Et son cœur soilevait le manteau sur sa couche :
— « Que tu m'as fait de bien! dit-elle. Oh! quel bonheur T Quoi ! nous
n'étions qu'amis, nous serons frère et sœur ! Frère! sœur! oh ! s'il est un nom
encore plus tendre, Laisse-moi le chercher pour te le faire entendre; Tu
m'aimes donc de même après l'aveu fatal? — C'est toujours toi!... Pourtant,
Laurence, tu fis mal De me tromper; on doit tout dire à ce qu'on aime. Tu
m'exposais, enfant, à me tromper moi-même, A prendre auprès de toi, sans
soupçon, jour à jour, Pour la sainte amitié quelque coupable amour; A
puiser, dans tes yeux et dans la solitude. D'un bonheur surhumain
l'enivrante habitude; Et quand il eût fallu fuir et ne plus te voir, A mourir de
ma honte ou de mon désespoir. Car, vois-tu, bien qu'encore aucun vœu ne
me lie, Aux autels, tu le sais, j'ai destiné ma vie; Ma promesse au Seigneur
me dévouait à lui : Qui sait si je puis même y manquer aujourd'hui? Qui
sait, lorsque le sang du martyr l'arrose, Si je puis en honneur abandonner
sa cause? De l'Église où j'entrai sur mes pas revenir? Et, sans m'être rendu
par Dieu, m'appartenir? Pour savoir quel arrêt d'en haut il faut attendre. Par
la vwx des pasteurs j'ai besoin de l'entendre. Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 231 Mais ne songe à présent qu'à vivre!

Le rocher S'est écroulé; d'ici nul ne peut approcher Avant qu'un autre été,
vidant l'eau de l'abîme, Ait rejoint de nouveau la vallée à la cime; L'aigle
seul peut franchir le gouffre, et le Seigneur Pendant des mois entiers nous
condanne au bonheur. — Je vivrai, je le sens, Jocelyn, me dit-elle. Oh! du
fond de la mort cette voix me rappelle! Heureuse je vivrai toujours,
toujours, toujours. Que m'importe quels vœux enchaîneront tes jours. Ton
travail en ce monde, de quel pain ton corps vive. Et ton chemin. Si Dieu
permet que je t'y suive; Si partout, comme ici, je t'entends, je te vois; Si je
marche à ton ombre et m'éveille à ta voix ; Si je suis en tout lieu ta sœur ou
ta servante. Toute chose me plaît, ou m'est indifférente. Tu m'aimes, c'est
assez; tu l'as dit! Que de toi Tout soit à l'univers, si le cœur est à moi ! »
Digitized by Google

232 JOCELYX. Même date, plu» tard. — f Mais, lui disais-je encor, tu ne sais pas peut-être » Qu'au veuvage du cœur Dieu condamne le prêtre, » Lui défend les doux noms et d'amant et d'époux, » Et qu'il n'est à personne afin qu'il soit à tous ; » Que si Dieu me voulait tout à son saint service, » Il faudrait boire, hélas! mon sang dans ce calice; » A vivre l'un sans l'autre un jour s'habituer I t — Alors, dit-elle, écoute : il vaut mieux me tuer! » Mais à quoi penses-tu ? Ce Dieu qui nous rassemble » Ne nous a-t-il pas mis par la main, seuls ensemble, 9 Perdus, nous unissant dans un exil commun » Plus qu'il n'unit jamais deux cœurs, deux sorts en un? » Ne m'a-t-il pas jetée à tes bras, comme on trouve » L'enfant abandonné qu'on réchauffe et qu'on couve? » Me rejetteras-tu froide et morte à mon sort? » Lui diras-tu : Seigneur, mon frère unique est mort? » Lui consacreras-tu, comme un encens, ta vie » Et la mienne? oui, la mienne, après l'avoir ravie? » N'en maudirait-il pas l'abominable don ? » N'appellerait-il pas ton remords par mon nom? » Oh! non, sa volonté n'est plus un vain problème: » Je me fie à l'arrêt qu'il a porté lui-même, » A cet isolement complet dans ce désert, » Au seul cœur ici-bas que sa main m'ait ouvert, » A ce renversement des choses de la terre, » Qui rend notre bonheur lui-même involontaire.

Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 233 » Ah I oui, grâce à ce Dieu, mon bonheur est ta loi. » Ni bonheur, ni vertu, dans ce monde, sans moi. » J'hésitais. Elle mit ses deux doigts sur ma bouche, Et, de son autre main m'attirant vers sa couche, « Jure-moi, jure-moi, dit-elle, ô Jocelyn, ' -"->! » A moi ta pauvre sœur, à moi ton orphelin, » Jure- moi mon bonheur devant Dieu qui l'ordonne: » Je jure de mourir, si ta main m'abandonne ! » Et je sens que ma vie ou ma mort en suspens » Va sortir de ton cœur dans le mot que j'attends. » Et ses yeux sur les miens, et sa bouche entr'ouverte. Imploraient, aspiraient son triomphe ou sa perte. Ah ! mon cœur tout entier criait pour elle en moi : Un regard lui donna le gage de ma foi. Et sur sa pâle main ma lèvre qui se colle ->^ La retint à la vie avec une parole. u J

Digitized by Google

234 JOCELYN. 12 décembre 1794. D'heure en heure depuis elle se rétablit. Pour la première fois elle a quitté son lit^ Et, d'un pas chancelant, sur mon bras appuyée, Elle a voulu marcher sur la neige essuyée : 0 soleil de décembre, éclairas-tu jamais Une plus pâle fleur d'hiver sur ces sommets? Que j'aimais à sentir ce poids de sa faiblesse, A porter sur mon sein ce beau corps qui s'affaisse, A penser que sans moi ses pas, ses faibles pas, N'auraient pu soutenir ce que portait mon bras ; A rendre devant nous sa route plus unie, A pétrir ou la glace ou la neige aplanie, De peur que son beau pied, qu'elle venait blanchir. N'eût à se soulever trop haut pour les franchir ! Et comme son regard et comme son sourire. Et comme le "bonheur qui dans ses traits respire, Et comme de son cœur le tendre battement. Sensible sur mon bras malgré son vêtement. Pour me récompenser des soins de ma tendresse , M'enivraient de sa vue et n'étaient que caresse ! Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 235 6 janvier 1755. Un sang pur, le bonheur, le repos, la nature, ^ Ont bien vite fermé sa dernière blessure ; Son visage un peu pâle a repris ses couleurs ; Le souffle de la vie a bu d'un trait ses pleurs. Et comme sur la rose, où flotte encor la pluie. Un rayon fait briller la goutte qu'il essuie. ^ Ah I si ce n'était pas que cet ange souffrait. Même dans ce bonheur mon cœur regretterait Ces longues nuits de veille autour de cette couche A compter en tremblant les souffles de sa bouche, Les battements du poulx soulevés par le cœur; A promener ma main sur son front en sueur, A retourner son corps allangui par la fièvre, A verser larme à larme une eau fraîche à sa lèvre , A voler au chevet si j'entendais gémir, A voir son œil se clore , à l'écouter dormir , Ou quand le lourd sommeil, rebelle à mes prières, Par im rêve agité fuyait de ses paupières, A venir à la voix de l'enfant effrayé. Mon coude au bord du lit tout près d'elle appuyé, Pour l'assoupir un peu chercher dans ma mémoire. Ou dans mon cœur, d'amants quelque touchante histoire. Oubliés comme nous du monde, et se faisant D'eux- même et de leurs cœurs un monde suffisant. Perdus sous l'œil de Dieu dans sa vaste nature. Dans quelque lie sans nom portés par aventure. Digitized by Google

236 JOCELYN. Tels qu'en voit au matin le songe d'un amant, Ou
qu'en chante une mère en berçant son enfant; Et de voir sur son front sa
terreur ou sa joie Passer en humectant de pleurs ses cils de soie ; Tandis que
je roulais comme sur des fuseaux Ses cheveux sous mes doigts en moelleux
écheveaux. Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 237 FéTrier 1795. Quelquefois, je ne sais quelle timidité, Gomme le sentiment de notre nudité. Devant elle me trouble et vient saisir mon âme ; Et je n'ose parler, en pensant qu'elle est femme. Mais elle ne sent pas, dans sa chaste candeur. Cette honte des sens qui me remonte au cœur ; Son sentiment naïf, dans cette âme si pure, A bien changé de nom, mais non pas de nature ; C'est toujours de l'enfant l'ardente affection N'ayant qu'une pensée et qu'une passion. Et. ne soupçonnant pas, dans sa douce ignorance, Que l'amour devant Dieu ne soit pas l'innocence. Au contraire, depuis nos doux aveux, souvent Elle est plus caressante et plus libre qu'avant ; Avec moins d'abandon la vierge se confie Au frère qui puisa du même sein la vie ; Elle ne comprend pas pourquoi, depuis ce jour. Je suis plus réservé pour avoir plus d'amour. Et pourquoi, tout tremblant, de la main je repousse De sa lèvre à mon front l'impression trop douce. Moi pourtant je ne puis, comme avant, prolonger Ces regards où le cœur au cœur va se plonger. Ni ses bras à mon cou, ni sa tête charmante Sur mes genoux plies, comme autrefois dormante ; Ni ses cheveux jetés par le vent sur ma peau, La faisant frissonner comme le vent fait l'eau ;] Digitized by Google

238 • JOCELYN. Ni ces mots caressants où son amour se joue, Ni sa main dans ma main , ni son front sur ma joue. Et quand, tel qu'un enfant qui joue avec le feu. Je retire ma tête et je la gronde un peu ; Quand je sors, tout ému, comme d'une fournaise. Pour respirer dehors l'air glacé qui m'apaise , Elle pleure, elle dit que je ne l'aime pas. Ou me boude, ou s'attache obstinée à mes pas: Un sourire la calme et nous réconcilie. Et je la laisse aimer et dire, et tout s'oublie ! Digitized by vr Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 239 Mars 1795. Pour nous conserver
purs la nuit, sous l'œil de Dieu, Après avoir prié nous nous disons adieu, Et
chacun va chercher sa couche solitaire, Elle sous le rocher, moi dehors sur
la terre, Dans un abri de mousse et de feuillage, obscur, Que je me suis
creusé sous le rebord du mur. Léà, comme un chien fidèle au seuil de son
asile. Je lui garde sa vie et son sommeil tranquille ; Rien ne pourrait venir la
troubler du dehors. Sans m' éveiller moi-même et passer sur mon corps. Oh
I que j'aime à sentir, sous la pluie ou la neige. Que des rigueurs de l'air cet
abri la protège ; Que je garde à ce prix cet ange du Seigneur, Sacrée et toute
à lui jusqu'au jour du bonheur. Jusqu'à l'heure où son bras, qui- bénit ce qui
s'aime, Dans mon sein altéré la jettera' lui-même I Quelle douce pensée!
Ahl oui, mais quel effort. De savoir qu'elle est là, là, si près; qu'elle y dort,
Qu'elle y veille peut-être, et, par l'amour bercée, S'y retourne cent fois sous
la même pensée; Que l'ange de Dieu seul voit ses chastes appas ; Qu'entre le
ciel et moi je n'aurais qu'un seul pas! Oh I que de fois chassé de ma brûlante
couche. Le cri de mes désirs étouffé sur ma bouche, Ainsi qu'un insensé qui
se lève la nuit. Fuyant dans les frimas l'image qui me suit, Digitized by
Google

240 JOCELTN. Comme un faon égaré qui cherche sa compagne,
Pour fatiguer mes pas j'erre sur la montagne, Dans ma poitrine en feu
j'aspire les vents froids, Je pétris du glacier les cristaux dans mes doigts.
Jusqu'à ce qu'énervé de fatigue et de veille, Sur ma couche transie un
moment je sonmieille ! Et que, vite éveillé par des songes d'amour, Avec
impatience encor j'attends le jour, Le moment où Laurence à son tour
éveillée, Et dans l'obscurité de la grotte habillée. Vient, ses beaux yeux
encor tout chargés de sommeil, Comme une jeune sœur m'embrasser au
réveil , Dans notre tiède abri par mon nom me rappelle, Et, vers le doux
foyer m'entraînant auprès d'elle, Sur un feu que la nuit couve sans l'étouffer.
Me prend entre ses mains mes mains pour les chauffer! r Digitized by
Google

QUATRIÈME ÉPOQUE. 241 16 mdrs 1795. Je ne sais quel respect à tant d'amour se mêle, Et s'accroît tous les jours dans mon âme pour elle ; Comme un dieu, je craindrais du doigt de la toucher; A ses pieds quelquefois je voudrais me coucher. Pour que cet être, roi de toute la nature. Me foulât sous son pas comme sa créature. Plus son sourire est tendre et son regard m'est doux , Plus je sens le besoin de tomber à genoux, De consacrer mon cœur en lui rendant hommage. Et d'adorer mon Dieu dans ce divin ouvrage. Pour ne pas offenser ses sentiments chrétiens. Devant elle tremblant, pourtant je me retiens; Mais quand elle se baisse ou détourne la tête, Qu'elle marche un moment devant moi, je m'arrête; Je contemple sa forme avec recueillement, Comme un être éthéré tombé du firmament, Dont l'émanation éclaire la lumière. Et dont le pied céleste honore la poussière. Je suis avec les miens les traces de ses pas. Comme si ce contact les eût sanctifiés ; Dans l'air qu'elle occupait j'aime à prendre sa place, Comme si son passage eût consacré l'espace ; A marcher dans son ombre , à ramasser les fleurs De l'herbe dont son corps a foulé les couleurs, A respirer le vent qui dans ses cheveux joue, Quand son front renversé comme un flot les secoue, ŒOVB. COUPL. — IV. 15 Digitized by Google

242 JOCELYN. Et l'air que sa poitrine a déjà respiré, Comme un
parfum du cœur par mon âme aspiré. Il semble qu'un contact avec ce que
j'adore, A cet être divin, moi, mortel, m'incorpore, Et que de mon néant un
regard de ses yeux Pourrait, s'il le voulait, me soulever aux cieux. Amour,
dont les amants savent seuls le mystère, Tu fais plus : ton regard met leur
ciel sur la terre î Digitized by VjOOQIC

QUATRIÈME ÉPOQUE. 243 Avril 1795. Oh ! quels plans nous faisons sous Tarbre ce matin ! Que ce présent pour elle encore a de lointain
I Que j'aimais à la voir, avec Pair du délire, Avec ses yeux rêveurs qui si loin semblaient lire, Bâtir et renverser, et rebâtir encor Mille ombres de bonheur avec ses songes d'or. Pour le temps où, sortis du désert où nous sommes, Nous serons descendus du ciel parmi les honnies; Soit que nous retrouvions dans ses manoirs chéris De ses biens paternels quelques nobles débris, Et qu'au sein d'une large et somptueuse aisance Notre amour de nos cœurs s'épanche en bienfaisance ; Soit que, déshérités de tout bien ici-bas. Nous fécondions un coin de terre avec nos bras. Et nous nous bâtions dans notre étroit royaume^ Pour couvrir nos amours, un pauvre toit de chaume • Ou que dans les cités, pour gagner notre pain, Nous vivions d'un salaire et d'un travail de main, Pauvre couple caché dans quelque chambre nue. Abritant sous les toits une joie inconnue, ^ Achetant par le jour le doux repos du soir. Puis au soleil couché revenant s'y rasseoir, Y rendre grâce à Dieu, dans leur reconnaissance, De ce bonheur obscur voilé sous l'indigence. Digitized by Google

244 JOCELYN. De cette chaste couche où l'amour les bénit, De
ces oiseaux en cage et chantant sur leur nid. Et de ces beaux enfants qui se
roulent à terre, Nus entre leurs berceaux et les pieds de leur mère. Digitized
by Google

QUATRIEME ÉPOQUE. 245 Mai 1795. Un enfant! ah! ce nom
couvre l'œil d'un nuage! Un être qui serait elle et moi , notre image , Notre
céleste amour de terre se levant, Notre union visible en un amour vivant,
Nos figures, nos voix, nos âmes, nos pensées, Dans un élan de vie en
mixoips condensées. Nous disant à toute heure en jouant devant nous : «
Vous vous mêlez en moi, regardez, je suis vous! Je suis le doux foyer où
votre double flamme Sous ses rayons de vie a pu créer une âme I » Ah ! ce
rêve que Dieu pouvait seul inventer. Sur la terre l'amour pouvait seul
l'apporter ! Digitized by Google

24f) JOCELYN. Mai 1795. Le jour succède au jour, le mois au mois ; Tannée Sur sa pente de fleurs déjà roule entraînée. A tout moment, mon Dieu, je tombe à vos genoux : Est-ce que votre ciel a des soleils plus doux? Digitized by Goosie

^_^r CINQUIEME EPOQUE Digitized by Google

Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE Grenoble, 2 août 1795, la nuit, caché
chez UD pauTre menuisier. Est-ce moi? suis-je ici?... Mon Dieu, veillez sur
elle! Anges du Tout-Puissant, couvrez-la de votre aile! Quoil j'ai laissé
Laurence à la foi du rocher? Mon cœur brisé n'a-t-il rien à se reprocher?
Digitized by Google

250 JOCELYN. Mais pouvais-je, ô mon Dieu, repousser la prière
Du mourant qui m'appelle à son heure dernière? Pouvais-je résister à la voix
du pasteur Qui de ma pauvreté se fit le protecteur, M'accueillit tout enfant
parmi les saints lévites. M'y chérit entre tous, non pas pour mes mérites,
Mais pour mon abandon, et fut dans le saint lieu Mon maître, mon ami, mon
père selon Dieu? Quand il n'a pour palais qu'im cachot sur la terre ; Quand
de l'épiscopat le sacré caractère Est aujourd'hui son crime et son arrêt de
mort ; Quand l'échafaud dressé lui présage son sort ; Que, n'ayant que le
fond de son calice à boire, Il cherche un nom ami, bien loin, dans sa
mémoire ; Que le mien s'y réveille et se présente à lui ; Qu'il m'appelle .à
son aide, implore mon appui; Qu'un hasard merveilleux que Dieu seul peut
conduire Fait monter jusqu'à moi le cri de son martyr, Oh I pouvais-je être
un homme et ne pas accourir? Sans une voix d'ami le laisser là mourir?
Non, non, j'aurais été parjure, ingrat ou lâche! Quelle ivresse aurait pu me
cacher cette tâche? Laurence m'eût poussé du cœur au dévouement
Dij0itized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE. 251 Des choses dMci-bas divin
enchaînement ! Par quel simple ressort la main de Dieu dirige Ce sort, où
l'œil ne voit que hasard et prodige! Un pauvre Savoyard, dans la froide
saison. Descend de son chalet et sert dans la prison. Porte l'eau, fend le bois;
des guichetiers sévères Prend, pour les adoucir, tous les durs ministères; Et
quand il a trempé la soupe au prisonnier. Revient, le cœur content, dormir
dans son grenier. Cet homme est le neveu du seul berger qui sache Le
mystère profond de l'ancre qui nous cache. Il monte à son village, il dit au
vieux berger Que l'évêque est captif, et qu'on va le juger; Qu'il liju parle
souvent ; que sa main enchaînée S'abaisse tous les jours sur sa tête inclinée ;
Ou'il attend sa couronne avec sérénité. Comme un juste qui voit du cœur
l'éternité ; Qu'il ne demande pas grâce aux bourreaux d'une heure ; Qu'il n'a
qu'un seul désir, revoir avant qu'il meure Un des fils que sa main devait
sanctifier ; Qu'il a quelque secret divin à confier ; Qu'il en nomme souvent
un d'un accent plus tendre, Jocelyn, le plus jeune; Ohl s'il pouvait
l'entendre, Ohl celui-là, du moins, ne le laisserait pas Monter sans une main
les marches du trépas I Digitized by Google

252 JOCELYN. Le berger, à mon nom, croit que Dieu lui commande De découvrir le fils que Tévêque demande : Il révèle la grotte où son pas m'a conduit. Ces deux hommes de bien y montent dans la nuit : Pour franchir le ravin où le torrent déborde. Au tronc sur l'autre rive ils lancent une corde ; Ils approchent ; j'entends leurs pas lourds retentir ; Laurence qui dormait ne me voit pas sortir. Les bergers en deux mots me font leur saint message ; Une lutte rapide en moi-même s'engage. L'amour dans mon esprit combat le dévoûment ; Mais la mort n'attend pas. Je demande un moment , Je rentre dans la grotte, et j'arrache une feuille Du livre où pour prier Laurence se recueille; J'écris ces mots tremblants : « Dors en paix, mon amour ! » Mon absence de toi ne sera que d'un jour! » Ce papier tout trempé des pleurs dont je l'arrose. Ma main sur son chevet, tremblante, le dépose. Quel réveil !... je ne puis y penser sans frémir! . Je regarde un moment ce front calme dormir, Je sens mon cœur se fendre au paisible sourire Qui la trompe en dormant, quand je vais au martyre ! Si je la l'éveillais, je ne partirais pas ! Du guide impatient j'entends sonner les pas. Je me jette à genoux au bord de cette couche ; Je colle sur ses pieds mon front, mes yeux, ma bouche; J'invoque dans mon cœur tous les anges de Dieu A la garde de l'ange assoupi dans ce lieu; Je la bénis de l'œil, des larmes et du geste ; Mon pied fixé s'arrache au sol où mon cœur reste ;

Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE. 253 Les bergers loin du roc m'entraînent
avec eux ; Je descends sur leurs pas l'échelle aux mille nœuds ; Dans le
chalet désert j'échange avec le pâtre Mes vêtements usés contre un sarreau
blanchâtre ; Je chausse mes pieds nus de ses souliers à clou ; Mes longs
cheveux bouclés qui roulent sur mon cou, Mon front hâlé, mes doigts qu'a
gercés la froidure, D'un jeune montagnard me donnent la figure. A travers
les hameaux, inconnu, je descends. Sans qu'un aspect nouveau me trahisse
aux passants ; Mon guide sur ses pas me conduit par la ville, Comme son
compagnon me loge en son asile. Et dans la prison même, introduit avec lui.
Aux pieds du saint martyr je dois être aujourd'hui. Digitized by Google

254 JOCELYN. / Dans rbôpital de Grenoble, 5 août 1795, au soir.
OÙ suis-je? oii m'engloutir? où perdre ma pensée?... Seigneur!... oh!
pardonnez à cette âme insensée! Non, non, frappez ce cœur hésitant,
combattu, Qui n'a su distinguer ni crime ni vertu. Et qui, dans les accès
d'une nuit de délire. Ne sait plus si le ciel le déteste ou l'admire ! Oui, je me
hais moi-même. Oh! cachez-moi de moi! L'évêque!... il me bénit!...
Laurence! ô toi, mais toi? Assassin à la fois et charitable apôtre, J'ai sauvé
d'une main et j'ai tué de l'autre ! Mais où suis-je? en quel lieu m'a-t-on porté
mourant? Tout est étrange et neuf à mon regard errant ; Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE. 255 Du pauvre montagnard ce n'est plus
là l'asile ! Quels sont ces lits de lin dont la nombreuse file Se prolonge dans
Tombre et correspond au mien? Que veut dire au plafond ce signe du
chrétien ? Que sont ces voiles blancs, ces femmes ou ces ombres, Qui se
croisent sans bruit dans ces corridors sombres, Entr'ouvrent les rideaux, se
penchent sur les lits, Comme la jeune mère au chevet de ses fils? Aux
douteuses lueurs de leur lampe qui veille, Oh! de la charité j'entrevois la
merveille, Ces auberges du pauvre où l'on bénit ses pas, Ces toits de Dieu,
ces lits de ceux qui n'en ont pas, Ces épouses du Christ au chevet des
misères. Mères de tous les fils et sœurs de tous les frères I Digitized by
Google

256 JOCELYN. Même lieu, 6 août 1795, au matin. Dans le monde, en un jour, qu'est-il donc survenu? Comment suis-je là, moi, sous mon nom, reconnu? D'où viennent ces respects, ces soins qui m'environnent. Ces signes de bonheur que leurs regards me donnent? Ils disent que Paris a tué le tyran, Que la France a fini ce long meurtre d'un an. Que les cachots vidés s'ouvrent partout d'eux-même. Que de Dieu dans le temple on rétablit l'emblème, Que la foule a brisé ses instruments de mort. Et reporte aux autels sa joie ou son remord. Que le meurtre d'hier fut le dernier supplice ; Que l'on m'a rapporté du lieu du sacrifice Tout arrosé du sang du bienheureux martyr. Mourant, n'entendant plus sur mes pas retentir, A travers mille cris, le cri de délivrance Qui semblait du tombeau ressusciter la France, Et que le guichetier, en ouvrant la prison. Aux femmes de l'hospice a révélé mon nom !... Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE. 257 Même lieu, même date, le soir. Tout dort*, à mon chevet veille une sainte femme.. . Le jour se fipdt en moi :
recueillons-nous, mon âme t Le sommeil sur mes yeux ne peut plus s'arrêter
: Où mon cœur est toujours mes pas voudraient monter ; Mais ma force ne
peut les soulever encore; Mes pieds me porteront demain avec l'aurore. Ces
sœurs me laisseront de ce lit me lever. Pour courir... où je tremble, ô mon
Dieu, d'arriver! Oh ! dans cette étemelle et brûlante insomnie, Les scènes de
la veille et de mon agonie Remontent par un vague et lointain souvenir,
Comme des fils brisés qu'on cherche à réunir ; Ils viennent dans mon front
se renouer en foule ; De moi-même à mes yeux le tableau se déroule ; Je me
comprends enfin, je me sens, je me vois. Je vis ce jour terrible une seconde
fois ! OtUVB. COIPL. — IY. 17 Digiiized by Google

258 JOCELYN. De révéque captif le juge populaire Avait voté la mort, le soir, dans sa colère; J'entendais en passant les coups sourds du marteau Qui clouait dans la nuit le bois de Téchafaud. J'entrai dans la prison ; des escaliers rapides La descente était longue et les marches humides, Et dans leur froid brouillard chaque pas, en glissant. Semblait sur les degrés se coller dans du sang. Je ne sais queHe odeur de larmes sous les voûtes, Quelle sueur des murs coulant à larges gouttes, Des angoisses de l'homme y peignaient les tourments ; Chaque dalle y rendait de longs gémissements : On eût dit que ces murs, ces froides gémonies, Comme des condamnés suaient leurs agonies. { Au bas de cet obscur et profond entonnoir, ^ L'affreux cachot s'ouvrait sur un corridor noir Tout creusé dans le roc, hormis l'étroite porte Dont les lourds gonds scellaient la grille basse et forte. Sous la main du geôlier qui tourna les verrous La porte en gémissant recula devant nous ; L'ombre humide pâlit au feu de sa lanterne, Qui jeta sur les murs un jour livide et terne; Et je vis le vieillard, ébloui par ce jour. Qui regardait sans voir du fond du noir séjour ;^ Le rayon concentré, dardant sur sa figure, La détachait en clair de la muraille obscure, Comme si, du cachot pour racheter l'affront. Une auréole sainte eût éclairé son front. Digitized by Google

;"^" CINQUIÈME ÉPOQUE. 258 Fléchissant sous ses fers rivés dans la muraille, Leur poids lourd affaissait un peu sa haute taille ; De ses habits troués les somptueux débris Laissaient percer partout ses membres amaigris ; Il serrait d'une main autour de sa ceinture Des pauvres prisonniers la blanche couverture, De l'autre il soutenait le gros faisceau de fers Qui tombait en anneaux de ses bras découverts ; Ses pieds nus, que nouaient deux restes de sandales. Tout violets de froid, frissonnaient sur les dalles. Un tas de paille humide et rongé par les bords Gardant encore l'empreinte et les plis de son corps, Une écuelle de bois pour recevoir la soupe. Une goutte de vin dans le fond d'une coupe. De son palais de boue étaient l'ameublement. Le breuvage, le lit, le vase et l'aliment; Mais les traits allongés de son pâle visage, Ses cheveux éclaircis, souillés, blanchis par l'âge, Sur son front demi-chauve en couronne bouclés, Ou sur son maigre buste en anneaux déroulés; Sa barbe, que d'un an le fer n'a retranchée, Sur le creux de sa joue en écume épanchée, Ses yeux caves, cernés par un sillon d'azur. Brillant comme un charbon dans leur orbite obscur; Son regard affaibli par cette ombre éternelle Nous cherchant sans nous voir du fond de sa prunelle; La force écrite en haut dans ses sourcils épais; Sur sa lèvre entr'ouverte un sourire de paix; Dans ses traits, imprégnés d'une sainte harmonie, La résignation au sein de l'agonie; L'humanité vaincue asservie à la foi, Tout éclatait en lui I... Je crus voir devant moi Un de ces champions des vérités nouvelles Que les anges de Dieu servaient, couvaient des ailes. Digitized by Google

260 • . JOCELIX. Et qui, nourris déjà du pain caché du fort,
Exultaient du supplice et vivaient de leur mort. A l'entrée, ébloui par ce
front de lumière. Sur mes genoux tremblants je tombai sur la pierre.
Comme si quelque main m'eût forcé de plier. N'osant ni m'approcher, ni
m'enfuir Le geôlier Lui dit : t Que votre nuit avec Dieu se consume! . »
J'ai rempli ma promesse, et voilà ce jeune homme. » Puis posant à mes
pieds sa lanterne, il sortit, Et, refermé sur nous, le battant retentit. Est-ce
vous, mon enfant? venez que je vous voie! Oh ! que ma dernière heure ait la
dernière joie De presser sur mon cœur un fils en Jésus-Christ, Un frère dans
ma foi nourri du même esprit! Soyez béni, mon Dieu, dont la grâce infinie
Me gardait en secret ce don pour l'agonie I J'ai vidé jusqu'au fond mon
calice de fiel, Mais la dernière goutte a l'avant-goût du ciel I Mon fils, je
vais mourir; mon éternelle aurore De ma dernière nuit va tout à l'heure
éclore ; Demain j'entonnerai l'Hosanna triomphant. Aujourd'hui je suis
ho.^me et pécheur. Mon enfant. Devant le Saint des saints avant que de
paraître. J'ai besoin de laver m:):i âme aux eaux du prêtre : Chargé d'un
grand troupeau pour le sanctifier. En partant; j'ai mon saint bercail à confier;
Je ne puis déposer que dans sa main sacrée Les clefs du Saint des saints
dont je gardais l'entrée; Je ne puis recevoir le pardon que de lui; Je le donnai
hier, je Timplore aujourd'hui; Mais tous ceux qui portaient le divin
caractère. Fugitifs ou proscrite, sont errants sur la terre; Digitized by
Google

CINQUIÈME ÉPOQUE. 261 » L'exil ou la prison , ou le couteau mortel , » N'épargnent nul de ceux qui montaient à Tautel : • Il ne reste que
 vxJus, pauvres jeunes lévites, » Oui n'aviez pas encor lié vos mains bénites!
 » J'en- demandais au ciel un seul, à deux genoux: » Dieu m'inspirait, nK)n
 fils, et je pensais à vous! » Oh! que mon cœur, d'ici, pressentait bien le
 vôtre! » J'étais sûr que, fidèle au devoir de l'apôtre, » La prison, l'échafaud
 vous verrait accourir, » Séduit par le martyre et tenté de mourir, » Et que,
 plus il est plein de l'horreur du supplice» » Plus vous accepteriez de boire
 mon calice... » Je ne répondais rien, et je n'entendais plus, Et je baissais
 dans l'ombre un front rouge et confus. « Faut-il mieux m'expliquer? reprit-
 il : un saint prêtre 9 Est nécessaire à Dieu; mon fils, vous allez l'être! » Pour
 qu'un double holocauste ici soit consommé, » La Providence et moi, nous
 vous avons nommé; » Je vais vous consacrer sur ce bord de ma tombe : »
 Baissez la tête, enfant, pour que le chrême y tombe! » Et quand l'esprit de
 force aura coulé sur vous, • Je vais, pécheur, mourant, tomber à vos genoux,
 • Et recevoir de vous dans le saint sacrifice » Le pain du viatique et le vin
 du supplice. » Recevez du martyr l'auguste sacrement, » Mourez pour que
 Dieu vive... — 0 mon père, un moment, » Lui dis-je en repoussant du front
 le sacré signe. » Arrêtez, arrêtez! tremblez, j'en suis indigne! • Mon &me est
 à mon Dieu, mon sang est à ma foi, > Mais mes jours profanés, ils ne sont
 plus à moi; • Et Dieu n'exige pas que je lui sacrifie • Deux morts dans une
 mort, deux cœurs dans une vie. » Son œil sonda le mien, et son front
 s'obscurcit; * * Alors, balbutiant, je lui fis le récit Digitized by Google

262 JOCELYN. De ces deux and passés loin de lui, de ma fuite.
 De cette enfant par Dieu dans mon désert conduite, De son triste abandon,
 de ma tendre pitié. De cet amour longtemps couvé sous Tamitié, De ces
 habits trompeurs qui, me cachant la femme, A, la séduction apprivoisaient
 mon âme; De ce secret fatal et découvert trop tard. De nos serments donnés,
 de mon furtif départ. De sa mort qui suivrait au même instant la mienne. Si
 j'arrachais ainsi cette main de la sienne; Si, même au prix du ciel, d'un mot
 j'allais tromper Ce cœur que du poignard mieux eût valu frapper. Je me tus :
 dans ses traits indignés je crus lire Tantôt rhorreur, tantôt un dédaigneux
 sourire. /t Ainsi donc, mon enfant, voilà ce grand secret » Dont tout autre
 qu'un père en l'écoutant rirait; » Voilà par quel honteux et ridicule piège »
 L'esprit trompeur poussait vos pas au sacrilège. » Insensé 1 bénissez ce
 hasard de ma mort V» Qui vous prend sur l'abîme et vous arrête au bord. »
 Que l'esprit tentateur prêt à vous y conduire » Connaissait bien ce cœur qu'il
 avait à séduire ! » Quand il ne peut au crime entraîner nos élus, » Il les y
 mène aussi, mon fils, par leurs vertus. n Ah! brisez son embûche, et
 rougissez de honte! JM Quoi ! ce rêve d'urte âme à s'enflammer trop
 prompte • Pour un enfant jeté par hasard sous vos pas, » Ce trouble d'un
 cœur pur qui ne se connaît pas, • D'un périlleux amour cette amitié prélude,
 » Mauvais fruit du loisir et de la solitude ; » Ces élans, ces soupirs, ces
 serrements de main » Que le vent de la vie emportera demain ; 1 Ces jeux
 de deux enfants loin des yeux de leurs mères, » Qui prennent pour amour
 leurs naïves chimères; Digitized by Google

\ CINQUIÈME ÉPOQUE. 263 Risible enfantillage et des sens et du cœur. Voilà ce qui du ciel en vous serait vainqueur? Voilà pour quel appât, voilà pour quelle cause Vous trahiriez le vœu que ce temps vous impose? Vous laisserez ma mort sans secours, sans adieu. Le temple sans ministre, et le monde sans Dieu? Je ne me doutais pas que dans ces jours sinistres Où l'autel est lavé du sang de ses ministres. Pendant que des cachots chacun d'eux comme moi S'élance à l'échafaud pour confesser sa foi , Pendant que l'univers avec horreur admire La bataille de sang du juge et du martyr. Attendant pour savoir à quoi fixer son cœur, Des bourreaux ou de nous qui restera vainqueur; Je ne me doutais pas qu'un des soldats du temple. Du lévite autrefois la lumière et l'exemple, Au grand combat de Dieu refusant son secours, Amollissait son âme à de folles amours; Au pied des échafauds où périssaient ses frères. Sacrifiait au Dieu des femmes étrangères. Pensant sous quels débris des temples du Seigneur Il cacherait sa couche avec son déshonneur I — 0 mon père, pitié! Quel mot osez-vous dire? Le ciel sait si mon cœur a tremblé du martyr ; Il sait si j'hésitai, pour arriver à vous. D'affronter cette mort dont je serais jaloux; Mais, ébloui de zèle, et moins homme qu'apôtre. Vous ne jugez, hélas! nos cœurs que par le vôtre; Vous croyez que mon cœur, de l'amour triomphant. N'arracherait qu'un rêve au sein de cet enfant. Que le sien m'oublîrait; que je pourrais moi-même Rapporter aux autels tout l'amour dont je l'aime ; Absous par votre main d'un parjure innocent, Noyer son souvenir dans des pleurs ou du sang; Digitized by Google

^64 JOCELYN. J^osH^Que cette affection au cœur enracinée.

Cette existence à deux, ce rêve d'une année, Ce rayon qui nous fit ensemble épanouir, Gomme un rêve d'un soir pourrait s'évanouir? Connaissez mieux Tamour de Thonmie et de la femme : Il joint leur double vie en une seule trame; Il survivrait, coupable, à la honte, au remord, Plus vivant que la vie, et plus fort que la mort. — Silence! cria-t-il; vous profanez cette heure. Ces moments tout au ciel, ces fers, cette demeure Où du Dieu trois fois pur un indigne martyr N'eût jamais entendu de tels mots retentir. Parler d'amour, grand Dieu! sous ces ombres muettes! Insensé, regardez, et songez où vous êtes! Voyez dans les cachots ces membres amaigris. Ces bras levés à Dieu, par des chaînes meurtris; Cette couche où l'Église expire, et seot en rêve Le baiser de l'époux dans le tranchant du glaive; Ce sépulcre des morts par la vie habité. Qui ne se rouVre plus que sur l'éternité; Ces fers dont les anneaux tout rouilles sur nqs membres Ont rivé Jésus-Christ à chacun de ses membres; Et ce pain d'amertume, et ce vase de fiel. Délicieux banquet de ces noces du ciell Et c'est là, c'est devant ces témoins du supplice. Devant ce moribond qui marche au sacrifice, Que vous osez parler.de ces amours mortels, Vous, dévoué d'avance à nos heureux autels; Vous, que leur sacré deuil, le sang qui les colore, Par un plus fort lien y consacrait encore! Ah! que cette amertume ajoute à mon trépas! Quoi! vous, trahir! Mais non, cela ne se peut pas! Vous ne somllerez pas une si chaste vie. Vous ne jetterez pas à mon front cette lie, . " Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE. 26S f Vous ne donnerez pas cette
absinthe, au Heu d'eau; Au vieillard qui demande une goutte au bourreau;
Vous ne laisserez pas Fâme de votre père Partir sans emporter le pardon
qu'elle espère, Sans avoir entendu d'un ministre de Dieu La parole de paix
et le salut d'adieu! Ah! que j'ai demandé cette heure au divin Maître!
Combien j'ai soupiré pour qu'un juste, un saint prêtre A ses pieds, comme
Dieu, me reçût à genoux, Me dît avant la mort : Vivez, je vous absous! Pour
qu'il offrît pour moi, la veille du supplice. Cette coupe du sang, ce fruit du
sacrifice Que mes doigts mutilés ne peuvent plus tenir. Et me bénît ce pain
que je n'ose bénir! Et quand l'ange, exauçant enfin ma dernière heure. Vous
amène du ciel au père qui vous pleure; Quand, pour diviniser cette heure du
trépas, Il lie me faut qu'un mot... vous né le diriez pasi 0 mon enfant, au
nom de ces larmes dernières Qui sur vos mains de fils tombent de mes
paupières. Au nom de ces cheveux blanchis dans les cachots, De ces
membres promis demain aux échafauds; Au nom des tendres soins que j'ai
pris de votre âme. Au nom de votre mère, au nom de cette femme Qui, si
son œil de vierge ici pouvait vous voir, Vous pousserait du geste et du cœur
au devoir. Et qui, fille du Christ, ne voudrait pas sans doute Acheter votre
vie au prix qu'elle vous coûte. Déchirez le bandeau qui recouvre vos yeux.
Dites ce mot, mon fils; que je remporte aux cieux!... i La sueur de mon front
tombant à grosse goutte, Avançant, reculant comme un homme qui doute. Je
demeurais muet, méditant» interdit. D'un courroux surhumain son regard
resplendit; ^ "\ Digitized by Google

266 . JOCELYN. Son corps se redressa , comme si son idée ^
 L'eût soulevé du sol, grandi d'une coudée; Son bras chargé de fers s'étendit
 contre moi; Le cachot s'éclaira de l'éclair de sa foi. Je crus voir de son front
 la foudre intérieure Jaillir et serpenter dans la sombre demeure; ^ Sa voix
 prit la colère et la vibration Du prophète lançant la malédiction, Des lions
 de Juda rugissement terrible! « Eh bien ! puisqu'à mes pleurs vous restez
 in^nsible ; » Puisque la charité pour un père expirant » Ne peut en rallumer
 en vous le feu mourant; » Puisque entre le salut que le vieillard implore » Et
 votre infâme amour vous hésitez encore, » Vous n'êtes plus chrétien ni
 prêtre de Jésus : » Retirez-vous de moi... je ne vous connais plus! » Sortez
 de .ce Calvaire où votre Maître expire; t Vous n'êtes qu'un bourreau de plus
 qui l'y déchire; » Vous n'êtes qu'un témoin lâche, indigne de voir »
 Gomment le chrétien souffre et meurt pour le devoir, > Mais digne
 seulement de garder dans la rue » L'habit ensanglanté du licteur qui le tue !
 » Qui, sortez de mon ombre et de ce lieu sacré ; ^1 Sortez, mais non pas tel
 que vous êtes entré; • Sortez, en emportant la divine colère • Sur vous et sur
 l'objet.. — N'achevez pas, mon père ; • Ne la maudissez pas, arrêtez ! tout
 sur moi I • Il lut d'un seul coup d'œil sa force et mon effroi , Comme le
 bûcheron voit l'arbre qui chancelle. < Écoutez! me dit-il d'une voix
 solennelle, » Comme s'il eût parlé d'au delà du trépas • A des hommes de
 chair qui l'écoutaient en bas : > Il est dans notre vie une heure de lumière, »
 Entre ce monde et l'autre indécise frontière. Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE. tm » Oh Tâmedes chrétiens, près de
quitter le corps, t De l'abîme des t^fnps voit déjà les deux bords, » Oû de
rétemité raUnosphère divine » D'un jour surnaturel dans sa nuit Tillumine, »
Et, des choses d'en bas lui découvrant le sens, » Donne un son prophétique
à ses derniers accents. » Sans crainte alors on parle, et l'on entend sans
doute ; » Dans la voix du mourant c'est Dieu que l'on écoute. > Je suis à cet
instant, et je sens dans mon cœur • Ce Verbe du Très-Haut qui parle sans
erreur. > Il me dit d'arradier, d'une main surhumaine, > Un de ses fils au
piège où le monde l'entraîne ; 1 Il donne à mes accents l'autorité du sort ; 9
Je prends sur moi l'arrêt qui de mes lèvres sort, » Je prends sur mon salut la
sainte violence » Qui vous jette à mes pieds sans plus de résistance : 9
Obéissez à Dieu, qui tonne dans ma voix ! » De sa main, de ses fers moiî
front sentit le poids ; , Je crus sentir de Dieu la main et le tonnerre " ^ Qui
m*écrasaient du bruit et du coup sur la terre, j Pétrifié d'horreur, tous les
sens foudroyés, / Je tombai sans parole et sans souffle à ses pies: /\ Un
changement divin se fit dans tout mon être ; ■ Quand il me releva de terre,
j'étais prêtre!... Le vieillard à son touf à mes pieds se jeta. Et confessa sa vie
au Dieu qui l'écouta ; Puis me fit célébrer pour lui le saint mystère. Un
angle du rocher fut notre autre Calvaire* Digitized by Google

t88 JOCELY». Sur cet, autel dés pleurs , un noir, morceau de pain'
Fut rimage du Dieu que M rompit ma main ; Une coupe de bois fut le divin
calice OÙ le vin figura le sang du sacrifice ; Et la lampe jetant ses funèbres
clartés. Le cierge et le flambeau de nos solennités. Je répétais les mots qu'il
me dictait lui-même. Quand je fus au moment où du festin suprême Le
prêtre, rappelant le symbolique adieu/ Dans ce pain voit un corps et dans ce
corps un Dieu : Le lieu, Témotion, l'heure, ces murs funèbres. L'écho des
mots siacrés roulant dans ces ténèbres. Ce mourant à mes pieds dans un
divin transport. Me denjandant des yeux l'aliment de sa mort ; Ce sentiment
confus de m' immoler moi-même A cette charité dont je tenais l'emblème,
Ce retentissement de ma pensée en moi. Tout concentra mon âme en\in
éclair de foi •., Je crus sentir le Dieu qui souffre et qui console. Du ciel
même arraché par la sainte parole. Descendre, et transformer en sang
nouveau le vin. Le pain du prisonnier en aliment divin ; Et je crus à ce pain,
que notre foi consonmie. Avoir substitué le corps du Dieu fait homme I Sa
lèvre l'aspira dans un élan d'amour ; La lampe s'éteignit dans l'ombre... — Il
était jour. Un bruit sourd de la mort nous fit deviner l'heure. Le geôlier vint
rouvrir la lugubre demeure, Et- chercher le vieillard pour l'échafaud. Ses
fers Tombèrent en laissant leur trace dans ses chairs. Pour qu'il pût achever
le funèbre voyage. Il fallut soutenir son corps miné par l'âge ; Digitized by
Google

CINQUIÈME ÉPOQUE. m J[^]affermissais ses pas, vêtu comme un gardien; Son bras paralysé s'appuyait sur le mien. Bénissant ses bourreaux du geste et du sourire, Comme on marche au triomphe, il marchait au martyre, Sachant que la victoire en ces combats de foi Est à celui qui tombe et qui meurt pour sa loi. J'aidai sa main tremblante et son pied qui chancelle A monter les degrés de la fatale échelle ; Jusque sur Téchafaud j'accompagnai ses pas. Un vil peuple ondoyait et rugissait en bas ; Mais lui, n'entendant plus ce slupide blasphème, Dans mon regard ami cherchait l'adieu suprême ; Il y lut, et coucha sur le fatal pilier \ ^ Son front, comme il eût fait le soir pour sommeiller. \ Dans l'éclair du couteau je vis la mort me luire I Moi-même je tombai teint du sang du martyre. Confusément frappé de rumeurs et de cris, Soit que l'horreur du sang eût glacé mes esprits. Soit qu'animé par Dieu d'un plus mâle courage' Tant que je n'avais pas accompli son message. Mon œuvre consommée et le saint vieillard mort, Je ne puisasse plus de force dans l'effort. Et, retrouvant Laurence en mon cœur effacée. Je tombasse frappé par ma propre pensée!... Digitized by Google

f7« JOCBLYN. Même date, loème lieu, même nuit. Ah ! je respire enfin I Providence de Dieu, On vous trouve attentive et présente en tout lieu ! Une sœur de Tévêque, aimable et douce sainte, Qui vit toute au Seigneur, cachée en cette enceinte, A reçu dans son sein le terrible secret, M'a dit qu'à la montagne elle-même elle irait Prendre demain l'enfant, l'aimer comme sa fille. Jusqu'à ce qu'une lettre instruisît sa famille, Et qu'on vînt la chercher pour lui rendre à la fois Et son nom et ses biens, que lui rendaient les lois. Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE. 271 12 août 1795. Précédé de la sœur,
que le pâtre accompagne, Ce matin, faible et seul, j'ai gravi la montagne,
M'arrêtant, hésitant, revenant sur mes pas, Comme un homme qui doute, ou
qui marche au trépas. Arrivé sur les bords de la gorge profonde. Dont trois
jours de sommeil avaient abaissé Tonde, J'ai trouvé deux sapins l'un à l'autre
liés Par le bout sur un bord et sur l'autre appuyés ; Pont que les deux bergers
avaient jeté sans doute Pour que la pauvre sœur y pût frayer sa route. Ils
venaient de passer, et j'entendais leurs voix. Par des ravins franchis dans
mes jeux tant de fois. Je devançai leurs pas qui cherchaient une issue, Et je
fus à la grotte avant qu'ils l'eussent vue ; Mais à la fois brûlant, tremblant
d'y pénétrer, La force de mon cœur me faillit pour entrer. Écartant d'une
main le feuillage du hêtre. Je me pendis de l'autre au roc de la fenêtre, Et, le
cœur écrasé, sans souffle, l'œil hagard. Je sondai jusqu'au fond la grotte d'un
regard. Je la vis ; dans mon sein mon cœur cria : Laurence I Mais ma lèvre
étouffa ce cri dans son silence. Elle était à genoux sur ses talons plies, Ses
membres fléchissants à la roche appuyés. Son front pâle et pensif, que la
douleur incline, Comme accablé du poids, penché sur sa poitrine; Digitized
by Google

272 JOCELYN. Ses bras tout défaillants passés autour du cou De sa biche 9 qui dort les flancs sur son genou; Et pressant d'une étreinte inerte et convulâve L'animal qui dressait une oreille attentive , Et, du tendre regard que son œil lui dardait, Semblait attendre aussi celui qu'elle attendait. Ses longs cheveux traînaient en flocons sur la corne ; Sous ses cils abaissés son regard terne et morne Se relevait parfois comme pour écouler Des larmes que ses yeux ne sentaient paç rouler; Sa respiration, dans son sein inégale, En soupirs, en sanglots sortait par intervalle. •• Le bruit qu'en approchant les pas firent en haut Réveilla son oreille et son âme en sursaut ; Elle se redressa comme un mort qu'on appelle, Courut les bras ouverts : « Jocelyn ! » cria-t-elle. La sœur parut dans l'ombre. 1 0 ciel ! ce n'est pas lui !... » Elle fléchit, chercha sur la pierre un appui. Et d'un œil foudroyé, fixe comme son âme. Regarda sans parler les pâtres et la femme. « Ma fille, dit la sœur, venez, ne craignez pas. » Je viens comme une enfant vous prendre entre mes bras ; » Et Dieu qui vous donna, qui vous enlève un frère, » Au lieu d'un frère en moi vous envoie une mère. » Alors en peu de mots tout lui fut raconté. Par quel coup du destin Dieu l'avait emporté, Par quels vœux arrachés à mon âme surprise, La mort m'! avait jeté tout saignant dans l'Église, Et comment et mon nom et tout ce doux passé, De son cœur pour jamais devait être effacé : « C'est un rêve d'enfant qu'on regrette et qu'on pleure, » Mais qu'un rayon du jour dissipe en un quart d'heure ; » 11 n'en restera rien qu'un souvenir bien doux , • Un invisible ami qui prira Dieu pour vous ! t Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE. 273 Laurence écoutait tout, immobile, éperdue, La droite avec terreur vers la sœur étendue. Comme pour repousser de l'œil et de la main Les coups de chaque mot, qu'elle écartait en vain ; ^ Son œil ouvert et morne, égaré dans le vide ; Sa lèvre frémissante, entr'ouverte, livide; Sur sa bouche les mots manquant à la douleur ; Femme changée en marbre, en ayant Ja pâleur! Tout à coup je ne sais quel éclair de pensée Lui remonta du cœur sur sa joue effacée ; Son front reprit la vie et se teignit un peu ; La colère anima son œil d'un sombre feu ; Ses cheveux, par l'angoisse aplatis sur sa tête, Ondoyèrent pareils aux flots dans la tempête ; Sa lèvre, du courroux prenant le pli soudain, Y mêla dans l'horreur le rire du dédain ; Dé la pieuse sœur les mains jointes tremblèrent. Et d'effroi sous son œil les pâtres reculèrent : « Ah! vous mentez, dit-elle; ah! qui que vous soyez, " ^ » Retournez seuls vers ceux qui vous ont envoyés. » Vous pensiez que j'étais un enfant qu'on abuse : » Allez, mon cœur n'est pas dupe de cette ruse ! » Vous vouliez profiter d'une absence d'un jour » Pour m' arracher aux lieux où j'attends son retour. » Mais s'il en est ainsi, détrompez- vous, madame! » Car vous arracheriez plutôt le corps à l'âme, » Et ce bloc au rocher par les siècles durci, » Que mon cœur à son cœur et que mes pieds d'ici, . . » Sa voix d'airain vibrait dans la grotte ébranlée. Et sa main convulsive à ses parois collée Semblait si fortement aux angles s'accrocher. Qu'on eût dit que ses doigts s'écrasaient au rocher. La sœur voulut parler : « Pauvre jeune insensée ! » Comment briser, mon Dieu, dans son cœur sa pensée?»

ŒOYR. COMPL. — IV. <8 y Digitized by Google

274 JOCELYN. Et sa voix 8*attendrit, et sa main essuya Des
pleurs» que le regard de Laurence épia, f Des pleurs? des pleurs? dit-elle
avec un ton d'alarmes, t Incrédule à leurs voix, en croirai -je leurs larmes? •
S'ils mentaient, auraient-ils pour moi cette pitié? » Le doute affreux sembla
Tenvahir à moitié ; Puis passant sur son front sa main roide et glacée.
Comme quelqu'un qui rêve et chasse une pensée : Non, cria-t-elle, non, non,
je ne crois que lui ! Lui, conune un vil parjure il se serait enfui? Moi, par
Dieu, par mon père, à son sein confiée. Comme un autre Cain il m'eût
sacrifiée? Il m'eût abandonnée en cet affreux désert Comme un agneau
trouvé qu'on caresse et qu'on perd. Moi sa fille, sa sœur, sans parents, sans
patrie. Du même lait que lui pendant deux ans nourrie? A son Dieu. sans
remords il se fût immolé? Cet abri sur mon front se serait écroulé? Ce cœur,
dont n'approcha jamais l'ombre d'un crime. Se serait entr' ouvert sous moi
comme un abîme. M'aurait toute vivante en sa mort englouti? Non , non ,
cela n'est pas I et vous avez menti ! Oui, votre vil mensonge est encore un
blasphème: Je ne le croirais pas s'il le disait lui-même ! t Puis d'un son de
voix bas, d'un air plus abattu: Ah! Jocelyn! dit-elle, ah! frère, où donc es-tu?
Ah ! si du pied des monts tu pouvais les entendre, Comme d'un œil vengeur
tu viendrais me défendre ! Comme du seul aspect tu les démentirais !
Comme du seul regard tu les écraserais I Jocelyn, Jocelyn ! à travers la
distance Accours, viens à leurs mains disputer ta Laurence; Viens me rendre
à leurs yeux, dans tes bras çntr' ouverts, Cet asile où mon cœur braverait
l'univers !••• > Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE. 275 Je ne pus résister au transport de mon âme ; ^ Je m'élançai de l'ombre au milieu de ce drame : Un long cri de bonheur dans la grotte éclata ; D'un seul bond sur mon cœur son élan la jeta ; Elle entourra mon cou de ses mains enlacées, Toucha mon front, mes yeux, de ses lèvres glacées, Sembla comme un serpent à mon corps se ployer, Se colla sur mon sein comme pour s'y noyer Me pressa, m' étouffa de si fortes étreintes Que je sens à mes mains ses mains encore empreintes ; Puis, m'enlaçant le cou du bras comme autrefois, S'y suspendit longtemps fière et de tout son poids. « Osez me l'arracher! demandez-lui s'il m'aime, ^ t Dit-elle; le voilà pour répondre lui-même. ^.^ » Parle, Jocelyn, dis s'il est vrai que ton cœur » A trahi ton ami, ton amante, ta sœur! » Dis-leur si de ce sein où Dieu m'avait jetée • Sur la pierre à leurs pieds tu m'as précipitée ! » Dis-leur si cet amour, notre vie en ce lieu, » Tu l'aurais renié même à la voix de Dieu ! » Un Dieu! S'il était vrai, si je doutais encore, j» Je le détesterais autant que je t'adore ! » On lisait sur sa lèvre un sourire âpre et fier, Et son geste en parlant semblait les défier. • Jocelyn, parle donc, reprit-elle, à ces hommes; \ » Venge-toi, venge-nous, et dis-leur qui nous sommes! » L'aveugle instinct du cœur dans le premier moment Me fixait là sans yeux, sans voix, sans mouvement. Ainsi qu'un insensé qui, tombé dans l'abîme. Ne sent le coup qu'au fond sur le roc qui l'abîme* La secousse des sens que son cri me donna D'une horrible clarté soudain m'environna ; Digitized by Google

o 276 JOCELYN. Je sentis que mon bras se condamnait lui-même
A retourner le fer dans le seul cœur qui m'aime ; Je cherchai par surprise à
fuir, à déplier Son bras qu'à mon épaule un nœud semblait lier ; Mais,
comme un nœud coulant que chaque effort resserre, Plus je me dégageais,
plus j'étais sous sa serre. Enfin, d'un bond soudain j'échappai de ses bras : t
Non, lui dis-je à genoux, non, ne me touche pas, » Non, non, je ne suis plus
celui que tu crois être ; » Je suis... — N'achève pas!... s'écria-t-elle. — Un
prêtre ! » J'ai trahi par faiblesse ou bien par dévouement » Mon enfant , mon
amour, mon bonheur, mon serment ; ? J'ai, pour offrir au ciel mon affreux
sacrifice, » Bu ton sang et le mien dans mon premier calice : » En trahissant
ta foi j'ai trahi plus qu'un Dieu ! » Fuis- moi, ne me dis pas même un
suprême adieu ; » N'abaisse pas tes yeux sur un tel misérable ; » Foule-moi
sous ton pas comme un ver sur le sable ; » En passant sur mon corps écrase-
moi du pié ; » Maudis-moi sans remords, franchis-moi sans pitié ; » Couvre
de ton mépris ma mémoire éclipsée, » Et n'y détourne pas seulement ta
pensée ! » Et, le front dans la poudre, avili, prosterné, Jusques à ses genoux
mon corps s'était traîné. Pour qu'en passant sur moi, son pied, dans sa
colère, Pût écraser ma vie et mon front contre terre. Mais elle, pas à pas,
fuyant ce front rampant Comme le pied recule à l'aspect du serpent. Les
mains avec horreur ouvertes, dépliées, Les prunelles de plomb fixes,
pétrifiées, Ne jeta qu'un seul cri, comme si tout son cœur, Écrasé d'un seul
coup, eût éclaté d'horreur : Terrible et dernier cri de l'âme évanouie. Écho du
coup qui fait écrouler une vie. Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE. ' 277 Et que jusqu'au tombeau
j'entendrai. Puis, glissant Sur les pointes du roc que son front teint de sang,
Ses membres sur les miens en tombant s'affaîssèrent. Et ses mains en
touchant les miennes les glacèrent. J'échauffai sur mon cœur, j'entourai de
mes bras Ce corps, ces membres froids disputés au trépas. Des noms les
plus cruels je m'outrageais moi-même ; J'aurais fait jusqu'à Dieu rejaillir
mon blasphème I ^ Je couvrais de baisers (anges, pardonnez-moi I) ^ Ce
front sanglant, ces yeux : « Laurence, éveille-toi I » Oh! reviens à mes cris!
oh! si tu vis, j'abjure » Mes infâmes vertus et mon sacré parjure ! » Je n'ai
rien prononcé ! plus d'autel ! plus d'adieu I » Dans ton cœur, dans tes bras!
ah ! c'est là qu'est mon dieu; » C'est là que je n'aurai de flamme que ta
flamme, » D'autre ciel que tes yeux, d'autre âme que ton âme. » Non, non,
ils ont menti; reviens, reviens au jour: • L'enfer n'est pas possible avec un
tel amour ! » Glacés d'effroi, la sœur, les pâtres s'approchèrent; De mes bras
contractés par force ils arrachèrent Laurence, dont le sein ranimé sur mon
cœur Reprenait par degrés la vie et la chaleur ; Je vis de son front blanc, qui
sur leur brancard flotte, Les blonds cheveux traîner en sortant de la grotte,
Comme d'une aile d'ange on voit le dernier pli. Et moi, par le délire et
l'horreur affaibli. Sans pouvoir faire un pas pour disputer ma vie. Le regard
sur la porte où mon œil l'a suivie, Je restai là couché sur la roche où je
suis... Depuis quand? Je ne sais ; tous mes jours sont des nuits! > Digitized
by Google

278 JOCELYN. GroUe dei Aigles, 15 ao&t 179&. 0 Christ, j'ai
comme toi sué mon agonie Dans ces trois doubles nuits d'horreur et
d'insomnie ! Oh! pourquoi cette voix dans mon Gethsémani Ne me dit-elle
pas aussi : c Tout est fini? > Ma vie est un sépulcre où Dieu même
condamne Le souvenu* : semblable à la lampe profane Qui ne doit plus
brûler dans la paix d'un tombeau, Cœur mort, il faut encore éteindre ton
flambeau; Il faut que si ton feu couve ou si ton sang saigne, Toujours la
main de glace ou Tétanche ou Têteigne I Oh! vivre ainsi, mon âme, est un
trop rude eflbrti Pourquoi me réveiller? Mon Dieu, la mort, la mortt
Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE. 279 La mort? Oui, si j*étais encore
homme peut-être? ^^ Pardonnez I... J'oubliais, mon Dieu, que je suis prêtre!
Prêtre, dans les cachots par le sang consacré 1 Homme immolé déjà, déjà
régénéré; ^Victime humaine au Dieu que Tholocauste adore, Dont la chair
sur Tautel palpite et fume encore , Et qui s* offre elle-même, avant d'oser
offrir La prière d'un monde où prier c'est souffrir. Dieu me sèvre à jamais du
lait de ses délices. Eh bien, j'épuiserai la coupe des supplices; Dans les
vases fêlés où l'homme boit ses pleurs, Avec lui je boirai ses gouttes de
douleurs ; J'élèverai le cri de toutes ses alarmes. Je saurai l'amertume et le
sel de ses larmes ; Comme dans ceux du Juste immolé sur la croix, Tous ses
gémissements gémiront dans ma voix ; Du haut de ma douleur conune de
son Calvaire, Ouvrant des bras saignants plus larges à la terre. J'embrasserai
plus loin, de ma sainte amitié. Mes frères en exil, en misère, en pitié I Mon
amour fut ma vie : en épurant sa flamme, 0 Jésus, prête-moi ta charité pour
âme! Fais que f aime le monde avec le même amour Dont j'aimai l'ange
absent que j'entrevis im jour I Digitized by Google

280 JOCELYN. Que chaque enfant de Thomme à mes yeux soit
Laurence I Oui, fais-moi vivre ainsi d'amour et d'espérance!] D'espérance!
O mon Dieu, vous ne condamnez pas f Cette goutte de l'eau du ciel tombée
en bas. Que l'on boit dans sa main sans s'arrêter pour boire. Mon espérance
à moi, mon Dieu! c'est ma mémoire! Oui, quand nos jours d'absence auront
été comptés ; Quand, par divers chemins, nous serons remontés Dans le sein
créateur d'où nos âmes jumelles Descendirent ici, se reconnaîtront-elles? Je
m'oublîrais moi-même, ô Laurence, avant toi! Et ne suis-je pas elle, et n'est-
elle pas moi? Renaître sans se voir et sans se reconnaître , Ce serait
remourir, Seigneur, et non renaître ! Oui, ton ciel tout entier n'est dans ton
sein, mon Dieu, Que l'éternel retour après le court adieu, Que le regard sans
fin, que le long cri de joie Qu'en retrouvant sa sœur l'âme à l'âme renvoie.
Que l'immortelle étreinte où tout ce qui s'aima Retrouve les doux noms dont
l'amour le nomma ! | Oui, dans les profondeurs des cieux où tu te voiles.
Dans ces espaces bleus, dans ces sentiers d'étoiles, Il est, il est, ô Père, un
suprême séjour Que ta main comme un nid prépare au saint amour, Des
déserts dans tes cieux tout voilés de mystères, Des cimes comme ici, des
grottes solitaires Où les âmes en toi pour s'aimer s'enfuiront, Et dont les
anges même à peine approcheront. A ta magnificence, ô Père, je me fie! Tu
rends cent mille fois ce qu'on te sacrifie, a Mais de plus qu'ici-bas je ne
demande rien. D'autres rêvent leur ciel ; mais moi j'ai vu le mienl...

Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE. 281 De la grotte, 16 août 1795.

Cependant, écrasé sur cette roche aride, Referme-toi, mon cœur, comme un sépulcre vide, Comme après la blessure une trompeuse chair Qui se referme un temps sur la balle ou le fer, Et montre de la vie au dehors l'apparence , Pendant que sous la chair tout est mort et souffrance ! Seul soupir de mon cœur, dors dans son dernier pli ; Que (on nom pour toujours s'y cache enseveli ! Dans mes rêves éteints, sur mes lèvres glacées. Ne remonte jamais du fond de mes pensées ! Que les hommes trompés ne se doutent jamais \ Qu'en les aimant c'était encor toi que j'aimais ; Que de ma charité l'âme était un mystère ; Que je vivais du ciel en marchant sur la terre !• De cette charité que le divin charbon Sur ma langue consume et dévore ton nom ; Que nulle bouche humaine ici-bas ne le sache ; Qu'à tous, hormis à Dieu, ma poitrine le cache Jusqu'au jour de ma mort, ce nom, secret chéri, Comme un trésor visible après le flot tari I Mais elle? Oh I qu'elle vive aux dépens de ma vie I Oui, je le veux, mon Dieu ! que Laurence m'oublie I

Digitized by Google

L J82 JOCELYN. Par Tamer souvenir de notre amour, Seigneur,
Ne lui corrixnpez pas sa coupe de bonheur, Et qu*heureuse sans moi...I
Mais qu'elle s'en souviennne Au sépulcre, où mon &me ira chercher la sienne
!... Digitized by Google

SIXIÈME ÉPOQUE Digitized by Google

Digitized by Google

SIXIEME ÉPOQUE %6 mars 1795^ dans une maison de retraite ecclésiastique, à Grenoble, pendant le délire de la fièvre. J'ai quitté pour jamais cet Éden de ma vie Où cette Eve à mon cœur fut montrée et ravie , Comme le premier homme, hélas! quitta le sien. Mais combien son exil ferait envie au mien! Des pas suivaient ses pas loin des portes fermées; Ses sanglots s'étouffaient sur des lèvres aimées, Et de deux cœurs brisés l'âpre conformité Faisait de deux malheurs une félicité : Moi, seul toute la vie, et seul au jour suprême, Abhorré du seul cœur que je tue et que j'aime,
Digitized by Google

286 JOCELYN. Obligé d'étouffier mes plaintes sans échos, Et de
noyer mon cœur dans ses propres sanglots; Obligé d'arracher à l'âme sa
pensée Comme on arrache une arme aux mains d'une insensée. Ayant tout
mon bonheur à mes pieds répandu, Sans pouvoir y jeter un regard défendu;
Le cœur vide et saignant jusqu'à ce qu'il en meure. Et n'osant, même à Dieu,
nommer ce que je pleure, Il faut vivre et marcher sans ombre, toujours seul,
Mort parmi les vivants, cet habit pour linceul; r Mort! ah I plutôt jeté tout
bouillonnant de vie i Parmi ces morts dont l'âme est déjà refroidie!
Étouffant sans pouvoir mourir, et nourrissant \ Le ver de mon tombeau du
plus chaud de mon sangl... Oh! que t'avais-je fait, éternelle justice , Pour
mériter si jeune un si rare supplice? Cet amour, comme un piège à mon
cœur préparé. Sans toi, sans tes desseins, l'aurais-je rencontré? N'en avais-je
pas fui, tout brûlant et tout jeune. Le péril inconnu dans la veille et le jeûne;
Pour sauver mon cœur chaste et garder mon œil pur. Entre le monde et moi
mis l'épaisseur d'un mur? Est-ce moi qui l'ai fait s'écrouler sur ma tête? Et
quand, pour m' abriter au nid de la tempête. J'allais m'ensevelir dans le
creux du rocher. Seigneur, est-ce elle ou vous que j'y venais chercher?

Digitized by VjOOQIC

SIXIÈME ÉPOQUE. 287 Est-ce moi qui, prenant cette enfant inconnue, La portais, l'enfermais avec moi dans la nue, Et, par mon ignorance et son déguisement, Me créais le péril d'un double sentiment? Est-ce moi qui, couvant de nos deux cœurs la flamme, Nous fis pendant deux ans vivre d'une seule âme. Pour qu'en nous séparant tout à coup sans pitié. Chacun des deux de l'autre emportât la moitié? Si c'est Dieu qui l'a fait, pourquoi moi qui l'expie? L'innocent à ses yeux paye-t-il pour l'impie? Ou plutôt est-il donc dans ses sacrés desseins Que ceux qu'il a choisis ici-bas pour ses saints. Avant de brûler l'homme à ses bûchers sublimes. Les premiers sur l'autel lui servent de victimes? Ah I je me soumettrais sans murmure à ta loi. Dieu jaloux, si du fer tu n'égorgeais que moi! J'ai voulu, j'ai tenté ton cruel ministère; Je saurai jusqu'au sang le subir et me taire. Mais elle! mais cet être à peine descendu. Pauvre ange prise au piège à l'homme seul tendu, Tendre enfant par toi-même à mon sein confiée. Que par mon amour même, ô Dieu, sacrifiée. Digitized by Google

288 JOCELYN. Proscrite de ces bras ouverts pour la porter, Elle aille en retombant à mes pieds se heurter I Traîner dans les langueurs d'un étemel veuvage Du front qu'elle adora l'ineffaçable image, Ou porter, jeune et morte, aux bras d'un autre époux. D'un cœur désenchanté les précoces dégoûts; M' accuser à jamais du froid qui la dévore. Et blasphémer son Dieu par le nom qu'elle adore : Ah! c'est plus qu'un mortel ne pouvait accepter, Ce qu'au prix du ciel même il fallait racheter. Ce que j'achèterais de ma vie étemelle, De l'inunortalité que je maudis sans elle!... 0 Laurence! ô pitié! reviens, pardonne-moi! Je t'immolais à Dieu : mon seul dieu c'était toi! Je ne puisais qu'en toi cette force suprême Qui m' élevait de terre au-dessus de toi-même, Qui me faisait trouver, pour mieux te protéger, Tout sacrifice faible et tout fardeau léger. Je me croyais un dieu!... Non, je n'étais qu'un homme. Je maudis mon triomphe avant qu'il se consume ; Je me repens cent fois de ma fausse vertu. Ah! s'il est temps en cor, Laurence, m'entends-tu? Je me jette à tes pieds, je t'ouvre pour la vie Ces bras où sur mon sein tu retombes ravie, Oui, ces bras dont l'étreinte, ô ma fille, ô ma sœur, Vont en se refermant te sceller sur mon cœur! Oh ! tu m'entends ! Oh ! viens, oh ! viens, vivante ou morte ! Dans notre ciel à nous, viens que je te remporte!

Digitized by Google

SIXIÈME ÉPOQUE. 289 Renversons le rocher; courons,
n'écoutons pas Ce qui gronde là-haut, ce qui maudit en bas; N'entendons
pas ces voix mentant à la nature : VL*oracle est, dans le cœur de chaque
créature, L'irrésistible voix qui convie au bonheur]^ C'est mieux que la
vertu, l'innocence et l'honneur; C'est le cri du ciel même entendu sur la terre
: Aimons-nous, ô ma vie! Allons dans le mystère Cacher à l'œil humain
d'ineffables amours Qui n'auront d'autre fin que celle de nos jours. De notre
double vie épuisons les délices; Quand la mort dans nos dents vient briser
les calices, Qui sait quel est le sage ou quel est l'insensé. De celui qui l'a bu
tel que Dieu l'a versé, Ou qui, les refusant à sa soif assouvie, Au songe de la
mort sacrifia sa vie? Ce doute existât-il, je voudrais l'encourir. Une vie avec
toi, puis à jamais mourir! Une vie avec toi, puis l'enfer et ses flammes! Une
vie avec toi, puis la mort à nos âmes! Car cette horrible vie est un enfer sans
toi ; Le néant éternel y commence pour moi! Oui, c'en est fait, je fuis, je
t'arrache à ce monde; Je te rapporte au ciel (Od entend la cloche de la
chapelle, qui sonne Toffice du soir et appelle les jeunes prêtres aux stalles.)
Airain sacré qui gronde. Cri d'en haut qui m'appelle aux marches de ma
croix, Ah! mon cœur égaré se retrouve à ta voix. ŒLVR. COMI'.. — IV, i

290 JOCELYN. Comme des ailes d'ange en mon ciel balancées,
Tu chasses de mon front mes honteuses pensées; Tu refoules le crime avec
le désespoir Dans ce sein, qui renaît aux accents du devoir. De mes propres
sanglots il semble que tu pleures. Sympathique instrument de ces saintes
demeures, Que de poids d'un cœur lourd n'as-tu pas soulevé? Combien
d'âmes en peine à tes plans ont rêvé! Que d'aspirations, d'ardeurs
sanctifiées. Les anges à tes sons n'ont-ils pas confiées? Que de pesants
soupirs, de l'ombre du saint lieu, N'ont-ils pas remonté sur tes ailes à Dieu?
Et combien n'as-tu pas des saintes agonies Sonné pour la vertu les angoisses
finies? Tu chantes aux mortels l'aube et le soir des jours; Tu sais combien
du tenips les longs moments sont courts. Combien ce que la vie emporte sur
son aile Est sans comparaison avec l'heure éternelle. Encore un peu d'exil,
encore un peu de fiel, 0 mon âme^ et tes jours sonneront dans le ciel !
Marchons en attendant, marchons tête baissée. Comme un homme écrasé du
poids de sa pensée ! Au Dieu consolateur allons la confier. Ah ! lorsque l'un
pour l'autre on peut encor prier Au vaste sein de Dieu dont l'amour nous
rassemble. Se rencontrer en lui, n'est-ce pas être ensemble? Digitized by
Google

SIXIÈME ÉPOQUE. 291 De sa cellule, à Grenoble, 14 mai 1797.

Pour retremper mon âme au feu des saints parvis, Chez ces hommes de Dieu, depuis deux ans je vis; Mais l'aspect de leur paix, de leur béatitude. Ne peut de mon esprit dompter l'inquiétude. Que le fardeau des jours semble léger pour eux ! Comme, à tous leurs devoirs portant un front heureux, On sent que sans effort leur cœur vierge se sèvre! Le sourire du juste est toujours sur leur lèvre; Jamais rien de leur sein ne soulève un soupir. Ah! si comme eux, mon cœur, tu pouvais t'assoupir! Si l'apparition du passé qui se lève Pouvait de mon regard s'effacer même en rêve! Si l'ombre de ces murs pouvait me la cacher! Mais sur mes pas toujours elle semble marcher ; Mais sous chaque lambris, mais sous chaque colonne Je la vois qui descend, qui monte, qui rayonne; Et si, pour échapper au fantôme adoré, Je veux fermer les yeux, dans l'âme il est entré!.. O sommets de montagne! air pur! flots de lumière! Vents sonores des bois, vagues de la bruyère! Onde calme des lacs, flots poudreux des torrents, Où l'extase égarait mes yeux, mes sens errants. Digitized by Google

292 JOCELYN. Où d'un bras convulsif, au lieu de ces froids marbres, J'embrassais, en pleurant, les racines des arbres, Et, me collant au sol comme pour écouter. Je croyais sur mon cœur sentir Dieu palpiter ! Désert retentissant des bruits de la nature! Que mon âme, à l'étroit dans cette enceinte obscure. Pleurant son magnifique et premier horizon. Brise d'ardents soupirs les murs de sa prison ! Il me semble, ô mon Dieu, que ce toit qui m'écrase Rend plus lourde la vie et comprime l'extase; Que je respirerais plus librement ailleurs. Que le vent sécherait l'âcreté de mes pleurs. Et que l'air m'aiderait, comme il aide les aigles, A m' élever à Dieu, mieux que ces froides règles! Ces hommes sont heureux cependant sous ces lois ; Ils suivent sans détours leur route. Ah ! je le crois : Ils n'ont pas respiré l'air de feu des tempêtes ; L'ombre de ces arceaux couvrit toujours leurs têtes; De Dieu seul, de sa loi, leur souvenir est plein ; Ils n'ont point à couvrir un foyer dans leur sein, A tuer leur pensée, à tromper, à sourire En cachant dans leur main l'aspic qui la déchire ; Leur jour n'a pas une ombre, et leur cœur pas un pli : Mais moi. Seigneur, mais moi!... Mon Dieu, l'oubli, l'oubli

I Digitized by Google

SIXIÈME ÉPOQUE. 293 Même (naissdii, 25 juillet 1797. Ah I je me doutais bien que la fausse apparence Aurait jusqu'au tombeau terni notre innocence. Qu'on ne croirait jamais qu'en un même séjour Deux cœurs dans le désert, couvant deux ans l'amour, Se fussent conservés purs, seuls, sans autre garde Que l'œil toujours présent du Dieu qui les regarde ! Ce soupçon est écrit pour moi sur tous les fronts ; Leur sainte charité m'épargne les affronts : Mais, malgré la douceur que leur parole affecte. On voit qu'à leur vertu ma présence est suspecte. Qu'on me craint, qu'on m'évite, et que je suis pour eux Un objet de dégoût, conmie un pauvre lépreux. Partout où je parais, j'étends ma solitude ; Seul au pied des autels, aux. repas, à l'étude. Dans les délassements du soir plus seul encor. Dès que mon pas résonne au bout du corridor, La conversation cesse, et tout front est sombre; On se range, on s'écarte, on fait place à mon ombre ; Chacun devant mes yeux détourne un œil glacé. Et le bruit ne reprend qu'après que j'ai passé : Et moi, baissant la tête, et sans un cœur qui m'aime. Je passe en m' effaçant, tout honteux de moi-même. Oh I qu'un regard ami pourtant m'eût fait de bien ! Peut-être aussi mon cœur a-t-il voilé le mien ; Peut-être que la flamme en mon sein amortie A dévoré d'un jet toute ma sympathie, Digitized by Google

2M JOCEiLYN. Et que mon œil de marbre, incapable d'aimer.
Éteint tout sentiment qui voudrait s'allumer I Digitized by Goosie

SIXIÈME ÉPOQUE. 295 Août 1797. Grenoble. Uévêque enfin m'a dit : « J'abrège votre épreuve , Mon fils; de serviteurs ma pauvre église est veuve; La vieillesse, le glaive, ou l'infidélité. Des pasteurs de mon peuple , hélas ! ont limité Le nombre insufiisant déjà pour ses misères ; . L'herbe croît sur le seuil de tous mes presbytères ; Chaque jour de Tannée, une paroisse en deuil. Où l'enfance est sans père et la mort sans cercueil. Vient me redemander l'homme de l'Évangile. Je pourrais vous donner à choisir entre mille ; Mais vous n'ignorez pas, mon enfant, que sur nous Le monde, avec raison, veille d'un œil jaloux; Qu'il veut, pour toucher Dieu, les mains chastes des anges. Il a couru sur vous, mon fils, des bruits étranges: Je veux les ignorer. Votre fidélité, * Si vous fûtes un jour faible, a tout racheté. Le repentir, semblable au charbon d'Isaïe, En consumant le cœur renouvelle la vie» Mais l'ombre du passé ne doit jamais ternir Le ministre du ciel ; nul mortel souvenir Dans le prêtre de Dieu ne doit rappeler l'homme : Du seul nom de pasteur il convient qu'on le nomme Que son nom d'ici-bas dans l'autre soit perdu ; Qu'il paraisse du ciel à l'autel descendu, Et que l'éloignement, le mystère et la grâce. De ses pas dans la vie aient effacé la trace. Digitized by Google

296 JOCELTN. /» Il est, au dernier plan des Alpes habité, Un village à nos pas accessible en été, Et dont, pendant huit mois, la neige amoncelée Ferme tous les sentiers aux fils de la vallée. Là, dans quelques chalets sur les pentes épars. Quelques rares tribus de pauvres montagnards. Dans des champs rétrécis qu'ils disputent à Taigle, \ Parmi les châtaigniers sèment Forge et le seigle, Dont le pâle soleil de Tarrière-saison Laisse à peine le temps d'achever la moisson. Le Dieu de l'indigent vous donne ce royaume : Son autel est de bois, et n'a qu'un toit de chaume ; Mais mieux que sur l'autel de luxe éblouissant. Aux mains jointes du peuple et du prêtre il descend. Il se souvient encore que son humble lumière. Avant l'orgueil du temple, éclaira la chaumière; Et ces âmes des champs, toutes du même prix. Il vous les comptera là-haut. Allez, mon fils! » Digitized by Google

SIXIÈME ÉPOQUE 21)7 17 «eplembre 1797 J*irai^ j'attacherai
mon âme aux solitudes, J'écorcherai mes pieds dans des sentiers plus rudes.
Bénissez-moi, Seigneur! que mon cœur consumé Par Tamour, et puni pour
avoir trop aimé, Au foyer de Tautel s'éteigne et se rallume, Et d'un feu plus
céleste en mon sein se consume ; Mais pour aimer en vous, avec vous et
pour voug, Tous, au lieu d'un seul être, et cet être dans tous! Digitized by
Google

Digitized by Google

LETTRE A SA SŒUR Da village de YalDeige, mai 1798. Ma
sœur I Oh ! quel doux temps ce doux nom me rappelle I Xendre couple
buvant à la même mamelle, Que notre jeune mère, en se penchant sur nous,
Asseyait et berçait sur les mêmes genoux I Ma sœur! Oh! laisse-nioi
Teffacer pour l'écrire, Ce nom que mon regard n'est jamais las de lire. Ce
nom que j'écirais du soir au lendemain , Si je laissais mon cœur s'écrouler
sous ma main ! Oh I ce nom si longtemps muet à mon oreille , , Combien de
cendre éteinte en mon âme il réveille ! Toute cette moitié froide et morte du
cœur Retrouve à ce doux nom son monde intérieur, Digitized by Google

300 JOCELYN. Monde de sentiment, d'amour et d'innocence, Où, comme en un berceau, Dieu couve notre enfance; Dont le regret cuisant nous poursuit ; où plus tard L'œil se voile de pleurs en tournant un regard. Ma mère ! Est-il bien vrai ? Dieu nous rend notre mère (Les vents ont sous sa voile aplani l'onde amère). Toi, ton mari, vous tous ! tous rendus par les flots; Plus, trois petits enfants pendant l'exil éclos, Comme ces passereaux que dans notre jeune âge Nous trouvâmes un jour sous l'arbre après l'orage , Que du rameau cassé notre main recueillit, Et qu'en ton tablier tu rapportas du nid. Mais tu ne m'as pas dit assez sur eux, sur elle, Oh ! sur elle surtout ! Ma mémoire fidèle La voit bien & travers le lointain souvenir. Telle qu'à mon départ je la vis me bénir. Telle qu'une exceptée, aucune créature Ne me laissa dans l'œil plus céleste figure. Mais, dis-moi, rien n'a-t-il changé sur ses beaux traits ? Le temps, le long exil, ses soucis, ses regrets. Des vents plus froids ont-ils passé sur ce visage Sans laisser, comme au ciel, trace de leur passage ? Son œil a-t-il toujours ce tendre et chaud rayon Dont nos fronts ressentaient la tiède impression ? Sur sa lèvre attendrie et pâle, a-t-elle encore Ce sourire toujours mourant ou près d'éclorc ? Son front a-t-il gardé ce petit pli rêveur Que nous baisions tous deux pour l'effacer, ma sœur. Quand son âme, le soir, au jardin, recueillie, Nous regardait jouer avec mélancolie ? Digitized by Google

SIXIEME EPOQUE. 301 Les séparations et les longs désespoirs
N'ont-ils pas éclairci, dis-moi, ses cheveux noirs, Ni blanchi sur son front
ces deux boucles de soie Où sa tempe pensive et profonde se noie ? Sa voix
a-t-elle encore ce doux timbre d'argent, Ces caresses de sons sur des lèvres
nageant. D'où notre nom tombait et résonnait si tendre, Que souvent ma
pensée en rêve croit l'entendre? Et puis te serre- t-elle encor contre son sein,
Ainsi qu'elle faisait quand il était trop plein ? Du matin et du soir sa pieuse
caresse. Ma sœur, te donne-t-elle aussi la même ivresse? Sens-tu, rien qu'à
poser ton front sur ses genoux. Ces extases du ciel qui descendaient sur
nous?... Mon amour t'interroge avec inquiétude; Car les traits de sa main
dont j'ai tant l'habitude. Dans ce peu de mots d'elle à ta lettre ajouté.
Tromperaient l'œil d'un fils; j'aurais presque douté. Si la main ne s'était
révélée aux paroles. « Tu te fais, diras-tu, des symptômes frivoles! » Peut-
être; mais à l'œil longtemps sevré d'un fils, Hélas ! tout est s^'mptôme et
peur, tout est sans prix ; Il veut tout retrouver d'une tête si chère ! Le
moindre trait de plume, ah ! c'est encor sa mère! S'il voit dans l'écriture un
signe de langueur. Il craint qu'un changement n'altère aussi le cœur. Que ces
traits affaîssés, que son œil étudie. Ne révèlent au fond tristesse ou maladie.
Dis-moi que de sa main celte altération N'était que du bonheur la tendre
émotion ! Digitized by Google

302 JOCELYN. Et maintenant il faut que ma plume décrive La demeure sauvage où Dieu veut que je vive. Vous devez, dites- vous, savoir où me trouver, Quand d'un frère ou d'un fils votre cœur veut rêver. Afin qu'en se cherchant, nos âmes réunies Hantent les mêmes bords, vivent des mêmes vies. O mes anges absents, suivez-moi donc des yeux ; Je vais vous raconter la maison et les lieux. Sur un des verts plateaux des Alpes de Savoie, Oasis dont la roche a fermé toute voie. Où l'homme n'aperçoit, sous ses yeux effrayés. Qu'abîme sur sa tête et qu'abîme à ses pies, La nature étendit quelques étroites pentes Où le granit retient la terre entre ses fentes. Et ne permet qu'à peine à l'arbre d'y germer, A l'homme de gratter la terre et d'y semer. D'immenses châtaigniers aux branches étendues Y cramponnent leurs pieds dans les roches fendues. Et pendent en dehors sur des gouffres obscurs. Comme la giroflée aux parois des vieux murs ; On voit à mille pieds, au-dessous de leurs branches, La grande plaine bleue avec ses routes blanches. Les moissons jaune d'or, les bois comme un point noir. Et les lacs renvoyant le ciel comme un miroir ; La toise de pelouse, à leur ombre abritée. Par la dent des chevreaux et des ânes broutée, Épaissit sous leurs troncs ses duvets fins et courts. Dont mille filets d'onde humectent le velours, Digitized by Google

SIXIEME EPOQUE. 303 Et pendant le printemps, qui n'est qu'un court sourire, Enivre de ses fleurs le vent qui les respire. Des monts tout blancs de neige encadrent l'horizon, Comme un mur de cristal, de ma haute prison, ,Et, quand leurs pics sereins sont sortis des tempêtes. Laissent voir un pan bleu de ciel pur sur nos têtes : On n'entend d'autre bruit, dans cet isolement, Que quelques voix d'enfants, ou quelque bêlement De génisse et de chèvre au ravin descendues. Dont le pas fait tinter les cloches suspendues ; Les sons entrecoupés du nocturne Angélus, Que le père et l'enfant écoutent les fronts nus. Et le sourd ronflement des cascades d'écume. Auquel, en l'oubliant, l'oreille s'accoutume. Et qui semble, fondu dans ces bruits du désert, La basse sans repos d'un étemel concert. Les maisons, au hasard, sous les arbres perchées. En groupes de hameaux sont partout épanchées. Semblent avoir poussé, sans plans et sans dessein. Sur la terre, avec l'arbre et le roc de son sein ; Les pauvres habitants, dispersés dans l'espace, Ne s'y disputent pas le soleil et la place. Et chacun sous son chêne, au plus près de son champ, A sa porte au matin et son mur au couchant. Des sentiers où des bœufs le lourd sabot s'aiguise Mènent de l'un à l'autre, et de là vers l'église, Dont depuis deux cents ans à tous ces pieds humains Le baptême et la mort ont frayé les chemins. Elle s'élève seule au bout du cimetière Avec ses murs épais et bas, verdis de lierre. Digitized by Google

304 JOCELYN. Et ses ronces grimpant en échelle, en feston,
Jusqu'au chaume moussu qui lui sert de fronton. On ne peut distinguer cette
chaumière sainte Qu'au plus grand abandon du petit champ d'enceinte, Où
le sol des tombeaux, par la mort cultivé, N'offre qu'un tertre ou deux tous
les ans élevé, Que recouvrent bientôt la mauve et les orties. Premières fleurs
toujours de nos cendres sorties. Et qu'à l'humble clocher qui surmonte les
toits, Et s'ouvre aux quatre vents pour répandre sa voix. Ma demeure est
auprès ; ma maison isolée Par l'ombre de l'église est au midi voUée, Et les
troncs des noyers qui la couvrent du nord Aux regards des passants en
dérobent l'abord. Des quartiers de granit que nul ciseau ne taille, Tels que
l'onde les roule, en forment la muraille: Ces blocs iiTéguliers, noircis par
les hivers. De leur mousse natale y sont encor couverts ; La joubarbe, la
menthe, et ces fleurs parasites Que la pluie enracine aux parois décrépites,
Y suspendent partout leurs panaches flottants , Et les font comme un pré
reverdir au printemps. Trois fenêtres d'en haut, par le toit recouvertes. Deux
au jour du matin, l'autre au couchant, ouvertes. Se creusant dans le mur
comme des nids pareils. Reçoivent les premiers et les derniers soleils ; Le
toit, qui sur les murs déborde d'une toise, A pour tuiles des blocs et des
pavés d'ardoise Que d'un rebord vivant le pigeon bleu garnit. Et sous les
soliveaux l'hirondelle a son nid. Pour défendre ce toit des coups de la
tempête. Des quartiers de granit sont posés sur le faite ; Digitized by
Google

SIXIÈME ÉPOQUE. 305 Et, faisant ondoyer les tuiles et les bois,
Au vol de Touragan ils opposent leur poids. Bien que si haut assise au
sommet d'une chaîne, Son horizon borné n'a ni grand ciel, ni plaine:
Adossée au penchant d'un étroit mamelon. Elle n'a pour aspect qu'un
oblique vallon Qui se creuse un moment conmie un lac de verdure. Pour
donner au verger espace et nourriture ; Puis, reprenant sa pente et s'y
rétrécissant, De ravins en ravins avec les monts descend. Les troncs noirs
des noyers, un pan de roche grise, L'herbe de mon verger, les murs nus de
Téglise, Le cimetière avec ses sillons et ses croix. Et puis un peu de ciel,
c'est tout ce que je vois. Mais combien au regard du peintre et du poète. En
vie, en mouvement, la nature rachète Ce qu'elle a refusé d'espace à l'horizon
! Une cascade tombe au pied de la maison , Et le long d'une roche, en nappe
blanche et fine, Y joue avec le vent, dont un souffle l'incline; Y joue avec le
jour, dont le rayon changeant Semble s'y dérouler dans ses réseaux d'argent.
Et par des rocs aigus, dans sa chute brisée, Aux feuilles du jardin se suspend
en rosée. Légère, elle n'a pas ce bruit tonnant et sourd Qu'en se précipitant
roule un torrent plus lourd ; Elle n'a qu'une plainte intermittente et douce.
Selon qu'elle rencontre ou la pierre ou la mousse, Que le vent faible ou fort
la fouette à ses parois. Lui prête ou lui retire ou lui rend plus de voix ;
ŒOVR. COMPL. — IV. 20 Digitised by Google

306 JOCELYN. Dans les sons inégaux que son onde module,
Chaque soupir de l'âme en note s'article : Harpe toujours tendue, où le vent
et les eaux Rendent dans leurs accords des chants toujours nouveaux, Et qui
semble la nuit, en ces notes étranges. L'air sonore des cieux froissé du vol
des anges. Maintenant vous avez mon horizon dans l'œil : Demain vous
passerez, ma sœur, mon pauvre seuil. Digitized by Google

SUITE DE LA LETTRE A SA SCEUR Vaineige, 3 mai 1798. Une cour le précède , enclose de une haie Que ferme sans serrure une porte de claie. Des poules, des pigeons, deux chèvres, et mon chien. Portier d'un seuil ouvert et qui n'y garde rien, Qui jamais ne repousse et qui jamais n'aboie. Mais qui flaire le pauvre et l'accueille avec joie; Des passereaux montant et descendant du toit. L'hirondelle rasant l'auge où le cygne boit; Tous ces hôtes, amis du seuil qui les rassemble. Famille de l'ermite, y sont en paix ensemble; Digitized by Google

30S JOCELYN. Les uns couchés à Tombre en un coin du gazon,
D'autres se réchauffant contre un mur au rayon; Ceux-ci léchant le sel le
long de la muraille, Et ceux-là becquetant ailleu^s Therbe ou la paille ;
Trois ruches au midi sous leurs tuiles ; et puis Dans Tangle, sous un arbre,
au nord, un large puits Dont la chaîne rouillée a poli la margelle, Et qu'une
vigne étreint de sa verte dentelle : Voilà tout le tableau. Sept marches
d'escalier Sonore, chancelant, conduisent au palier. Qu'un avant-toit défend
du vent et de la neige , Et que de ses réseaux un vieux lierre protège; Là,
suspendus le jour au clou de mon foyer. Mes oiseaux familiers chantent
pour m'égayer. Jusqu'ici, grâce aux lieux, au ciel, à la nature, Ton doux
regard de sœur sourit à ma peinture ; Ta tendre illusion dure encor : mais,
hélas! Si tu veux la garder, ô ma sœur, n'entre pas!... Mais non, poi^u* vos
deux cœurs je n'ai point de mystère Pourrais-je devant vous rougir de ma
misère? Entrez, ne plaignez pas ma riche pauvreté: Ces miu-s ne sentent pas
leiu- froide nudité! Des travaux journaliers voilà d'abord l'asile. Où le feu
du foyer s'allume, où Marthe file; Marthe, meuble vivant de la sainte
maison. Qui suivit dans le temps son vieux maître en prison. Pauvre fille, à
ces murs trente ans enracinée. Partageant leur prospère ou triste destinée.
Me servant sans salaire et pour l'honneur de Dieu , Surveillant à la fois la
cure et le saint lieu. Digitized by Google

SIXIÈME ÉPOQUE. 309 Et qui, voyant de Dieu l'image dans son maître. Croit s'approcher du ciel en vivant près du prêtre; Quelques vases de terre, ou de bois, ou d'étain, Où de Marthe attentive on voit briller la main ; Sur la table un pain noir sous une nappe blanche, Dont chaque mendiant vient dîner une tranche. Des grappes de raisin que Marthe fait sécher. De leur pampre encor vert décorent le plancher; La sève en hiver même y jaunit leiu's grains d'ambre. De ce salon rustique on passe dans ma chambre; C'est celle dont le mur. s'éclaire du couchant. Tu sais que pour le soir j'eus toujours du penchant, Que mon âme un peu triste a besoin de lumière, Que le jour dans mon cœur entre par ma paupière. Et que j'aimais tout jeune à boire avec les yeux ! Ces dernières lueurs qui s'éteignent aux cieux. / La chaise où je m'assieds, la natte où je me couche, La table où je t'écris, l'âtre où fume une souche. Mon bréviaire vêtu de sa robe de peau. Mes gros souliers ferrés, mon bâton, mon chapeau. Mes livres pêle-ipéle entassés sur leur planche. Et les fleurs dont l'autel se pare le dimanche. De cet espace étroit sont tout l'ameublement. Tout! oh non! J'oubliais son divin ornement. Qui surmonte tout seul mon humble cheminée. Ce Christ, les bras ouverts et la tête inclinée. Cette image de bois du Maître que je sers. Céleste ami, qui seul me peuple ces déserts; Qui, lorsque mon regard le visite à toute heure, Me dit ce que j'attends dans cette âpre demeure. Et, recevant souvent mes larmes sur ses pies. Fait resplendir sa paix dans mes yeux essuyés. Digitized by Google

310 JOCELYN. Ce Christ! tu le connais; c'est celui que ma mère
Colla dans Tagonie aux lèvres de mon père; C'est celui que, plus tard, moi-
même en un grand jour Au pur sang d'un martyr je teignis à mon tour.
D'autres lèvres encore il conserve la trace, Et Dieu sait de combien de pitié
je l'embrasse!... Digitized by Google

SUITE DES LETTRES A SA SŒUR Vdlneige, 4 mai 1798. Tu me demanderas de quoi j[^]existe ici! Je me le demandai, moi, bien souvent aussi. Mais pour Thomme et l'oiseau la Providence est grande. De Tautel relevé la volontaire offrande, Ces âmes qui, cherchant une voix pour prier, A défaut d'ange, hélas! nous glissent leur denier; Les époux qu'on bénit, les enfants qu'on baptise, Ces dîmes du bonheur que l'on jette à l'église. Quelques fonds que l'évêque adresse à ses curés. Le jardin, le verger, quelques arpents de prés, Digitized by Google

312 JOCELYN. Les châtaignes, les noix, de petits coins de terre
Que je bêche moi-même autour du presbytère , Suffisent amplement pour
moi, Marthe, et le chien. A la table frugale il ne nous manque rien : Le lait
^e mon troupeau, le. vin blanc de mes treilles. Les fruits de mes pommiers,
le miel de mes abeilles, Tout abonde; le pain y cuit pour l'indigent, Et
Marthe dans l'armoire a même un peu d'argent. Qui m'eût dit qu'un peu d'or
me ferait tant de joie? Je n'en ai pas besoin, prenez, je vous l'envoie!...
Digitized by Google

SUITE DES LETTRES A SA SOEUR 5 mai 179 Voulez-vous
maintenant, ô mes anges, savoir Comment je fais toucher le matin et le soir,
Et par quelle insensible et monotone chaîne Le jour s'unit au jour, et forme
la semaine? Ah I chaque heure le sait quand elle s'accomplit. \La cloche
avant le jour m'arrache de mon lit :\ Je crois entendre, au son de sa voix
balancée. L'ange qui du sommeil appelle ma pensée, Et lui donne à porter
son fardeau pour le jour. Je convoque à l'autel les maisons d'alentour:
Digitized by Google

314 JOCELYN. Des vieillards, des enfants, quelques pieuses femmes, Ceux qui sentent de Dieu plus de soif dans leurs &mes, D'un cercle rétréci m'entourent à genoux : Le Dieu des humbles fois descend du ciel sur nous. Combien la sainte aurore et ses voûtes divines Entendent de soupirs s'échapper des poitrines, Et d'aspirations de terre s'élancer! Et combien il est doux, ô ma sœur, de penser Que tous ces poids du cœur que cette heure soulève. Sur ses propres soupirs au ciel on les élève; Qu'à chacun à leur place on rapporte un saint don. Grâce, miséricorde, amour, paix ou pardon; Que l'on est l'encensoir où tout cet encens brûle. Et la corbeille pleine oii le pain qui circule. Symbole familier du céleste aliment. Va nourrir tout ce peuple avec un pur froment I Du Maître en peu de mots j'explique la parole : Ce peuple du sillon aime la parabole, Poème évangélique, où chaque vérité Se fait image et chair par sa simplicité. Lorsque j'ai célébré le pieux sacrifice, J'enseigne les enfants, je me fais leur nourrice; Je donne goutte à goutte à leurs lèvres le lait D'une instruction simple et tendre, et qui leur plaît. Je rentre; et, du matin la tâche terminée, A ma table, de fruits et de lait couronnée, Je m'assieds un moment, comme le voyageur Qui s'arrête à moitié du joiu* et reprend cœur. Le reste du soleil , dans mes champs je le passe A ces travaux du corps dont l'esprit se délasse ; A fendre avec la bêche un sol dur; à semer L'orge qu'un court été pressera de germer; A faucher mon pré mûr pour ma blonde génisse; A délier la gerbe afin qu'elle jaunisse; Digitized by Google

SIXIÈME ÉPOQUE. 315 A faire à chaque plante, à son heure,
pleuvoir En insensible ondée un pesant arrosoir; Car de l'homme à la fois
cette terre réclame La sueur de son front et la sueur de l'âme. Le soir, quand
chaque couple est rentré du travail , Quand le berger rassemble et compte
son bétail , Mon bréviaire à la main, je vais de porte en porte. Au hasard et
sans but, comme le pied me porte; M' arrêtant plus ou moins un peu sur
chaque seuil ; A la femme, aux enfants, disant un mot d'accueil; Partout
portant un peu de baume à la souffrance. Aux corps quelque remède, aux
âmes l'espérance. Un secret au malade, aux partants un adieu. Un sourire à
chacun, à tous un mot de Dieu. Ainsi passe le jour, sans trop peser sur
l'heure. Mais quand je rentre seul dans ma pauvre demeure. Que ma porte
est fermée, et que la longue nuit. Excepté dans ma tempe, a fait tomber tout
bruit, Ah! ma sœur, c'est alors que mon âme blessée Sent son mal, et
retourne en saignant* sa pensée. Comme on retourne en vain le fiévreux
dans son lit; C'est alors qu'une image ou l'autre me poursuit; Que vous
m'apparaissez, vous, ma sœur et ma mère. Avec tout ce qui rend l'absence
plus amère. Avec vos traits si doux, avec vos douces voix, ' Vos tendresses,
vos mots, vos baisers d'autrefois; Et que de ce passé la présence est si forte.
Que je vous tends les bras, que mon âme m'emporte Vers vous, et dans le
sein d'autre fantôme cher; Que je crois vous revoir, vous parler, vous
toucher, Et qu'en ne retrouvant qu'un chevet solitaire. Mon cœur comme en
tombant s'écrase contre terre. Digitized by Google

316 JOCELYN. Alors, pour m'arracher par force à ce transport.
Pour desserrer les dents du serpent qui me mord. Le front brûlant, collé sur
ma table de chêne, J'attache mon esprit, comme avec une chaîne, A ces
livres usés du regard qui les lit. Où le jour de ma lampe en m' éclairant pâlit
Comme un esprit du doute et de la solitude^ J'enivre ma raison de science et
d'étude : Tantôt, dans ces débris que l'histoire a laissés Comme de§ siècles
morts les pas presque effacés. Je cherche à retrouver les traces d'une route,
Ce vain fil qui se brise entre les mains du doute. Ce long dessein de Dieu
qui mène les humains. Fait de leurs monuments la fange des chemins.
Dissipe leur empire et leur foi comme un rêve , Sur leur propre monceau de
débris les élève, Et du dogme et du temps, qui ne croit plus finir, Ne fait
qu'un marchepied pour l'obscur avenir. Mais ce fil dans mes mains se
brouille, à chaque haleine. Dans l'énigme de Dieu 'dont chaque page est
pleine; Des choses, des esprits l'étemel mouvement N'est pour nous que
poussière et qu'éblouissement : Le mystère du temps dans l'ombre se
consomme; Le regard infini n'est pas dans l'œil de l'honmie, Et devant Dieu,
caché dans sa fatalité, Notre seule science est notre humilité I Tantôt, las de
sonder ces obscures merveilles. Je livre aux bai*des saints mon âme et mes
oreilles; J'écoute avec le cœur ces cœurs mélodieux • Qui, se brisant à terre
en retombant des cieux,\ En soupirs immortels sur la harpe éclatèrent, / i Et
pour diviniser leurs plaintes les chantèrent. / Digitized by Google

SIXIÈME ÉPOQUE. 317 Oh! de rhumanité ces hommes sont la
 voix; Les mots harmonieux s'ordonnent à leur choix Comme au signe de
 Dieu s'ordonnent ses ouvrages, Et vibrent en musique ou brillent en images;
 Leurs vers ont des échos cachés dans notre cœur; Ils versent aux soucis
 cette molle langueur. Cet opium divin que, dans sa soif d'extase, Le rêveur
 Orient puise en vain dans son vase : ^ Mais eux, l'ange des vers leur apporte
 aux autels, Pour s'enivrer de Dieu, des rêves immortels! Ils versent goutte à
 goutte en mon âme attendrie, Comme un sommeil du ciel, leur tendre
 rêverie; Mon songe, enfant des leurs, les suit; et quelquefois, Connue une
 voix qui chante entraîne une autre voix. Ma lèvre, s^abreuvant aux flots de
 leurs ivresses. Se surprend à chanter avec eux ses tristesses. Plus souvent,
 desséché par mon affliction. Je trempe un peu ma lèvre à Vlmuation^ Livre
 obscur et sans nom, humble vase d'argile. Mais rempli jusqu'au bord des
 sucres de l'Évangile, Où la sagesse humaine et divine, à longs flots. Dans le
 cœur altéré coulent en peu de mots ; Où chaque âme, à sa soif, vient, se
 penche, et s'abreuve Des gouttes de sueur* du Christ à son épreuve ;
 Trouve, selon le temps, ou la peine ou l'effort. Le lait de la mamelle ou le
 pain fort du fort ; Et, sous la croix où l'homme ingrat le crucifie, (Dans les
 larmes du Christ boit sa philosophie U..) Ainsi lisant, priant, écrivant toi*
 à tour, Tantôt le cœur trop plein et débordant d'amour. Tantôt frappant mon
 sein sans que l'onde en jaillisse. Ne trouvant qu'une lie au fond de tout
 calice. Puis regardant fumer ma lampe qui pâlit. Puis tombant à genoux sur
 les bords de mon lit. Digitized by Google

318 JOCKLYN. Mouillant de pleurs mes draps qu'entre mes dents
je froisse. En sanglots étouffés comprimant mon angoisse ; Puis, quand du
coup au cœur tout le sang a coulé. Relevant vers la croix un regard consolé,
Ouvrant mes deux volets pour respirer à Taise Les brises de la nuit dont la
fraîcheur m'apaise , Lç front pâle et terni d'une moite sueur, /Tans mes
veilles sans fin je ressemble, ô ma sœur, A ce Faust enivré des philtres de
l'école. De la science humaine éblouissant symbole, Quand dans sa sombre
tour, parmi ses instruments. On Tentendait causer avec les éléments. Et
qu'au lever du jour, dans son laboratoire, On ne retrouvait plus qu'un peu de
cendre noire. Hélas ! si ce n'était la grâce du Seigneur, Que retrouverait-on
le matin dans mon cœur? Oui, c'est Faust, ô ma sœur ! mais dans ces nuits
étranges, Au lieu d'esprits impurs, consolé par les anges I Oui, c'est Faust, ô
ma sœur ! mais Faust avec un Dieu. Que de choses encor! La cloche sonne,
adieu. (Un grand nombre de pages manquaient ici au manuscrit.) Digitized
by Goosie

SEPTIÈME ÉPOQUE Digitized by Google

Digitized by Google

SEPTIÈME ÉPOQUE Du village de sa naissance, 3 juillet 1800.
Pressentiments secrets, malheur senti d'avance, Ombre des mauvais jours
qui souvent les devance. Instincts qui de ma mère annonciez le trépas, Je
vous croyais trop peu : vous ne me trompiez pas î Dans quel état, ô ciel I
mes yeux l'ont retrouvée! Hélas I par ma présence un moment soulevée, La
vie, en concentrant trop d'amoiu* dans son cœur, Semble avoir décimé les
jours de sa langueur ; De jeunesse et d'amour cette âme encor si pleine Tarit
sous chaque aurore et tremble à chaque haleine ; ŒOVR, COMPL. — IV.
21 Digitized by Google

322 JOCELYN. Elle ne compte plus que soleil à soleil ; Et lorsque nous baisons ce front pâle au réveil, Je ne puis de longtemps en détacher ma lèvre, Car je sens qu'il m'échappe et que la mort me sèvre. Que le dernier anneau du cœur va se briser, Il ne tient plus peut-être, hélas! qu'à ce baiser!... Elle a voulu revoir ce ciel de son enfance. Revenir et mourir au lieu de sa naissance. Paris était pour elle un séjour étranger. Son exil à ses yeux n'avait fait que changer : Cette ville banale était pour elle amère. Ah ! la seule patrie est, pour l'œil d'une mère. Aux lieux où lui sourit, où l'aima son époux. Où son doux premier-né grandit sur ses genoux. Où ces anges gardiens du printemps de la fenmie Laissèrent en partant leur rayon dans son âme ! Que ce séjour pourtant a d'angoisse à ses yeux ! Revenir étrangère aux champs de ses aïeux, Pauvre et nue au village où son humble opulence Des détresses du pauvre était la providence ! De ceux qu'on reconnaît voir les yeux se baisser ; D'autres se détourner, de peur de vous blesser ; D'autres, nouveaux venus, en secouant leurs têtes. D'un air indifférent demander qui vous êtes. Louer ime chaumière en un coin du hameau. Pour respirer un peu de l'air de son berceau ; Jeter un œil furtif, de là, sur la demeure Dû l'on naquit, sur l'herbe ou l'arbre qui vous pleure; Craindre qu'on vous impute à crime ce coup d'œil ; Se détourner, de peur d'en rencontrer le seuil ; Digitized by Google

SEPTIÈME ÉPOQUE. 323 Et n'avoir pour jardin, pour abri, pour
ombrage, . Que la ronce qui traîne aux sentiers du village, Ou Tarbre
sépulcral, le séculaire ormeau. Dont Tombre que Ton fuit n'appartient qu'au
tombeau. Et qui voit tous les soirs, au cercueil de famille, S'asseoir un fils
avec une mère et sa fille: Voilà pourtant sa vie et la nôtre en ce lieu. Oh I
courage, ô mon cœur! la patrie est en Dieu! Digitized by Google

324 JOCELYN. Même lieu, 18 juillet 1800. Qu'après avoir pleuré, comme morte, la femme A qui, jeune, on donna les prémices de Tâme, Des bords lointains du monde à son toit revenu, On la trouve vivante au bras d'un inconnu; Entre Tétonnement, la douleur et la joie. Le cœur plein et serré dans ses larmes se noie. S'interroge soi-même, et frémit de savoir Lequel est plus affreux de perdre ou de revoir. Ainsi, cette maison que j'avais tant pleurée, Que je me figurais des flammes dévorée. Elle est encor debout... mais pour nous repousser I Ce seuil qui fut à nous, nous n'osons le passer; Et mon cœur déchiré, que ce souvenir tue. Ne sait s'il l'aime mieux intacte qu'abattue I Digitized by Google

SEPTIÈME ÉPOQUE. 315 Même lieu, 10 juillet. Hier, fatale idée ! elle conçut Tenvie De revoir pas à pas la scène de sa vie, La maison, le jardin, et de tout parcourir. D'y revivre un moment, fallût-il en mourir ! Ma sœur et moi, cédant à tout par complaisance. Du nouveau possesseur épiâmes l'absence. Et, profitant de l'heure, appuyée à nos bras, . Jusqu'au seuil de l'enclos nous traînâmes ses pas. Le concierge, attendri par ces deux voix de femmes. Ouvrit furtivement la porte, et nous entrâmes. Soit confiance en nous, soit par cette pudeur Qu'ainsi que l'innocence inspire le malheur, Cet homme, retournant à ses travaux champêtres. Du jardin, du logis, sembla nous laisser maîtres. Oh ! que son sentiment soit béni dans son cœur ! Ma mère, dont la joue avait repris couleur. Ma mère, dont la force, un moment ranimée. Empruntait de la vie à cette terre aimée. Parcourant du regard et le ciel et les lieux , Voyait tout son passé remonter sous ses yeux ; Le nuage des pleurs qui flottaient sur sa vue Laissait à chaque aspect percer son âme émue. Elle nous entraînait partout d'un pas rêveur. Montrait du doigt de loin chaque arbre, chaque fleur ; Voulait s'en approcher, les toucher, reconnaître S'ils ne frémiraient pas sous l'œil qui les vit naître ; Digitized by Google

326 JOCELYN. Voir de combien de mains avaient grandi leurs troncs, Les comparer de Tceil conune alors à nos fronts , En froisser une feuille, en cueillir une branche; Appeler par son nom chaque colombe blanche Qui, partant de nos pieds pour voler sur les toits, Rappelaient à son cœur nos ramiers d'autrefois; Écouter si le vent dans l'herbe ou la verdure. L'onde dans la rigole, avaient même murmure; Éprouver si le mur de la chère maison Renvoyait aussi tiède au soleil son rayon ; Ou si l'ombre du toit, sur son vert seuil de mousse, Au penchant du soleil s'allongeait aussi douce. . C'était à chaque chose une exclamation, Un soupir, puis un mot de résignation. Puis de son bras au nôtre une étreinte plus vive Qui trahissait l'élan d'une âme convulsive. Enfin de la demeure ouverte, d'un coup d'œil Et d'un élan rapide elle franchit le seuil ; Elle nous entraîna d'un pas involontaire Dans toute la maison , comme en un sanctuaire Qu'elle semblait fouler avec recueillement. N'osant ni respirer, ni faire un mouvement, Comme si du passé l'image tendre et sainte Devait au moindre bruit s'enfuir de cette enceinte. Dans notre toit d'enfant presque rien de changé ; Le temps, si lent pour nous, n'avait rien dérangé : C'était toujours la salle ouvrant sur la pelouse , Le réduit qu'obscurcit la liane jalouse, La chambre maternelle où nous vînmes au jour. Celle de notre père, à côté, sur la cour; Ces meubles familiers qui d'une jeune vie, Sous notre premier toit, semblent faire partie, Digitized by Google

SEPTIÈME ÉPOQUE. 327 Que Ton a toujours vus, connus, aimés, touchés; Cette première couche où Dieu nous a couchés, Cette table où servait la mère de famille, Cette chaise où la sœur, travaillant à l'aiguille Auprès de la fenêtre en cet enfoncement. Sous ses cheveux épars penchait son front charmant ; Sur les murs décrépits ces deux vieilles gravures Dont les regards étaient toujours sur nos figures; Et, près du vieux divan que la fleur nuançait, Uestrade où de son pied ma mère nous berçait. Tout était encor là, tout à la même place ; Chacun de nos berceaux avait encor sa trace ; Chacun de nous touchait son meuble favori, Et, comme s'il avait compris , jetait un cri. Mais ma mère entr' ouvrant la chambre paternelle. Et nous poussant du geste : c A genoux, nous dit-elle, » Enfants! Voilà le lit où votre père est mort! » Puis tombant elle-même à genoux sur le bord. Et des mains embrassant le pilier de la couche, Comme nous en pleurant elle y colla sa bouche ; Ses larmes sur le bois ruisselaient à grands flots. Et la chambre un moment fut pleine de sanglots... Mais des pieds de chevaux dans la cour résonnèrent. Le marteau retentit et les cloches sonnèrent. A ce bruit tout à coup reprenant nos esprits. Et comme des voleurs craignant d'être surpris. Emportant dans mes bras ma mère évanouie, Dont cette émotion venait d'user la vie , Dérobés aux regards par le mur de jasmin. Je regagnai tremblant la porte du chemin, Soutenant sur mon cœur ma mère à demi morte ; Et, dans le moment même où la secrète porte

Digitized by Google

328 JOCELYN. Se fermait doucement sous la main de ma sœur,
J'entendis les enfants du nouveau possesseur, Sortant de la maison en
joyeuse volée. Courir de haie en haie et d'allée en allée, Et leurs cris de
bonheur monter et retentir Sur les pas de la mort, qui venait d'en sortir.
Digitized by Google

SEPTIÈME ÉPOQUE- 32» Même jour, le soir. O vraie et
lamentable image de la vie ! La joie entre par où la douleur est sortie ; Le
bonheur prend le lit d'où fuit le désespoir ; A ce qui naît le jour, Dieu fait
place le soir. La coupe de la vie a toujours même dose ; Mais une main la
prend quand Tautre la dépose, Hélas ! et si notre œil pouvait parfois sonder
Ces coupes de bonheur qui semblent déborder, Ne trouverions-nous pas que
chaque joie humaine Des cendres et des pleurs d'un autre est toujours
pleine? "n y Digitized by Google

330 JOCELYN. 19 jallletmo» C'en est donc fait! ma mère.,. Ah!
ce dernier effort De sa vie expirante a brisé le ressort ! 0 nuit de l'agonie et
de la délivrance, Écris-toi dans mon âme en larmes d'espérance ! Je veillais,
en priant, seul, au bord de son lit. L'étoile du matin parut ; elle me dit : «
Courage, mon enfant! Je sens que je vous quitte ; » De ses derniers élans
mon cœur pour vous palpite ; » Avant que cette étoile ait pâli dans le jour, »
Je vous embrasserai de l'éternel séjour ! » Oh ! réjouissez-vous ! les vrais
jours vont m'éclore. j» Pourtant sur cette terre embrassons-nous encore : 3
Va réveiller ta sœur!... Non, Dieu me le défend. » Écoute : dans son sein
elle porte un enfant. » Cette heure d'agonie à voir est trop cruelle : » Il faut
la lui sauver pour son fruit et pour elle ; » Il faut laisser ce voile entre elle et
le trépas ; » Et mon dernier baiser, tu le lui donneras ! » Tu sais quels saints
devoirs ce grand moment réclame : > Accomplis-les, mon fils, je te livre
mon âme! » Va, tu n'es plus pour moi que le prêtre de Dieu. » Que béni soit
Celui qui du suprême adieu M'adoucit à ce point l'heure toujours amère, Et
fait ouvrir le ciel par le fils à la mère! Digitized by Google

SEPTIÈME ÉPOQUE. 331 Vous en fûtes témoins, anges du Dieu vivant! Et si mon faible cœur se révolta souvent ; Si, trouvant le joug lourd et le devoir austère, Je traînai comme un poids mon sacré caractère, De tout ce quMci-bas j'avais sacrifié. Ah! par ce seul moment je me sentis payé. Puisque Dieu permettait que par ce sacrifice ^ Cette mort pour ma mère adoucît son calice. J'allumai ces flambeaux de la dernière nuit. Double image du jour qui commence et qui fuit ; Dans le vase caché de l'humble Eucharistie Des mourants, à sa voix, j'allai puiser l'hostie; Et, penché sur son front, de ma tremblante main, Tout mouillé de mes pleurs je lui rompis le pain. La splendeur de sa foi rayonnait dans la chambre ; Du chrême des mourants je touchai chaque membre, Ce front où mes baisers voulaient suivre mes doigts. Ces flancs qui sur son cœur m'avaient couvé neuf mois. Ces bras qui, m'entourant, tout petit, de tendresse. M'avaient fait tant de fois un berceau de caresse ; Ces pieds qui les premiers frayèrent mon chemin. Dont toute trace allait disparaître demain ! Absorbée et présente à chaque grand symbole. Quand tout fut accompli , reprenant la parole : « Jocelyn, me dit-elle, encore, encore un don! » — Et lequel, ô ma mère? — Oh! mon fils, ton pardon! » Non le pardon de Dieu qui sur moi surabonde, » Mais le pardon du fils que je laisse en ce monde ! » De ton amour pour nous pauvre jeune martyr, » Une mère jamais n'aurait dû consentir » A te laisser tenter ce dévouement sublime ! » Ta vie est un désert, ton cœur est un abîme Digitized by Google

33¹ JOCELYN. » Que tu ne peux combler qu'à force de vertu :)»
C'est moi qui l'ai creusé; dis, me pardonnes-tu? » Je collai sur ses mains
mes lèvres en silence. « Oh I que ma douce mort te soit ta récompense ! »
Je t'ai fermé le monde, et c'est toi dont la main » Du ciel ouvert par toi
m'aplanit le chemin I » Je vais t'y préparer, dit-elle, une demeure » Plus
durable, à mon tour, ô mon fils, et meilleure! i» Ici le cœur tarit, les longs
bonheurs sont courts : » Ton âme a sa patrie où l'on aime toujours 1 » Puis
sentant que la mort affaissait ses paupières : « Récite-moi, mon fils, ces
divines prières * Qui de Tâme fidèle accompagnent l'essor, » Afin qu'en
expirant elle bénisse encor. » J'obéis; sous mes pleurs je lui lus, dans ses
Heures ^ La tristesse de l'âme à ses dernières heures : Ses lèvres, dont
l'accent paraissait s'assoupir, Murmuraient les répons de ce pieux soupir,
Comme l'écho lointain d'une voix affaiblie Qui s'éloigne, et déjà répond de
l'autre vie. Tout à coup au refrain je ne l'entendis plus, Elle achevait au ciel
les chants interrompus!... Le livre s'échappa de mes mains, qui s'ouvrirent.
Et l'hymne de la mort... mes sanglots le finirent. Digitized by Google

SEPTIÈME ÉPOQUE. 333 1^{re} août 1800, la nuit, au cimetière,
près du tombeau de ta mère. O nuit ! oh ! couvre-moi de ta noire épaisseur.
Demain... qu'il c'est demain que j'emmène ma sœur ! Demain j'aurai quitté
pour jamais cette terre, Ce sépulcre où mon âme entre auprès de ma mère !
Ah ! sur ce lit d'argile où sa dépouille dort, N'ayant entre elle et moi que ce
rideau de mort, Cette couche de cendre, hélas ! si peu profonde, Ou'un cœur
soulèverait, et qui sépare un monde ! Nuit qui deviens mon jour, laisse-moi
me coucher Près du sol remué d'hier, et le toucher ! M'enivrer de tristesse
ainsi que d'une joie. Écouter ce qu'au cœur de là-bas Dieu m'envoie. Et, la
bouche collée au sol mystérieux. Le pétrir de mes mains, l'arroser de mes
yeux !... Béni sois-tu, mon cœur, et toi, ma foi divine. De me parler si haut,
si fort dans la poitrine ! En ce moment où l'œil ne voit que le trépas, Que
serais-je, grand Dieu, si vous ne parliez pas ? Si de mon seul instinct
l'infailible espérance Ne me répondait pas que tout n'est qu'apparence,
Digitized by Google

334 JOCELYN Qu'un peu d'argile ici sur Targile jeté N'ensevelit pas l'âme et l'immortalité? Que la vie, un moment détournée en sa course, Ne s'anéantit pas en montant à sa source. Ainsi que le rayon qui s'enfuit de nos yeux Ne s'éteint pas là-haut en remontant aux cieux? Non! tu vis, tu m'entends, tu me réponds, tu m'aimes; Nos places ont changé, nos rapports sont les mêmes. Ame qui fus ma mère, oh ! parle, parle-moi ! Ma conversation est au ciel avec toi. Seulement ici-bas, séparés par l'absence, V Nos cœurs qui se cherchaient souffraient de la distance; \ Tu m'entends maintenant.de partout; ton regard j Ne connaît plus ni lieu , ni retour, ni départ ; Ton amour ne tient plus dans ce doux cœur de femme. Mais comme une atmosphère enveloppe mon âme!,... Aussi sur ce gazon mouillé de mes regrets Si je viens dans la nuit te pleurer de plus près , Ce n'est pas que mon cœur rêve que cette cendre Se réchauffe à mon souffle et puisse mieux m'entendre : Non, c'est l'aveugle instinct de la tendre douleur Qui mène à notre insu les pieds où va le cœur. Et, dans l'illusion que le regret embrasse, Nous fait chercher encor le pas où fut la trace. Oh ! coulez ! oh ! coulez ! Mon cœur, épanche-toi ! 0 terre, bois mes pleurs! ces pleurs, c'est encor moi! Digitized by y Google

SEPTIÈME ÉPOQUE. 335 0 sol de mon berceau , que ne puis-je
te rendre Ce corps pétri de toi ! que ne puis-je répandre Toute ma vie en eau
de mes yeux épuisés, Restituer ces pleurs où je les ai puisés, Comme le filet
d'eau qui, lassé de sa course, Tarit et rentre en terre à deux pas de sa source
! Mère, sous ton regard de tendresse interdit, Non, tu ne savais pas, je ne t'ai
jamais dit, Je ne me suis jamais dit peut-être à moi-même (C'est quand on a
perdu qu'on sait comment on aime) , Non, je ne savais pas, je ne dirai
jamais De quelle âme de fils, 6 mère, je t'aimais! ^ L'aimer! Mais pour
l'aimer étais-je un autre qu'elle? N'étais-je pas nourri du suc de sa mamelle,
Éclos de son amour, réchauffé dans son flanc , La moelle de ses os, le plus
pur de son sang? L'air qu'elle respirait dans sa chaste poitrine Ne fut-il pas
neuf mois celui de ma narine? De son cœur près du mien le moindre
battement Ne m'inspirait-il pas le même sentiment? Mon corps n'était-il pas
tout son corps? et mon âme Un foyer emprunté qu'allume une autre
flamme? Digitized by Google

336 JOCELYN- • I De cette âme du ciel chaque vibration, En me
communiquant la même impression , : N'imprimait-elle pas à ma jeune
pensée i La même impulsion en moi recommencée, Comme un son dans les
sons imprime un même accord» Ou comme un flot du flot reçoit le pli du
bord ? Cette pensée, ainsi de la sienne venue, Est-ce une âme qui naît? une
qui continue? Et plus tard, quand, bercé, grandi sur tes genoux. Mon oreille
s'ouvrait à tes accents si doux, Oue du monde et du ciel Tobscur
intelligence A travers ton sourire éclairait mon enfance, Oue tes saintes
leçons façonnaient ma raison, Oue le bord de ta robe était mon horizon, Et
que toute mon âme, attentive à la tienne. N'était que la lueur d'une autre
dans la mienne, O mère, qui pouvait démêler d'un regard Cette existence à
deux, faire à chacun sa part. Distinguer toi de moi dans cette âme
commune, Restituer en deux ce qui sentait en une. Dans nos doubles clartés
voir laquelle avait lui. Et, sans mentir au ciel, dire : « C'est elle ou lui: »
Digitized by Google

SEPTIÈME ÉPOQUE. 337 Aussi qu'étais-je ici que ta vivante image? Ton œil semblait avoir façonné mon visage ; Jeune, dans la maison on ne distinguait pas Le timbre de nos voix ni le bruit de nos pas ; Par le frémissement de chaque même idée Dans le même moment notre âme était ridée ; Le même sentiment battait dans nos deux cœurs ; Si tu devais pleurer, mes yeux roulaient des pleurs ; SMl passait sur mon front quelque fraîche pensée, D'un sourire avant moi ta lèvre était plissée. Un en deux, toi le tronc, moi le tendre rameau; Toi la voix, moi le son ; toi la source, et moi l'eau I Union si profonde et si forte des âmes. Que Dieu seul peut de l'œil en démêler les trames ; Que lui seul peut savoir, en sondant nos deux cœurs. Si c'est toi qui survis, ou si c'est moi qui meurs. Meurs? oh ! non, car je crois! Meurs? oh ! non , car tu vis I Ma mère, dans la mort je suis encor ton fils! Dans l'étemel bonheur où la vertu t'appelle, Un ciel remplirait-il une âme maternelle? Non! Si Dieu lui donnait le ciel sans son enfant. Son cœur demanderait son fils ou le néant. Oh ! je crois au néant plutôt qu'à ton absence I Sur la foi de mon cœur je marche en ta présence, Je sens ce cœur brûlant sous ta main s'apaiser ; Mon front baissé frémit comme sous ton baiser. ŒLVr. COMPI.. — IV. 22 Digitized by Google

338 JOCELYN. Ah ! de tout ce qui s'aime et de tout ce qui prie La
présence est en Dieu, car Dieu c'est la patrie ? Digitized by Google

^ r HUITIEME EPOQUE Digitized by Google

% Digitized by Google

HUITIÈME ÉPOQUE Paris, 16 septembre !800. J'ai ramené ma sœur aux bras de son époux. Que ce retour fut triste, et pourtant qu'il fut doux! Comme ces beaux enfants, sur ces genoux de femme. Des larmes au bonheur faisaient flotter cette âme! Sous la morne couleur de sa robe de deuil , Que de joie en son sein, d'amour dans son coup d'œil! Dans le cœur de la mère, hélas I la vie est double : Quand son passé se ferme et son couchant se trouble. Elle voit l'avenir plein de jour et d'espoir Du front de ses enfants rayonner sur son soir ; Son âme, pour aimer, siu* eux se multiplie. Chaste amour, dans ta coupe il n'est donc point de lie? Digitized by Google

342 JOCELYN. Paris, 20 septembre 1800. Avant de retourner à mon nid pour toujours> Ils veulent me garder avec eux quelques jours,* Pour que ma pauvre sœur par degrés s'accoutume Aux séparations; et puis, je le présume. Pour qu'avant de rentrer dans mon obscur réduit Mon oreille du monde ait entendu le bruit. Comme au pied de la dune on monte sur la crête. Pour écouter la vague et pour voir la tempête. Oh! que le bruit humain a troublé mes esprits! Quel ouragan de fâme il souffle dans Paris! Comme on entend de loin sa grande voix qui gronde. Pleine des mille voix du peuple qui l'inonde; Semblable à l'Océan qui fait enfler ses flots. Monter et retomber en lugubres sanglots! Oh ! que ces grandes voix des grandes capitales Ont de cris douloureux et de clameurs fatales. D'angoisses, de terreurs et de convulsions! On croit y distinguer T accent des passions 'Qui, soufflant de l'enfer sur ce million d'âmes, Entre-choquent entre eux ces hommes et ces femmes. Font monter leur clameur dans le ciel comme un flux. Ne forment qu'un seul cri de mille cris confus. Ou qu'on entend le bruit des tempes de la terre Que la fièvre à grands coups fait battre dans l'artère. Digitized by Google

HUITIÈME ÉPOQUE. 343 Quel poids pèse sur l'âme on entrant dans ces murs, En voyant circuler dans ces canaux impurs Ces torrents animés et cette vague humaine Qu'un courant invisible en sens contraire entraîne. Qui sur son propre lit flotte éternellement, Et dont sans voir le but on voit le mouvement! Quel orageux néant, quelle mer de tristesse, Chaque fois que j'y rentre, en me glaçant, m'opprime! Il semble que ce peuple où je vais ondoyer Dans ces gouffres sans fond du flot va me noyer. Que le regard de Dieu me perd dans cette foule; Que je porte à moi seul le poids de cette houle; Que son immense ennui , son agitation , M'entraînent faible et seul dans son attraction; Que de ses passions la fièvre sympathique. En coudoyant ce peuple, à moi se communique; Que son âme travaille et souffre dans mon sein; Que j'ai soif de sa soif, que j'ai faim de sa faim ; Que ma robe en passant se salit à ses crimes; Et que, tourbillonnant dans ses mouvants abîmes. Je ne suis pas pour lui plus qu'une goutte d'eau Qui ne fait ni hausser ni baisser son niveau. Un jet de son écume, un morceau de sa vase. Une algue de ses bords qu'il souille et qu'il écrase. Et que si je venais à tomber sous ses pas. Cette foule il mes cris ne s'arrêterait pas, Mais, conmie une machine à son but élancée. Passerait sur mon corps sans même une pensée!... Et puis, faut-il le dire? il est ici pour moi Un éternel sujet de tristesse et d'effroi ; Je me surprends sans cesse à penser, à me dire. Tout tremblant : « C'est ici que Laurence respire; C'est ce bruit qu'elle entend, c'est ce ciel qu'elle voit. Ce pavé qui la porte, et cette eau qu'elle boit;

Digitized by Google

344 JOCELYN. C'est dans cet océan, sous cette vase immonde
Que cette perle pure est enfouie au monde! » Quand je lève mes yeux vers
ces brillants séjours Où les flambeaux le soir ressuscitent les jours. Je me
dis, en voyant une ombre à la fenêtre : « Cette ombre que je vois, c'est la
sienne peut-être! » Chaque char en roulant me semble l'emporter. Ce coude
que le mien le soir vient de heurter, La trace de ce pied, la robe que je
froisse. Qui sait si ce n'est pas...? Une poignante angoisse De chaque aspect
pour moi sort et vient m'assaillir; J'entends des sons de voix qui me font
tressaillir; J'entends des noms qui font rougir jusqu'à mon âme ; Je frémis
de lever les yeux sur une femme; Je tremble qu'à son front, rencontré par
hasard, Mon cœur ne meure en moi, foudroyé d'un regard. Puis je rentre,
l'esprit courbé de lassitude. Mais poursuivi* des cris de cette multitude ,
Trouvant l'isolement, mais jamais le repos, Le cœur amer et vide, et plein de
mille échos; Le bruit assourdissant de l'humaine tempête Monte, gronde
sans cesse, et m'enivre la tête; Et seul, sans qu'il me tombe une goutte de
foi. J'entends à peine, hélas! mon cœur qui prie en moi. O nuits de ma
montagne, heure où tout fait silence Sous le ciel et dans moi; lune qui se
balance Sur les cimes d'argent du pâle peuplier, Que l'haleine du lac à peine
fait plier; Blanches lueurs du ciel sur l'herbe répandues, Comme du lin lavé
les toiles étendues; Des brises ou de l'eau furtif bruissement; Des chiens par
intervalle un lointain aboîment; Le chant du rossignol par notes sur des
cimes ; Silence dans mon âme, ou quelques bruits intimes Digitized by
Google

HUITIÈME ÉPOQUE. 345 Qu'un* calme universel vient bientôt
assoupir, Et qu'un retour vers Dieu change en pieux soupir! 0 jours d'un
saint labeur! douces nuits de Valneige! Oh ! que le temps me dure! Oh !
quand vous reverrai-je?... Digitized by Google

346 JOCELYxX. Paris, 21 septembre 1800. Quel spectacle,
Seigneur, vous donnez à vos anges. Dans ces grands chocs d'idée et ces
luttres étranges! Sur ce peuple qui peut savoir vqjre dessein? Vous avez mis,
grand Dieu, deux âmes dans son sein: L'une, d'un vague instinct vers
l'inconnu guidée. Sonde la mer du doute et découvre l'idée ; Lui donne, en
pétrissant le verbe dans sa main, La forme qui la rend palpable au sens
humain ; La tire comme l'or de sa mine profonde. Et la frappe en monnaie à
l'usage du monde : L'autre, âme de soldat, toujours ferme et debout. Comme
un volcan divin dans sa poitrine bout. Aspire aux quatre vents le souffle de
la guerre. Et pour champ de bataille a pris toute la terre ; Et, par cette âme
double à la fois agissant. Il sert Dieu de son cœur, et l'homme de son sang!
Semblable de nos jours au peuple de Moïse Qu'en deux pçirts au combat le
prophète divise, L'une dans le vallon, mourant pour Israël; L'autre sur les
hauteurs, levant les mains au ciel!... Pour lancer tous ses fils à la lutte
inégle , Paris semble des camps la grande capitale; On voit par chaque
porte entrer ses bataillons. Renaissance moisson de ses sanglants sillons,
Digitized by Google

HUITIEME EPOQUE. 347 Qui, pour combler aux camps les
lignes décimées, Ressortent en chantant vers ses quatorze armées; On ne
voit qu'étendards par le plomb déchirés Entraînant des soldats sous leurs
lambeaux sacrés; On n'entend retentir que le canon sonore Dont des boulets
vomis la gueule est pleine encore ; Et la ville ne voit briller à son réveil Que
d'épaisses forêts de fusils au soleil. Et comme cette foule est prodigue de
vie ! Et comme tout à coup au grand homme asservie , Elle qui ne pouvait
subir un joug plus doux. Du tyran de sa gloire embrasse les genoux , Sous
son geste nerveux d'elle-même s'incline, Accepte sans effort sa rude
discipline. Et semble, en se pliant à son poignet d'airain, Le cou de son
cheval ou le gant de sa main ! Ah ! c'est qu'aussi le peuple a cet instinct
rapide Qui le fait s'élancer sur les pas de son guide ; C'est que dans le péril
la faible humanité De Dieu même a reçu l'instinct de l'unité, Et que pour
ériger en grand peuple une foule. Le bronze extravasé doit couler dans le
moule. Où les pousse pourtant ce vague entraînement? Pourquoi vont-ils
combattre et mourir si gaîment? ^ Leur esprit ne sait pas, leur instinct sait
d'avance: Ils vont, comme un boulet, où la force les lance. Ébranler le
présent, démolir le passé. Effacer sous ton doigt quelque empire effacé.
Faire place sur terre à quelque destinée Invisible pour nous, mais pour toi
déjà née. Et que tu vois déjà splendide, où nos esprits N'aperçoivent encor
que poussière et débris-! Digitized by Google

348 JOCELYN. Ainsi, Seigneur, tu fais d'un peuple sur la terre
L'outil mystérieux de quelque grand mystère ; Sans connaître jamais ses
plans sur l'univers, A la trame des temps travaillant à l'envers. Les nations,
de l'œil à leur insu guidées, Sont dans la main de Dieu des instruments
d'idées; Et l'homme, qui ne voit que poussière et que sang. Et qui croit Dieu
bien loin, se trompe en maudissant; Il ne sait pas, captif dans sa courte
pensée, Que d'une œuvre finie une autre est commencée. Et qu'afin que l'épi
divin puisse y germer. On laboure la terre avant de la semer. Oh! que nos
jugements sont courts, et feraient rire Dans le livre de Dieu celui qui saurait
lire! Que nous comprenons peu les dénouements du .sort! Et que souvent la
vie est prise pour la mort ! La caravane humaine un jour était campée Dans
des forêts bordant une rive escarpée. Et, ne pouvant pousser sa route plus
avant. Les chênes l'abritaient du soleil et du vent; Les tentes, aux rameaux
enlaçant leurs cordages. Formaient autour des troncs des cités, des villages.
Et les hommes, épars sur des gazons épais. Mangeaient leur pain à l'ombre
et conversaient en paix. Tout à coup, comme atteints d'une rage insensée,
Ces hommes, se levant à la même pensée. Portant la hache aux troncs, font
crouler à leurs pies Ces dômes où les nids s'étaient multipliés; Et les brutes
des bois sortant de leurs repaires , Et les oiseaux fuyant les cimes séculaires.
Digitized by Google

HUITIÈME ÉPOQUE. 349 Contemplaient "la ruine avec un œil
d'horreur, Ne comprenaient pas l'œuvre, et maudissaient du cœur Cette race
stupide acharnée à sa perte. Qui détruit jusqu'au ciel l'ombre qui l'a
couverte. Or, pendant qu'en leur nuit les brutes des forêts Avalent pitié de
l'homme et séchaient de regrets, L'homme, continuant son ravage sublime,
Avait jeté les troncs en arches sur l'abîme ; Sur l'arbre de ses bords gisant et
renversé, Le fleuve était partout couvert et traversé ; Et, poursuivant en paix
son éternel voyage, La caravane avait conquis l'autre rivage. C'est ainsi que
le temps, par Dieu même conduit. Passe pour avancer sur ce qu'il a détruit.
Esprit saint, conduis-les, comme un autre Moïse, Par des chemins de paix à
ta terre promise!!!... Digitized by Google

350 JOCELYN Par:s, 21 septembre 1800, le soir. Quelle fièvre !
Oh ! chassez l'image qui me tue ! Est-ce un songe? est-ce une ombre? est-ce
elle que j'ai vue? Ah! c'est elle! O mon cœur, tu ne peux t'y tromper: Nulle
autre d'un tel coup ne pouvait te frapper! La revoir!... mais montrée au
doigt, mais avilie! Oh! dans ma coupe encore il manquait cette lie! Hier
j'étais allé le soir dans un saint lieu, Pour entendre prêcher la parole de Dieu
Par un vieillard du temple, échappé du martyre. Dont la voix sur ce peuple a
reconquis l'empire. • La foule remplissait le portique et les murs. Caché
dans l'ombre, au pied d'un des piliers obscurs Où les cierges du chœur, qui
brûlaient par centaines. Jetaient obliquement leurs lueurs incertaines.
J'attendais que le flot du peuple débordé. Des tribunes au chœur, plein, eût
tout inondé; Et, le front dans mes mains, appuyé sur la pierre, J'entendais
sans les voir les pas rouler derrière. Et tout autour de moi les groupes
curieux Qui causaient à voix basse en promenant leurs yeux. Tout à coup
s'éleva comme un murmure immense D'épis sur les sillons, quand la brise y
commence; J'entendis frôler l'air; d'un plumage mouvant Sur ma brûlante
peau mon front sentit le vent. Digitized by Google

HUITIEME EPOQUE. 351 Les rangs pressés s'ouvraient d'eux-mêmes, faisaient place, Et puis se refermaient soudain sur une trace. Ce n'était que rumeur et qu'exclamation D'étonnement, d'ivresse et d'admiration. Un instinct machinal me fit tourner la tête Pour voir l'objet charmant de la foule distraite; Mais il n'était plus temps : la femme avait passé, Son sillon dans l'église était presque effacé. Je ne vis qu'une taille et des épaules nues. Où flottaient sous des fleurs des tresses répandues, Et qu'un sourire errant et l'amoureux regard Annonçaient, devançaient, suivaient de toute part... C'est bien elle, disait un jeune homme; oh! c'est elle! Ce ciel dont on nous berce en a-t-il d'aussi belle? Non, jamais ces pavés n'ont frémi sous les pas D'anges aussi divins que l'ange d'ici-bas. — Elle! lui répondait son voisin; c'est son ombre Peut-être : car du temple elle craint jusqu'à l'ombre. Et jamais ses beaux pieds, d'adorateurs suivis. N'ont foulé pour prier la poudre des parvis. C'est là son seul défaut, hélas! la tendre femme! On dit qu'au désespoir elle a vendu son âme; On ne la vit jamais s'approcher du saint lieu : Elle fait croire au ciel, et ne croit pas à Dieu! — C'est elle cependant. Tiens, en veux-tu la preuve? Regarde sa ceinture et son collier de veuve. Vois qui la mène. — Eh bien? — Eh bien, c'est lui ! Lui, le martyr d'hier et l'élus d'aujourd'hui! Qu'il se hâte au bonheur! car demain... Quel dommage Qu'une beauté si pure, ô Dieu, soit si volage! Ou plutôt quel bonheur qu'elle fasse courir La coupe où chacun veut s'enivrer et mourir ! » — Mais au sermon, mon cher, que viendrait-elle faire? » — Elle y vient comme nous, ma foi, pour se distraire, Digitized by Google

352 JOCELYN. » Pour entendre des mots saintement cadencés, »
Ou sur l'orgue des airs qu'elle n'a p&s dansés; » Car on dit que, depuis sa
première aventure, » De l'orgue dans ses nuits elle aime le murmure, » Sans
doute en souvenir du beau mugissement » Qu'elle entendait si haut chez son
premier amant, » Tu sais?... » Mais l'orateur, se levant de la chaire, Murmura
sourdement son texte, et les fit taire; Il parla du bonheur de mourir pour la
foi. Des martyrs immolés pour l'Église et le roi. Et, sur leurs orphelins
évoquant leur mémoire. Toucha jusqu'aux sanglots son immense auditoire.
Des larmes de pitié montaient à tous les yeux ; Chacun se dépouillait de son
denier pieux. Une femme (on disait qu'orpheline elle-même. Des malheurs
de ces temps elle était un emblème) , Du vieillard précédée, une bourse à la
main, Parmi les rangs émus se frayait un chemin. Et, faisant résonner le don
dans la corbeille, A la sainte pitié sollicitait l'oreille. On n'entendait au loin
que sa timide voix, Le prêtre qui frappait le pavé de sa croix. Ou du denier
sacré la chute monotone Qui sonnait en tombant dans l'urne de l'aumône.
Des rangs voisins du mien bientôt elle approchait : D'avance dans mon sein
déjà ma main cherchait L'obole de l'autel, quand, relevant la tête. Mon
regard dans le sien se rencontre et s'arrête. Et, comme fasciné par l'œil qu'en
vain il fuit. Chacun de nos regards suit l'autre qui le suit. Elle semblait
chercher à travers un nuage A distinguer de loin les traits de mon visage. Et
je voyais le sien dans mon œil revenir Comme une ombre montant du fond
d'un souvenir. Digitized by Google

HUITIÈME ÉPOQUE. 353 À chaque pas de. plus, la fatale figure
M'entraînait plus rayonnante au cœur; mais à mesure Que mon œil ébloui, qui
plongeait dans le sien, Fixait son œil ouvert et fixe sur le mien , Gomme si
tout son sang eut coulé par sa vue, Je la voyais pâlir et changer en statue ;
La prunelle immobile et le pied suspendu, Le cou penché, le doigt vers ma
place étendu, Faire un pas, reculer, dans son sein qui se pâme Chercher un
cri qui meurt et qui manque à son âme, Puis enfin, sans couleur, sans voix et
sans regard. Glisser inanimée aux bras du saint vieillard ! Moi-même, sans
jeter un cri, sans faire un geste, J'étais mort de sa mort: et j'ignore le reste.
Quand je me réveillai comme de mon tombeau, La nef était muette et vide ;
un seul flambeau Brillait comme une étoile au cintre de l'église; Le soir
dans les vitraux faisait tinter la brise; L'heure sonnait huit coups au cadran
de la nuit; De piliers en piliers je m'échappai sans bruit; A force de douleur
mon âme était tarie. La revoir, c'était trop! mais la revoir flétrie. Mais la
revoir tombée, ange d'illusion. Le scandale du monde et sa dérision! Par
moi, par mon amour, par ma vertu peut-être! Oh! quel doute mortel en moi
je sens renaître! aUVB. COMPL. — IV. 23 Digitized by Google

354 JOCELYN. Ange que le bonheur aurait sanctifié, Dieu, ce
serait... I c'est moi qui t'ai sacrifié 1 Digitized by Google

STANCES A LAURENCE 22 septembre 1800. Vous l'ange
d'autrefois, maintenant pauvre femme, Vous ne vous trompiez pas,
Laurence, c'était moi, C'était moi qui cherchais la moitié de mon âme,
Hélas! et qui la pleure en toi! Tu vis!... De quelle vie, ô ciel! quels mots
étranges! Dans le cuivre et le plomb diamant enchâssé, Que Dieu laissa
tomber sur la route des anges, Et que l'impie a ramassé! Digitized by
Google

356 JOCELYN. Souviens-toi de ce ciel vu de si près ensemble...
Du jour de la rencontre et du jour de Tadieul Oui, je fus meurtrier! oui, cette
main qui tremble T'immola; mais c'était à Dieu! Sacrifice insensé que ta
faute condamne, Vaine immolation de mon cœur combattu! Ce que je
respectais, un autre le profane, Et l'enfer rit de ma vertu! 0 Laurence! un
retour au Dieu de ton jeune âge! Un retour vers l'ami!... Grand Dieu! dans
ma douleur Je n'avais ici -bas. conservé qu'une image: Ne la ternis pas dans
mon cœur. Reviens, reviens au ciel qui te pleure et qui t'aime! Si ce n'est
pour ton âme, 6 Laurence, pour moi! fEt s'il te faut de l'eau pour un second
baptême, \ L Mes yeux en pleureront pour toi! ^ Ici deux; un là-haut. De
notre double vie. Non, il n'est pas brisé l'invisible lien! Ton cœur avec mon
cœur monte et se purifie. Ou mon cœur saigne avec le tien! Oh! quand,
jetant ton âme aux voluptés impures. Tu ternis ce lis blanc que je t'avais
gardé, Penses-tu quelquefois que tu souilles d'ordures Ce cœur où Dieu s'est
regardé? Digitized by Google

HUITIÈME ÉPOQUE. 357 Penses-tu quelquefois que tu troubles
cette onde Qui, sous un souffle humain bien loin de se ternir, Ne devait
réfléchir au soleil de ce monde Qu'un espoir et qu'un souvenir? Ah! moi qui
te voyais dans mes songes, Laurence, A travers tant de pleurs, chaste auprès
d'un époux. Une ombre sur le front, au cœur une espérance. Et des enfants
sur tes genoux!... Digitized by Google

358 JOCELYN. A Paris, 26 septembre 1800. Nuit funeste! depuis qu'elle m'est appamée, Et que je sais le nom, et l'hôtel, et la rue, Chaque fois que je sors, l'instinct traîne mes pas Vers ce seuil de mon ciel que je ne franchis pas. Mais où, couvert de nuit, j'écoute de la porte Que quelque voix du ciel ou de la terre en sorte, Comme Adam, exilé des jardins du Seigneur, Écoute s'éloigner les voix de son bonheur. Cette nuit, comme hier, je me glissais dans l'ombre: Des nuages au ciel rendaient l'hôtel plus sombre, Et la pluie, en lavant les pavés à grands flots, De mes pas amortis étouffait les échos. Des fanaux de la rue évitant la lumière. Je m'assis dans un aigle au bord du banc de pierre, Sur la borne en granit, du coude m'appuyant, Plus humble et plus caché qu'un pauvre mendiant. C'était l'heure où Paris, en jour transformant l'ombre. En tonnerre incessant roule ses chars sans nombre ; Où sur la roue en feu ses enfants emportés Vont chercher au hasard leurs mille voluptés. Aux cris des serviteurs, les portes colossales Aux chars retentissants s'ouvraient par intervalles. Et j'y voyais briller à travers le cristal Des fronts resplendissants de l'ivresse du bal ; Digitized by Google

HUITIÈME ÉPOQUE. 359 J'entendais au dedans ces voix
d'hommes, de femmes, Ces sons des instruments, ces bourdonnements
d'âmes Où l'oreille en vain cherche une phrase à saisir, Qui ne sont que la
brise errante du plaisir. Cette joie, en sortant de ces froides murailles,
M'enfonçait chaque fois un fer dans les entrailles. Et j'aurais moins souffert
(pardonne à mon remord, Seigneur!) d'en voir sortir l'agonie et la mort. Un
torrent de pensers me roulait dans la tête : Si j'entrais tout à coup au milieu
de la fête? — ^ Si, frappant d'un regard ses yeux pétrifiés, Comme l'ombre
des temps par son cœur oubliés, Et renversant du pied ces vases de délices,
Du nom tonnant de Dieu j'effrayais tous ces vices? Si, déroband cet ange à
l'air qui la corrompt, - — Je rendais l'innocence et la vie à son front?...
Hélas! et de quel droit? suis-je encore son père? N'ai-je pas renoncé même
au doux nom de frère ? Et ne sommes-nous pas, depuis l'heure d'adieu, L'un
à l'autre étrangers partout, honnis en Dieu? Oh ! c'est donc en Dieu seul que
je puis en silence \ Bénir, prier, nommer, chercher, pleurer Laurence ! Elle
pour qui cent fois j'aurais voulu mourir, Seul à son aide, 6 Dieu, je ne puis
accourir ! Et, de la froide borne en embrassant la pierre, Mes yeux fondaient
en onde et ma bouche en prière., Pardonne-lui, mon Dieu, de chercher ici-
bas Cet amour que tu mis tout enfant sous ses pas ; Digitized by Google

360 JOCELYN. Après avoir vécu deux ans de ces délices, De le
puiser encore aux profanes calices ! Ah! moi seul, ô mon Dieu, j'ai creusé
dans son cœur Ce vide que ne peut combler un froid bonheur, ^ Que la
peine sur moi retombe avec le crime ! Frappez le tentateur, et non pas la
victime ! 0 tendre, ô bon pasteur, rapporte dans tes bras Cette brebis tombée
aux pièges d'ici-bas. Cette âme qui puisa l'amour avec la vie, Et qui l'aspire
encore à sa source tarie ! Si tu n'avais brisé sa coupe entre ses dents. Qui
sait ce que le ciel aurait versé dedans ? --Qui sait de quels trésors cette âme
est encore pleine ! Et comme des cheveux d'une autre Madeleine Pour laver
dans ses pleurs ses péchés oubliés, Ce qu'il en coulerait de parfums sur tes
pies? ^ Oh ! que les miens^ Seigneur, comptent à ses paupières ! Que par
mes nuits sans fin, mes jeûnes, mes prières, Que par l'eau de mes yeux son
péché soit lavé ! Et j'allais à genoux tomber sur le pavé, Quand les groupes
joyeux du bal qui se retire M'éveillèrent du ciel par des éclats de rire. / Le
bruit avait cessé, le monde était sorti ; Des gonds et des verrous l'air avait
retenti. J'entendis sur ma tête ouvrir une fenêtre ; La lune dans le ciel venait
de reparaître ; Digitized by Google

HUITIÈME ÉPOQUE. 361 L'ombre des lourds balcons, me
couvrant d'un pan noir, Me noyait dans sa nuit, d'où je pouvais tout voir.
Une femme parut au balcon : c'était elle ! Quoique pâle et lassée, 6 Dieu!
qu'elle était belle ! Comme le monde avait, sous son précoce été, Mûri sans
la flétrir l'angélique beauté ! Comme sous ce costume et cette autre
apparence Mes regards traits pour traits retrouvaient tout Laurence ! Lui
dans elle a grandi, mais toujours elle en lui ! Son cou penché semblait porter
un vaste ennui ; Son coude s'appuyait sur la rampe dorée. Sa joue au clair
de lune était décolorée. Ses blonds cheveux déjà de son front détachés Sur
le fer du balcon flottaient tout épanchés, Et je sentais l'odeur du vent qui les
caresse S'échapper en parfum de l'or de chaque tresse ! Oh ! des fleurs qui
tombaient de ses cheveux l'odeur Comment n'eût-elle pas enivré tout mon
cœur?... Elle leva la tête, et regarda la lune ^^ Longtemps, comme
quelqu'un qu'une image importune ; ' Avec un lent soupir elle étendit les
bras. Puis, en les refermant sur son cœur, dit : t Hélas ! » Puis d'un accent
distrain, qu'un regard accompagne. Murmura dans ses dents notre air de la
montagne, A voix basse et tremblante en chanta quelques mots... L'air
manqua sur sa lèvre et finit en sanglots ; Elle s'interrompit comme avec
violence. Referma la fenêtre, et tout devint silence. Digitized by Google

V 362 JOCELYN. Oh! mon image alors, Laurence, était en toi! Je n'avais que deux pas entre mon ciel et moi ; Qu'une vague de l'air, pour y monter, à fendre ; Qu'un souffle à laisser fuir, qu'un nom à faire entendre : Et mon amour perdu retombait dans mes bras, Et l'enfer ni le ciel ne l'en arrachaient pas ! Des doux sons de sa voix mon oreille était pleine ; L'air qu'elle respirait lui portait mon haleine ; Un cri sorti du cœur, un geste, un mouvement, Et nos cœurs confondus n'avaient qu'un battement, Et dans un seul élan nos âmes assouvies Franchissaient pour s'unir l'abîme de nos vies. Tu triomphas, mon Dieu, de ma fragilité! Mon silence entre nous remit l'immensité ; Je m'éloignai tremblant, son ombre sur ma trace; Et je remis mon âme et la sienne à ta grâce. Digitized by Google

HUITIÈME ÉPOQUE. 363 Eo roule, 28 septembre. L'aurore dans
Paris ne me retrouva pas, Et mon cœur est déjà là-haut où vont mes pas !
Digitized by Google

Digitized by Google

^ r NEUVIEME EPOQUE Digitized by Google

Digitized by VjOOQIC

NEUVIÈME ÉPOQUE Yalneige, 12 octobre 1800. O nid dans la
montagne où mon âme s'abrite ! Me voici donc rentré pour jamads dans
mon gîte, Comme le passereau sans ailes pour courir, Qui dans un trou du
mur s'abrite pour mourir ? Oh ! d'un peu de repos que mon âme pressée Y
devançait de loin mes pas par ma pensée ! Que l'ombre des grands monts se
noyant dans les cieux, Quand je fus à leurs pieds, fut amie à mes yeux !
Comme je respirais, en montant leurs collines. Les vents harmonieux
exhalés des ravines, Digitized by Google

\ 368 • JOGELYN. i Ces vents qui du mélèze au rameau dentelé l
Sortent comme un soupir à demi consolé ! / Que du premier sapin Técorce
me fut douce ! Que je m'étendis las et triste sur la mousse ! Que j'y collai
ma bouche en silence et longtemps, N'entendant que les coups en ma tempe
battants., Et l'assaut orageux de mes mille pensées En larmes plus qu'en
mots sur les herbes versées ! Combien de fois je bus dans le creux de ma
main Un peu d'eau du torrent qui borde le chemin ! Que souvent mon
oreille à ses flots attentive Crut reconnaître un cri dans ses bonds sur sa
rive, Et, d'un frisson glacé me ridant tout entier. M'arrêta palpitant sur le
bord du sentier I Enfin le soir, je vis noircir, entre les cimes Des arbres, mes
murs gris au revers des abîmes. Les villageois, épars sur les meules de foin.
Du geste et du regard me saluaient de loin. L'œil fixé sur mon toit sans bruit
et sans fumée. J'approchais, le cœur gros, de ma porte fermée. Là, quand
mon pied poudreux heurta mon pauvre seuil. Un tendre hurlement fut mon
unique accueil : Hélas I c'était mon chien couché sous ma fenêtre. Qu'avait
maigri trois mois le souci de son maître. Marthe filait, assise en haut sur le
palier; Son fuseau de sa main roula sur l'escalier ; Elle leva sur moi son
regard sans mot dire ; Et, comme si son œil dans mon cœur eût pu lire. Elle
m'ouvrit ma chambre et ne me parla pas. f Le chien seul en jappant s'élança
sur mes pas, / Bondit autour de moi de joie et de tendresse. Se roula sur mes
pieds enchaînés de caresse, Digitized by Google

NEUVIEME EPOQUE. 369 Léchant mes mains, mordant mon habit, mon soulier, Sautant du seuil au lit, de la chaise au foyer, Fêtant toute la chambre, et semblant aux murs même, Par ses bonds et ses cris, annoncer ce qu'il aime ; J Puis, sur mon sac poudreux à mes pieds étendu. Me couva d'un regard dans le mien suspendu. Me pardonneriez-vous, vous qui n'avez sur terre Pas même cet ami du pauvre solitaire? Mais ce regard si doux, si triste de mon chien Fit monter de mon cœur des larmes dans le mien. J'entourai de mes bras son cou gonflé de joie ; Des gouttes de mes yeux roulèrent sur sa soie : IO pauvre et seul ami, viens, lui dis-je, aimons-nous! "[^] J Partout où le ciel mit deux cœurs, s'aimer est doux! Hélas! rentrer tout seul dans sa maison déserte. Sans voir à votre approche une fenêtrte ouverte. Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon On dise : • Mon retour réjouit ma maison ; Une sœur, des amis, une femme, une mère, Comptent de loin les pas qui me restent à faire ; Et dans quelques moments, émus de mon retour, Ces murs s'animeront pour m' abriter d'amour ! • Rentrer seul, dans la cour se glisser en silence. Sans qu'au-devant du vôtre un pas connu s'avance, Sans que de tant d'échos qui parlaient autrefois Un seul, un seul au moins tressaille à votre voix; Sans que le sentiment amer qui vous inonde Déborde hors de vous dans un seul être au monde, Excepté dans le cœur du vieux chien du foyer Que le bruit de vos pas errants fait aboyer ; N'avoir que ce seul cœur à l'unisson du vôtre. Où ce que vous sentez se reflète en un autre ;

ŒUYR. COMPL. — IV. 24 Digitized by Google

370 JOCELYN. Que cet œil qui vous voit partir ou demeurer, Qui sans savoir vos pleurs vous regarde pleurer, Que cet œil sur la terre où votre œil se repose, A qui, si vous manquiez, manquerait quelque chose, Ah ! c'est affreux peut-être ! eh bien , c'est encore doux ! /i) mon chien ! Dieu seul sait la distance entre nous ; Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être Sépare ton instinct de l'âme de ton maître; Mais seul il sait aussi par quel secret rapport Tu vis de son regard et tu meurs de sa mort. Et par quelle pitié pour nos cœurs il te donne, L Pour aimer encor ceux que n'aime plus personne. Aussi, pauvre animal, quoique à terre couché. Jamais d'un sot dédain mon pied ne t'a touché ; Jamais, d'un mot brutal contristant ta tendresse. Mon cœur n'a repoussé ta touchante caresse. Mais toujours, ah! toujours eii toi j'ai respecté De ton maître et du mien l'ineffable bonté, Conune on doit respecter sa moindre créature, Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature. r Ah ! mon pauvre Fido, quand, tes yeux sur les miens, ^ Le silence comprend nos muets entretiens ; Quand, au bord de mon lit épiant si je veille, Un seul souffle inégal de mon sein te réveille ; Que, lisant ma tristesse en mes yeux obscurcis. Dans les plis de mon front tu cherches mes soucis, Et que, pour la distraire attirant ma pensée. Tu mords pluis tendrement ma main vers toi baissée ; Que, conune un clair miroir, ma joie ou mon chagrin ■ Rend ton œil fraternel inquiet ou serein ; Révèle en toi le cœur avec tant d'évidence, Et que l'amour dépasse encor l'intelligence ;

Digitized by Google

NEUVIÈME EPOQUE. 371 / Non, tu n'es pas du cœur la vaine
illusion, Du sentiment humain une dérision, Un corps organisé qu'anime
une caresse, Automate trompeur de vie et de tendresse ! Non! quand ce
sentiment s'éteindra dans tes yeux. Il se ranimera dans je ne sais quels
cieux. De ce qui i?aima tant la tendre sympathie, Homme ou plante, jamais
ne meurt anéantie : Dieu la brise un instant, mais pour la réunir ; Son sein
est assez grand pour nous tous contenir! Oui, nous nous aimerons comme
nous nous aimâmes. ; Qu'importe à ses regards des instincts ou des âmes? \
Partout où l'amitié consacre un cœur aimant, 'Partout où la nature allume un
sentiment, Dieu n'éteindra pas plus sa divine étincelle, , Dans rétoile des
nuits dont la splendeur ruisselle Que dans l'humble regard de ce tendre
épagneul : Qui conduisait Taveugle et meurt sur son cercueil I ! ! / •^ Viens,
viens, dernier ami que mon pas réjouisse, Ne crains pas que de toi devant
Dieu je rougisso ; Lèche mes yeux mouillés, mets ton cœur près du mien.
Et, seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien I Digitized by Google

372 JOCELYN. Valoeige, 9 novembre 1800, un soir d'hiver. Oh!
que l'année est lente et que le jour s'ennuie Pendant ces mois d'hiver où la
sonore pluie, Par l'ouragan fouettée et battant les vitraux, Du verre
ruisselant obscurcit les carreaux ; Que l'horizon voilé par les brumes
glacées. Ainsi que mes regards, rétrécit mes pensées, Et que je n'entends
rien que le vent noir du nord Sifflant par chaque fente un gémissant accord,
Des cascades d'hiver la chute monotone. L'avalanche en lambeaux qui
bondît et qui tonne. Et quelques gloussements de poules dans la cour. Et
Marthe à son rouet qui file tout le jour 1 Alors, ah! c'est alors que mon âme
isolée. Par tous les éléments dans mon sein refoulée. Comme un foyer sans
air se dévorant en moi, Veut se fuir elle-même et cherche autour de soi, Et
sent l'ennui de vivre entrer par chaque pore, Et regarde bien loin si
quelqu'un l'aime encore. S'il est un seul vivant qui, par quelque lien.
M'adresse un souvenir et se rattache au mien ; Et, ne voyant partout
qu'indifférence et tombe. Dans son vide sans bord de tout son poids
retombe. Tel, par la caravane au désert oublié, L'homme cherche de l'œil la
trace d'un seul pié. Et regarde, aussi loin que peut porter sa vue, S'il voit à
l'horizon quelque point qui remue. Digitized by Google

NEUVIEME EPOQUE. 373 Quelque tente qui fume, ou quelque palmier vert Qui rompe à son regard la ligne du désert, Mais qui, n'apercevant que des sables arides Dont le vent du simoun a labouré les rides, Sans espoir qu'aucun pied vienne le secourir. Ferme les yeux au jour et s'assied pour mourir. Puis, comme un cœur brisé qu'un mot touchant ranime. Et criant vers le ciel du fond de mon abîme, Je jette à Dieu mon âme, et je me dis : t En lui J'ai les eaux de ma soif, la fin de mon ennui; J'ai l'ami dont le cœur de tout amour abonde, La famille immortelle et l'invisible monde! » Et je prie, et je pleure , et j'espère, et je sens L'eau couler dans mon cœur aride, et je descends. Dans mon jardin trempé par les froides ondées. Visiter un moment mes plantes inondées; Je regarde à mes pieds si les bourgeons en pleurs Ont de mes perce-neige épanoui les fleurs ; Je relève sous l'eau les tiges abattues. Je secoue au soleil les cœurs de mes laitues , J'appelle par leurs noms mes arbres en chemin. Je touche avec amour leurs branches de la main, Conune de vieux amis de cœur je les aborde : Car dans l'isolement mon âme, qui déborde De ce besoin d'aimer, sa vie et son tourment, Au monde végétal s'unit par sentiment ; Et si Dieu réduisait les plantes en poussière. J'embrasserais le sol et j'aimerais la pierre!... Je caresse en rentrant sur le mur de ma cour, L'aile de mes pigeons tout frissonnants d'amour, Digitized by Google

374 JOCELYN Ou je passe et repasse une main sur la soie De
mon chien, dont le poil se hérissé de joie; Ou, s'il vient un rayon de blanc
soleil, j'entends Gazouiller mes oiseaux qui rêvent le printemps; Et,
répandant ainsi mon âme à ce qui m'aime. Sur mon isolement je me trompe
moi-même. Et l'abîme caché de mon ennui profond Se comble à la surface,
et le vide est au fond Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 375 18 décembre 1800. Le pauvre colporteur est mort la nuit dernière. Nul ne voulait donner des planches pour sa bière: Le forgeron lui-même a refusé son clou : « C'est un Juif, disait-il, venu je ne sais d'où, » Un ennemi du Dieu que notre terre adore, » Et qui, s'il revenait, l'outragerait encore. » Parmi nous sa présence insultait au chrétien : » Aux crevasses du roc traînons-le comme un chien ; » Vengeons enfin le Christ! C'est le ciel qui nous crie : » Haine et mépris au Juif!... Qu'il aille à la voirie! » Et la femme du mort et ses petits enfants Imploraient vainement la pitié des passants. Et, disputant le corps au dégoût populaire. Se jetaient éplorés entre eux et le suaire. Du scandale inhumain averti par hasard, J'accourus; j'écartai k foule du regard; Je tendis mes deux mains aux enfants, à la femme; Je fis honte aux chrétiens de leur dureté d'âme, Et, rougissant pour eux, pour qu'on l'ensevelît : « Allez, dis-je, et prenez les planches de mon lit! » Puis, pour leur enseigner un peu de tolérance, A La première vertu de l'humaine ignorance. Et comment le soleil et Dieu luisent pour tous, Et comment ses bienfaits s'épanchent malgré nous. Digitized by Google

376 JOCELYNf Je leur ai raconté la simple et courte histoire Qui de mon cœur alors tomba de ma mémoire. » Au temps où les humains se cherchaient un séjour, Des hommes près du Nil s'établirent un jour; Amoureux et jaloux du cours qui les abreuve, Ces hommes ignorants firent un dieu du fleuve. f Il donnera la vie à ceux qui le boiront, » Dirent-ils; et c'est nous! et les autres mourront! » Et lorsque par hasard d'errantes caravanes Voulurent en puiser l'eau dans leurs outres profanes, Ils les chassaient du bord avec un bras jaloux, Et se disaient entre eux : • L'eau du ciel n'est qu'à nous; On ne vit qu'en nos champs, on ne boit qu'où nous sommes: Ceux-là ne boivent pas, et ne sont pas des hommes. » Or, l'ange du Seigneur, entendant ces discours. Disait : « Que les pensées de ces hommes sont courtes! » Et, pour leur enseigner à leurs dépens que l'onde Du ciel qui la répand coule pour tout le monde , Il amena de loin un peuple et ses chameaux. Qui voulaient, en passant le Nil, boire à ses eaux; Et, pendant que du dieu les défenseurs stupides Interdisaient son onde à leurs rivaux avides. L'ange, du ciel fermé rouvrant le réservoir, Sur l'une et l'autre armée à torrents fit pleuvoir; Et le peuple étranger but au lac des tempêtes. Et l'ange dit à l'autre : « Insensés que vous êtes, » La nue abreuve au loin ceux que vous refusez, » Et sa source est plus haut que celle où vous puisez. 9 Allez voir l'univers : chaque race a son fleuve » Qui descend de ses bois, la féconde et l'abreuve; » Et ces mille torrents viennent du même lieu, » Et toute onde se puise à la grâce de Dieu : Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 377 > II la verse à son heure et selon sa mesure, » En fleuves, en ruisseaux, plus bourbeuse ou plus pure, » Si les vôtres, mortels, sont plus clairs et plus doux, » Gardez-vous d'être fiers, et moins encor jaloux; » Sachez que vous avez des frères sur la terre ; » Que celui qui n'a pas ce qui vous désaltère » A la pluie en hiver, la rosée en été ; » Que Dieu lui-même puise au lac de sa bonté , » Et qu'il donne ici-bas sa goutte à tout le monde, » Car tout peuple est son peuple et toute onde est son onde. » » Cette religion qui nous enorgueillit, C'est ce fleuve fait dieu dont on venge le lit. Vous croyez posséder seuls les clartés divines, Vous croyez qu'il fait nuit derrière vos collines. Qu'à votre jour celui qui ne s'éclaire pas Marche aveugle et sans ciel dans l'ombre du trépas : Or, sachez que Dieu seul, source de la lumière, La répand sur toute âme et sur toute paupière; Que chaque homme a son jour, chaque âge sa clarté, Chaque rayon d'en haut sa part de vérité, 1 Et que lui seul il sait combien de jour ou d'ombre / Contient pour ses enfants ce rayon toujours sombre!/ Le vôtre est plus limpide et plus tiède à vos yeux : Marchez à sa lueur en rendant grâce aux cieux ; Mais n'interposez pas entre l'astre et vos frères L'ombre de vos orgueils, la main de vos colères; Pour faire à leurs regards luire la vérité. Réfléchissez son jour dans votre charité : Car l'ange qui de Dieu viendra faire l'épreuve Juge le culte au cœur comme à l'onde le fleuve! L'arc-en-ciel que Dieu peint est de toute couleur. Mais l'éclat du rayon se juge à sa chaleur! » Digitized by Google

378 JOCELYN. Cette morale en drame a retourné leur âme, Et
l'on se disputait les enfants et la femme. (Ici manquaient plusieurs feuilles
du manuscrit.) Digitized by Google

LES LABOUREURS Au hameau de Valneige, l*** octobre
16(^1. Quelquefois dès l'aurore, après le sacrifice, Ma Bible sous mon bras,
quand le ciel est propice. Je quitte mon église et mes murs jusqu'au soir. Et
je vais par les champs m'égarer ou m'asseoir. Sans guide, sans chemin,
marchant à l'aventure. Comme un livre au hasard feuilletant la nature ; Mais
partout recueilli, car j'y trouve en tout lieu Quelque fragment écrit du vaste
nom de Dieu. Oh ! qui peut lire ainsi les pages du grand livre Ne doit ni se
lasser ni se plaindre de vivre! Digitized by Google

380 JOOELYN. La tiède attraction des rayons d'un ciel chaud Sur
les monts ce matin m'avait mené plus haut ; J'atteignis le sommet d'une rude
colline Qu'un lac baigne à sa base et qu'un glacier domine , Et dont les
flancs boisés aux penchants adoucis Sont tachés de sapins par des prés
éclaircis. Tout en haut seulement, des bouquets circulaires De châtaigniers
croulants, de chênes séculaires, Découpant sur le ciel leurs dômes dentelés,
Imitent les vieux murs des donjons crénelés. Rendent le ciel plus bleu par
leur contraste sombre. Et couvrent à leurs pieds quelques champs de leur
ombre. On voit en se penchant luire entre leurs rameaux Le lac dont les
rayons font scintiller les eaux, Et glisser sous le vent la barque à l'aile
blanche, Connue une aile d'oiseau passant de branche en branche ; Mais,
plus près, leurs longs bras sur l'abîme penchés. Et de l'humide nuit goutte à
goutte étanchés, Laissaient pendre leur feuille et pleuvoir leur rosée Sur une
étroite enceinte au levant exposée. Et que d'autres troncs noirs enfermaient
dans leur sein, Connue un lac de culture en son étroit bassin ; J'y pouvais,
adossé le coude à leurs racines, Tout voir, sans être vu, jusqu'au fond des
ravines. Déjà, tout près de moi, j'entendais par moments Monter des pas,
des voix et des mugissements : C'était le paysan de la haute chaumine Qui
venait labourer son morceau de colline Avec son soc plaintif traîné par ses
bœufs blancs, Et son mulet portant sa femme et ses enfants ; Et je pus, en
lisant ma Bible qu la nature, | Voir tout le jour la scène et l'écrire à mesure.
Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 381 Sous mon crayon distrait le feuillet
devint noir. Oh! nature, on t'adore encor dans ton miroir. | Laissant souffler
ses bœufs,, le jeune homme s'appuie Debout au tronc d'un chêne, et de sa
main essuie La sueur du sentier sur son front mâle et doux ; La femme et les
enfants tout petits, à genoux Devant les bœufs privés baissant leur corne à
terre, Leur cassent des rejets de frêne et de fougère. Et jettent devant eux en
verdoyants monceaux Les feuilles que leurs mains émondent des rameaux
Ils ruminent en paix pendant que l'ombre obscure, Sous le soleil montant, se
replie à mesure. Et, laissant de la glèbe attiédir la froideur. Vient mourir, et
border les pieds du laboureur* Il rattache le joug, sous la forte courroie.
Aux cornes qu'en pesant sa main robuste ploie ; Les enfants vont cueillir
des rameaux découpés, Des gouttes de rosée encore tout trempés ; Au joug
avec la feuille en verts festons les nouent. Que sur leurs fronts voilés les
fiers taureaux secouent. Pour que leur flanc qui bat et leur poitrail poudreux
Portent sous le soleil un peu d'ombre avec eux. Au joug de bois poli le
limon s'équilibre. Sous l'essieu gémissant le soc se dresse et vibre. L'homme
saisit le manche, et sous le coin tranchant Pour ouvrir le sillon le guide au
bout du champ. Digitized by Google

382 JOCELYN. 0 travail, sainte loi du monde, Ton mystère va
s'accomplir i Pour rendre la glèbe féconde, De sueur il faut l'amollir.
L'homme, enfant et fruit de la terre, Ouvre les flancs de cette mère Où
germent les fruits et les fleurs ; Comme l'enfant mord la mamelle, Pour que
le lait monte et ruisselle ^ Du sein de sa nourrice en pleurs. La terre, qui se
fend sous le soc qu'elle aiguise, En tronçons palpitants s'amoncelle et se
brise ; Et, tout en s'entr'ouvrant, fume comme une chair Qui se fend et
palpite et fume sous le fer. En deux monceaux poudreux les ailes la
renversent. Ses racines à nu, ses herbes se dispersent ; Ses reptiles, ses vers,
par le soc déterrés, Se tordent sur son sein en tronçons torturés ; L'homme
les foule aux pieds, et, secouant le manche, Enfonce plus avant le glaive qui
les tranche ; Le timon plonge et tremble, et déchire ses doigts. La femme
parle aux bœufs du geste et de la voix : Les animaux, courbés sur leur jarret
qui plie, Pèsent de tout leur front sur le joug qui les lie ; Comme un cœur
généreux leurs flancs battent d'ardeur ; Ils font bondir le sol jusqu'en sa
profondeur. L'homme presse ses pas, la femme suit à peine ; Tous au bout
du sillon arrivent hors d'haleine ; Ils s'arrêtent : le bœuf rumine, et les
enfants Chassent avec la main les mouches de ses flancs. Digitized by
Google

9 NEUVIÈME ÉPOQUE. 383 11 est ouvert, il fume encore Sur le sol, ce profond dessin ! 0 terre, tu vis tout éclore Du premier sillon de ton sein ! 11 fut un Éden sans culture : . Mais il semble que la nature, Cherchant à l'homme un aiguillon , Ait enfoui pour lui sous terre Sa destinée et son mystère, Cachés dans son premier sillon. Oh! le premier jour où la plaine, S'entr'ouvrant sous sa forte main , But la sainte sueur humaine Et reçut en dépôt le grain ; Pour voir la noble créature Aider Dieu, servir la nature. Le ciel ouvert roula son pli. Les fibres du sol palpitérent. Et les anges surpris chantèrent Le second prodige accompli ! Et les hommes ravis lièrent Au timon les bœufs accouplés. Et les coteaux multiplièrent Les grands peuples comme les blés ; Et les villes, ruches trop pleines, Débordèrent au sein des plaines ; Et les vaisseaux, grands alcyons. Comme à leurs nids les hirondelles , Portèrent sur leurs larges ailes Leur nourriture aux nations !

Digitized by Google

384 JOCELYN. Et, pour consacrer l'héritage Du champ labouré
par leurs mains, Les bornes firent le partage De la terre entre les humains ;
Et Thomme, à tous les droits propice, Trouva dans son cœur la justice, En
grava le code en tout lieu ; Et, pour consacrer ses lois même, S' élevant à la
loi suprême. Chercha le juge et trouva Dieu ! Et la famille, enracinée Sur le
coteau qu'elle a planté, Refleurit d'année en année. Collective immortalité ;
Et sous sa tutelle chérie Naquit l'amour de la patrie, Gland de peuple au
soleil germé. Semence de force et de gloire. Qui n'est que la sainte
mémoire Du champ par ses pères semé ! Et les temples de l'Invisible
Sortirent des flancs du rocher. Et par ime échelle insensible L'homme de
Dieu put s'approcher ; Et les prières qui soupirent. Et les vertus qu'elles
inspirent. Coulèrent du cœur des mortels. Dieu dans l'homme admira sa
gloire. Et pour en garder la mémoire Reçut l'épi sur ses autels. f Digitized
by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 385 Un moment suspendu, les voilà qui reprennent Un sillon parallèle, et sans fin vont et viennent D'un bout du champ à l'autre, ainsi qu'un tisserand Dont la main, tout le jour sur son métier courant, Jette et retire à soi le lin qui se dévide, Et joint le fil au fil sur sa trame rapide. La sonore vallée est pleine de leurs voix ; Le merle bleu s'enfuit en sifflant dans les bois. Et du chêne à ce bruit les feuilles ébranlées Laissent tomber sur eux les gouttes distillées. Cependant le soleil darde à nu ; le grillon Semble crier de feu sur le dos du sillon. Je vois flotter, courir sur la glèbe embrasée L'atmosphère palpable où nage la rosée Qui rejaillit du sol et qui bout dans le jour. Comme une haleine en feu de la gueule d'un four. Des bœufs vers le sillon le joug plus lourd s'affaisse ; L'homme passe la main sur son front, sa voix baisse ; Le soc glissant vacille entre ses doigts nerveux ; La sueur, de la femme imbibe les cheveux ; Ils arrêtent le char à moitié de sa course ; Sur le flanc d'une roche ils vont lécher la source. Et, la lèvre collée au granit humecté. Savourent sa fraîcheur et son humidité. Oh I qu'ils boivent dans cette goutte L'oubli des pas qu'il faut marcher ! Seigneur, que chacun sur sa route Trouve son eau dans le rocher ! œuvR. coMPL. —

IV. 2:> Digitized by Google

386 JOCELYN. Que ta grâce les désaltère ! Tous ceux qui marchent sur la terre Ont soif à quelque heure du jour : Fais à leur lèvre desséchée Jaillir de ta source cachée La goutte de paix et d'amour ! Ils ont tous cette eau de leur âme : Aux uns c'est un sort triomphant ; A ceux-ci le cœur d'une fenune ; A ceux-là le front d'un enfant ; A d'autres l'amitié secrète. Ou les extases du poète : Chaque ruche d'homme a son miel. Ah ! livre à leur soif assouvie Cette eau des sources de la vie ! Mais ma source à moi n'est qu'au ciel. L'eau d'ici-bas n'a qu'amertume Aux lèvres qui burent l'amour. Et de la soif qui me consume L'onde n'est pas dans ce séjour ; Elle n'est que dans ma pensée Vers mon Dieu sans cesse élancée, Dans quelques sanglots de ma voix. Dans ma douceur à la souffrance ; Et ma goutte à moi d'espérance, C'est dans mes pleurs que je la bois ! Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 387 Mais le milieu du jour au repas les rappelle ; Ils couchent sur le sol le fer ; rhomme dételle Du joug tiède et fumant les bœufs, qui vont en paix Se coucher loin du soc sous un feuillage épais. La mère et les enfants, qu'un peu d'ombre rassemble, Sur l'herbe, autour du père, assis, rompent ensemble Et se passent entre eux, de la main à la main. Les fruits, les œufs durcis, le laitage et le pain ; Et le chien, regardant le visage du père, Suit d'un œil confiant les miettes qu'il espère. Le repas achevé, la mère, du berceau Qui repose couché dans un sillon nouveau, Tire im bel enfant nu qui tend ses mains vers elle. L'enlève, et, suspendu, l'emporte à sa mamelle. L'endort en le berçant du sein sur ses genoux, Et s'endort elle-même, un bras sur son époux. Et sous le poids du jour la famille sommeille Sur la couche de terre, et le chien seul les veille ; Et les anges de Dieu d'en haut peuvent les voir, Et les songes du ciel sur leurs têtes pleuvoir. Oh ! dormez squs le vert nuage De feuilles qui couvrent ce nid, Homme, femme, enfants leur image, Que la loi d'amour réunit ! 0 famille, abrégé du monde. Instinct qui charme et qui féconde Les fils de l'homme en ce bas lieu. N'est-ce pas toi qui nous rappelle Cette parenté fraternelle Des enfants dont le père est Dieu? Digitized by Google

388 JOCELYN. Foyer d'amour où celte flamme Qui circule dans
l'univers Joint le cœur au cœur, l'âme à l'âme, Enchaîne les sexes divers, Tu
resserres et tu relies Les générations, les vies. Dans ton mystérieux lien ; Et
l'amour qui du ciel émane , Des voluptés culte profane. Devient vertu s'il est
le tien ! Dieu te garde et te sanctifie : L'homme te confie à la loi. Et la
nature purifie Ce qui serait impur sans toi. Sous le toit saint qui te
rassemble, Les regards, les sommeils ensemble, Ne souillent plus ta
chasteté. Et sans qu'aucun limon s'y mêle, La source humaine renouvelle
Les torrents de l'humanité. Ils ont quitté leur arbre et repris leur journée. Du
matin au couchant l'ombre déjà tournée S'allonge au pied du chêne et sur
eux va pleuvoir ; Le lac, moins éclatant, se ride au vent du soir; De l'autre
bord du champ le sillon se rapproche. Mais quel son a vibré dans les
feuilles? La cloche, Comme un soupir des eaux qui s'élève du bord. Répand
dans Tair ému l'imperceptible accord, Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 389 Et par des mains d'enfants au
hameau balancée Vient donner de si loin son coup à la pensée : C'est r
Angélus qui tinte, et rappelle en tout lieu Que le matin des jours et le soir
sont à Dieu. A ce pieux appel le laboureur s'arrête, Il se tourne au clocher,
il découvre sa tête. Joint ses robustes mains d'où tombe l'aiguillon. Élève un
peu son âme au-dessus du sillon, Tandis que les enfants, à genoux sur la
terre. Joignent leurs petits doigts dans les mains de leur mère. Prière ! ô
voix surnaturelle Qui nous précipite à genoux ; Instinct du ciel qui nous
rappelle Que la patrie est loin de nous ; Vent qui souffle sur l'âme humaine.
Et de la paupière trop pleine Fait déborder l'eau de ses pleurs. Comme un
vent qui, par intervalles, Fait pleuvoir les eaux virginales Du calice incliné
des fleurs : Sans toi que serait cette fange ? Un monceau d'un impur limon.
Où l'homme après la brute mange Les herbes qu'il tond du sillon. Mais par
toi son aile cassée Soulève encore sa pensée Pour respirer au vrai séjour, l'a
désaltérer dans sa course, Digitized by Google

390 JOCELYN. Et lui faire boire à sa source L'eau de la vie et de l'amour ! Le cœur des mères te soupire, L'air sonore roule ta voix , La lèvre d'enfant te respire , L'oiseau t' écoute aux bords des bois ; Tu sors de toute la nature Comme un mystérieux murmure Dont les anges savent le sens ; Et ce qui souffre, et ce qui crie, Et ce qui chante, et ce qui prie. N'est qu'un cantique aux mille accents. O saint murmure des prières. Fais aussi dans mon cœur trop plein, Comme des ondes sur des pien'es. Chanter mes peines dans mon sein ; Que le faible bruit de ma vie En extase intime ravie S'élève en aspirations; Et fais que ce cœur que tu brises, Instriment des célestes brises. Éclate en bénédictions ! Un travail est fini, l'autre aussitôt commence. Voilà partout la terre ouverte à la semence : Aux corbeilles de jonc puisant à pleine main , En nuage poudreux la femme épand le grain ;
Digitized by Goosie

NEUVIÈME ÉPOQUE. 391 Les enfants, enfonçant les pas dans son ornière. Sur sa trace, en jouant^ ramassent la poussière Que de leur main étroite ils laissent retomber, Et que les passereaux viennent leur dérober. Le froment répandu, l'homme attelle la herse. Le sillon raboteux la cahote et la berce : En groupe sur ce char les enfants réunis Effacent sous leur poids les sillons aplanis. Le jour tombe, et le soir sur les herbes s'essuie; Et les vents chauds d'automne amèneront la pluie. Et les neiges d'hiver sous leur tiède tapis Couvriront d'un manteau de duvet les épis; Et les soleils dorés en jauniront les herbes , Et les filles des champs viendront nouer les gerbes. Et, tressant sur leurs fronts les bluets, les pavots, • Iront danser en chœur autour des tas nouveaux; Et la meule broîra le froment sous les pierres; Et, choisissant la fleur, la femme des chaumières. Levée avant le jour pour battre le levain, De ses petits enfants aura pétri le pain; Et les oiseaux du ciel, le chien, le misérable. Ramasseront en paix les miettes de la table ; Et tous béniront Dieu, dont les fécondes mains Au festin de la terre appellent les humains! C'est ainsi que ta providence Sème et cueille l'humanité, JSeigneur, cette noble semence Qui germe pour Tétémité. Ah I sur les sillons de la vie Que ce pur froment fructifie! Digitized by Google

392 JOCELYN. Dans les vallons de ses douleurs, 0 Dieu, verse-
lui ta rosée! Que la terre fertilisée Se couvre d'hommes et de fleurs! (Ici
plusieurs Jate» perdues.) Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE 393 Valoeige, juillet 1801. Deux frères aujourd'hui se disputaient un champ Dont la borne s'était déplacée en bêchant; Ils ont remis tous deux leur cause à ma parole, Et je les ai jugés dans cette parabole : « Au premier temps du monde, où tout était commun, Deux frères, comme vous, avaient deux champs en un. Comme Tun prenait moins et l'autre davantage. Ils vinrent un matin borner leur héritage : Un seul arbre, planté vers le milieu du champ. Dominait les sillons du côté du couchant. Un frère à l'autre dit : « L'extrémité de l'ombre » De nos sillons égaux coupe juste le nombre : » Que l'ombre nous partage! « Ainsi fut convenu. Or, l'ombre s'allongea quand le soir fut venu , Et jusqu'au bout du champ, en rampant descendue. Fit un seul possesseur de toute l'étendue. Vite il alla chercher les témoins de la loi , Et leur dit : % Regardez, toute l'ombre est à moi. » Et les juges humains, en hommes, le jugèrent. Et le champ tout entier au seul frère adjudgèrent; Et l'autre, par le ciel dépouillé de son bien. Accusa le soleil , et s'en fut avec rien. L'hiver vint : l'ouragan que la saison déchaîne S'engouffrant une nuit dans les branches du chêne, Et le combattant seul , sans frère et sans appui , Le balaya de terre, et son ombre avec lui. Digitized by Google

394 JOCELYN. Le frère dépouillé voyant l'autre sans titre,
Descendant à son tour, alla chercher l'arbitre. Et dit : « Voyez... plus
d'ombre! ainsi tout est à moi! » Et le juge, prenant la lettre de la loi, Jugea
comme le vent, et le soleil, et l'ombre; Et des sillons du champ sans égaler
le nombre. Lui donna l'héritage avec tout son contour, Et tous deux eurent
trop ou trop peu tour à tour; Et, descendant du champ où la borne ainsi
glisse, Ils disaient dans leur cœur : • Où donc est la justice? » » Or, un sage
passant par là les entendit. Écouta leurs raisons en souriant, et dit: a On
vous a* mal jugés; mais jugez-vous vous-même. » Votre borne flottante est
de vos lois l'emblème : » La borne des mortels n'est jamais au milieu. »
Mesurez la colline à la toise de Dieu. » Elle n'est, mes amis, dans l'arbre ni
la haie, » Ni dans l'ombre que l'heure ou prolonge ou balaie , » Ni dans la
pierre droite avec ses deux garants, » Que renverse le soc ou roulent les
torrents; n Ni dans l'œil des témoins, ni dans la table écrite, » Ni dans le
doigt levé du juge qui limite. » La justice est en vous : que cherchez-vous
ailleurs? » La borne de vos champs! plantez-la dans vos cœurs 9 Rien ne
déplacera la sienne ni la vôtre ; » Chacun de vous aura sa part dans l'œil de
l'autre. » Les deux frères, du sage écoutant le conseil, Ne divisèrent plus par
l'ombre ou le soleil ; Mais, dans leur équité plaçant leur confiance,
Partagèrent leur champ avec leur conscience. Et devant l'invisible et fidèle
témoin Nul ne fit son sillon ni trop près ni trop loin. » Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 395 Varneige, août 1801. Quelquefois le passant insulte encor le prêtre : J'accepte en bénissant, comme mon divin Maître; Et ce soir, pardonnant au sarcasme moqueur, J'essayais dans ces vers de soulager mon cœur : Peut-être il était beau, quand Rome reine et mère, De l'empire du monde évoquant la chimère, Posait son pied d'airain sur la nuque des rois, Lançait du Capitole une foudre bénie. Et tentait d'allonger sa vaste tyrannie Jusqu'où va l'ombre de la croix ; Quand ces pontifes-rois, distributeurs du monde, Marquaient du doigt les parts sur une mappemonde. Donnaient ou retiraient les royaumes donnés. Citaient les fils d'Hapsbourg au ban du Janicule, Et tendaient à baiser la poudre de leur mule A leurs esclaves couronnés; Quand ces pêcheurs, quittant la barque évangélique. Tendaient sur l'univers leur filet politique. Au lieu d'âmes péchant des domaines de rois; Digitized by Google

396 JOCEL\\. Et, pour combler le fisc d'une oisive opulence,
Jetaient Tor ou le fer dans la sainte balance Où Jésus avait n)is ses poids;
Lorsque, dans leurs palais regorgeant de délices, Tout Tor des nations
coulait avec leurs vices; Que le Tibre, souillé de profanations, S*étonnait de
revoir des mains sacerdotales Mener le grand triomphe ou d'autres
saturnales Sur les tombeaux des Scipions ; Il était beau peut-être, avec
Pétrarque ou Dante, D'allumer son courroux comme une lampe ardente. De
jeter sur l'autel sa sinistre lueur. Et, du temple avili déchirant les saints
voiles, De montrer sa souillure au soleil, aux étoiles. Et de crier sur lui : «
Malheur! » Lorsque du cavalier la main rude et farouche Tourmente un
mors d'acier et fait saigner sa bouche, L'obéissant coursier peut parfois
tressaillir; Quand on souffle longtemps le charbon sous le vase» L'eau
dormante à la fin, comme un cœur qui s'embrase. Peut se soulever et
bouillir. Alors quelque péril honorait quelque audace; Alors le fer sacré,
plus prompt que la menace. Cimentait dans le sang le dogme universel ; Ou
l'interdit vengeur, ce Dieu tonnant de Rome, Grondait sur le blasphème,
arrachait l'homme à l'homme, Maudissait le pain et le sel!... Digitized by
Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 397 Mais aujourd'hui, grand Dieu! que la ville éternelle Voit ses mornes déserts s'élargir autour d'elle; Qu'en pleurs elle s'assoit, veuve, entre des tombeaux; Que le vent seul, hélas! soulève sa poussière. Et que le Tibre nu voit tomber pierre à pierre Sa ville morte dans ses eaux; Quand les martyrs du Christ, se levant de leurs tombes, Ont ramené deux fois son peuple aux catacombes. Et retrempé ses mains dans son sang répandu ; Quand l'ire du Seigneur, rude mais salulaire, A courbé du genou sa tête jusqu'à terre. Pour redresser l'arc détendu ; Quand deux fois en dix ans les (Qaulois, dans la poudre. Ont par leurs cheveux blancs traîné ces dieux sans foudre, Et mis le temple à nu et l'autel à l'encan. Et que de ces vieillards, qu'outrage encor la haine. L'un mourut sans tombeau, l'autre possède à peine L'ombre courte du Vatican ; Quand le monde indécis nage en paix dans son doute, Que la croix du clocher redescend sous la voûte, Et que, si nous venons pour prier au saint lieu. On ferme à deux battants les portes de l'église. De peur que des soupirs l'écho ne scandalise Ceux qui craignent l'ombre d'un Dieu,.. Digitized by Google

398 JOCELYN. Viens voir, jeune étranger, viens voir dans ma cabane Si mon luxe sacré brille d'un or profane : Tu n'y trouveras rien, dans son triste abandon. Qu'un bâton, un pain noir que le pauvre partage, Un livre que j'épelle aux enfants d'un village. Un Christ qui m'apprend le pardon ! Si pour vos soifs sans eau l'esprit de l'Évangile Est un baume enfermé dans un vase d'argile, Hommes! sans le briser, transvasez la liqueur; Collez pieusement la lèvre à l'orifice, Et recueillez les eaux de ce divin calice Goutte à goutte dans votre cœur! Un mendiant trouva des médailles en terre; Dans une langue obscure on y lisait : « Mystère ! » Méprisant l'effigie, il jeta son trésor. « Insensé, lui dit-on, quelle erreur est la tienne! Qu'importe l'effigie ou profane ou chrétienne? 0 mendiant, c'était de l'or! » Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 399 Valneige, 8 août 1801. Et j'instruis
les enfants du village, et les heures Que je passe avec eux sont pour moi les
meilleures ; Elles ouvrent le jour et terminent le soir. Oh! par un ciel d'été,
qui n'aimerait à voir Cette école en plein champ où leur troupe est assise?
Il est deux vieux noyers aux portes de l'église Avec ses fondements en terre
enracinés. Qui penchent leur feuillage et leurs troncs inclinés Sur un creux
vert de mousse, où dans le cailloutage S'échappe en bouillonnant la source
du village. De gros blocs de granit que son onde polit. Blanchis par son
écume, interrompent son lit. Sur ce tertre, glissant de colline en colline.
L'œil embrasse au matin l'horizon qu'il domine, Et regarde, à travers les
branches de noyer. Les lacs lointains bleuir et la plaine ondoyer. C'est là
qu'aux jours sereins, rassemblés tous, leur troupe Selon l'âge et le sexe en
désordre se groupe. Les, uns au tronc de l'arbre adossés deux ou trois ; Les
autres garnissant les marches de la croix ; Ceux-là sur les rameaux , ceux-ci
sur les racines Du noyer qui serpente au niveau des ravines ; Quelques-uns
sur la tombe et sur les tertres verts Dont les morts du printemps sont déjà
recouverts. Digitized by Google

400 JOCELYN. 'Comme des blés nouveaux reverdissant sur
l'aire/ Où des épis battus ont germé dans la terre. J Cependant, au milieu de
ces fila du hameau, Ma voix grave se mêle au murmure de l'eau, Pendant
que leurs brebis broutent l'herbe nouvelle Sur la couche des morts; que
l'agile hirondelle Rase les bords de l'onde, attrapant dans son vol L'insecte
qui se joue au rayon sur le sol ; Et que les passereaux, instruits par
l'habitude. Enhardis par leur calme et par leur attitude, Entourent les
enfants, et viennent sous leur main S'abattre et s'attrouper pour émietter leur
pain. Je me pènètrè bien de ce sublime rôle Que sur ces cœurs d'enfants doit
remplir ma parole : Je me dis que je vais donner à leur esprit L'aliment
immortel dont l'ange se nourrit, La vérité, de l'homme incomplet héritage.
Qui descend jusqu'à nous de nuage en nuage, Flambeau d'un jour plus pur,
que les traditions Passent de mains en mains aux générations ; Que je suis
un rayon de cette âme éternelle Qui réchauffe la terre et qui la renouvelle.
L'étincelle de Dieu qui, brillant tour à tour, Dans la nuit de ces cœurs doit
allumer son jour ; Et, la main sur leurs fronts baissés, je lui demande De
préparer mon cœur pour qu'un Verbe y descende ; D'élever mon esprit à la
simplicité De ces esprits d'enfants, aube de vérité; De mettre assez de jour
pour eux dans mes paroles, Et de me révéler ces claires paraboles Oïi le
Maître, abaissé jusqu'au sens des humains. Faisait toucher le ciel aux plus
petites mains ! Digitized by Google

NEUVIEME ÉPOQUE. 401 Puis je pense tout haut pour eux; le cercle écoute, Et mon cœur dans leurs cœurs se verse goutte à goutte. Je ne surcharge pas leur sens et leur esprit Du stérile savoir dont l'orgueil se nourrit; Bien plus que leur raison j'instruis leur conscience : La nature et leurs yeux , c'est toute ma science I Je leur ouvre ce livre , et leur montre en tout lieu L'espérance de l'homme et la bonté de Dieu. Pour leur enseigner Dieu, son culte et ses prodiges. Je ne leur conte pas ces vulgaires prestiges Qui, confondant l'erreur avec la vérité, Font d'une foi céleste une crédulité, Honte au Dieu trois fois saint prouvé par l'imposture ! Son témoin éternel à nous, c'est sa nature! Son prophète éternel à nous, c'est sa raison! Ses cieux sont assez clairs pour y lire son nom. Avec eux chaque jour je déchiffre et j'épelle De ce nom infini quelque lettre nouvelle ;J Je leur montre ce Dieu, tantôt dans sa bonté Mûrissant pour l'oiseau le grain qu'il a compté : Tantôt, dans sa sagesse et dans sa providence. Gouvernant la nature avec tant d'évidence ; Tantôt... Mais aujourd'hui c'était dans sa grandeur. La nuit tombait ; des cieux la sombre profondeur Laissait plonger les yeux dans l'espace sans voiles. Et dans l'air constellé compter les lits d'étoiles Comme à l'ombre du bord on voit sous des flots clairs La perle et le corail briller au fond des mers. * Celles-ci, leur disais-je, avec le ciel sont nées: Leur rayon vient à nous sur des millions d'années. ŒUVR. COMPL. — IV. 20

402 JOCELYN. Des mondes, que peut seul peser Tesprit de Dieu,
Elles sont les soleils, les centres, le milieu ; Uocéan de Téther les absorbe
en ses ondes Comme des grains de sable, et chacun de ces mondes Est lui-
même un milieu pour des mondes pareils. Ayant ainsi que nous leur lune et
leurs âoleUs, Et voyant comme nous des firmaments sans terme S* élargir
devant Dieu sans que rien le renferme ! Celles-là, décrivant des cercles sans
compas. Après avoir passé, ne repasseront pas. Du firmament entier la page
intarissable Ne renfermerait pas le chiffire incalculable Des siècles qui
seront écoulés jusqu'au jour Où leur orbite ûmmense aura fermé son tour.
Elles suivent la courbe où Dieu les a lancées ; Uhomme, de son néant, les
suit par ses pensées... Et ceci, mes enfants, suffit pour vous prouver Que
rhomme est un esprit, puisqu'il peut s'élever. De ce point de poussière et des
ombres humaines. Jusqu'à ces cieux sans fond et ces grands phénomènes.
Car voyez , mesurez , interrogez vos corps ; Pour monter à ces feux faites
tous vos efforts I Vos pieds ne peuvent pas vous porter sur ces ondes; Votre
main ne peut pas toucher, peser ces mondes; Dans les replis des cieux
quand ils sont disparus. Derrière leur rideau votre œil ne les voit plus ;
Nulle oreille n'entend sur la mer infinie De leurs vagues d'éther l'orageuse
harmonie ; Le souffle de leur vol ne vient pas jusqu'à vous ; Sous le dais de
la nuit ils vous semblent des clous. Et l'homme cependant arpente cette
voûte ; D'avance, à l'avenir nous écrivons leur route; Nous disons à celui
qui n'est pas encore né Quel jour au point du ciel tel astre ramené Digitized
by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 403 Viendra de sa lueur éclairer
l'étendue, Et rendre au firmament son étoile perdue. Et qu'est-ce qui le sait?
et qu'est-ce qui l'écrit? Ce ne sont pas les sens, enfants! c'est donc l'esprit;
C'est donc cette âme immense, infinie, immortelle, Qui voit plus que
l'étoile, et qui vivra plus qu'elle!.,. » Ces sphères, dont l'éther est le
bouillonnenoent, Ont emprunté de Dieu leur premier mouvement Avez-vous
calculé parfois dans vos pensées La force de ce bras qui les a balancées?
Vous ramassez souvent dans la fronde ou la main La noix du vieux noyer, le
caillou du chemin ; Imprimant votre effort au poignet qui les lance. Vous
mesurez, enfants, la force à la distance; L'une tombe à vos pieds, l'autre
vole à cent pas. Et vous dites : t Ce bras est plus fort que mon bras. » Eh
bien ! si par leurs jets vous comparez vos frondes, Qu'est-ce donc que la
main qui, lançant tous ces mondes. Ces mondes dont l'esprit ne peut porter
le poids, Connue le jardinier qui sème aux champs ses pois, Les fait fendre
le vide et tourner sur eux-même Par l'élan primitif sorti du bras suprême.
Aller et revenir, descendre et remonter Pendant des temps sans fin que Dieu
seul peut compter. De l'espace et du poids et des siècles se joue, Et fait
qu'au firmamenl ces mille chars sans roue Sont portés sans ornière et
tournent sans essieu? Courbons-nous, mes enfants! c'est la force de Dieu!...
Digitized by Google

404 JOCELYN. » Maintenant cherchez-vous quelle est
l'intelligence Qui croise tous les fils de cette trame immense, Et les fait l'un
vers l'autre à jamais graviter, Sans que dans leur orbite ils aillent se heurter?
Enfants, quand vous menez paître au loin vos génisses Aux flancs de la
montagne, aux bords des précipices, Et qu'assis sur un roc vous avez sous
vos pas Ce lac bleu comme un ciel qui se déploie en bas. Vous voyez
quelquefois l'essaim des blanches voiles, Disséminé sur Teau comme au ciel
les étoiles. De tous les points du lac se détacher des bords. Sortir des golfes
verts ou rentrer dans les porte. Ou, se groupant en cercle, avec la proue
écrire Des évolutions que le regard admire ; Et vous ne craignez pas, mes
amis, cependant. Que ces frêles esquifs, l'un l'autre s' abordant, Se
submergent soas Tonde, ou que leurs blanches ailes, Se froissant dans leur
vol , se déchirent entre elles : Car quoique sous la voile on ne distingue rien
Dans cet éloignement, pourtant vous savez bien Que de chaque nacelle un
pêcheur tient la rame. Que chacun des bateaux a son œil et son âme, Qui
gouverne à son gré sa course de la main , Et lui fait discerner et choisir son
chemin. Eh bien ! pour diriger sur l'eau cette famille, S'il faut une pensée à
la frêle coquille, Ces mondes, que de Dieu l'effort seul peut brider. N'en
auraient-ils pas une aussi pour se guider? Ils en ont, mes enfants! Dieu
même est leur pilote: C'est lui qui dans son ciel a fait cingler leur flotte;
Chacun de ces soleils, éclairé par son œil, Sait sur ces océans son port et
son écueil ; Tous ont reçu de lui le signal et la. route. Pour paraître à son
heure, à leur pomt de sa voûte. Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 405 L*œuvre de chaque globe à son
appel monté Est de glorifier sa sainte volonté, De suivre avec amour le
sentier qu'il lui trace, Et de refléter Dieu dans le temps et l'espace; Et tous,
obéissant, de rayon en rayon. Se transmettent son ordre et font luire son
non) ; Et sa gloire en jaillit de système en système. Et tout ce qu'il a fait lui
rend gloire de même; Et, sans acception, son œil monte et descend De l'orbe
des soleils aux cheveux de l'enfant. Et jusqu'au battement de l'insensible
artère De l'insecte qui rampe à vos pieds sur la terre!... Et ne vous troublez
pas devant cette grandeur; Ne redoutez jamais que dans la profondeur Des
êtres, dont la foule obscurcit la paupière. L'ombre de ces grands corps vous
cache sa lumière ! Ne dites pas, enfants, comme d'autres ont dit: « Dieu ne
me connaît pas, car je suis trop petit; » Dans sa création ma faiblesse me
noie ; » 11 voit trop d'univers pour que son œil me voie. » L'aigle de la
montagne un jour dit au soleil : « Pourquoi luire plus bas que ce sommet
vermeil? » A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres, 9 De salir tes
rayons sur l'herbe dans ces ombres ? 9 La mousse imperceptible est indigne
de toi... » — Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi !... L'aigle, avec
le rayon s'élevant dans la nue, Vit la montagne fondre et baisser à sa vue ;
Et quand il eut atteint son horizon nouveau , A son œil confondu tout parut
de niveau. 0 Eh bien! dit le soleil, tu vois, oiseau superoe, 9 Si pour moi la
montagne est plus haute que l'herbe. 9 Rien n'est grand ni petit devant mes
yeux géants : 9 La goutte d'eau me peint comme les océans ; Digitized by
Google

4M JOCELYN. » De tout ce qui me voit je suis l'astre et la \ie ; »
Comme le cèdre altier l'harbe me glorifie; » J'y chauffe la fourmi, des nuits
j'y bois les pleurs; » Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs. » Et
c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure, » D'un œil pour tous égal voit
toute sa nature!..* > Chers enfant?, bénissez, si votre ccmir^mprend. Cet
œil qui voit l'insecte et pour qui tout est grandi » (Pliuieurs dates manquent
ici.) Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. . 407 21 Décembre 1801. Je suis le seul
pasteur de ce pays sauvage ; Pauvre troupeau sans guide I Un honune tout
en nage Est monté jusquMci d'un village lointain; Il a marché toujours
depuis le grand matin. Dans un petit hameau du chemin d'Italie, Une femme
malade est, dit-il, recueillie; Jeune, belle et mourante, à ses derniers instants
Elle demande un prêtre : arriverai -je à temps? Digitized by Google

408 JOCELYX. / A Maltayerne, sur la roule d'Italie, %%

uovembre 1802. Une lampe éclairait seule la chambre obscure, Et l'ombre des rideaux me cachait la figure ; Je ne distinguais rien dans cette obscurité (Qu'un front pâle et mourant sur l'oreiller jeté, Et de longs cheveux blonds répandus en désordre, Que sur un sein deux mains d'albâtre semblaient tordre , Et qui, lorsque ces mains les laissaient s'épancher. Roulaient des bords du lit jusque sur le plancher. « Mon père, » murmura tout bas la voix de femme... L'accent de cette voix alla jusqu'à mon âme ; Je ne sais d'une voix quel vague souvenir Y vibrait ; je ne pus qu'à demi retenir Un cri que le respect refoula dans ma bouche, Et je m'assis tremblant au chevet de la couche. « Mon père, pardonnez, reprit la même voix : » Les chemins sont mauvais, les jours icourts, les temps froids. » Je vous ai fait venir de loin, bien loin peut-être : » Mais vous vous souvenez que votre divin Maître, » Sans craindre de souiller ses pieds ni ses habits, » Rapportait sur son cou la moindre des brebis. » Hélas ! de sa bonté nulle ne fut moins digne : » Pourtant je fus marquée autrefois de son signe, » Et je veux, en quittant ce vallon de douleur, » Revenir et mourir aux pieds du bon Pasteur. » J'ai tant perdu sa voie et rejeté ses grâces, a » Qu'il a depuis longtemps abandonné mes traces. Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 409 » Mais, avant de juger mes fautes dans la foi, • Comme homme, comme ami, mon père, écoutez-moi! » Vous connaîtrez bientôt celles dont je m'accuse : » Plus mes péchés sont grands, plus j'ai besoin d'excuse! » Ma mère, qui mourut en me donnant le jour, • Me retira ti'op tôt l'ombre de son amour ; » Mon père, qui m'aimait avec trop de tendresse, » Ne me nourrit jusqu'à quinze ans que de caresse; » J'étais libre avec lui comme l'oiseau des champs, « Et toutes mes vertus n'étaient que mes penchants. » L'âme va, comme l'onde, où sa pente l'incline: » Je ne savais qu'aimer. A quinze ans orpheline, » Dirai-je mon bonheur, ou mon malheur? hélas! » Fit descendre du ciel un ami sur mes pas. » Un jeune homme au front d'ange, et tel qu'un cœur de femme. « En apporte en naissant l'image dans son âme, » Tel que plus tard, hélas! son cœur en rêve en vain, » Fier, tendre, à l'œil de flamme, au sourire divin, » Météore qui donne à l'âme un jour céleste, » Et de la vie après décolore le reste ! » En un désert deux ans le sort nous enferma : » Je l'aimai sans penser que j'aimais; il m'aima » Sans distinguer l'amour d'une amitié plus pure, » Car des habits trompeurs déguisaient ma figure; » Et notre grotte vit les amours innocents » De ce ciel où l'amour n'a pas besoin des sens. » Il m'aima! Pardonnez, ô mon père, à mes larmes! » Pour ma bouche expirante, oui, ce mot a des charmes: » Il m'aima! lui? moi?... lui!... ce mot fait mon orgueil, » Il résonne encor doux au bord de mon cercueil* « Quels que soient les remords dont ma vie est semée, ^ Dieu me regardera, puisque j'en fus aimée!... » Digitized by Google

L 410 JOCELYN. Son accent s'élevait, mais je n'entendais plus. Laurence!... c'était elle! Un bruit sourd et confus Tintait dans ihon oreille et grondait dans ma tête; Mon front, mon cœur, mon sang, n'étaient qu'une tempête ; Les objets s'effaçaient sous mon regard errant, Mes pensées dans mon front roulaient comme un torrent, Et mon esprit flottant sur toutes, sur aucune. En vain comme un éclair voulait en saisir une : Chacune tour à tour fuyait et m'entraînait; Dans mon chaos d'esprit tout croulait, tout tournait : Si je parlais, ma voix me ferait reconnaître; Avant le saint pardon je la tûrais peut-être! Indiscret confident, si je n'osais parler. Ses douloureux secrets allaient se révéler; Coupable de parler, coupable de me taire. J'allais trahir sa vie ou mon saint ministère ! Pouvais-je, homme de Dieu, me récuser? Oh noni Oh! qui lui donnerait mieux le divin pardon? De quel cœur plus ami la brûlante prière Appellerait la paix de Dieu sur sa paupière? Quels pleurs s'uniraient plus à ses pleurs? quelle main Du festin de la mort lui romprait mieux le pain? Et quel adieu plus tendre, à ce départ suprême, L'accompagnerait mieux que cette voix qu'elle aime? Oh! sans doute c'était Dieu qui me l'envoydt. Et qui par ce seul jour en une heure payait De mon amour vaincu le si long sacrifice ; Il m'avait réservé ce jour dans sa justice! Me rapportant Laurence à son dernier moment. Sa grâce du pardon me faisait l'instrument : J'allais donner le ciel, dans l'auguste mystère, A celle à qui j'aurais voulu donner la terre. Et j'allais envoyer m'attendré dans les deux Le souffle de mon sein, le rayon de mes yeuxl Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 411 Dans la confusion de ce doute terrible, J'étais sans mouvement comme un bloc insensible. Le trouble de mes sens enfin s'atténua; Sa voix reprit son timbre; elle continua: J ^^^^ « Hélas! de lui, mon père, à peine séparée, » Le monde sait jusqu'où je me suis égarée! » L'époux à qui mon sort sans mon cœur fut uni, » Du crime de m'aimer par mon cœur fut puni; » Mon dégoût lui rendait en horreur ses tendresses, » Et voyait un opprobre en ses moindres caresses ; » 11 mourut d'amertume, hélas 1 en m'adorant: » Je ne lui pardonnai de m'aimer qu'en mourant! ».. » Veuve et libre à vingt ans, et déjà renommée Pour ma beauté partout avec mon nom semée. Des flots d'adorateurs roulèrent sur mes pas. Je les laissai m'aimer; mais, moi, je n'aimai pas: L'ombre de mon ami, m' entourant d'un nuage, Toujours entre eux et moi jetait sa chère image ; Et d'un œil attendri quand je leur souriais. Hélas! les insensés! c'est lui que je voyais! Tant d'un éclat trop pur l'âme jeune éblouie Ternit toute autre chose ensuite dans la vie. Ah! malheur à qui voit devant ses yeux passer Une apparition qui ne peut s'effacer! Le reste de ses jours est bruni par une ombre : Après un jour divin, nK)n père, tout est sombre! Digitized by Google

412 JOCELYN. » Pourtant, lasse du vide où mon cœur se perdait,
» Ivre du souvenir brûlant qui débordait, » J'essayai quelquefois de me
tromper moi-même, » De regarder un front, et de dire : Je l'aime! »
J'écoulais comme si mon cœur avait aimé ; » Mais, froide au sein du feu
que j'avais allumé, » Je sentais tout à coup défaillir ma pensée, » Transir
mon cœur brûlant sous une main glacée; » Je repoussais l'objet indigne loin
de moi , ' » Je disais en courroux : Va-t'en! ce n'est pas toi!... » Et, cherchant
au hasard parmi ce qui m'adore ' * Une autre illusion, je la chassais encore.
» D'un angélique amour l'ineffaçable odeur, » Au moment de tomber, me
remontait au cœur; » Et la goutte du ciel, sur mes lèvres restée, » Rendait
toute autre coupe amère et détestée. » Aussi, bien que tant d'ombre ait terni
ma beauté, » Bien qu'un monde, témoin de ma légèreté, » Sur mes goûts
fugitifs mesurant mes faiblesses, » M'ait mise au rang honteux des grandes
pécheresses; » Bien que j'eusse voulu, du mal faisant mon bien, » Venger
sur d'autres cœurs les tortures du mien, » Ou payer de ma vie ou de ma
renommée » La puissance d'aimer comme j'étais aimée; * » Quoique ne
regardant que d'un cœur ennemi » Le Dieu qui m'arrachait mon frère et mon
ami, » Je le dis devant vous, devant ce Dieu lui-même, » Devant la vérité
qui luit au jour suprême, » Devant le cher fantôme et le saint souvenir » De
celui qu'en mentant je craindrais de ternir. Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 413 » Non par ma force, hélas! mais par mon impuissance, » Par mépris, par dégoût, plus que par innocence, » Mon cœur est resté vierge et pur jusqu'à ce jour! » Oui, mon âme est encor vierge à force d'amour, » Et rapporte au tombeau, sans Tavoir altérée, » L'image de celui qui l'avait consacrée! Et cependant mes jours, brûlés par la douleur, S'en allaient desséchés et pâlis dans leur fleur; Et je sentais ma vie, à sa source blessée. Mourir, toujours mourir aux coups d'une pensée. Comme un arbre au printemps que le ver pique au cœur. Mon front jeune cachait ma mortelle langueur; Mais je voyais la mort là tout près, sur ma voie. Et j'en avais dans l'âme une féroce joie : C'était le seul remède à mon mal sans espoir. Pourtant avant la mort je voulus encor voir Le lieu de notre exil, ces monts, ce point de terre Qui fut de mon bonheur deux ans le sanctuaire, Et retrouver en songe au moins, dans ce séjour. Ma première innocence et mon céleste amour : Je revis le désert et la roche escarpée, Et là du dernier coup mon âme fut frappée. Tout mon bonheur passé se leva sous mes pas : Je pressai mille fois son ombre dans mes bras ; Chaque pan du rocher, du lac, des précipices. Ramenèrent pour moi des heures de délices. Ce cœur qui les cherchait n'a pu les soutenir : Comme on meurt de douleur, il meurt de souvenir! Digitized by Google

414 JOCELYN. • Et Ton me rapporta de la grotte, éperdue, » Et mourant d'une mort que j'ai trop attendue. r f Elle se tut; ses dents grinçaient; puis reprenant: « Vous savez qui je fus; jugez-moi maintenant! » Sur sa couche incliné, l'œil au ciel, les mains hautes. Je la bénis du cœur, et j'entendis ses fautes. Quand elle eut achevé, je lui dis quelques mots Tout étouffés de pleurs, tout brisés de sanglots. Où l'accent altéré de ma voix trop émue A son oreille encor la laissait inconnue. Je cherchais dans mon cœur ces trésors de pardon Dont pour la dernière heure rfn Dieu nous a fait don ; Puis avant de verser l'innocence à son âme : t Vous en repentez-vous de ces péchés, madame? > Je tiens sur votre front l'indulgence en suspens; » Dieu n'attend que ce mot. — Oh ! oui, je me repens » De tout ce que mon cœur reproche à ma pensée, » De mes jours prodigués, de ma vie insensée. » De ce temps en soupirs pour du vent consumé : » Je me repens de tout, hors de l'avoir aimé! » Et si devant ce Dieu mon amour est coupable, » Que dans, l'éternité sa vengeance m'accable! » Je ne puis m' arracher du cœur, même aujourd'hui , » Le seul être ici-bas qui m'ait fait croire en lui; Digitized by Goosie

NEUVIÈME ÉPOQUE. 415 i Et dans mes yeux mourants son image est si belle, » Que je ne comprends pas le ciel même sans elle. 9 Oh! s'il était là, lui: si Dieu me le rendait! 9 Même à travers la mort, oh! s'il me regardait! » Si cette heure à ma vie eût été réservée, » Si j'entendais sa voix, je me croirais sauvée : 9 Sa voix m'adoucirait jusqu'au lit du tombeau ! i t Laurence, entendez-la! • criai-je. Le flambeau Jeta comme un éclair du ciel dans l'ombre obscure; Elle se souleva pour fixer ma figure : « Dieu! c'est bien lui, dit -elle. — Oui, Laurence! oui, c'est moi! • Ton frère, ton ami, là, vivant devant toi! » C'est moi que le Seigneur au jour de grâce envoie ; » Pour te tendre la main et t' aplanir la voie, » Pour laver plus que toi tes péchés dans mes pleurs! j » Tes fautes, mon enfant, ne sont que tes malheurs. » C'esl moi seul qui jetai le trouble dans ta vie ; » Tes péchés sont les miens, et je t'en justifie! » Peines, crimes, remords, sont communs entre nous, 9 Je les prends tous sur moi pour les expier tous. » J'ai du temps, j'ai des pleurs; et Dieu, pour innocence, » Va te compter là-haut ma dure pénitence. » Ah ! reçois de ce cœur au tien prédestiné » Le plus tendre pardon qu'il ait jamais donné ! » Reçois de cette main, que Dieu seul t'a ravie, » Ta précoce couronne et l'éternelle vie! » Réunis à l'entrée, au terme du chemin, » Tous les dons du Seigneur t'attendaient dans ma main. 9 Aime-la pour ces dons de Dieu! crois, aime, espère! » Laurence, cette main t'absout au nom du Père! » Et comme j'achevais le signe de la croix , Et que les mots sacrés expiraient dans ma ^oix, Digitized by Google

416 JOCELYN. Je sentis ses doigte froids saisir ma main
contrainte, L'attirer sur sa bouche en une ardente étreinte ; Et quand à ce
transport je voulus m'opposer, V Son &me avait passé dans ce dernier
baiser! Et ma main, que serrait encor sa main roidie. Restait toute la nuit dans
sa main refroidie. Jusqu'à ce que, le ciel commençant à pâlir. Les femmes
du hameau vinrent Tensevelir... Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 417 A a hameau de MaHaveroe, :tk
novembre 1801. Ouvert le testament. C'est à moi qu'elle donne Tous ses
biens ; qu'en ferais-je? Elle prie, elle ordonne Qu'au tombeau paternel son
corps soit rapporté La nuit, par un seul prêtre à la fosse escorté, Pour que
son cœur mortel s'endorme et ressuscite Au seul lieu d'ici-bas que sa pensée
habite. Ah! Laurence! ah! c'est moi, moi qui t'y coucherai; Dans ta tombe, 6
ma sœur, c'est moi qui t'étendrai! De cette voix jadis si chère à ton oreille,
Que ce soit aussi moi, moi seul qui t'y réveille! Ce corps je le reçois, mais
ces biens je les rends: Ce n'est que dans le ciel que nous sommes parents!
Mon nom dans cet écrit, que le feu le dévore : Dieu le sait, il suffit; que le
monde l'ignore! Œuvn. COMPL. — IV. 27 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.52% accurate

418 JOCELYN. Ĭ6 uo^embre 1802, de ia grotte des Aigles. 0 mon
Dieu, congédie enfin ton serviteur! Il tombe, il a fini son œuvre de douleur!
Digitized by Google

NEUVIEME EPOQUE. 41» 27 novembre. Quatre hommes des chalets, sur des branches de saules, Étaient venus charger le corps sur leurs épaules ; Nous partîmes la nuit, eux, un vieux guide, et moi. Je marchais le dernier, un peu loin du convoi, De peur que le sanglot, que j'étouffais à peine. Ne trahît dans le prêtre une douleur humaine. Et que sur mon visage en pleurs on ne pût voir Lutter la foi divine avec le désespoir. C'était une des nuits sauvages de novembre, Dont la rigueur saisit l'homme par- chaque membre. Où sur le sol, qui meurt d'âpres sensations, Tout frissonne ou gémit dans des convulsions^ Les sentiers creux, glissants, sous une fine pluie Buvaient les brouillards froids que la montagne essuie ; Les nuages rasaient les arbres dans leur vol , La feuille en tourbillon ondoyait sur le sol ; ■ Les vents lourds de l'hiver, qui soufflaient par rafales. Échappés des ravins, hurlaient par intervalles. Secouaient le cercueil dans les bras des porteurs, Et, détachant du drap la couronne de fleurs Qu'avaient mise au linceul les femmes du village. M'en jetaient en sifflant les feuilles au visage : Symbole affreux du sort, qui jette avec mépris Au front de l'homme heureux son bonheur en débris! La lune, qui courait entre les pâles nues. Tantôt illuminait les pins des avenues, Digitized by Google

420 JOCELYN. Et tantôt, retirant dans le ciel sa clarté, Nous
laissait à tâtons percer l'obscurité; Et moi, pour accomplir mon cruel
ministère. Sous mon front mort et froid renfermant mon mystère. J'essayais
de chanter, dans un saignant effort. Quelques notes des chants consacrés à
la mort; Et ma voix chaque fois, dans mon sein repoussée, Se brisait en
tronquant j'antienne commencée ; Et mes pleurs dans mes chants ravalés à
grands flots. Sortant avec mes cris, les changeaient en sanglots. O chant de
paix des morts que démentait mon âme, Chœur funèbre chanté pendant
l'horreur du drame. Ah ! vous n'êtes jamais sorti des voix d'un chœur En
faisant éclater plus de fibres du cœur! Et cependant, mon Dieu, faut-il que
je l'avoue? Un éclair quelquefois souhait sur ma joue. Une amère douleur
venait me soulager. Comme un homme qui sent son fardeau plûts léger. Je
me disais de l'âme, en m' excitant moi-même: « Allons, je n'ai donc plus
qu'à suivre ce que j'ahne ! Plus rien derrière moi sur ce bord du tombeau !
Plus rien dans cet exil à regretter de beau ! Tout ce qu'aima mon œil a
déserté la terre : J'y suis encor. Seigneur, mais j'y suis solitaire ; Et je n'ai
plus ici qu'à m' asseoir un instant. Et qu'à tendre les mains vers ces mains
qu'on me tend* De temps en temps, lassés de leur funèbre charge. Les
porteurs s'arrêtaient, et, sur la verte marge Digitized by Google

NEUVIEME ÉPOQUE 421 Des sentiers parcourus déposant leur fardeau, S'éloignaient altérés, pour chercher un peu d'eau. Seul alors, je restais un moment en prière, A genoux, et le front sur le front de la bière, Et laissant sur le bois mes lèvres se poser, De l'éternel amour chaste et secret baiser ! Puis je me relevais et reprenais ma course, Comme si j'avais bu moi-même à quelque source. Déjà le crépuscule et son pâle rayon Dévoilait par degrés à mes yeux l'horizon. Comme un homme qui voit à demi dans un rêve Un fantôme adoré qui de l'ombre se lève, Chaque place parlait de Laurence à mes yeux : C'était la roche creuse où le berger pieux Venait cacher pour nous le pain de nos délices ; C'était l'onde écumante au fond des précipices ; L'arche où le premier jour je l'avais aperçu , La rive où sur mon cœur mes bras l'avaient reçu, La neige où je croyais voir encor goutte à goutte Le sang d'un père, hélas! qui nous traçait la route; Puis le vallon rempli pour nous de tant de jours D'innocente amitié, de célestes amours; /Le lac ridant ses eaux comme un tissu de soie,) Dont les vagues pour nous semblaient bondir de joie ; Les cinq chênes sur l'herbe étendant leurs bras noirs, Ces lieux de nos bonheurs et de nos désespoirs. Où le drame divin de tout notre jeune âge Avait à chaque site attaché son image 1 Et nous la déposions quelquefois, par hasard, A la place, au soleil, sur l'herbe, où mon regard Se souvenait soudain de l'avoir vue assise Avec moi sur les fleurs, fleurs que son cercueil brise! Et son rire et ses dents, ses yeux, son front, sa voix. Me rentraient dans le cœur^ comme un coin dans le bois ; \ Digitized by Google

422 JOCELYN. Et je me détournais un peu vers le rivage, Pour
que le vent du lac me séchât le visage I... Enfin, près du sépulcre à son père
creusé. Pour la dernière fois le corps fut déposé. Le front dans mes deux
mains, je m'assis près de Tonde,. Pendant que Ton ouvrait dans la terre
profonde Le lit de son sommeil où j'allais la coucher. Chaque coup dans le
sol que j'entendais bêcher Faisait évanouir une de ces images Qui me
montaient au cœur à l'aspect de ces plages, Les brisait tour à tour comme un
flot sur recueil, Et toutes les menait s'abîmer au cercueil. Quand il fut
préparé, dans le sillon suprême Je voulus sur mes bras la recevoir moi-
même, Afin que ce beau corps sous ma main endormi S'appuyât, même là,
contre ce cœur ami. La pressant sur mon sein comme une pauvre mère Qui
pose en son berceau son fruit dormant, à terre. Sur le sol aplani, muet, je l'
étendis; Et, tirant doucement le sable, j'entendis La terre sous mes pieds, par
le pâtre jetée. Tomber et retentir à sourde pelletée. Jusqu'à ce que la terre,
exhaussant son niveau, Me rendît au grand jour les pieds sur soh tombeau !
Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 423 Alors, pour passer seul tout ce jour
de mystère, Feignant d'avoir encor quelque saint ministère, Je dis
négligemment aux hommes du convoi De descendre à pas lents la montagne
sans moi; Et je demeurai seul pour pleurer en silence L'heure, l'heure sans
fin de Fétemelle absence. Oh ! ce qui se passa dans ces veilles de deuil
Entre cette âme et moi couché sur ce cercueil, Ce qui se souleva d'amour et
d'espérance Du fond de cette fosse où m'appelait Laurence, Si ma main le
pouvait, je ne l'écirais pas! Il est des entretiens de la vie au trépas, Il est des
mots sacrés que l'âme peut entendre. Que nulle langue humaine en accents
ne peut rendre. Qui brûleraient la main qui les aurait écrits. Et qu'il faut,
même à soi, mourir sans avoir dits! Quand j'eus seul devant Dieu pleuré
toutes mes larmes. Je voulus sur ces lieux si pleins de tristes charmes
Attacher un regard avant que de mourir, Et je passai le soir à les tous
parcourir. Oh ! qu'en peu de saisons les étés et les glaces Avaient fait du
vallon évanouir nos traces ! Et que sur ces sentiers si connus de mes pies,
La terre en peu de jours nous avait oubliés ! La végétation, comme une mer
de plantes. Avait tout recouvert de ses vagues grimpantes; La liane et la
ronce entravaient chaque pas ; L'herbe que je foulais ne me connaissait pas;
Digitized by Google

424 JOCELYIN. Le lac, déjà souillé par les feuilles tombées, Les
rejetait partout de ses vagues plombées; Rien ne se reflétait dans son miroir
terni , Et son écume morte aux bords avait jauni. Des chênes qui couvraient
l'ancre de leurs racines, Deux, hélas! n'étaient plus que de mornes ruines;
Leurs troncs couchés à terre étaient noirs et pourris. Les lézards de leurs
cœurs s'étaient déjà nourris. Un seul encor debout, mais tronqué par l'orage.
Étendait vers la grotte un long bras sans feuillage. Comme ces noirs
poteaux qu'on plante avec la main, Pour surmonter la neige et marquer un
chemin. Ah ! je connaissais trop cette fatale route ! Mes genoux fléchissant
m'entraînaient vers la voûte; J'y marchais pas à pas sur des monceaux
mouvants De feuillages d'automne entassés par les vents. En foulant ces
débris que le temps décompose. J'entendis résonner et craquer quelque
chose Sous mon pied ; vers le sol jauni je me baissai : C'étaient des
ossements, et je les ramassai. Je reconnus, aux pieds, notre pauvre
compagne. Notre biche oubliée en quittant la montagne. Et qui, morte sans
doute ou de faim ou de deuil. Avait laissé ses os blanchis sur notre seuil.
J'entrai sans respirer dans la grotte déserte. Comme un mort, dont les siens
ont oublié la perte. Rentrerait inconnu dans sa propre maison, Dont les murs
qu'il bâtit ne savent plus son nom. Mon regard d'un coup d'œil en parcourut
l'enceinte. Et retomba glacé comme une lampe éteinte. O temple d'un
bonheur sur la terre inconnu, Hélas! en peu de temps qu'étiez-vous devenu?
Le sable et le limon, qui comblaient la poterne. Ne laissaient plus entrer
qu'un jour blafard et terne ; Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 425 Le lierre, épaississant ses ténébreux réseaux, Interceptait la brise et le reflet des eaux ; La vase, amoncelée au canal de la source, Dans le creux de la roche en détournait la course, Et la coupe de pierre, aux éternels accords. N'avait plus qu'une mousse aride sur ses bords. Nul oiseau n'y buvait, ou n'y lavait ses ailes ; Les nids de nos pigeons et de nos hirondelles. Par la dent des renards détachés et mordus, Flottaient contre la voûte à leurs fils suspendus. Avec leurs blancs duvets, leurs plumes, leurs écailles, Qui jonchaient le terrain ou souillaient les murailles. Dans ce séjour de paix, d'amour, d'affection. Tout n'était que ruine et profanation : A la place où Laurence avait dormi naguère Ses doux sommeils d'enfant sur son lit de fougère, La bête fauve avait dans l'ombre amoncelé Son repaire d'épine aux broussailles mêlé ; Et des os décharnés, des carcasses livides. Débris demi-rongés par ses petits avides. Avec des poils sanglants répandus alentour. Souillaient ce seuil sacré d'innocence et d'amour. Je reculai d'horreur. 0 vil monceau de boue, 0 terre qui produis tes fleurs et qui t'en joue , Oh! voilà donc aussi ce que tu fais de nous! Nos pas sur tes vallons, tu les laboures tous: Tu ne nous permets pas d'imprimer sur ta face Même de nos regrets la fugitive trace; Nous retrouvons la joie où nous avons pleuré , La brute souille l'ancre où l'ange a demeuré ! L'ombre de nos amours, au ciel évanouie, Ne plane pas deux jours sur notre point de vie; Nos cercueils, dans ton sein, ne gardent même pas Ce peu de cendre aimée où nous traînent nos pas. Digitized by Google

426 JOCELYX. Nos pleurs, cette eau du ciel que versent nos
paupières, En lavant les tombeaux se trompent de poussières ; Le sol boit au
hasard la moelle de nos yeux. Va, terre, tu n'es rien! ne pensons plus qu'aux
cieux! Je me relevai fort de ce cri de colère : Ouand je sortis de Tandre et
retrouvai la terre. L'avalanche, d'en haut, au lac avait roulé; Un blanc tapis
de neige avait tout nivelé ; La tombe n'était plus qu'un léger monticule
Pareil au blanc monceau qu'un enfant accumule ; L'ouragan balayait ces
ondoyants sillons, Et, luttant au-dessus contre ses tourbillons (Ah ! je les
reconnus) , deux pauvres tourterelles Dont la poudre glacée embarrassait les
ailes. Cherchant à s'échapper de ce tombeau mouvant. Tournoyaient,
s'abattaient ensemble sous le vent. J'appelai par leurs noms ces oiseaux, nos
symboles; Mais l'ouragan de glace emportait mes paroles. Puis, sans penser
ni voir, je descendis en bas. Et comme si du plomb eût entraîné mes pas.
Digitized by Google

NEUVIEME EPOQUE. 427 ÉCRIT SUR UNE PAGE DE
VIMITAILON DE JÉSUS- CHRIST. Vdloeige, novembre 1802. Quand
Celui qui voulut tout souffrir pour ses frères Dans sa coupe sanglanle eut
vidé nos misères, Il laissa dans le vase une âpre volupté : Et cette mort du
cœur qui jouit d'elle-même, Cet avant-goût du ciel dans la douleur suprême,
O mon Dieu, c'est ta volonté! J'ai trouvé comme lui dans l'entier sacrifice
Cette perle cachée au fond de mon calice , Cette voix qui bénit à tout prix,
en tout lieu. Quand l'homme n'a plus rien en soi qui s'appartienne. Quand de
ta volonté ta grâce a fait la sienne , Le corps est l'homme, et l'âme est Dieu!
A Digitized by Google

428 JOCELYN. Vaioeige, 19 mai 1803. Hélas! depuis six mois j'avais cessé d'écrire : Mon âme, chaque jour, de mille morts expire. Depuis que la misère et les contagions Montent pour décimer ces hautes régions, Qu'importait à mes yeux ce miroir de ma vie? Mes yeux sont tout trempés des larmes que j'essuie; Le loisir du matin ne va pas jusqu'au soir; Je n'ai ni le désir ni l'heure de m'asseoir; Le chevet des mourants est ma place assidue : A leur longue agonie un peu de paix rendue , Le signe de la croix tenu devant leurs yeux, Un serrement de main , un geste vers les cieux , Les saints honneurs rendus à leur pauvre suaire, C'est le seul bien , hélas ! que je puisse leur faire. Grâce à moi, sous leurs chaumes ils ne meurent pas seuls; L'un après l'autre ils ont tous mes draps pour linceuls, Et le sol, que mes mains ont creusé pour leur bière. Ouvre à chacun son lit d'argile au cimetière. Depuis deux ou trois jours cependant, le fléau Commence à s'amortir dans mon pauvre hameau. Hélas! il était temps! Que de toits sans fumées! Que de champs sans semence et de portes fermées! A la ville, au contraire, il s'accroît tous les jours. Les pauvres qu'il choisit y meurent sans secours; Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 429 Les hôpitaux sont pleins d'infirmes
qu'il entasse, Et les morts aux mourants ne font pas assez place ; Les
temples trop étroits sont encombrés; leur seuil Des cadavres pressés
repousse le cercueil ; Le bras des fossoyeurs à bêcher se fatigue ; Une place
au sépulcre est un don que l'on brigue ; Les morts vont au tombeau par
immenses convois, Où pour mille cercueils ne marche qu'une croix. La
population se jette aux gémonies; Les prêtres décimés manquent aux
agonies; Ils tracent aux mourants les sentiers du tombeau, Et, comme le
pasteur marche après le troupeau. Les y mènent le soir, le lendemain les
suivent. A peine jusqu'ici trois ou quatre survivent, Et, pour les assister dans
leur pieux devoir. Je descends chaque jour et reviens chaque soir. Oh ! que
mon pied court vite au chemin de la tombe ! Quelle grâce d'en haut, mon
Dieu, si je succombe! Si moi, qui donnerais pour rien mes jours flétris. Pour
mes frères sauvés vous me donniez en prix ! Oh! pour rendre. Seigneur, un
époux à la femme. Une mère à l'enfant, prenez âme pour âme! Digitized by
Google

430 JOCELYN. Valneige, 16 décembre 1803. Ce soir, je remontais pour descendre demain , Le cœur saignant, les pieds tout meurtris du chemin. L'esprit anéanti du poids de leur misère, | Comme Jésus montant sous la croix son Calvaire ; \ Je récitais tout bas les psaumes consacrés Pour les âmes de ceux que j'avais enterrés. La nuit enveloppait les muettes campagnes ; Seulement, en montant, les crêtes des montagnes. Que la lune tardive allait bientôt franchir, D'une écume de jour commençaient à blanchir. Elle parut enfin comme un charbon de braise Qu'on tire, avant le jour, du creux de la fournaise. Et, glissant sur la pente en ruisseau de clarté, M' éclaira mon sentier, de tout autre écarté : Dur sentier suspendu sur le boxd des abîmes, S' enfonçant dans la gorge et remontant les cimes. Puis enfin, contournant la pente du rocher. Allant avec mes yeux aboutir au clocher. J'avais monté longtemps; mon front à large goutte Ruisselait de sueur décollant sur la route. Quand je fus à peu près à moitié du chemin , A l'endroit du sentier coupé par le ravin , Sur l'arche du vieux pont, où le torrent dégorge, Qui joint un bord à l'autre au creux noir de la gorge. Sur le pied de la croix qui s'élève au milieu Je m'assis un moment, pour respirer un peu. Digitized by Google

NEUVIEME ÉPOQUE. 431 Un silence complet endormait la nature ; Le torrent desséché s'étendait sans murmure; Je comptais les rochers de son lit peu profond, Par la lune baignés, blanchissants jusqu'au fond; Et dans l'air de la nuit, sans haleine et sans voiles, On aurait entendu palpiter les étoiles. Je fus tiré du sein de ma réflexion Par un étrange bruit de respiration ; J'écoutai : c'était bien une pénible haleine Qui sortait, sous le pont, d'une poitrine humaine. Et qu'au fond du ravin, de moment en moment. Entrecoupait un faible et sourd gémissement. Je refuse un instant le souffle à ma poitrine ; Au bas du parapet, l'œil tendu, je m'incline; Je regarde, j'appelle, et rien ne me répond. Par le lit du torrent je descends sous le pont. La lune en inondait Tarche basse et profonde, Ses rayons y tremblaient sur le sable au lieu d'onde, Et, répandant assez de jour pour l'éclairer, Laissaient l'œil et les pas libres d'y pénétrer. De ronces et de joncs écartant quelque tige, J'entrai d'un pas tremblant sous cette arche. Que vis-je? Un jeune homme, le corps sur le sable étendu, Le frisson de la' mort sur sa peau répandu, Sans regard et sans voix, le bras sur quelque chose De long, d'étroit, de blanc, qui près de lui repose. Et que, dans son instinct, sa main, ouverte encor. Semblait contre son cœur presser comme un trésor. Je recule d'un pas, la pitié me rapproche. Recueillant un peu d'eau dans le creux d'une roche, J'en baigne avec la main son front évanoui ; Il rouvre un œil mourant par la lune ébloui , Jette un regard confus sur mon habit, regarde Si rien n'a déplacé le long fardeau qu'il garde, Digitized by Google

432 JOCELYN. Cherche en vain dans sa voix un mot pour me bénir, Se met sur son séant, et ne peut s*y tenir. •• Je lui fis, avec peine, avaler une goutte D'un flacon de vin vieux que j'avais pour ma route; Et quand il eut repris ses forces à demi : € Que faites-vous ici, lui dis-je, mon ami, » Sous cette arche, à cette heure? Êtes-vous un coupable » Que son crime poursuit , ou quelque misérable » Qui, n'ayant plus de toit pour abriter son front, » Pendant les nuits d'hiver se cache sous le pont? » Coupable ou malheureux, vous n'avez rien à taire: » Pardonner, soulager, c'est tout mon ministère; » Je suis l'œil et la main et l'oreille de Dieu , » Sa providence à tous, le curé de ce lieu! » Un éclair, à ce nom , parcourut son visage ; Il joignit ses deux mains : « Le curé du village? » Vous! vous! s'écria-t-il. Ne me trompez-vous pas? » Ah! c'est Dieu qui nous a jetés là sous vos pas; » 0 bon Samaritain, c'est lui qui vous envoie! » Arriver jusqu'à vous, puis mourir avec joie! — » Qu'attendez-vous de moi? lui dis-je. — Hélas! voyez, • Voyez ce qu'en tombant je dépose à vos pies ! » Et retirant son. corps, qui projetait une ombre Sur le côté de l'arche et du fardeau plus sombre , Je vis sur la poussière un grand coffre de bois : Un lambeau de lin blanc en couvrait les parois; Une croix de drap noir, petite, inaperçue, Du côté le plus large au lin était cousue ; Une image de sainte, au bas, avec des lis, Comme le pauvre peuple en suspend à ses lits ; Un rameau de buis sec; plus haut, une couronne De ces fleurs de papier qu'aux fiançailles l'on donne. Que tresse un fil de cuivre aux oripeaux d'argent, Pauvre luxe fané de l'amour indigent. Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 433 A ces signes, hélas! si présents à mon âme, Je reconnus soudain le cercueil d'une femme : « Malheureux! m'écriai-je en un premier transport, » Parlez, que faisiez-vous? Profaniez-vous la mort? » Vouliez-vous dérober au tombeau son mystère? » Osiez-vous disputer sa dépouille à la terre? » Son front à ce soupçon se redressa d'effroi ; Il joignit ses deux mains sur le cercueil : « Ah! moi, » Moi profaner la mort et dépouiller la tombe! » Ah ! si depuis deux jours sous ce poids je succombe , » C'est pour n'avoir pas pu des vivants obtenir » Une main de l'autel qui voulût la bénir, » Une prière à part, hélas! pour sa pauvre âme! » Cette bière est à moi; cette morte est ma femme! » — Expliquez-vous, lui dis-je, et sur ce cher linceul, » S'il est vrai, mon enfant, vous ne prierez pas seul; » Mes larmes tomberont du cœur avec les vôtres : » Je n'en ai plus pour moi, mais j'en ai pour les autres, » Je m'assis près du corps, dans le lit du torrent. € J'étais, monsieur, dit-il, un pauvre tisserand. » A celle que j'aimais marié de bonne heure, » De travail et d'espoir dans notre humble demeure » Nous vivions ; nos amours avaient été bénis » D'un enfant de trois ans, vienne la Saint-Denis. » Que nous étions heureux tous trois, toujours ensemble. » Autour de ce métier où la tâche rassemble ! » Que de chants, de regards, de sourires d'amour, . » Sur la trame, entre nous, s'échangeaient tout le jour! » Ma femme, à mes côtés, travaillant à l'aiguille, » Me passant la navette, et la petite fille, » De mon métier déjà comprenant les outils, » Garnissant les fuseaux, ou dévidant les fils. >• Et le soir, quand le lin reposait sur la trame, » Quel plaisir de nous voir, assis avec ma femme, ŒCVR. COHPL. — IV. 2S Digitized by Google

434 JOCELYN »»» Auprès de la fenêtre, où quelques pots de fleurs, » D'iris, de réséda nous soufflaient les odeurs, » Regarder en repos le soleil, qui se couche, » De ses longs rayons d'or jouant sur nôtre couche ; » Manger sur nos genoux nos fruits et notre pain, » Nous agacer du coude ou nous prendre la main, » Pendant que l'un de nous, de son pied qu'il soulève, » Berçait dans son berceau l'enfant, riant d'un rêve! « Ah! monsieur, il me semble encor que je les vois! » Cette image me tue et me coupe la voix. » Le travail allait bien alors; chaque semaine, » Le salaire assidu suflisait à la peine ; » La toile ne manquait jamais sur le métier, ^ Et nous pouvions manger notre pain tout entier : » Nous n'avions au bon Dieu que des grâces à rendre. » Combien l'amour heureux rend la prière tendre ! » Et combien dans nos yeux de larmes de bonheur » De ses dons tous les soirs rendaient grâce au Seigneur ! » Hélas! ce temps fut court! Dieu, du fond de l'abîme, » Fit souffler dans les airs le mal qui nous décime ; » Nos voisins tour à tour succombaient à ses coups, » Et d'étage en étage il monta jusqu'à nous. » Respirant la première une fièvre brûlante, » Comme un tendre bourgeon qui gèle avant la plante, » Notre enfant entre nous mourut en un clin d'œil. » Je vendis sa croix d'or pour avoir un cercueil ; » Sa mère de ses mains lui mit sa robe blanche, » La para pour la mort comme pour un dimanche, » Et, la couvrant cent fois de baisers et de pleurs, » Jonchant ses beaux pieds joints des débris de nos fleurs, » De son dernier bijou lui fit le sacrifice, » Pour qu'avec les grands morts on lui fît un service ; » Moi-même, dépouillant mon unique trésor, » An-achant de mon doigt, hélas! mon anneau d'or,

Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 435 J'achetai du gardien de la funèbre
enceinte La fosse de trois pieds creusée en terre sainte !. •. Le mal dans la
maison une fois introduit, Ma femme entre mes bras mourut la même nuit.
Sans or, sans médecin, sans prêtre, sans remède, • Je ne pus qu'appeler tous
les saints à son aide, Réchauffer ses pieds froids, de mon corps, dans mes
bras; La disputer longtemps, souffle à souffle, au trépas. Souvent, dans cette
nuit de l'angoisse mortelle, En me serrant la main : « Promets-moi , me dit-
elle , Que tu ne laisseras jamais jeter mon corps Sans bière et sans tombeau
dans le fossé des morts; Mais que tu feras faire un service à l'église, Pour
que plus vite au ciel notre ange nous conduise , Et que plus près de Dieu,
prient pour toi là-haut. Nous puissions à nous deux te rappeler plus tôt ! » Je
lui promis, mon père ; et sur cette promesse Son âme s'en alla tout heureuse
en caresse. Hélas! je promettais! je croyais obtenir Plus qu'en ces jours si
durs je ne pouvais tenir. Par la longue misère ou par la maladie, La charité
publique était tout attiédie. Je cherchai vainement parmi nos froids amis De
quoi faire accomplir ce que j'avais promis : Des planches, un linceul et des
clous pour la bière, Une messe à son âme, un coin au cimetière!... Je revins
morne et seul près du cierge m'asseoir. Le regardant brûler d'un œil dé
désespoir. Quand il fut consumé, dans un transport féroce. Je lui fis un
linceul de sa robe de noce; J'arrachai, je clouai les planches de son lit; Dans
ce cercueil d'amour ma main l'ensevelit; Digitized by Google

436 JOCELYN. Puis, attendant cette heure où dans la matinée Au service des morts la messe est destinée, Et chargeant sur mon dos ce cher et sacré poids, J'allai prendre mon rang, seul, au bout des convois. Mais, de tous les quartiers éloignés de la ville. Les tombereaux venaient s'encombrer à la file. Hélas! et dans leur mort, comme de leur vivant. Les plus riches, monsieur, passaient encor devant. Repoussé le dernier, toujours de bière en bière , Courbé sous mon fardeau, je me traînais derrière; L'église était déjà remplie, et le cercueil, Sans cortège et sans pleurs, fut repoussé du seuil. Deux jours entiers, monsieur, d'églises en églises. Je tentai d'obtenir les prières promises. Ou de surprendre au moins, saintement importun, La bénédiction que Ton donne en commun ; Et deux jours, mendiant en vain la sépulture. Dans la chambre sans lit, sans feu, sans nourriture, Je rapportai plus lourd mon fardeau de douleur... Enfin, Dieu me fit naître une pensée au cœur. Allons, dis-je en moi-même, à la montagne ! Un prêtre Là- haut par charité la recevra peut-être. Et, prenant en pitié ma misère et mon vœu. Lui bénira gratis sa place au champ de Dieu. Je repris sur mon dos ma charge raffermie ; Je sortis dans la nuit de la ville endormie. Comme un voleur furtif, tremblant au moindre bruit. Par l'ange de ma femme à mon insu conduit; M'enfonçant au hasard dans la gorge inconnue. Me guidant sur le son des cloches dans la nue. Sous le poids de mon âme et de trois jours de mort Pliant à chaque pas, succombant sous l'effort, Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 437 Me relevant un peu, me traînant sous la bière, Les genoux et les mains déchirés par la pierre. Enfin, sentant le cœur me défaillir ici. Et craignant qu'avant l'heure oïi Tair est éclairci Le pied du voyageur nous heurtât dans sa marche. J'ai tiré mon fardeau sous l'abri de cette arche. Déjà mort, à vos soins mon regard s'est rouvert; La grâce du Seigneur à vous m'a découvert !... » « O mon frère, lui dis-je, - ô modèle de l'homme! » De quelque nom obscur que la terre vous nomme, » Oh I quelle charité ne rougit devant vous? » Ah! sous tant de fléaux qui s'acharnent sur nous, » Quand l'homme que l'on jette et traîne sur la claie » N'est plus qu'un vil fumier qu'un fossoyeur balaie, » A qui la terre même a fermé le tombeau , » Pour le cœur centriste qu'il est doux, qu'il est beau » De voir l'humanité, dans une classe obscure, » Par de semblables traits révéler sa nature, » Conserver à la mort tant de fidélité, » Ne voir dans le cercueil que l'immortalité ! n Et combien on est fier, dans ce poids de misère, » D'être homme avec cet homme, et de le nommer frère ! » Ah! venez avec moi, courage! levez-vous! » L'ange de vos amours marchera devant nous ; » A la terre de Dieu je porterai moi-même » Ce corps, dont l'âme au ciel vous regarde et vous aime ; » Je creuserai sa fosse à l'ombre du Seigneur, » Je ferai pour ses os comme pour une sœur, » Mais, ô mon cher enfant, consolez-vous! Son âme » N'a pas besoin là-haut que ma voix la réclame; Digitized by Google

428 JOCELYN. » Aux regards de Celui qu'un soupir satisfait, »
Quelle prière vaut ce que vous avez fait? » Quel office, 6 mon fils, que cette
nuit mortelle » Cette route, ce sang, cette sueur pour elle! » Ah ! dans son
saint trésor Dieu n'a jamais compté » De tribut qui vers lui plus suave ait
monté ! » Venez, nous n'avons plus qu'à la rendre à la terre. » La nuit baisse,
et le jour,.. Cachons-lui ce mystère, » Et prenant un côté du cercueil sous
mon bras, Le jeune homme prit l'autre ; et, mesurant nos pas. Par ces rudes
sentiers lentement nous montâmes ; Nos membres fléchissants s'appuyaient
sur nos âmes ; Nos deux fronts inondaient le cercueil de sueur; Et le matin
jetait sa première lueur, Quand sur le seuil désert de l'église fermée Je remis
le mourant et sa dépouille aimée. J'ornai secrètement l'autel, sans réveiller
Marthe, l'enfant de chœur, ni le vieux marguillier; Je célébrai du jour le
solennel service ; Des morts dans le Seigneur, seul, je chantai l'office • Et la
voix de l'époux, du seuil du saint enclos. Aux psaumes de la mort répondait
en sanglots. Puis, creusant de mes mains la fosse au cimetière. J'y
descendis, pleurant, pour y coucher la bière; Le sable y fut jeté par moi,
puis par l'époux; Ma pelle referma la couche en peu de coups. Et la croix
surmonta le lit du dernier somme. Quand tout fut accompli, l'infortuné jeune
homme, Triomphant dans ses pleurs, s'assit sur le tombeau. Comme un
homme arrivé s'assoit sur son fardeau. Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE. 439 ValDeige, 27 décembre 1803. Il est mort ce matin. 0 paix à sa pauvre âme ! Je rouvrirai pour lui la couche où dort sa femme. Digitized by Google

440 JOCELYN 28 décembre, de sod IK. Au lit mystérieux que
referme la mort, Heureux l'œil qui se clôt et le front qui s'endort Sur
l'oreiller divin d'une sainte espérance I 0 sommeil! 6 réveil ! ô ma mère ! ô
Laurence! Le moment tant prié serait-il donc venu? Je me sens un besoin de
repos inconnu; Un voile sur mes yeux, des ombres dans ma chambre, Des
ailes dans le cœur, du plomb dans chaque membre. D'un air plus attendri
mon chien lèche ma main ; Prévoirait-il ma mort?... Ah! si c'était demain!...
(Le journal, iaterrompu par une maladie loo^e et douloureuse, ne fut jamais
repris.) Digitized by Google

EPILOGUE On eût dit que la mort avait fermé le livre ; Mais sa force à ce coup Pavait laissé survivre; Et ce fut, je présume, à peu près vers ce temps Que je fis sa rencontre à la fin d'un printemps, Qu'un premier entretien confondit nos deux âmes, Et que, du premier jour, tous deux nous nous aimâmes. Depuis ce moment-là jusqu'à ses cheveux blancs, A sa maison de paix je montais tous les ans. Elle était à mon cœur une source d'eau bonne Qu'on sqit dans les roct\ers sans la djre à personne. Et que dans sa mémoire on réserve avec soin Pour aller, à là soif, la chercher au besoin.

Digitized by Google

442 JOCELYN. Chaque fois que ma vie était un peu fanée. Qu'un chagrin me pesait dans le cours de Tannée, Mon instinct, près de lui me portant aussitôt, Dans un coin de mon cœur mettait tout en dépôt, Pour aller dans son sein le verser à son heure. Et rapporter la paix qui comblait sa demeure. Où trouver maintenant ma pauvre goutte d'eau. Et ce banc sur la route où poser mon fardeau? Et puis comme il m'aidait dans mes douces études! Comme il connaissait bien toutes les habitudes Des plantes, des oiseaux, des insectes de Dieu! Comme il me disait juste à quelle heure, en quel lieu. Sous quel rayon du soir, sur quelle verte pente Ma main tomberait mieux sur Tinsecte ou la plante! Et comme, de Thysope aux plus superbes fleurs. De tout ce qui végète il m'enseignait les mœurs! Il n'avait pourtant, lui, ni grand herbier ni livre; Je recueillais tout mort, mais lui voyait tout vivre; Je savais mieux les noms, les genres, les contours; Lui, les saveurs, les goûts, les instincts, les amours; Pour lui chaque herbe était un rayon d'évidence. Un signe du grand mot où luit la Providence, De ce signe divin par la sagesse écrit Je contemplais la lettre, et lui lisait l'esprit; Et, prêtant à chaque herbe une claire étincelle D'âme distincte au sein de Fâme universelle, Il la voyait sentir, penser, agir, aimer; Et la nature ainsi, qu'il savait animer Avec ses sentiments, ses grâces infinies. Et ses transitions fondant en harmonies. Devenait sous sa langue un poème sans fin. Mais toujours émouvant Tâme et toujours divin, . Car le nom de l'auteur, brillant sur chaque page. De jour et de chaleur inondait tout l'ouvrage; Digitized by Google

ÉPILOGUE. 443 Jamais on n'y lisait, avec lui sans bénir. Et sans sentir aux yeux une larme venir. A présent que j'ai lu dans cette âme si tendre, Je reviens sur sa vie, et j'ai peine à comprendre Comment il a vécu comme un autre ses jours, Après avoir noyé tant d'âme dans leur cours. J'aurais cru qu'une mort précoce et volontaire Aurait déraciné cet homme de la terre. Ou que son front, chargé de mystère et d'ennui. Aurait jeté toujours une ombre devant lui. Il n'en fut pas ainsi ; j'en bénis Dieu ! Sa vie. Quoique troublée au fond, ne parut point tarie ; Elle continua de couler doucement. Sans devancer jamais sa pente d'un moment. Et sans rendre son eau plus trouble ou plus amère Pour celui qui regarde ou qui s'y désaltère : La douleur qu'elle roule était tombée au fond. Je ne soupçonnais pas même un lit si profond : Nul signe de fatigue ou d'une âme blessée Ne trahissait en lui la mort de la pensée ; Son front, quoique un peu grave, était toujours serein ; On n'y pouvait rêver la trace d'un chagrin Qu'au pli que la douleur laisse dans le sourire, A la compassion plus tendre qu'il respire. Au timbre de sa voix ferme dans sa langue. Qui répondait si juste aux fêlures du cœur. Il se fit de la vie une plus mâle idée : Sa douleur d'un seul trait ne l'avait pas vidée ; Mais, adorant de Dieu le sévère dessein. Il sut la porter pleine et pure dans son sein ; Digitized by Google

444 JOCELYN. Et, ne se hâtant pas de la répandre toute, Sa
résignation Tépancha goutte à goutte, Selon la circonstance et le besoin d'
autrui , Pour tout vivifier sur terre autour de lui. S'il poursuivait ainsi son
chemin jusqu'au terme , C'est qu'en ses saintes mains le bâton était ferme;
C'est que sa tendre foi , qui rayonnait d'espoir, Dorait le but d'avance et le
lui faisait voir ; L'heure dont on est sûr de tant de confiance S'attend sans
amertume et sans impatience ; Dans les chemins connus on marche à petits
pas. Et quand on sait le terme, on est moins vite las. Et puis les demi-cœurs
et les faibles natures Meurent du premier coup et des moindres blessures ;
Mais les âmes que Dieu. fit d'un acier plus fort, De l'ardeur du combat
vivent jusqu'à la mort; De leur sein déchiré leur sang en vain ruisselle , Plus
il en a coulé, plus il s'en renouvelle; Et souvent leur blessure est la source
de pleurs D'où le baume et l'encens distillent mieux qu'ailleurs. J'ai trouvé*
quelquefois, parmi les plus beaux arbres De ces monts où le bois est dur
comme les marbres. De grands chênes blessés, mais où les bûcherons,
Vaincus, avaient laissé leur hache dans les troncs: Le chêne dans son nœud
la retenant de force. Et recouvrant le fer d'un bourrelet d'écorce,
Grandissait, élevant vers le ciel, dans son cœur, L'instrument de sa mort,
dont il vivait vainqueur! Digitized by Google

EPILOGUE. 445 C'est ainsi que ce juste élevait dans son âme,
Comme une hache au cœur, ce souvenir de femme! Lorsque après cette fin,
que je n'avais pu voir, J'eus accompli pour lui le funèbre devoir. De tout ce
qu'il laissait me faisant ma famille, Je voulus emmener Marthe, la pauvre
fille! Elle me répondit, en me montrant du doigt L'arbuste enraciné dans les
fentes du toit : « A ces murs, comme lui, ma vie a pris racines; » On me
laissera bien vieillir sous ces ruines. » Qu'est-ce qui soignerait le chien
abandonné? » On m'y rapportera le pain que j'ai donné! » Je sifflai
vainement le chien du pauvre prêtre : Il s'émut à la voix de l'ami de son
maître, Mais, flairant le sentier qui menait au cercueil. Sans faire un pas
plus loin, il me suivit de l'œil; Les oiseaux affranchis revinrent à leur cage ;
Et je n'emportai rien de son cher héritage Que, sur sa croix de bois, son
vieux Christ de laiton. Ces feuillets déchirés, sa Bible, et son bâton. Depuis
ce jour, au mois où l'on coupe les seigles. Je monte tous les ans la montagne
des Aigles, Et, de mon pauvre ami le récit à la main. De la grotte, en lisant,
je refais le chemin ; Du drame de ses jours j'explore le théâtre. Et j'y trouve
souvent son vieil ami le pâtre. Qui, laissant ruminer à l'ombre son troupeau,
Rêve des deux amants, assis sur leur tombeau; Car, malgré le mystère et
malgré la distance, Jocelyn dort aussi près du corps de Laurence. Digitized
by Google

446 JOCELYN. Lorsque dans la montagne on sut par mes discours Le secret divulgué de ces saintes amours, Ses pauvres paroissiens, par pitié pour son âme, Rapportèrent sa cendre au tombeau de la dame; Et depuis sept printemps ils sont couchés tous trois Aux lieux qu'ils ont aimés, et sous la même croix. Souvent, des jours entiers, j'y rêve ou j'y médite; Car on aime ce sol qu'une dépouille habite , Comme on aime à s'asseoir sur le banc de gazon Où, lorsque le soleil a quitté l'horizon, La brume du couchant, que l'heure en paix déplie, Vous enveloppe d'ombre et de mélancolie , Mais où le rayon mort , qui voile sa splendeur, Laisse longtemps sur l'herbe un reste de tiédeur ! Digitized by Google

NOUVEL ÉPILOGUE VISION Six mois après, au temps où l'on coupe les seigles, Je vins herboriser aux montagnes des Aigles, Et, de mon pauvre ami le récit à la main. De la grotte, en lisant, je cherchais le chemin. Du drame de ses jours j'explorais le théâtre. Lorsque je rencontrai par hasard le vieux pâtre. Je m'assis près de lui, sur l'herbe, au bord des flots; Nous causâmes ensemble à peu près en ces mots : LB PATRE. Que cherchez-vous, monsieur, dans ces déserts? MOT, La place D'une histoire d'amour que ce livre retrace. Digitized by Google

448 JOCELYN. La grotte où deux enfants, sous les yeux du Seigneur, Eurent tant d'innocence avec tant de bonheur. Montrez-moi le tombeau de la dame inconnue. LE PATRE. Quoi ! cette histoire aussi jusqu'à vous est venue ? MOI. J'étais le seul ami de l'un des deux amants, (En lui montrant le manuscrit.) Et j'ai là le récit de tous leurs sentiments. LE PATRE. Je voudrais bien savoir si ce livre me nomme. MOI. Vous ? LE PATRE. Oui, moi. MOI. - Et comment ? LE PATRE. Je ne suis qu'un pauvre homme ; Et c'est moi qui fus cause, hélas ! sans le savoir, De leur bonheur trop court et de leur désespoir. MOI. Quoi ! vous seriez... ? LE PATRE. C'est moi qui leur montrai la route De la grotte, et deux ans les cachai sous sa voûte ; C'est moi qui les nourris, elle et lui, de mon pain. Tenez, voyez là-haut, au-dessus du sapin, A droite, un peu plus bas que cette aiguille blanche : Vous suivrez le ravin comblé par l'avalanche ; Par une gorge étroite, après, vous descendrez Jusqu'aux rives du lac, bordé de petits prés ;

Digitized by Google

NOUVEL ÉPILOGUE. 449 Et là, près de la grève où son écume flotte, Vous verrez trois tombeaux à deux pas d'une grotte, MOI. Trois tombeaux? Le récit ne parle que de deux : Le proscrit et Laurence. LE PATRE. Et leur ami près d'eux. MOI. Quoi I Jocelyn ici? Vous vous trompez. LE PATRE. Lui-même. Il repose en ces lieux auprès de ce qu'il aime. Instruite, on ne sait trop comment, des grands secrets, Quand Marthe eut tout trahi par des mots indiscrets, Ses pauvres paroissiens, par pitié pour son âme. Rapportèrent son corps au tombeau de la dame ; Et depuis deux saisons ils sont couchés tous trois Aux lieux qu'ils ont aimés, et sous la même croix. MOI. Ah! vers ces trois tombeaux, berger, menez-moi vite! J'aime à fouler le sol que sa dépouille habite, Comme on aime à s'asseoir sur le bloc attiédi Où le rayon du jour à peine est refroidi. Allons ! le jour encore éclaire la montagne. LE PATRE. N'attendez pas, monsieur, que je vous accompagne; Pour la dernière fois j'ai foulé ces sommets. Allez-y seul; mes pieds n'y monteront jamais! MOI. Avez- vous donc, berger, peur de ce coin de terre? LE PATRE. Il se passe, monsieur, là-haut quelque mystère Que l'homme encor pécheur profane en regardant : C'est comme un Dieu caché dans un buisson ardent. acvF. coMPL. — IV. 29 Digitized by Google

450 JOCELYN. MOI. Qu'avez-vous vu? Parlez! LE PATRE. Oh! des choses étranges. Et faites seulement pour les regards des anges. MOI. Ne m'ouvrez pas ainsi votre cœur à demi. Je crois en Dieu, berger, et j'étais leur ami! LE PATRE. Vous voulez donc, monsieur, que je vous le raconte? Dieu sait si je vous mens, et pourtant j'en ai honte. Vous direz : C'est un rêve ! et je ne dormais pas. Un jour, près des tombeaux j'avais porté mes pas; Pour ces trois chers défunts j'avais dit mes prières. Fait trois signes de croix, et baisé leurs trois pierres; Puis, les yeux par mes pleurs encor tout obscurcis, Non loin, au bord du lac, pensif, j'étais assis. Aucun vent n'en frôlait la surface limpide ; L'eau profonde y dormait, transparente et sans ride; Et je laissais mes yeux, qui regardaient sans voir, Avec distraction flotter sur ce miroir. La cime des glaciers avec ses neiges blanches, La grotte et ses tombeaux, les chênes et leurs branches. Et le dôme serein d'un pan de firmament. Tout s'y réfléchissait, clair, dans l'éloignement. Soudain l'onde immobile, où mon regard se plonge, S'illumine; et je vois, comme l'on voit en songe, Deux figures sortir du ciel resplendissant, Aux cimes du glacier descendre en s'embrassant, Et, comme deux oiseaux dont l'aile est éclairée. S'abattre sur la grotte et planer à l'entrée. Ébloui des clartés que l'eau semblait darder, Sans haleine, j'osais à peine regarder; Digitized by Google

NOUVEL EPILOGUE. 451 Mais rimage dans Teau s' éclairant à mesure, Je reconnus, monsieur, Tune et l'autre figure. MOL Et c'était...? LE PÂTRE. Jocelyn! et Laurence avec lui! Si j'avais pu marcher, je me serais enfui ; Mais je restai cloué de terreur à ma place, Et mes yeux, malgré moi, les voyaient dans la glace, Vêtus d'air et de jour au lieu de vêtements. Se tenant par la main ainsi que deux amants ; Sur l'herbe qui frémit leurs pieds joints s'arrêtèrent, Et de là, sans parler, leurs regards se portèrent Sur les sites, les eaux, les arbres du beau lieu. Comme quand on arrive, ou qu'on va dire adieu; Tour à tour l'un à l'autre ils se montraient du geste Du temps de leurs amours, hélas! le peu qui reste, Les plantes, les rochers, les chênes éclaircis, La mousse au bord du lac où l'on s'était assis, La source extravasée et les nids d'hirondelles. Et la plume par terre arrachée à leurs ailes; Puis ils se regardaient, souriant, elle et lui. Comme quelqu'un qui voit son idée en autrui ; Et Laurence, abaissant une main jusqu'aux herbes^ Des mille fleurs des prés cueillait de grosses gerbes. Feuille à feuille, au hasard, nuançait leurs couleurs, Et de la tête aux pieds se revêtait de fleurs. Comme une aurore au ciel se revêt de la nue; Et l'amant embaumé s'enivrait de sa vue. Et, comme pour venir assister à leurs jeux. Tout ce qu'ils appelaient ressuscitait pour eux ; Et les plantes croissaient à leur seule pensée. Et la biche accourait lécher leur main baissée, Et le chien au soleil se couchait à leurs pies. Digitized by Google

452 JOCELYN. Et les pigeons enfuis de leurs nids, effrayés, Par Laurence nommés revenaient d'un coup d'aile Becqueter son épaule et planer autour d'elle. Et puis je vis venir d'en haut, monter d'en bas, Hommes, femmes, enfants, que je ne connus pas, A ces noces du ciel foule que Dieu convie, Venant pour retracer et bénir une vie. Jocelyn, lui du moins, tous les reconnaissait. Car par son nom niortel chacun le bénissait. Et deux anges de Dieu sur l'herbe descendirent ; Sur le couple béni leurs ailes s'étendirent. Et ces ailes formaient comme un grand dôme bleu Pour ombrager leurs fronts d'un invisible feu ; Et j'entendis les voix d'un million de génies Se répandre sur l'onde en vagues d'harmonies ; Et pendant qu'ils chantaient, les anges du Seigneur Aux doigts des deux amants rougissant de bonheur Passaient le double anneau des noces éternelles. Et sur leurs fronts baissés, ouvrant un peu leurs ailes, Laisseraient percer du ciel un rayon de l'amour : Et mes yeux, foudroyés de ce céleste jour. Virent les deux amants ne former qu'un seul être, Où l'un ne pouvait plus de l'autre se connaître, Et dans un lumineux évanouissement Fondre comme une étoile au jour du firmament. Et comme, pour mieux voir, je détournais la tête. Tout le lac frissonna du vol de la tempête. Et roula dans ses bruits, avec solennité, « Laurence ! Jocelyn ! amour ! éternité ! » Digitized by Google

NOTES DE JOGELYN NOTE PREMIÈRE (PROLOGUE. -Page 75.) J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre., Jocelyn, comme je l'ai dit ailleurs, n'est point une invention, c'est presque un récit. Son nom , dans la vie réelle et dans la mémoire de mon amitié, est l'abbé D , curé do B Je détache la page que je lui ai consacrée dans les Confidences^ et je la place ici comme le fac-similé de la vérité de ce poème. C'est le dessin au crayon et sans cadre du portrait poétique de Jocelyn. Il ne diffère que par cette couleur qui est le jour et la teinte du souvenir. « Une circonstance me confirmait encore dans ces découragements de cœur et dans ces mépris pour le monde : c'était la société et les entretiens avec un autre solitaire aussi sensible, plus âgé et plus malheureux que moi. Cette société était la seule diversion que j'eusse quelquefois à mon isolement. D'abord ren-t contre , puis habitude , cette fréquentation se changeait de jour en jour davantage en amitié. Le hasard semblait avoir rapproché deux hommes d'âge et de condition différents, mais qui se ressemblaient par la sensibilité, par le caractère, et par la conformité de tristesse, de solitude d'âme, et de découragement du bonheur. L'un de ces hommes, c'était moi; l'autre, c'était

le Digitized by Google

454 NOTES. pauvre curé du village de Bussières, paroisse dont Milly relevait et n'était qu'un hameau. » J'ai parlé, dans le récit des premières impressions de mon enfance, d'un jeune vicaire qui apprenait le catéchisme et le latin aux enfants du village , chez le vieux curé de Bussières. J'ai dit qu'il se nommait Tabbé D » L'abbé D avait alors trente-huit ans. Son visage avait une expression d'énergie , de fierté , de virilité , qu'adoucissait seulement une teinte de tristesse douce, habituellement répandue sur sa physionomie. On y sentait une nature forte, enchaînée sous un habit par c[uelques liens secrets qui l'empêchent de se mouvoir et d'éclater. Le contour des joues était pâle, comme une passion contenue; la bouche fine et délicate; le nez droit, modelé avec une extrême pureté de lignes, renflé et palpitant vers les narines, ferme, étroit et musculeux vers le haut, où il se lie au front et sépare les yeux. Les yeux étaient d'une couleur bleu de mer mêlé de teintes grises, comme une vague à l'ombre ; les regards étaient profonds et un peu énigmatiques, comme une confiance qui ne s'achève pas; ils étaient enfoncés sous l'arcade proéminente d'un front droit, élevé , large , poli par la pensée. Ses cheveux noirs, déjà un peu éclaircis par la fin de sa jeunesse, étaient ramenés sur ses tempes en mèches lisses, luisantes, collées à la peau, dont elles relevaient la blancheur. Ils ne laissaient apercevoir aucune trace de tonsure. Leur finesse et la moiteur habituelle de la peau leur donnaient au sommet du front et vers les tempes quelques inflexions à peine perceptibles, comme celles de l'acanthé autour d'un chapiteau de marbre. • Tel était l'extérieur de Thomme avec lequel, malgré la distance des années, la solitude, le voisinage, la conformité de nature, l'attrait réciproque, et enfin la tristesse même de nos deux existences, allaient insensiblement me faire nouer une véritable et durable amitié. » Cette amitié s'est cimentée depuis par les années; elle a duré jusqu'à sa mort : et maintenant, quand je passe par le village de B , mon cheval, habitué à ce détour, quitte le grand chemin vers une petite croix, monte un sentier rocailleux qui passe derrière l'église, sous les fenêtres de l'ancien presbytère, et s'arrête im moment de lui-même auprès du mur d'appui du cimetière. On voit par-dessus ce mur la pierre funéraire que j'ai posée sur le corps de mon ami. J'y ai fait écrire en lettres creuses , pour toute épitaphe, son nom à côté du mien. J'y donne, un moment en silence, tout ce que les vivants peuvent donner aux morts : une Digitized by Google

NOTES. 455 pensée... une prière... une espérance de se retrouver ailleurs 1... » Nous nous liâmes naturellement et sans le prévoir. Il n'avait que moi avec qui il pût s'entretenir, dans ce désert d'hommes, des idées, des livres, des choses de Fâme qu'il avait cultivées avec amour dans sa jeunesse et dans le palais de Tévêque de Maçon. Il les cultivait solitairement encore dans l'isolement où il était confiné. Je n'avais que lui avec qui je pusse épancher moi-même mon âme débordante d'impressions et de mélancolie. » Nos rencontres étaient fréquentes : le dimanche, à l'église; les autres jours, dans les sentiers du village, dans les buis ou. dans les genêts de la montagne. J'entendais de ma fenêtre l'appel de ses chiens courants. » A force de nous rencontrer ainsi à toute heure, nous finîmes par avoir besoin l'un de l'autre^Il comprit qu'il y avait dans l'âme de ce jeune homme des germes intéressants à regarder éclore et se développer,, Je compris qu'il y avait dans cet homme mûr et fatigué de vivre une destinée âpre et trompée, comme était la mienne en ce moment; une âme malade, mais forte, auprès 4e laquelle mon âme se vengerait de ses propres malheurs en s'attachant du moins à un autre malheureux. » Je lui prêtais des Uvres. J'allais toutes les semaines les louer dans un cabinet de lecture à Mâcon, et je les rapportais à Milly dans la valise de mon cheval. Il me prêtait, lui, les vieux volumes d'histoire de l'Église et de littérature sacrée qu'il avait trouvés dans la bibliothèque de Tévêque de Mâcon. Il avait eu ce legs dans son testament. Nous nous entretenions de nos lectures. Nous nous apercevions ainsi, par la conformité habituelle de nos impressions sur les mêmes ouvrages, de la conson^ance de nos esprits et de nos cœurs. Chaque jour, chaque livre, chaque entretien, amenaient une découverte et comme une intimité involontaire de plus entre nous. On s'attache par ce qu'on découvre de semblable à soi dans ceux qu'on étudie. L'amour et l'amitié ne sont au fond que l'image d'un être réciproquement entrevue et doublée dans le cœur d'un autre être. Quand ces deux images se confondent tellement que les deux n'en font plus qu'une, l'amitié ou l'amour sont complets. Notre amitié s'achevait ainsi tous les jours. » Bientôt nous ne nous contentâmes plus de ces rencontres fortuites dans les chemins des deux hameaux. D vint chez moi, j'allai chez lui. Il n'y avait, entre sa maison et celle démon père, qu'une colline peu élevée à monter et à descendre. Au bas de cette colline, cultivée en vignes rampantes, on trouvait une

Digitized by Google

456 NOTES. fontaine sous des saules, et un sentier creux entre deux haies qui traversait des prés. » Au bout de ces prés, une petite porte fermée par un verrou donnait accès dans un jardin potager entouré de murs tapissés d'espaliers. A l'extrémité de ce jardin, une maison basse et longue , avec une galerie extérieure dont le toit portait sur des piliers de bois ; une petite cour entourée d'un hangar, d'un four et d'un bûcher; sur le mur d'appui de la galerie, deux beaux chiens couchés, et hurlant quand on ouvrait la porte; quelques pots de réséda et de fleurs rares sur le palier, quelques poules dans la cour, quelques pigeons sur le toit. C'était le presbytère. » Du côté opposé au jardin, la maison donnait sur le cimetière, vert comme un pré mal nivelé autour de l'église. Par-dessus le cimetière, le regard s'étendait par une échappée de vue sur des flancs de montagnes incultes entrecoupées de hauts châtaigniers. L'œil glissait ensuite obliquement sur une sombre et noire vallée qui se perdait, l'été, dans la vapeur chaude du soleil; l'hiver, dans la fumée du brouillard ou des eaux. Le son de la cloche qui tintait aux trois parties du jour, aux baptêmes et aux sépultures, les pas des paysans revenant de l'ouvrage, les vagissements d'enfants qui pleuraient à midi et le soir pour appeler les mères attardées sur les portes des chaumières, étaient les seuls bruits qui pénétrassent du dehors dans cette maison. Au dedans on n'entendait que le petit tracas que faisaient la mère du curé et sa jeune nièce en épluchant les herbes pour la soupe , ou en étendant le linge sur la galerie. » Bientôt je fus un hôte de plus de cette humble maison, un convive de plus à cette pauvre table. J'y descendais presque tous les soirs au soleil couchant. Quand j'avais quitté l'ombre des deux ou trois charmilles du jardin de Milly, sous l'abri desquelles j'avais passé la chaleur des jours du mois d'août; quand j'avais fermé mes livres, caressé et pansé avec soin mon cheval, et étendu sous ses sabots luisants la fraîche litière de la nuit, je montais à pas lents la colline, je me glissais comme une ombre du soir de plus parmi les dernières ombres que les saules jetaient sur les prés. J'ouvrais la petite porte du jardin de la cure de B... Les chiens, qui me connaissaient, n'aboyaient plus. Ils semblaient m'attendre à heure fixe sur le seuil. Ils me flairaient avec des battements de queue, des frissons de poil et des bonds de joie. Ils couraient devant moi, comme pour avertir la maison de l'arrivée du jeune ami. » Je trouvais ordinairement l'abbé D occupé à émonder ses Digitized by Google

NOTES. 457 treilles, à sarcler ses laitues ou à écheniller ses arbres. Je prenais Farrosoir des mains de la mère, j'aidais la nièce à tirer la longue corde du puits. Nous travaillions tous les quatre au jardin tant qu'il restait une lueur de jour dans le ciel. Nous rentrions alors dans la chambre du curé. Les murs en étaient nus, et crépis seulement de chaux blanche éraillée par les clous qu'il y avait fichés pour y suspendre ses fusils, ses couteaux de chasse, ses vestes, ses fourniments, et quelques gravures encadrées de sapin, représentant la captivité de Louis XVI et de sa famille au Temple. Car Tabbé D, je Tai déjà dit, par une contradiction très-fréquente dans les hommes de ce temps-là, était royaliste, bien qu'il fût démocrate, et contre-révolutionnaire de sentiment, bien qu'il détestât l'ancien régime, et qu'il partageât toutes les doctrines et toutes les aspirations de la révolution. » A la nuit tombante, il allumait une chandelle de suif ou un reste de cierge de cire jaune rejeté des candélabres de l'autel. Après quelques moments de lecture ou de causerie, la servante mettait la nappe sur la table, débarrassée de l'encre, des livres et des papiers. On apportait le souper. » C'était ordinairement du pain bis et noir, mêlé de seigle et de son; quelques œufs des poules de la basse-cour, frits dans la poêle et assaisonnés d'un filet de vinaigre; de la salade ou des asperges du jardin; des escargots ramassés à la rosée sur les feuilles de vigne, et cuits lentement dans une casserole, sous la cendre; de la courge gratinée mise au four dans un plat de terre, les jours où Ton cuisait le pain; et de temps en temps ces poules vieilles, maigres et jaunes que les pauvres jeunes femmes des montagnes apportent en cadeau aux curés les jours de relevailles, en mémoire des colombes que les femmes de Judée apportaient au temple dans les mêmes occasions; enfin quelques lièvres ou quelques perdrix, récolte de la chasse du matin. On y servait rarement d'autres mets. La pauvreté de la maison ne permettait pas à la mère d'aller au marché. Ce frugal repas était arrosé de vin rouge ou blanc du pays; les vigneronns le donnent au sacristain, qui va quêter, de pressoir en pressoir, au moment des vendanges. Le repas se terminait par quelques fruits des espaliers dans la saison, et par de petits fromages de chèvre blancs, frais, saupoudrés de sel gris, qui donnent soif, et qui font trouver le vin bon aux sobres paysans de nos vaUées. » L'abbé D, bien qu'il n'eût pas la moindre sensualité de table, ne dédaignait pas, pour soulager sa vieille mère et pour former sa nièce, d'aller lui-même quelquefois surveiller le pain Digitized by Google

458 NOTES. au four, le rôti à la broche , les œufs ou les légumes sur le feu , et d'assaisonner de sa main les mets simples ou étranges que nous mangions ensemble, en nous égayant sur l'art du maître d'hôtel. C'est ainsi que j'appris moi-même à accommoder de mes propres mains ces aliments journaliers du pauvre habitant de la campagne , et à trouver du plaisir et une certaine dignité paysannesque dans ces travaux domestiques du ménage, qui dispensent l'homme de la servitude de ses besoins , et qui Taccoutument à redouter moins l'indigence ou la médiocrité. » Après le souper, nous nous entretenions, tantôt les coudes sur la nappe, tantôt au clair de lune sur la galerie, de ces sujets qui reviennent éternellement, comme des hasards inévitables, dans la conversation de deux solitaires sans autre affaire que leurs idées : le sort de l'homme sur la terre, la vanité de ses ambitions, l'injustice du sort envers le talent et la vertu, la mobilité et l'incertitude des opinions humaines, les religions, les philosophies, les littératures des différents Âges et des différents peuples, la préférence à donner à tel grand homme sur tel autre, la supériorité de tel orateur ou de tel écrivain sur les orateurs et les écrivains ses émules , la grandeur de l'esprit humain dans certains hommes, la petitesse dans certains autres; puis des lectures de passages de tel ou tel écrivain , pour justifier nos jugements ou motiver nos préférences ; des fragments de Platon , de Cicéron , de Sénèque, de Fénelon, de Bossuet, de Voltaire, de Rousseau, livres étalés tour à tour sur la table, ouverts, fermés, rouverts, confrontés, discutés, admirés ou écartés, comme des cartes de ce grand jeu de l'âme que le génie de l'homme joue avec l'énigme de la nature depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles. « Quelquefois, mais rarement, de beaux vers des poètes anciens récités par moi dans leur langue, sous ce même toit où j'avais appris à épeler les premiers mots de grec et de latin. Mais les vers tenaient peu de place dans ces citat^ns et dans ces entretiens. » De ces sujets littéraires, nous arrivions toujours, par une déviation naturelle , aux questions suprêmes de politique, de philosophie et de religion. Nourris l'un et l'autre de la moelle de l'antiquité grecque et romaine , nous adorions la liberté comme un mot sonore, avant de l'adorer comme une chose sainte, et comme la propriété morale dans l'homme libre. » Nous détestions l'Empire et ce régime plagiaire de la monarchie ; nous déplorions qu'un héros comme Bonaparte ne fût pas en même temps un complet grand homme, et ne fît

servir les forces matérielles de la révolution, tombées de lassitude dans sa

Digitized by Google

NOTES. 459 main, qu'à reforcer les vieilles chaînes de despolisme , de fausse aristocratie et de préjugés, que la révolution avait brisées. L'abbé D , quoiqu'il eût le jacobinisme en horreur, conservait de la république une certaine verdeur âpre mais savoureuse sur les lèvres et dans le cœur. Il me la communiquait sans y penser. Mon âme jeune, pure de viles ambitions, indépendante comme la solitude, aigrie par la compression du sort qui semblait s'obstiner à me fermer le monde, était prédisposée à cette austérité d'opinion qui console des torts de la fortune en la faisant mépriser dans ceux qu'elle favorise , et qui aspire- au gouvernement de la seule vertu. La Restauration, qui nous avait enivrés Tun et l'autre d'espérances, commençait à les décevoir. Elle laissait penser du moins, lire, écrire, discuter. Elle avait le bruit intestin des gouvernements libres et les orages de l'opinion. Mais l'adoration superstitieuse dupasse, soufflée par des courtisans incrédules à un peuple vieilli de deux siècles en vingt-cinq ans, nous désenchantait. Nous ne murmurions pas, de peur de nous confondre avec les partisans de TEmpire ; mais nous gémissions tout bas, et nous remontions ou nous descendions les siècles, pour y retrouver des gouvernements dignes de l'humanité. Hélas I où sont -ils?... » Quand les paroles commençaient à tarir sur nos lèvres et que le sommeil nous gagnait, je reprenais mon fusil, je sifflais mon chien; l'abbé D m'accompagnait jusqu'au bout des prés qui terminent le vallon de B ; nous nous serrions la main. Je gravissais silencieusement la colline pierreuse, tantôt à la lueur des belles lunes d'été, tantôt à travers les humides ombres de la nuit, épaissies encore par les brouillards du commencement de l'automne. » Je trouvais la vieille servante qui filait, en m'attendant, sa quenouille , à la clarté de la lampe de cuivre suspendue dans la cuisine. Je me couchais. Je m'endormais, et je m'éveillais le lendemain au bruit du vol des hirondelles des prés qui entraient librement dans ma chambre à travers les vitres cassées, pour recommencer la même journée que la veille. » Ce qui m'attachait de plus en plus au pauvre curé de B , c'était le nuage de mélancolie mal résignée qui attristait sa physionomie. Cette ombre amortissait dans son regard les derniers feux de la jeunesse; elle donnait à ses paroles et à sa voix une certaine langueur découragée , toute concordante à mes propres langueurs d'esprit. On sentait un mystère douloureux et contenu sous ses épanchements. On voyait qu'il ne disait pas tout, et qu'un dernier secret s'arrêtait sur ses lèvres. Digitized by Google

460 NOTES. » Ce mystère , je ne cherchais point à le lui arracher ; il ne me l'aurait jamais confié lui-même. Entre un aveu de cette nature et Tamitié la plus intime avec un jeune homme de mon âge , il y avait les convenances sacrées de son caractère sacerdotal. Mais les chuchotements des femmes du village commencèrent à m'en révéler confusément quelque rumeur, et plus tard je connus ce mystère de tristesse dans tous ses détails. »

NOTE DEUXIÈME (PREMIÈRE ÉPOQUE. - Page 128.) Les prêtres, n'élevant contre eux que la prière, Sont par leurs cheveux blancs traînés dans la poussière... Comme historique de ces vers, nous extrayons de Y Histoire des Girondins le récit du massacre des Carmes. « Pendant que les tombereaux commandés par les agents du comité de surveillance charriaient les cadavres et le sang de TAbbaye, trente égorgeurs épiaient depuis le matin les portes des Carmes de la. rue de Vaugirard, attendant le signal. La prison des Carmes était l'ancien couvent, immense édifice percé de cloîtres, flanqué d'une église, entouré de cours, de jardins, de terrains vagues. On Tavait converti en prison pour les prêtres condamnés à la déportation. La gendarmerie , la garde nationale, y avaient des postes. On avait, à dessein, affaibli ces postes le matin. Les assassins, qui forcèrent les portes vers quatre heures du soir, les refermèrent sur eux. Ceux qui commencèrent le massacre n'avaient rien du peuple , ni dans le costume , ni dans le langage, ni dans les armes. C'étaient des hommes jeunes, bien vêtus, armés de pistolets et de fusils de chasse. Cérat, jeune séide de Marat et de Danton, marchait à leur tête. On reconnaissait dans sa troupe quelques-uns des visages exaltés qu'on voyait habituellement aux tribunes du club des Cordeliers. Prétoriens de ces agitateurs qu'on appelait, par allusion au couvent où se tenaient les séances, « les frères rouges de Danton, » ils portaient le bonnet rouge, une cravate, un gilet, une ceinture rouges, symbole significatif pour accoutumer les yeux et la pensée à la couleur du sang. Les directeurs du massacre craignirent

Digitized by Google

NOTES. 461 que Tascendant des prêtres sur le bas peuple ne fit reculer les égorgeurs devant les assassinats sacrilèges. Ils recrutèrent dans les écoles, dans les lieux de débauche et dans les clubs, des exécuteurs volontaires au-dessus de ces scrupules, et que la haine de la superstition poussait d'eux-mêmes à l'assassinat des prêtres. Des coups de fusil tirés dans les cloîtres et dans les jardins, sur quelques vieillards qui s'y promenaient, furent le signal du massacre. De cloître en cloître, de cellule en cellule, d'arbre en arbre, les fugitifs tombaient blessés ou morts sous les balles. On faisait rouler sur les escaliers, on jetait par les fenêtres, les cadavres de ceux qui avaient succombé à la décharge. » Des hordes hideuses d'hommes en haillons, de femmes, d'enfants, attirées de ces quartiers de misère par le bruit de la fusillade, se pressaient aux portes. On les ouvrait de temps en temps, pour laisser sortir des tombereaux attelés de chevaux magnifiques, pris dans les écuries du roi. Ces chariots fendaient lentement la foule, laissant derrière eux une longue trace de sang. Sur ces piles de cadavres ambulantes, des femmes, des enfants assis, trépignaient de joie, riaient, et montraient aux passants des lambeaux de chair humaine. Le sang rejaillissait sur leurs habits, sur leurs visages, sur leur pain. Ces bouches livides, hurlant la Marseillaise, déshonoraient le chant de l'héroïsme en l'associant à l'assassinat. Le peuple hâve qui suivait les roues répétait en chœur les refrains, et dansait autour de ces chars comme autour des dépouilles triomphales du clergé et de l'aristocratie vaincus. Le petit nombre des assassins, le grand nombre des victimes, l'immensité du bâtiment, l'étendue du jardin, les murs, les arbres, les charmilles, qui dérobaient aux balles les prêtres courant çà et là pour fuir la mort, ralentirent l'exécution. La nuit tombante allait les protéger de son ombre. Les exécuteurs formèrent une enceinte, comme dans une chasse aux bêtes fauves, autour du jardin. En se rapprochant pas à pas des bâtiments, ils forcèrent à coups de plat de sabre tous les ecclésiastiques à se rabattre dans l'église ; ils les y renfermèrent. Pendant que cette battue s'opérait au dehors, une recherche générale dans la maison refoula de même dans l'église les prêtres échappés aux premières décharges. Les assassins rapportèrent sur leurs propres bras les prêtres blessés qui ne pouvaient marcher. Une fois parquées dans cette enceinte, les victimes, appelées une à une, furent entraînées par une petite porte qui ouvrait sur le jardin, et immolées sur l'escalier. » L'archevêque d'Arles, Duleau, le plus âgé et le plus vénéré Digitized by Google

462 NOTES. de ces martyrs, les édifiât de son attitude et les encourageait de ses paroles. L'évêque de Beauvais et Tévêque de Saintes, deux frères de la maison de la Rochefoucauld, plus unis par le cœur que par le sang, s'embrassaient, et se réjouissaient de mourir ensemble. Tous priaient, pressés dans le chœur, autour de Tautel. Ceux qui étaient appelés pour mourir recevaient de leurs frères le baiser de paix et les prières des agonisants. » L'archevêque d'Arles fut appelé un des premiers : « C'est » donc toi, lui dit un Marseillais, qui as fait couler le sang des » patriotes d'Arles? — Moi, répondit l'archevêque, je n'ai fait de » mal à qui que ce soit dans ma vie! » A ces mots l'archevêque reçoit un coup de sabre au visage, il reste impassible et debout. Il en reçoit un second, qui couvre ses cils d'un voile de sang. Au troisième il tombe en se soutenant sur la main gauche, sans proférer un gémissement. Le Marseillais le perce de sa pique, dont le bois se brise par la force du coup. Il monte sur le corps de l'archevêque, lui arrache sa croix, et la montre comme un trophée à ses compagnons. » L'évêque de Beauvais embrasse l'autel jusqu'à son dernier moment; puis il marche vers la porte, avec autant de calme et de majesté que dans les saintes cérémonies. Les jeunes prêtres le suivirent jusqu'au seuil, où il les bénit. Le confesseur du roi, Hébert, supérieur des Eudistes, consolateur de Louis XVI dans la nuit du 10 août, fut immolé ensuite. Chaque minute décimait les rangs dans le chœur, il n'y avait plus que quelques prêtres assis ou agenouillés sur les degrés de l'autel; bientôt il n'y en eut plus qu'un seul. » L'évêque de Saintes, qui avait eu la cuisse cassée dans le jardin, était couché sur un matelas dans une chapelle de la nef. Les gendarmes du poste entouraient sa couche, et le cachaient aux yeux. Mieux armés et plus nombreux que les exécuteurs, ils auraient pu défendre leur dépôt. Ils assistèrent, l'arme au bras, au meurtre. Ils livrent l'évêque comme les autres. — a Je ne » refuse pas d'aller mourir avec mon frère, répondit Tévêque » quand on vint l'appeler; mais j'ai la cuisse cassée, je ne puis » me soutenir. Aidez-moi à marcher, et j'irai avec joie au supplice. » Deux de ses meurtriers le soutinrent en passant leurs bras autour de son corps. Il tomba en les remerciant. C'était le dernier. Il était huit heures. Le massacre avait duré quatre heures. » Digitized by Google

NOTES. 463 NOTE TROISIÈME (DEUXIÈME ÉPOQUE. - Page 131.) Devant Tabîme ouvert que ces eaux ont fendu , Mon pied, cloué d'horreur, s'arrête suspendu... L'auteur s'est évidemment inspiré ici de la vue de de magnifique torrent qui descend du lieu appelé le Désert, au village des Échelles. Mais la poésie ni le pinceau n'atteindront jamais à la sublime horreur de ces chutes d'eau qui se sont creusé un lit tortueux dans la pierre, souvent à une profondeur de quarante pieds. Il arrive fréquemment qu'elles percent le rocher, au lieu de le franchir. Des ponts naturels se forment ainsi, donnant passage aux bergers ou aux chasseurs de chamois. Quand ces ponts s'écroulent sous le choc des eaux ou des avalanches, les habitants des chalets restent séparés du monde jusqu'à l'été. Il y a plusieurs de ces ponts écroulés dans cette partie des Alpes. NOTE QUATRIÈME. (DEUXIÈME ÉPOQUE. — Page 133,) Ces pics aériens m'ont rapproché de vous; Je vous vois seul à seul, et je tombe à genoux... Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en donnant ici quelques pages empreintes de la grandeur pittoresque et religieuse des Alpes. Ce sont deux fragments empruntés à un livre charmant et élevé, aux Lettres de i)oyage de M. Amédée Bourgeois, jeune écrivain distingué, né, comme Laurence, Sur les bords orageux de la mer de Bretagne. Jocelyn a le vol de l'aigle : il plane sur les hauts lieux. M. Amédée Bourgeois reste à terre : mma pedestris. Il donne les détails de ce paysage d'ensemble, le commentaire de ces vers de JoceDigitized by Google

464 NOTES. lyn. Voyageur ondoyant et divers, il suit les méandres, les sinuosités de rhorizon; il analyse et raconte comme Toppfer, et son récit s'achève comme la rêverie triste et solennelle d'Obermann. Avec lui, le lecteur pénétrera dans les replis des montagnes, dans rintimité des Alpes. Voici le premier fragment : « Jean-Jacques Rousseau avait bien raison de glorifier la vie ambulante dans les montagnes! Sous vos pieds, un chemin planté à la marge fleurie d'un lac, des coteaux boisés à gauche, des treilles étançonnées dans les eaux à droite ; devant vous quelque îlot feuillu, d'où sort une tourelle à couverture ardoisée mipartie bleue et blanche ; à l'horizon , une voile penchée sous le vent; autour de vous les Alpes adoucissant leurs contours, qui sont le cadre du tableau; sur votre tête un ciel pur, traversé par un faucon aux grandes ailes. La jambe alerte, les yeux dispos, la pensée ici et là , à la montagne et au lac : que faut-il de plus pour vivre une bonne fois en passant, de la vie même dans cette gracieuse et riante nature? » Je pris un sentier escarpé qui se perdait dans la montagne sous des sapins de cent à cent vingt pieds de hauteur, laissant un peu au ciel le soin de me conduire, et avisant à ne trébucher que le moins possible par les cailloux aigus dont est semé ce sentier. » Le temps était superbe ; une fraîche brise murmurait dans les feuilles de quelques noyers ; de petits écureuils effrayés grimpaient çà et là sous les rameaux; les insectes chantaient leur ballade monotone au fond des hautes herbes. De temps à autre, un grand aigle, effarouché au bruit de mes pas, s'envolait en sifflant au-dessus de la forêt. C'était une de ces journées de la belle saison, où le bien-être de la santé, l'insouciance de la jeunesse et l'amour charmant du paysage ramènent, comme l'enfant prodigue, nos affections les plus tendres vers la nature, qui est une mère indulgente et douce. » Je m'arrêtai à la pointe d'un monticule où deux à trois tours et pans de muraille se voyaient debout au milieu d'un amas de ruines. De cet endroit, la vallée de Beaufort, avec ses enfourchures, ses grandes taches de bois de sapins, ses prairies mollement inclinées jusqu'aux bords de la rivière, qui tantôt les caresse silencieusement, tantôt se tord a|i|||de rauques mugissements et d'éblouissantes nappes d'écui^l entre les roches amoncelées; de cet endroit, la vallée m'apparut belle de sa sauvage grandeur, et dormant au soleil comme une oasis entourée de neiges et de solitudes. Digitized by Google

9 NOTES. 465 » Au sortir d'un bois que j'avais traversé la tête basse, un rayon de soleil me fit lever les yeux. Cette fois, ce ne fut plus le riche aspect des vallées du bas pays, ni celui de la zone intermédiaire. Une chaîne moutonneuse de pâturages se déroulait devant moi, fermée par un entassement de rocs blanchis sous la nappe des hivers; pyramide du désert élevant le front au-dessus des nuages, et coupée à la ceinture par la ligne de verdure sombre qui venait mourir à mes pieds. Entre ce mur de Thorizon et les pâturages qui semblent pendre à ses reins gigantesques, il y a cependant une gerçure profonde du sol. Cette gerçure enfouit des villages et des plaines, et ce mur à la crête inondée de soleil ou baignée des vapeurs de la tempête, cette robuste pyramide de la terre qui porte une couronne d'ouragans et un manteau de neiges éternelles, c'est le mont Blanc I le mont Blanc, du haut duquel descendent dix-huit glaciers, dont quelques-uns ont jusqu'à six lieues de longueur. » Je passai la nuit à Hauteluce. Hauteluce est le pays de la ière élevée {alla lux), un petit village dont le clocher vêtu de blanc, et délicatement ouvragé, semble un minaret d'argent quelque ville sainte de l'Arabie. Au soleil couché, quand l'ombre eut noirci les pâturages, je vis les dernières effluves roses du jour diamanter les neiges du mont Blanc, puis s'éteindre l'une après l'autre. Plaignez-moi de cette méchante plume qu'un pinceau remplacerait si bien, — si j'étais peintre. 9 Le lendemain matin, j'étais au col Joly, ou plateau des Dames. Le col Joly ferme la vallée de Hauteluce sur le mont Blanc. Sa déclivité rapide, au versant nord-est, descend sur Notre-Dame de la Gorge, une chapelle consacrée à la Vierge, perdue dans le repli de cette gerçure du sol qui sépare le mont Blanc des pâturages de Hauteluce. » A mesure que j'avais marché, quelque grand pic s'était effacé dans le ciel; la chaîne montagneuse du géant alpestre, dont la plus haute sommité parut s'être évanouie, n'ayant désormais que des dimensions relatives à mon rapprochement, se présenta à mes yeux avec des proportions moins écrasantes, se couchant dans le Faucigny comme des flots sur une grève. A ma droite, d'âpres roches brunes se coupaient çà et là de longs filets de neige, dont l'opposition de couleur les assombrissait encore. En face, un bras de la mer de glace se montra, au premier coup d'œil, comme une large route sablonneuse senfonçant à l'un de ses coudes dans la montagne; bientôt des teintes étranges déta

466 NOTES. ehèrent les uns des autres les grains de sable de cette route, et les changèrent en têtes acérées d'énormes pitons de glace. Au[^] dessus de cette mer polaire, d'immenses nappes de neige, blanches sur le ciel bleu, tourbillonnaient par instants, et le bruit des avalanches tonnait sur le glacier. A ma gauche, les Alpes du Faucigny dentelaient l'horizon de leur profil neigeux et crénelé; 6l près de moi, à l'extrémité du col Joly, la pointe verte des Aiguilles, mélancoliquement inclinée, semblait une humble fille des montagnes agenouillée aux pieds de son roi. » C'est en face d'un tel horizon, mon ami, dans cette nature des régions élevées, où la solitude est souveraine, où la sourde plainte des avalanches alterne seule avec le grondement éloigné de quelque chute d'eau invisible ; c'est à cette distance du monde, où nulle exhalaison des plaines ne saurait atteindre, où les souvenirs de la vie sociale s'échappent eux-mêmes de l'esprit, qu'un resserrement inattendu comprime : c'est à ce moment qu'il faut interroger son regard , interroger sa pensée , interroger son cœur, et se demander s'il n'y a point de Dieu? J'admets que ce puisse être une question, là où ailleurs ; je l'admets un instant, laissi à l'intelligence débile une fleur, un insecte, pour lui témoij surabondamment de l'existence du Créateur; j'écarte aussi voix intérieures de la conscience, je veux une preuve matérielle qui soit frappante aux yeux de tous ; et je dis que le spectacle majestueux et sévère de ces montagnes garde des enseignements formidables pour l'intelligence la plus grossière, si pervertie qu'elle soit. Nul n'est ici l'homme de son siècle ; chacun y redevient l'homme de tous les temps, a dit un penseur des Alpes solitaires. Laissez-moi ajouter qu'à perdre l'esprit sceptique d'une époque civilisée, on a vite regagné la foi, cet ange gardien des pasteurs de la Bible. » Voici le second fragment; c'est le reflet et l'impression du crépuscule dans les montagnes. « Au moment où je vous écris, le mont Blanc et le petit Saint-Bernard baignent d'un dernier rayon de jour leurs neiges immaculées : la nuit monte comme une brume des vallées enfouies dans l'ombre; les troupeaux rentrent aux étables; une corne de pâtre souffle sa note dolente à travers les hauteurs, d'où tombe par intervalles le mugissement lointain de quelque vache attardée au pâturage ; il se lève dans l'air une haleine imprégnée d'odeurs aromatiques; le bleu du ciel brunit; les étoiles scintilœur, iiissag^{^^} ssa^{^^}H Digitized by Google

NOTES. 467 lent une à une comme une poussière d'or au fond du firmament. Vous savez les belles imaginations que je promène volontiers au milieu de cette poussière , qui ne diffère de celle d'ici-bas que parce qu'elle est l'infiniment grand vis-à-vis de l'infiniment petit. Il y a des mondes là-haut, il y en a sous nos pieds. L'échelle des êtres, pour qui songe, vient de l'invisible et y retourne. L'âme a le coup d'aile de l'aigle pour tendre à l'invisible de là-haut. Là-haut, des soleils, des planètes; une vie meilleure, l'accomplissement des douces chimères de l'épreuve et de l'exil. Malheureux, malheureux celui qui n'a jamais regardé le ciel avec les yeux de la pensée, qui ne l'a jamais interrogé avec la sympathie des aspirations et l'ivresse des saintes espérances ! Que de compassions naissent à entendre et à voir les soucis de la terre , au retour d'une échappée de la rêverie à travers les espaces ! »

NOTE CINQUIÈME (QUATRIÈME ÉPOQUE. -Page 93.) La neige qui fondait au tact du rayon rose, Avant d'aller blanchir les pentes qu'elle arrose... A l'époque de la première publication de Jocelyn, quelques critiques bienveillants accusèrent mes descriptions alpestres de la grotte des Aigles de transfigurer la nature. Ils me soupçonnaient d'avoir doré de trop de soleil , et surchargé de végétations luxuriantes et fantastiques comme des arabesques, le cadre de cet épisode de mon poème. J'ai lu depuis un récit de voyage dans les montagnes du Dauphiné, publié quelques années après par M. A. Le Qerc; et il se trouve que les notes et les croquis du touriste sont, pour ainsi dire, les dessins au trait de mes paysages. Je place ici ce large et pittoresque panorama, comme le daguerréotype et le plan en relief de mon tableau. I « Il n'est pas de pays dont on parle plus et qu'on connaisse moins que le Dauphiné. Dédaigneux des richesses que nous possédons

Digitized by Google

468 NOTES. sédonSy nous courons sans cesse après les biens que nous n'avons pas. Un voyage en Italie ou en Suisse forme le complément presque obligé de toute éducation de jeune homme ; mais personne ne s'est encore avisé de penser qu'en France il pouvait y avoir et il y avait d'aussi belles montagnes, des sites aussi remarquables et aussi dignes d'admiration et de curiosité, que ceux de la Suisse. De cela personne ne s'en doute, et les habitants de Grenoble l'ignorent peut-être eux-mêmes. La partie basse du pays est parfois seule parcourue par quelques rares visiteurs qui, ayant à dépenser dans leur course une somme indéfinie de temps, s'inquiètent peu, pour se rendre à Genève, de prendre la route plus courte de la Bresse, ou d'allonger le chemin par les traverses du Dauphiné. N'oublions pas non plus, dans le petit nombre des visiteurs du Dauphiné, les quelques hommes oisifs qui ont toujours à leur service une petite indisposition qui leur conseille d'aller se retremper dans le Styx des eaux minérales d'Aix en Savoie, ou, selon le côté vers lequel a tourné la girouette de leur malade imagination, leur dit de prendre les eaux d'Ariège ou d'Allevard. Puis comptons encore quelques familles d'Anglais nôtres, voyageurs par système, coureurs de grandes routes par économie, promenant par toute l'Europe leur spleen, leur faux amour d'antiquités ; passant aujourd'hui en Dauphiné par hasard, comme hier ils traversaient la Savoie, comme demain ils seront sur la route du Nord ou sur celle du Midi ; car ils vont droit devant eux, sans but et sans destination, tant que la route déploie un ruban à parcourir. Mais cette espèce de visiteurs, comme toutes les autres, se borne à explorer l'intérieur d'une ville, à musarder autour de la statue d'une place, à flâner dans une église dont l'apparence est plus ou moins gothique, à bâiller en voulant déchiffrer une inscription d'un vieux manuscrit ; elle se borne à côtoyer la partie littorale du Dauphiné, mais se donne garde de s'aventurer vers les rochers des Alpes. Il est vrai de dire que tous n'ont pas, pour tenter ces diverses excursions, les mêmes motifs que ceux qui me décidèrent pour la première fois à les essayer. Ces raisons se trouvent contenues dans une petite anecdote que je n'oserais raconter, si préalablement je ne demandais, en faveur de la brièveté et de l'intention, pardon au lecteur de m'être mis en scène. » Un soir, on jouait sur le théâtre de Lyon un drame en trois actes et en prose, de ma composition. Le sujet, si larmoyant que je l'avais pu choisir, n'excita d'abord qu'un intérêt assez

faible; mais comme je n'étais pas d'une nature très-exigeante, je me

Digitized by Google

NOTES. 469 contentai pendant longtemps des applaudissements que quelques amis dévoués dépensaient assez généreusement en ma faveur. Mais, à la fin du deuxième acte, un malencontreux acteur manqua son entrée ; le public s'impatientait, et moi, perdant la tête et croyant déjà entendre une bordée outrageuse de sifflets, je sortis précipitamment, pour me dérober à ce que, dans mon innocence, je n'étais pas encore habitué à regarder comme un simple inconvénient, et j'allai me renfermer chez moi plein d'angoisses, et dévorant d'abondantes larmes. J'étais là depuis une heure, lorsque je m'entendis appeler par mon nom. C'était un de mes bons amis qui m'avait le plus servi à la représentation de ma pièce, et qui, voyant ma cause désespérée, accourait me faire accepter des consolations, et m'offrir de venir passer quelques jours avec lui dans un château en Dauphiné, qu'habitait alors sa famille. Je me décidai sur-le-champ, et, sans prévenir ma mère autrement que par un petit mot d'écrit, nous montâmes en voiture, et, quelques secondes après, nous courions sur la route de Lyon à Grenoble. » La route fut d'abord assez triste ; peu à peu ces idées se dissipèrent : je me voyais libre sous un beau ciel, avec un beau paysage autour de moi, bien que toutefois il ne m'apparût qu'à la clarté d'une belle lune ; en sorte que lorsque nous arrivâmes à Voiron, petite ville à quatre lieues environ de Grenoble, j'avais déjà entièrement oublié ce qui venait de se passer. » Le lendemain de très-grand matin je fus éveillé par un grand bruit de chevaux qui piaffaient dans la cour du château. (Vêtaient quelques-uns de nos anciens camarades de collège retirés à Voiron, qui, instruits par mon hôte de notre arrivée, me ménageaient la singulière surprise d'une excursion dans les montagnes qui séparent le Dauphiné de la Savoie. Je me hâtai de me lever, et, tout compte fait, nous nous trouvâmes rassemblés au nombre de dix, bien dispos, pleins d'ardeur, et prêts à tenter la conquête du monde. Six étaient à cheval ; les quatre autres étaient admirablement placés dans une calèche, et paraissaient les rois de la fête. Nous traversâmes Voiron à la grande surprise de la foule, qui nous regardait passer sans comprendre rien à cette ovation inaccoutumée. J'admirai au galop sa place, au milieu de laquelle s'étend une verte pelouse où jouent de beaux enfants, et entourée de gracieuses allées d'arbres, sous le berceau desquels s'agite à la nuit tombante la foule des promeneurs ; j'admirai sa fontaine tapissée de mousse, et gardée à ses quatre angles par quatre naïades en pierre blanche, qui découvrent leurs urnes pour

Digitized by Google

470 NOTES. ser Teau s'échapper dans le bassin; et, bientôt emportés par nos cavaliers, qui se souciaient peu de s'arrêter longtemps devant ces objets qu'ils voyaient chaque jour, nous arrivâmes vers la partie haute de la ville , appelée la Halle. C'est là le berceau de Voiron. D'abord c'est un petit village auquel on n'ose encore donner un nom, et que tient emprisonné le comte de Sermorent; puis il devient un petit bourg; il s'agrandit de jour en jour, il se pare à la moderne, il lutte avec sa seigneurie; puis enfin, secouant tout à fait le joug, il s'affranchit du vasselage, déclare la guerre à Sermorent, s'en rend maître, et le réduit à n'être que son satellite et son faubourg. » En continuant à monter par une rue pierreuse , nous trouvâmes, comme dernière limite à la ville de Voiron, la petite église des Pénitents. C'est celle que la population tient en la plus grande estime; aussi, malgré l'empressement de mes compagnons de roule, qui se souciaient peu de s'y arrêter, j'insistai, et j'obtins quelques minutes pour la visiter. L'église des Pénitents est encore, à cette heure, d'une simplicité qui approche de l'indigence : tout ce qui sert au culte est en bois et en argile , non sans doute qu'elle n'eût pu avec le temps se parer d'or et d'argent; mais elle préfère garder la première pauvreté qui fut la dot du Christ sur la terre , et elle aime mieux conserver p*ar là le souvenir de sa première existence. Tout pourtant s'y trouve d'une admirable propreté : les chaises sont en paille grossière , et leurs bras sont d'un bois blanc sur lequel on croirait difficilement que le ciseau de l'ouvrier a pu passer, tant il paratt brut; mais, à voir sa blancheur, on dirait qu'il vient seulement d'être dépouillé de son écorce ; les stalles du chœur de l'église reluisent comme le buffet d'une ménagère; les tableaux, plus que modestes, qui, de dislance en distance , marquent autour de l'édifice les diverses stations de la croix, étalent dans tout leur brillant le peu d'or de leurs cadres. On voit enfin que c'est la charité et l'humilité , et non l'ostentation, qui ont fait les frais de la chapelle. » On me laissa le temps nécessaire pour tout voir, tout examiner, et je profitai de la permission; car cette petite église que je visitais pour la première fois avait déjà toutes mes sympathies. Enfin, nous sortîmes pour continuer notre excursion. Je me laissai guider par mes compagnons à travers un long corridor qui nous ouvrit un passage dans un sentier très-étroit, où deux ou trois personnes auraient eu peine à passer de front. Je cherchai des yeux la grande route, elle avait disparu. Devant nous se dressait une haute montagne dont la tête nue et escarpée paraissait, Digitized by Google

NOTES. 471 ^inon impossible, du moins très-difficUe à gravir, même par le plus intrépide chasseur de chamois. Au-dessous de nous, en revanche, un immense précipice qu^entr'ouvrait, autant que la vue pouvait s'étendre, un rocher à angles tantôt rentrants et tantôt saillants. Plus de chemins, plus de maisons, plus de chevaux : tout avait disparu. Ma surprise était extrême. » — Eh bien l qu'as-tu donc à regarder ce gouffre? me crient- on de toutes parts. Ce n'est pas de ce côté , je pense , que tu veux diriger tes pas? Vois-tu sur la crête de ce roc ce sapin que l'œil peut à peine distinguer d'ici? Dans deux heures, il faut que nous l'embrassions; car c'est sous son ombrage que nous dresserons la table du déjeuner. » — Soit, repris-je, essayant de faire bonne contenance, mais visiblement déconcerté de voir m*échapper la bonne calèche qui m'avait voiture jusque-là ; marchons, messieurs I » — Marcher ! non pas : à cheval et en voiture ! » Mon étonnement redoublait, et je cherchais en vain les moyens de cheminer dans les flancs d'une montagne qui paraissait si ardue, avec un attirail qui comportait toute la latitude d'une grande route; et j'allais témoigner mon incrédulité, lorsque mon attention fut surprise par la vue d'une petite éminence qu'on me montra à quelques pas de l'endroit où nous nous trouvions. » — Eh bienl quoi de nouveau? m'écriai-je. » — Il y a, s'écria notre discoureur en chef, celui à qui avait été conféré, à l'unanimité, le droit de prendre la parole toutes les fois que, sur notre route, il se présenterait quelques chroniques ou légendes à raconter ou à expliquer, il y a que ce lieu s'appelle la Pointe du Prophète, et voici pourquoi : A peu près vers Tan 80 du siècle dernier, un ermite y avait construit sa cabane; ses jours et ses nuits s'y passaient dans la contemplation et la prière, et, dans tout le pays, il était révééré comme un homme d'une grande sainteté. Un jour de fête, que quelques familles s'étaient rendues près de lui pour lui demander des prières et lui porter le pain et les racines qui faisaient sa nourriture, elles le trouvèrent en extase sur la pointe du roc, les bras croisés sur sa poitrine, et les yeux levés vers le ciel. Elles ne voulurent pas le distraire de sa contemplation, et, s'agenouillant, elles attendirent qu'il vînt de lui-même vers elles. Tout à coup un rayon de lumière sembla descendre du ciel et s'arrêter sur sa tête ; une force toute-puissante l'enleva de terre et le soutint suspendu , puis sa bouche s'ouvrit; et l'ermite, se tournant de leur côté, laissa échapper Digitized by Google

472 NOTES. quelques paroles qui prédisaient très-distinctement la révolution qui devait éclater en France quelques années après. Lorsqu'il eut fini, sa couronne de lumière s'éclipsa, et, la force miraculeuse qui le soutenait venant à le lâcher, il tomba dans le précipice. Saisies de frayeur, les familles prièrent longtemps prosternées à la même place , puis elles allèrent à la recherche du corps du saint ermite; mais il leur fut impossible d'en découvrir les moindres traces. Elles descendirent alors à la ville, et racontèrent le prodige dont elles venaient d'être témoins. Une procession s'organisa bientôt pour consacrer ce grand événement, et chaque année la foule se porta avec une grande dévotion vers la Pointe du Prophètey jusqu'à ce que la révolution prédite vint interrompre le cours de ce pieux pèlerinage. Voici la légende. » En écoutant ce récit, nous avions fait insensiblement quelques pas. Lorsqu'il fut terminé : En voiture I à cheval 1 s'écrièrent nos compagnons. Je crus que je continuais à être victime de la même plaisanterie, car je ne voyais ni voiture ni chevaux; lorsqu'on me retournant je m'aperçus que quelques pas avaient suffi pour changer complètement notre situation topographique : je me trouvais au milieu d'une grande route royale creusée au milieu du roc, et à deux pas de nous je vis nos chevaux et notre calèche qui nous attendaient patiemment. » Notre course commençait admirablement ; le temps était superbe, la montée était lente et presque imperceptible ; le paysage nous offrait au loin, couchées le long de la montagne, et comme étagées les unes sur les autres, des plaines de vignes d'où parfois s'échappait la tête blanche d'un cerisier en fleur, ou la couronne rose d'un pêcher. Nous égayions la route par des épigrammes sur toutes les burlesques enseignes des cabarets disposés sur le chemin comme par étapes, ou même sur celles qui se contentaient de la formule habituelle : Ici on donne à boire et à manger. Sanglante ironie pour le malheureux qui chemine sans sou ni maille, et qui serait si bien disposé à profiter de l'obligeante hospitalité qui semble lui être offerte. Notre discoureur en chef, qui avait sa tête meublée de toutes les chroniques du pays, ne laissait passer aucun château, aucune mesure, sans avoir quelque chose à nous apprendre sur leur compte. Devant nous, disait-il, ce roc coiffé d'un casque et qui semble nous regarder porte le nom de Têtede-Minerve. On a cru que la déesse des arts et de la guerre , lorsqu'elle sortit tout armée du cerveau de son père Jupiter, trouva l'hospitalité dans une grotte de cette montagne, et que,

reconnaissante , la déesse lui donna sa ressemblance. Plus loin , cette
Digitized by Google

NOTES. 473 aspérité simule une tour, et présente vers ses extrémités une bordure qui l'entoure dans toute sa circonférence. Vous croiriez une galerie tracée par le ciseau autour de Vescarpement du roc, et ouverte aux pas curieux des visiteurs. La légende nous a transmis que sur cette espèce de chemin une jeune fille poursuivie par un Sarrasin , et ne voyant plus aucun moyen de lui échapper, se jeta à genoux, et pria la Vierge de la soustraire aux violences de son oppresseur. Soudain derrière elle un grand bruit se fit entendre : l'endroit de la galerie que franchissait le Sarrasin, et qui ne le séparait plus de la jeune fille que de quelques pas, venait de se détacher, et avait précipité le ravisseur dans Tabîme. Ce lieu est célèbre dans le pays, et tout le monde montre avec piété ce que, dans son idiome original, il appelle le Pertuis du Sarrasin. » Ainsi, cheminant de chroniques en chroniques, nous arrivâmes au petit village de Saint-Étienne de Crossey , à l'entrée duquel les deux montagnes se resserrent et s'arrondissent, comme pour figurer deux obélisques. Le village s'assied sur une espèce d'amphithéâtre dont les pieds se baignent dans un étang qui y entretient pendant l'été une délicieuse fraîcheur. La vue se promène au loin librement sur de fertiles campagnes. Ce lieu était bien tentant pour y construire sa tente et s'y reposer, mais il fut décidé que nous ne nous arrêterions qu'arrivés à la grotte de Saint-Étienne; et comme la route qui nous restait encore à faire allait avoir lieu jusqu'à notre destination en gravissant le rocher, nous descendîmes de voiture et de chevaux , et nous cheminâmes par un petit sentier perdu au milieu d'un grand bois de pins. » Il y avait à peine une demi-heure que nous marchions, lorsque, le bois cessant tout à coup, nous nous trouvâmes sur une roche à nu, ou du moins sur laquelle on n'apercevait à intervalle que quelques bruyères croissant çà et là dans les crevasses; puis nous vîmes à nos pieds, sortant sans bruit d'un interstice du rocher, une source d'eaux minérales, savonneuses, blanchâtres, et en assez grande abondance. Cette eau, que nous goûtâmes avec précaution, a une odeur sulfureuse très-prononcée; elle est tiède, et présente une saveur très-âcre; mais, soit à cause de son isolement dans les montagnes, soit à cause de l'abondance des eaux minérales dans le département de l'Isère , la science ne s'est pas même occupée à rechercher les propriétés qu'elle pourrait avoir, et a dédaigné de faire des expériences. Toutefois, il nous a semblé qu'on n'avait pas toujours montré la même

indifférence pour ces eaux, et que, dans un temps reculé, on les avait
Digitized by Google

474 NOTES. utilisées ; car, à quelques pas de la source , ou voit encore quelques pans de murailles lourdes et massives, et qui semblent remonter au temps des conquêtes romaines. Nous n'y trouvâmes rien, il est vrai , qui nous conduisît à penser que ces ruines fussent autrefois des thermes ; mais la position de la maison nous parut trop voisine de la source pour ne pas croire que la première fut pour quelque chose dans l'existence de la seconde. » Après quelques moments donnés à l'inspection de ces lieux, nous continuâmes notre route. Le sol que nous foulions à cette heure avait complètement changé de nature : autant celui que nous parcourions quelques moments auparavant était commode, animé, luxuriant de végétation, agréable à l'œil par la beauté et la variété de sa production, autant celui-ci était sauvage, difficile, inhospitalier. Rien n'y accusait la présence d'un être animé : à peine de loin en loin quelques bouquets de rhododendrum se présentaient à nous; pas un oiseau ne volait dans l'air; pas un cri, pas un bruit ne se faisait entendre; le chamois lui-même, cet hôte si abondant des montagnes du Dauphiné , avait déserté cette solitude. Notre course, du reste, ne s'effectuait pas sans danger. Pour tout chemin, nous n'avions que d'énormes pierres détachées de la montagne commune, que nous gravissions une à une, et sur laquelle, avant de nous y risquer complètement, nous assurions nos pas, de crainte que la pierre, venant à se détacher, ne nous entraînât avec elle dans l'abîme que nous pouvions voir ouvert au-dessous de nous. Aussi, pendant tout le temps que dura cette rude ascension, le silence le plus complet régna entre nous. Nous ne songions plus à rire, plus à égayer la longueur du chemin par des chansons ; c'est à peine si parfois un œil furtif , se détachant timidement du bloc de pierre qui allait être gravi , osait s'aventurer à une petite distance, et s'arrêter quelques secondes sur les accidents curieusement bizarres de la montagne. » Enfin nous arrivâmes au pied d'un demi-rocher ; c'était là le but de notre course. A peu près à la hauteur d'un premier étage, dans les flancs de la pierre , on voyait une crevasse assez étroite pour faire douter à première vue qu'un homme , même des plus minces, y pût pénétrer. C'était la porte de la grotte pour laquelle nous avions fait une si longue et si périlleuse route. » Restait à trouver un moyen de pénétrer dans la grotte, et j'avoue que je me déclarais tout à fait incompetent pour le découvrir. Mais bientôt je fus tiré de mon embarras en voyant agir mes compagnons. Ils commencèrent à dévider une

longue couronne de fortes cordes; puis quand ils furent venus à bout de ce
Digitized by Google

NOTES. 475 premier travail, run d'eux, s'en saisissant par une de ses extrémités, la lança violemment et avec justesse contre la crevasse. La corde , ainsi jetée, alla se prendre dans un anneau de fer auquel je n'avais pas pris garde, et qui était vissé solidement dans la pierre; quand elle retomba, elle était retenue par son milieu dans l'anneau, et nous offrait ainsi, pour faire le siège de la grotte, un moyen sinon bien commode, du moins à peu près praticable ; il ne s'agissait que de se hisser par elle jusqu'à la hauteur de la brèche. Celui qui avait lancé la corde, et qui n'en était pas à son coup d'essai, nous montra le chemin, et bientôt l'épreuve avait complètement réussi : nous étions tous dans les flancs de la grotte, dont l'entrée, qui m'avait paru si étroite, sembla s'agrandir pour nous livrer passage. » La grotte est divisée en deux étages bien distincts; on pénètre dans le second au moyen d'une espèce de trappe à laquelle conduisent plusieurs énormes pierres simulant des escaliers. Chaque étage se compose lui-même d'une grande chambre et d'une plus petite. De longues poutres en bois, qui les traversent dans toute leur longueur, indiquent que la nature n'a pas seule travaillé à la création de cette grotte, et que la main des hommes, dans un temps qu'il est impossible d'assigner d'une manière fixe , lui est venue en aide. Des tronçons d'armes et d'outils en fer, ainsi que quelques vases en poterie de forme grossière , ont aussi été trouvés dans ces lieux, et témoignent qu'ils ont été pour un homme, pour une famille peut-être, un refuge au moins momentané. Que ce fait ait eu lieu à une époque bien reculée, que cette grotte ait été la retraite d'un habitant de Cularo fuyant la domination romaine , ou s'abritant contre la proscription d'un proconsul, ou bien qu'il se soit passé dans le temps plus rapproché des guerres de religion , c'est ce que personne ne saurait dire ; et le champ si vaste des suppositions reste ouvert à tout le monde. Les parois de la grotte sont très-unies, et en somme elle n'offre rien de remarquable, si ce n'est son étendue, sa distribution, et l'abri qu'elle offre contre l'humidité. Les pluies de la montagne ne vont pas jusqu'à elle. Après l'avoir longuement examinée sous toutes ses faces et dans toutes ses parties, nous revînmes à l'entrée, d'où nous vîmes, au pied de la montagne et tout près de nous, une autre grotte entièrement faite de la main des hommes ; c'est celle par laquelle Napoléon fit passer la grande route qui conduit de France en Savoie; elle a un quart de lieue de long, et s'appelle la grotte des Échelles. Nous formâmes le projet d'aller la voir le lendemain. La faim Digitized by Google

476 NOTES. nous pressait; nous nous hâtâmes de descendre par le même chemin qui nous avait amenés, c'est-à-dire que nous nous laissâmes glisser le long de la corde jusqu'au pied de la montagne, ce qui me sembla beaucoup plus facile que pour monter. Enfin nous reprîmes la route de Saint-Étienne de Crossey, où j'espérais me reposer de la fatigue que m'avait occasionnée cette longue course, dont je n'avais pas Thabitude. Mais mes compagnons n'en avaient pas décidé ainsi. Il me fallut encore gravir pendant un quart d'heure un coteau dans la partie haute du village. Là enfin, au pied d'un arbre bien touffu, je vis une table qu'on dressait, et sur laquelle on disposait dix couverts. » — Nous t'avions bien dit, me cria-t-on, que nous déjeunerions au pied de l'arbre que tu pouvais à peine distinguer de l'église des Pénitents : eh bien! cet arbre, le voici, et il ne tient cpi'à toi de l'embrasser. » — Si vous voulez parler plus juste, fis-je en m'attablant, dites donc, je vous prie : Que nous dînerions. » Trois heures sonnaient au clocher de l'église de SaintEtienne. II » En sortant de Grenoble par la porte Saint-Laurent, comme pour donner l'éveil à l'attention du touriste, et pour l'initier subitement aux magnificences du coup d'oeil dont il va être le spectateur, on trouve une route large et commode, au pied de laquelle descend une haute montagne toute hérissée de bastions, de meurtrières et de forteresses, pendant que de l'autre côté s'étend une immense vallée, verte d'arbres et de prairies, qui semble prendre plaisir à suivre les contours et les sinuosités de la rivière, et puiser, en s'y baignant, une inaltérable fécondité. L'Isère est une rivière toute de caprice; elle ne ressemble pas à la Saône, molle et paresseuse, qui a Tair de faire sa route comme une femme surprise et épuisée par la fatigue. Ce n'est pas non plus le Rhône impétueux et fier, qui hennit comme un coursier sous l'éperon; encore moins la Seine inoffensive et dormante, et qui ne se réveille de son somme que lorsqu'une crue extraordinaire a tout à coup enflé ses eaux. Mais c'est tout cela tour à tour : ses flots, lents et sablonneux, à quelques lieues plus haut deviennent clairs et rapides, limpides comme du cristal, et fouDigitized by Google

NOTES. 477 gueux comme les vagues brisées d'un torrent. Il y a un charme infini dans les accidents apportés au paysage par les fantaisies de cette rivière ; elle se lance à droite et à gauche , elle se projette en arc à travers la plaine, ondoie comme un serpent, ou se précipite droit devant eUe comme un joueur pressé d'arriver. » Les montagnes qui la regardent passer, avec leurs cimes couronnées de neige et leurs riantes collines, sont, dans ce large paysage, comme dans un tableau d'intérieur une aïeule aux cheveux blancs, qui accorde un sourire aux jeux de ses petitsenfants. Ces montagnes sont des merveilles de contraste et de beauté. La chaîne qui se prolonge à droite de la rivière semble avoir subi de violentes et anciennes catastrophes. A tout moment elle vous apparaît au détour de la route ou dans l'enfoncement de la plaine, pêle-mêle avec ses rochers, ses forêts et ses cascades. La chaîne entière est taillée à pic vers la cime, et ressemble à une immense et colossale muraille hérissée de créneaux. Celle de la rive opposée n'a pas de rochers à son sommet; le terrain ondule et se développe en mamelons jusqu'à la crête. De distance en distance, le terrain s'enfonce en entonnoir pour l'écoulement des eaux de la montagne; et, dans les temps de pluie et à la fonte des neiges, tous ces entonnoirs sont occupés par des torrents qui regorgent dans l'Isère. Les flancs des montagnes sont couverts de champs, de prairies et de vignes; les hauteurs sont vêtues d'immenses forêts. A la fin de l'automne, ces forêts ressemblent assez bien à des peaux tigrées : le noir sapin se détache vivement sur un fond jaune, et la blancheur des trembles contraste avec les tons sombres du mélèze. Çà et là, du haut des pins gigantesques, tombent des cascades qui se détachent des rochers et se répandent en pluie dans les airs. Quelquefois vous entendez les gémissements de Teau qui frappe contre la pierre, et vous ne savez où la trouver : ce sont des torrents qui coulent dans des abîmes cachés. » La première fois que l'on voyage dans un pays de montagnes, ou quand on y revient après une longue absence, on ressent une émotion que je ne saurais mieux comparer qu'à une première impression de la musique. La nature des pays de plaines est sourde et muette; rien n'y répond au cœur, rien n'y est sympathique à l'âme, rien ne vous satisfait. Ici vous avez une nature vivante, pleine de luxe et de puissance; une nature que vous comprenez, qui vous entend et vous répond. Il se fait autour de vous un bruit mystérieux et mélancolique : les sapins résonnent comme l'orgue au moindre souffle de l'air; le vent soupire dans

Digitized by Google

478 NOTES. les bois ou pleure sur la montagne; le murmure de la rivière monte jusqu'à vous, et se mêle à Tharmonie universelle; les torrents s'épanchent avec de grandes clameurs; puis toutes ces voix répétées, Condensées, prolongées par les échos, meurent et renaissent éternellement. Il y a là toute une vie d'impressions austères et passionnées. Un orage s'élève-t-il, ce n'est plus simplement une brutale dévastation, c'est un spectacle des plus grandioses dont vous prenez votre part. Le tonnerre éclate : il se fait im chœur funèbre dans les échos, dont le dernier bruit se prolonge et s'éteint, semblable au cri d'un homme tombant dans un précipice. Les rochers eux-mêmes ne sont plus des masses inertes et sans vie : à voir passer sur leurs fronts les nuages qui se croisent avec violence, vous diriez ces chefs puissants qui, du haut d'une éminence, assistent aux batailles où se jouent leurs empires, et qui en règlent les mouvements. Les cascades élèvent la voix, les cavernes et les forêts laissent échapper des hurlements profonds, le vent souffle sur les eaux : si, au milieu de la tempête, vous jetez votre voix, elle résonne dans la vallée comme un vase métallique. Tout semble, nous l'avons dit déjà, parler et répondre : tantôt c'est le gouffre des avalanches que l'on entend , tantôt c'est la forêt, tantôt l'ouragan de la montagne, tantôt le clapotement de la nvière. » J'avais Tintention de rester plusieurs jours dans les montagnes : aussi, quoique nous fussions loin encore de l'ouverture de la chasse, j'endossai les vêtements commodes du chasseur, et un fusil pour tirer aux oiseaux de proie. Il était presque nuit lorsque j'arrivai à la Buissière, petit village à six lieues de Grenoble. Je me préparai à y passer la nuit, et à faire mon ascension au Granier. Je remplis donc mon carnier de provisions, et ma gourde du meilleur vin que je pus trouver; puis je m'enquis du soin d'avoir un guide. A mon grand étonnement, il me fut impossible d'en trouver un , soit que les habitants du village ne connussent pas la montagne, ce qui est fort possible, car, comme je l'ai dit, le Dauphiné est peu exploré, et plus inconnu encore de ceux qui l'habitent que des rares visiteurs que le hasard y conduit; soit qu'il n y eût pas d'individus assez pauvres pour faire ce métier. J'étais décidé à m'aventurer tout seul à travers les rochers et les précipices, lorsqu'un bûcheron, qui devait aller le lendemain couper du bois dans les forêts de la Chartreuse , ayant su mon embarras , me fit proposer de faire la route ensemble : il va sans dire que j'acceptai avec joie. 9 Le lendemam matin à quatre heures, nous étions sur pied. Digitized by Goosie

NOTES. 479 Mon compagnon de voyage me fit l'effet d'un bon et joyeux homme qui ne faisait pas mentir le proverbe : Rusé comme un Dauphinois, Quoique paysan, il avait un certain degré d'instruction; sa conversation , moitié en patois, moitié en français, avait un tour d'originalité qui ne laissait pas que d'être piquante : aussi nous nous mîmes à Taise tout d'abord l'un vis-à-vis de l'autre , et au bout d'un quart d'heure nous étions de vieilles connaissances. Pour faire comme lui, j'avalai quelques verres de clairette, et nous nous mîmes à marcher, accompagnés de deux robustes chiens dont il avait l'habitude de se faire suivre dans ces sortes d'excursions. » Notre chemin fut d'abord très-facile : c'était une route assez large, et ombragée par de hauts châtaigniers d'une fraîcheur exquise; puis le sentier devint plus rapide et plus tendu, puis enfin nous le vîmes se dresser presque perpendiculairement devant nous. Après une marche forcée de trois heures, nous étions arrivés à une très^-grande hauteur au-dessus d'un abîme au bas duquel nous entendions mugir un torrent. Nous avions à traverser un défile étroit par un chemin de deux pieds de large, creusé dans les flancs d'un rocher à pic. C'était notre seul passage pour traverser un gouffre si profond que l'œil à peine pouvait en mesurer la fin. » Nous voici au pas de l'Alpette, me dit mon compagnon de route. Et ici je demanderai au lecteur pardon de ne pas conserver intégralement la naïveté d'expression et de langage de sa conversation : la faute en est uniquement à ma mémoire ; mais si j'altère forcément ses mots, je suis sûr du moins de conserver le véritable sens de ses paroles. » — Prenez-garde, me dit-il, aux séductions de Tabîme. Les montagnes ont aussi leurs sirènes , plus redoutables que celles de la mer, car c'est aux yeux qu'elles s'adressent. » — Soyez tranquille, lui dis-je en riant, essayant de me convaincre moi-même de mes forces , et de me donner une contenance d'audace que j'étais bien loin d'avoir : mes yeux soutiendraient au besoin le regard du basilic. » — Ne plaisantez pas, reprit-il en laissant échapper un tout bénin juron dont l'écho s'empara, et qu'il répéta pendant quelques secondes : il n'y a pas huit jours cpi'un jeune homme a été pris de vertige à dix pas de l'endroit où nous sommes, et s'est laissé tomber dans le précipice. Portez vos yeux sur le rocher à droite, et donnez-moi la main; quand nous aurons franchi ce pas, vous regarderez, si cela vous est agréable. Digitized by Google

480 NOTES. » N'ayant rien de mieux à faire , je me rendis : je pris sa main et le suivis. » Il faut l'avoir éprouvé pour savoir tout ce qu'il y a d'acre et de piquante volupté dans cet horrible danger qu'on court ainsi pour son plaisir, dans ce téméraire passage sur un précipice de deux mille pieds de profondeur, lorsqu'un vertige ou un faux pas peut vous le faire mesurer la tête la première. Quelques brouillards confus obscurcissaient encore les premières clartés du jour, et le demi-crêpuscule qui se prolongeait étendant un rideau de brume sur le précipice le rendait encore plus affreux; il le remplissait d'ombres fantastiques, de figures bizarres qui tourbillonnaient et se confondaient dans une mêlée générale, lorsque le vent jetait quelques nuages fuyards entre elle et la terre. » Je tenais la main de mon guide, et je le suivais en m'appuyant aux rochers de l'autre main comme un aveugle le long d'un mur, et j'attachais mes yeux à quelques touffes de genièvre qui croissaient dans un des interstices de la roche, et je cherchais à éloigner mes regards de l'abîme; mais à peine eus-je fait une vingtaine de pas, qu'oubliant du danger, je me laissai aller à la distraction, et instinctivement mes yeux descendirent jusqu'au fond du gouffre. Au même instant, j'éprouvai l'émotion la plus étrange que j'aie jamais ressentie : je ne l'oublierai jamais. Mon cœur se troubla et battit avec force , mes jambes tremblèrent, toutes mes pensées se perdirent comme dans un nuage, et je n'éprouvai plus rien, sinon cette incroyable et sauvage volupté qui s'empare de tout votre être dans ces songes où il semble qu'une force surnaturelle vous emporte dans l'air, et vous laisse retomber à travers un espace qui ne finit jamais. Mon compagnon, qui s'aperçut à temps de ce qui m' arrivait, me secoua vivement le bras, et m'arracha ainsi aux fascinations de l'abîme. Quand nous eûmes traversé cet épouvantable défilé, nous nous assîmes un moment sous un mélèze pour nous reposer. Nous avions devant nous la magnifique vallée de Tlsère, qui s'élargissait à cet endroit comme une immense arène dont les Alpes étaient l'amphithéâtre. Dans un coin du ciel, un pan de lune se montrait encore ; puis le soleil crevant le brouillard commençait à rendre la brume moins épaisse, et à travers les échappées laissait venir à nous quelques rayons encore pâles et tièdes qui riaient sur nos vêtements, imprégnés d'humidité se résolvant en petits flocons de fumée qui fuyaient dans l'air. La nature semblait vouloir se réveiller de son engourdissement : aucun bruit d'être vivant ne se faisait entendre; seuls le lointain murmure Digitized by Google

NOTES. 481 de la rivière et les hurlements de la cascade venaient à nous. Et ces bruits vagues et non interrompus, chantant toujours la même gamme et sur le même ton, semblaient la première respiration de la nature sortant des bras du sommeil. En présence des grandes scènes qui se déroulaient à mes pieds avec une mystérieuse et sauvage solennité à cette heure du jour, mon cœur fut saisi d'une émotion profonde et soudaine qui me sollicitait invinciblement à la prière et à l'adoration. Tandis que mon compagnon, qui avait entendu ses chiens aboyer dans un ravin, se portait au débouché d'un bois de chênes, j'étais presque involontairement tombé à genoux, et je m'écriais • « Mon Dieu, que » vous êtes grand et que votre terre est belle! » Dans mon ravissement, je ne cessais, bien que je ne les aperçusse que trèsindistinctement à travers un reste de brouillard, de regarder alternativement les montagnes, la rivière, les arbres, et d'écouter le bruit d'un léger vent s'engoulTrant dans les sapins, et de Teau courant s'engloutir dans les précipices. » Toutes les amertumes de ma vie avaient fui de ma pensée dans ce solennel moment : les secrètes tortures de ma pensée, les labeurs et les angoisses de mon âme sur la terre de ce siècle aride ; tout ce que j'avais souffert, ou plutôt tout ce que je croyais avoir souffert du monde, de la science et de moi-même; ces châtiments terribles de l'incontinence de Tesprit pour tout ce qui est mystère (et peut-on faire un pas sans en rencontrer? peut-on étendre la main sans que le doute vienne l'éteindre, sans que le découragement et l'amertume viennent nous assaillir., et nous fermer le passage?); toutes ces luttes que je soutenais comme Jacob avec une ombre; ces douleurs que je voulais fuir par le voyage, par l'exercice et la fatigue du corps, tout avait disparu. J'avais laissé mon fardeau au bas de la montagne, et mon cœur devenait léger à mesure que j'approchais du ciel. Quels que soient les agitations et les tourments des destinées de l'homme, il est rare qu'il ne trouve pas dans la nature, lorsqu'il la cherche dans la nature, une voix amie qui le console, une voix qui d'abord semble se plaindre avec lui, se mêler au murmure de sa douleur, puis qui l'apaise, le berce et l'endort dans des rêves de calme et de bonheur. » Mon âme donc était consolée, et il me semblait que cette voix de la nature me parlait : » Enfant, me disait-elle, vous vous laissez aller à désespérer de vous-même : avec l'intuition du bien et du beau, avec le fréquent désir de ceindre votre tête de la méritante couronne de ÆCVR. ce M PL. — IV. 31 Digitized by Google

48Ê NOTES. justice, la force manque k vos bonnes résolutions : le chemin est difficile , et à sa vue la lassitude s'empare de vous , la chaleur du jour vous abat, vous ployez sous le moindre fardeau, ou plutôt vous vous refusez à la moindre activité, sous prétexte que le faix dépasse vos forces. Vous différez le combat, parce que, aidé d'une expérience malheureuse , vous vous plaisez à vous persuader qu'une déplorable fatalité vous ménage une sûre défaite. Voilà pourquoi vous êtes malheureux! La tempête gronde autour de yotre barque , mais un mot de vous peut charmer les flots et conjurer rorage; el pourtant la parole attendue ne sort pas de votre bouche. Votre instinct victorieux d'inactivité vous cloue sur votre siège comme sur une croix, et la volonté, qui un moment veut élever la voix, expire dans votre poitrine. L'athlète qui se prépare à la lutte s'exerce longtemps à Tavance par la gymnastique à assouplir son corps, par la sobriété à Tendurcir et à le rendre ferme commeun roc; et quand Theure est venue, il s'oint d'une huile fortifiante, et, feûr de lui-même, s'avance dans Tarènc bonifiant de courage. Vous, vous essayeriez bien la lutte; mais la fatigue des préparatifs vous épouvante. Vous savez que vous vous égarez dans une fausse voie, mais la crainte d'un changement de route vous glace, et, plutôt que de revenir sur vos pas, vous force à persévérer dans votre erreur. Vous préférez croire que vous êtes emporté sans retour possible dans un cercle vicieux de pensées et d'habitudes coupables; et, pour vous persuader à vous-même que la pente vous entraîne irrévocablement, vous feuiUetez le passé , et vous vous arrêtez avec amour sur toutes les pages où vous lisez une trace de défaite. Enfant, vous vous exagérez votre faiblesse et vous calomniez votre force. Vous combattez le découragement à armes égales, et vous ne vous apercevez pas que c'e^t un ennemi qu'il faut vaincre par la ruse. Employez vos heures, forcez votre vie à l'activité, fatiguez votre corps et votre esprit, priez, priez; et le fantôme s'en ira, et vous ne le verrez plus se pencher sur votre chevet dans vos insomnies, vous ne l'entendrez plus parler à votre malade imagination dans les heures enflammées dû jour. » Je ne sais en vérité combien de temps aurait duré ce singulier monologue, ou, pour mieux dire, ce dialogue de ma pensée avec une autre pensée invisible et inconnue, si mon compagnon de route, que je n'avais pas entendu s'approcher, ne m'eût tout à coup tiré de ma rêverie : » — Eh bien! eh bien, mon jeune ami, s'écria-t-il de toute la

Digitized by Google

, NOTES. 483 plénitude de sa voix, qui alla se répercuter dans les flancs de la montagne, dormons-nous? Vous en avez tout Pair. Je vous préviens que ce n'est pas le moment. Est-ce déjà la fatigue qui vous cloue ainsi à cette place? A votre âge, j'aurais arpenté quarante montagnes comme celle-ci. Nous avons du chemin à faire : en route!... » Sensible au reproche de fatigue qui venait de m'être adressé, je m'étais élancé, tout prêt à prouver mon courage et Texcellence de mon jarret à celui qui en paraissait douter, et je répétais après lui : En route I » Toutefois, je ne pus me décider à me mettre en route sans donner un dernier regard au spectacle que j'avais sous les yeux. Le jour était venu complètement, et le soleil, tombant d'aplomb sur la montagne, avait balayé le reste de la brume qui flottait sur ses flancs. Non, je n'ai rien vu d'aussi beau, d'aussi admirable, d'aussi surprenant, d'aussi ravissant, comme dirait madame de Sévigné. Sur ma tête, des rocs, surmontés eux-mêmes d'autres têtes de rocs qui semblent, aux yeux de l'homme, une succession d'échelons pour arriver à la Divinité. Sous mes pieds un sol calcaire et nu, sur lequel le moindre brin d'herbe n'aurait pu trouver la terre suffisante à nourrir sa racine. A mesure que le regard descendait des hauteurs de la montagne et s'abaissait dans la plaine, un paysage des plus variés se déroulait sous nos yeux. Devant nous, des campagnes luxuriantes, des prairies immenses développant un long tapis de verdure, ou des plaines autant que la vue pouvait s'étendre, étalant une pelouse de fleurs blanches du sarrasin; les arbres qui les entourent, les fossés qui les ceignent, forment le cadre du tableau, au milieu duquel l'Isère, tantôt fière, fougueuse et précipitant ses eaux, tantôt calme et paisible, et recevant le tribut des ondes de tous les cours d'eau qui descendent de la montagne, comme une reine recevrait l'hommage et les soins de ses tributaires. De loin en loin s'élèvent quelques petits villages, dont les cheminées matinales laissent sortir une épaisse fumée qui s'envole en tourbillons grisâtres. De l'autre côté de Tlsère, la plaine semble brusquement interrompue par de nouvelles montagnes qui, semblables à celles sur laquelle nous nous étions abandonnés à l'aventure, étalent dans le bas et presque au sortir du sol tout le luxe d'une fécondité inaltérable, et qui peut suffire à tous les désirs, à tous les besoins de ses habitants, tandis que le front de la montagne nue et calcinée, dépouillé de sa chevelure d'arbres, semble un géant découronné, et sur lequel la foudre a laissé son signe terrible de Digitized by Google

484 NOTES. malédiction. Pendant dix mois de Tannée, la montagne est couverte d'une neige tellement épaisse et intense, que les rayons du plus chaud soleil semblent avoir peu d'empire sur elle; en sorte qu'il lui faut de grands mois pour parvenir à la fondre, et à la faire couler en torrents le long des entonnoirs de la montagne. Mais il arrive toujours que lorsque ce résultat est obtenu, l'hiver, de son côté, est revenu, ramenant de nouveau le froid, la neige, les glaces, en sorte que la tête de la montagne reprend sa couronne blanche, qu'elle n'a presque pas eu le temps de quitter. C est, du reste, un admirable contraste et du plus merveilleux effet, que cette neige du haut et cette verdure dans le bas. » Mon compagnon de voyage, en me faisant remarquer ce qui passait sous nos yeux, en me disant le nom des villages que nous apercevions dans le lointain comme au travers d'un verre magique, en me racontant les chroniques dont sa tête était meublée, appela mon attention sur une ruine située précisément en face de nous, sur un double mamelon superposé : elle consistait en un pan de muraille droite sur le premier mamelon, en un second pan de forme arrondie, figurant un reste de vieille tour, sur le second mamelon ; et quand j'eus regardé sans rien trouver qui tînt ma curiosité bien éveillée , il se chargea de le faire , et n'eut besoin que de dire ce seul mot : Ceci est le château Bayard. » Ce lieu jadis célèbre, et qui mériterait de l'être encore à tant de titres, était un pèlerinage où Ton venait des contrées les plus éloignées honorer le berceau du chevalier auquel la postérité a conservé le beau nom de chevalier sans peur et sans reproche. Mais les révolutions, qui ne respectent rien, qui s'acharnent sur tout ce qui est grand et beau, sur tout ce qui est d'un noble exemple de fidélité et d'honneur, n'ont pas respecté le vieux manoir : celui qui s'était constitué le gardien et le dépositaire de ce précieux legs, à défaut d'héritier direct,* qui avait consacré sa fortune à la noble mission de réparer les ravages que le temps avait f^{ait}s au monument, celui-là a été proscrit, et obligé de discontinuer la noble tâche qu'il avait entreprise. Depuis ce temps, où Ton a vu vendre à l'encan les meubles qui servaient au noble chevalier, depuis ce temps l'édifice, attaqué plutôt par l'indifférence que par la vieillesse, s'en est allé fragments par fragments, sans que personne ait jamais rien fait, rien tenté pour arrêter sa ruine; et le vent qui bat la montagne emporte chaque jour une pierre du vieux donjon, qu'elle roule, comme une feuille flétrie et détachée de l'arbre, au milieu du

monceau commun. » Hélas 1 hélas 1 tout meurt> tout s'en va I hommes et
châteaux , Digitized by Google

NOTES. 485 grands hommes qui ont fait la gloire de la France ,
châteaux qui s'étaient donné le mandat de perpétuer cette gloire I Enfants
ingrats et sceptiques, nous sommes indifférents à tout. Puisque nous ne
pouvons empêcher la mort et la dissolution de passer sur nous et d'éclaircir
nos rangs, ne devrions-nous pas au moins apporter tous nos efforts, tous nos
soins, à conserver les œuvres de nos pères, tout ce qui les rappelle à nous,
tout ce qu'ils ont aimé, tout ce qui a été une part d'eux-mêmes? Mais, loin
de là, les châteaux, de nos jours, sont une puissance vaincue; et, comme les
Gaulois nos aïeux sous les murs de Rome, nous répétons la terrible maxime
: Vœ victisl Qui nous dira maintenant quelles ser jnt les bornes de ces
fureurs ou tout au moins de celte indifférence ? » Voici donc tout ce qui
reste de l'antique château bâti par Pierre Terrail III, et d'où sont sortis tous
ces nobles rejetons qui portaient dans leurs armes une fleur de lis d'or, et
écrivaient sur leurs écus : Prouesse et loyauté! hommes de guerre et
d'Église, valeureux et pieux, qui se résument dans le dernier d'entre eux,
celui qui eut l'honneur de sacrer chevalier un roi de France, Pierre Bayard
du Terrail. Voici tout ce qui reste, un double pan de muraille I Encore
quelques jours, et tout aura disparu, et il n'en restera plus trace. Peut-être,
dans quelques siècles, les chroniqueurs indécis engageront un tournoi de
paroles pour chercher à connaître la véritable position de l'ancien
châteauque tout le monde délaisse aujourd'hui. Nous nous trompons : ce
lieu a, dans le pays, une grande renommée, et la possession de ce terrain est
un objet d'envie pour tous les propriétaires des environs, Car c'est là que se
récolte le meilleur vin. » Notre première journée d'exploration se passa
presque tout entière à voir, à admirer les points de vue que nous avions sous
les yeux. Mon compagnon en vain m'excitait à nous remettre en route, me
disant qu'il voulait arriver le lendemain au village de Saint-Pierre de
Chartreuse; mais là n'était pas mon compte. Je n'avais pas entrepris cette
longue et périlleuse course pour me voir si tôt ravir ce que j'étais allé
chercher si loin et au péril de mes jarrets. Enfin je le priai tant, qu'il accorda
toute cette journée à ce qu'il appelait mon enfantine admiration, et il fut
convenu qu'il arriverait un jour plus tard au couvent, où du reste je
m'engageai à me rendre avec lui. Nous étions déjà d'inséparables amis. Ce
qui me plaisait en lui, c'est qu'il avait toujours quelque chose à me montrer,
toujours quelque chose à me faire espérer, à me faire désirer. Rien pour lui
n'avait atteint la perDigitized by Google

48ft NOTES. fection, le sublime idéal; il y avait toujours quelque chose de mieux à voir. C'est ainsi cpx'il jetait son flegmatique sang-froid au milieu de toutes mes paroles , de tous mes mouvements d'admiration; c[u'il m'arrêtait dans tout ce c[ue je disais, qu'il coupait court à toutes mes rêveries. C'est ainsi qu'il me disait sans cesse : Ce n'est rien encore ; plus loin vous verrez I » Après avoir fait notre premier repas de la journée , sans compter, il est vrai, les quelques verres de clairette que nous avons avalés à la Buissière , je sentis tout à coup sa main qui me frappait sur l'épaule, et j'entendis sa voix qui me disait : 9 — Eh bien! que faisons-nous là? notre journée est-elle terminée ? allons^nous coucher ici î » — Et dans quel lieu irons-nous qui lui soit préférable î lui dis-je. » — Oh! oh! vous n'avez rien vu encore : nos montagnes sont comme ces livres qu'il, faut lire et relire sans cesse, si l'on veut parvenir à en saisir et à en comprendre toutes les beautés. Voyezvous, mon jeune ami, croyez-en mon expérience : moi qui traverse ces rocs six fois au moins par année , j'ai appris qu'il fallait les visiter en tous sens, les voir en toutes saisons, à toute heure du jour et de la nuit, dans leur ensemble et dans leurs détails, pour pouvoir en apprécier les mille séductions. Allons, courage I nous voici bientôt sur le dernier sommet de la montagne. » Nous marchons encore quelques heures, et nous atteignons enfin le point le plus élevé de la dent du Granier. Sur ces entrefaites, la nuit était venue, elle avait considérablement rafraîchi l'atmosphère, et il régnait une bise aiguë sur la montagne. Nous assemblons quelques broussailles, nous les couvrons déjeunes sapins que nous sommes parvenus à faire rompre en nous suspendant à leurs cimes , et nous allumons un grand feu ou plutôt un incendie qui tourbillonne au gré de tous les vents. » A la lueur et à la chaleur bienfaisante de ce large foyer, nous nous asseyons par terre, et, comme nous avons grande faim, nous demandons à nos camiers les provisions, et à nos gourdes le vin et les liqueurs que nous leur avons confiés. Je ne me souviens pas d'avoir jamais fait un festin pareil; jamais perdreau truffé ne fut dévoré avec plus d'appétit que nos maigres volailles^ et jamais vin qui a fait trois fois le voyage des Indes ne vaudra la piquette qui fît avec nous l'ascension du Granier. » La lune s'était couchée sur ces entrefaites; adieu les paysages, les perspectives
1 Je jetai les yeux de tous côtés en soupirant; je Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.13% accurate

NOTES. 4«7 ne voybis plus rieu que les ténèbres. Nous n'entendions plus que confusément les clameurs de la cascade et les grondements de la rivière. Les cris des chouettes et des hiboux interrompaient seuls le silence de la nuit. Tout dort, excepté vous, oiseaux de mauvais augure ! Vous êtes comme les pensées du désespoir, 'Commeles soucis de Fcnvie et du remords; vous attendez la nuit pour élever la voix, aOn qu'aucun bruit étranger à vous ne vous empêche d'êlre entendus. Mais aujourd'hui, voix de malheur, criez aussi haut qu'il vous plaira ; je n'ai pas le temps de vous écouter. Bonsoir, je vais dormir. » En Unissant cette harangue tant soit peu grotesque, j'étendis mon manteau par terre, tout près du feu. Mon compagnon en fit autant, et nous nous endormîmes d'un sommeil profond» Nous dormions depuis un certain nombre d'heures, lorsque nous fûmes réveillés par des coups de fusil qui détonnèrent avec grand bruit dans les échos de la raonlagne. Je mis le nez hors de mon manteau, et je vis mou camarade de lit se lever à demi et regarder avec inquiétude. » — Qu'est-ce que cela? demandai-je. » — Des contrebandiers, peut-être! répondit-il, » Nous avons à peine échangé ces mots, que nous entendîmes comme des cris tumultueux, puis les aboiements d'une meute nombreuse. » — C'est une battue au loup, me dit-il; j'en appris hier le projet au village d'Entremont. » — Ah! vous avez des loups? fis-je avec beaucoup de curiosité. » — Quelques-uns, dans les hauteurs. » — J'en suis bien aise. . , .i# i, » — Bah! et pourquoi? » — Par la raison assez simple que je n'en ai jamais vu, et que je serais fort satisfait de pouvoir me convaincre par moimême de leur existence. » — En ce cas, me répondit mon nouvel ami, le hasard vous sert à merveille. La preuve que vous demandez va déboucher par le ravin, selon toute apparence : attention!... La voilà, me dit-il en me montrant du doigt un quadrupède qui sortit assez gravement d'un bois voisin. Armez votre fusil, et attendez de pouvoir tirer presque à bout portant. » Je m'adossai à un arbre et j'attendis. L'animal vint droit audevant de moi, je me troublai, et je déchargeai mon fusil sur lui qu'il était encore à vingt pas de distance. Je le blessai légèrement. Il s'élança contre moi furieux et en poussant des hurleDigitized by Google

488 NOTES. raents terribles; je sautai sur mes pistolets, que j'avais laissés à mes côtés; et, me retournant brusquement, je me trouvai face à face avec mon adversaire. Nous nous apprêtâmes à notre duel étrange, et nous en étions à ce moment où les combattants ont rhahitude de se saluer avec Tépée avant d'engager la lutte, lorsque mon compagnon , qui était notre seul témoin , termina tout à coup notre querelle par une balle qui étendit mon loup mort à mes pieds. » — Croirez-vous à l'existence des loups maintenant? me dit-il en s'approchant de moi. » — Je n'ai plus de raison pour en douter, lui répondis-je en lui tendant la main. Mais je crois à votre adresse plus encore qu'aux loups, s'il est possible. Vous m'avez évité une rude besogne. » Malgré tout le temps consumô à cette expédition , nous n'étions encore qu'au crépuscule. J'avais grande envie de voir de nouveau lever le soleil. Un lever de soleil est chose si neuve pour un paresseux de mon espèce! J'avais lu autrefois dans les Mille et une Nuits, je crois, une magnifique description de l'aurore, et je m'étais .louo^temps persuadé que le soleil ne se levait que dans l'imagination de la bonne sultane Scheherazade pour ses génies aux cheveux d'or, ses fées aux doux yeux, et pour ses beaux princes dont le visage est inondé de lumière et fa chevelure ruisselante de pierreries. » Je gravis donc le haut point de la côte , et , m'asseyant au pied d'un hêtre, je me laissai aller à la contemplation des scènes si grandes et si nouvelles pour moi que j'avais sous les yeux. Je pouvais, de la hauteur où je me trouvais, embrasser d'un regard le plus vaste et le plus riche paysage. D'un côté, la vallée ou plutôt l'immense plaine du Rhône, sur le revers le bassin de l'Isère, et sur le troisième flanc de la montagne les collines et les vallons qui entourent la petite ville de Chambéry. Où arrêterai-je mes regards? Là, l'immensité d'une plaine que les brouillards naissants du matin font ressembler à la mer; ici, la sonore et magnifique vallée deGraisivaudan, qui va sourire au premier rayon du soleil; là-bas, les collines ondoyantes, les clochers qui percent le feuillage , et le lac du Bourget encore enveloppé dans son manteau de sombres vapeurs. — La nature est belle , mais elle est froide encore , et son sommeil ressemble à la mort , tant elle dort profondément. Aucun souffle ne balance la cime des forêts; les eaux ont perdu leurs murmures sonores; le brouillard dort immobile sur toutes les plaines; les oiseaux ne chantent pas enDigitized by Google

NOTES. 489 core. Ainsi calme et silencieuse, la nature est comme la statue de Pygmalion, elle n'attend plus que le souffle qui doit lui donner la vie I » Mais Torient commence à s'embraser, un ruban de feu court sur la montagne ; puis voilà Tastre éternel qui sort radieux de son lit de nuages. Le rayon céleste descend sur la terre , et voilà que la terre se réveille dans un cantique d'amour. Les oiseaux secouent leurs ailes en chantant, Taigle s'élance y ers la lumière qu'il aime, les brouillards des hauteurs s'écoulent comme des torrents, les bruits de la plaine montent jusqu'à nous, les troupeaux élèvent la voix du sein des prairies : n'entendez-vous pas les amoureuses élégies du rossignol et les tendres soupirs de la fauvette? les passereaux promènent d'arbre en arbre leurs voluptés bruyantes , et l'alouette s'échappe dans l'air avec des cris de joie. Tout s'éveille dans des transports d'amour; l'hymne universel éclate de toutes parts ; le désert s'est animé. Les rayons du soleil ont touché la statue, et Memnon s'est mis à chanter! » A. Le Clerc. NOTE SIXIÈME (QUATRIÈME ÉPOQUE. - P«g« 197.) Enfin, comme épuisés d'émotions intimes, L'un à côté de l'autre en paix nous nous assîmes... Il existe, sur presque toutes les montagnes des Alpes, de ces lacs dont la source semble être au ciel. Ils dominent souvent les glaciers. Les voyageurs qui ont traversé le Saint-Bernard ou le mont Cénis en ont vu de semblables au dernier sommet de ces montagnes. La couleur des eaux y est d'un bleu noir comme le ciel qu'ils réfléchissent. Encaissés dans des bords de granit, on ne voit sur les bords que quelques tapis d'herbe fine couverts de fleurs des Alpes; mais il est rare que des arbres végètent à ces hauteurs. Le lac des Aigles, placé beaucoup plus bas, est dominé en effcH par quelques groupes de sapins. Digitized by Google

480 NOTES. NOTE SEPTIÈME (SIXIÈME ÉPOQUE. - P«ct
 SI8.) Dans mes veilles sans fin, je ressemble, ô ma sœur, A ce Faust enivré
 des pbiltres de rôcole. FAUST PREXliCRE PABTIE (La Doit. — Dais om
 cbaQbre. VoAt« élevée, étroite, gotbique. Fanal ect aaafa deva»! Ml
 pa\jitr«.) FAUST Philosophie, hélas l jurisprudence, médecine, et toi aussi,
 triste théologie... je vous ai donc étudiées à fond avec ardeur et patience; et
 maintenant me voici là, pauvre fou, tout aussi sage que devant! Je m'intitule
 , il est vrai, maître, docteur, et depuis dix ans je promène ça et là mes élèves
 par le nez. — Et je vois bien que nous ne pouvons rien connaître!... Voilà ce
 qui me brûle le sang! J'en sais plus, il est vrai, que tout ce qu'il y a de sots,
 de maîtres, de docteurs, d'écrivains et de moines au monde! Ni scrupules ni
 doutes ne me tourmentent plus; je ne crains rien du diable ni de l'enfer. Mais
 ausFi toute joie m'est enlevée. Je ne crois pas savoir rien de bon en effet, ni
 pouvoir rien enseigner aux hommes pour les améliorer et les convertir.
 Aussi n'ai-je ni bien, ni argent, ni honneur, ni domination dans le monde :
 un chien ne voudrait point de la vie à ce prix. Il ne me reste désormais qu'à
 me jeter dans la magie. Oh ! si la force de l'esprit et de la parole me
 dévoilait les secrets que j'ignore, et si je n'étais pas obligé de dire
 péniblement ce que je ne sais pas ; si enfin je pouvais connaître tout ce que
 le monde cache en lui-même, et, sans m'attacher davantage à des mots
 inutiles, voir ce que la nature contient de secrète énergie et de semences
 éternelles! Astre à la lumière argentée, lune silencieuse, daigne pour la
 dernière fois jeter un regard sur ma peine!... J'ai si souvent, la nuit, veillé
 près de ce pupitre ! C'est alors que tu m'apparaissais sur un amas de livres et
 de papiers, mélancolique amie! Ah! que ne puis-je, à ta douce clarté , gravir
 les hautes montagnes, errer dans les cavernes avfc les esprits, danser sur le
 gazon pâle des prairies, oublier toutes les misères de la science, et me
 baigner rajeuni dans la fraîcheur de ta rosée ! Digitized by Google

NOTES. 491 Hélas I et je languis encore dans mon cachot I
misérable trou de muraille, où la douce lumière du ciel ne peut pénétrer
qu'avec peine à travers ces vitrages peints, à travers cet amas de livres
poudreux et vermoulus, et de papiers entassés jusqu'à la voûte. Je n'aperçois
autour de moi que verres, boîtes, instruments, meubles pourris, héritage de
mes ancêtres... Et c'est là ton monde, et cela s'appelle un monde I Et tu
demandes encore pourquoi ton cœur se serre dans ta poitrine avec
inquiétude ; pourquoi une douleur secrète entrave en toi tous les
mouvements de la vie I Tu le demandes!... Et, au lieu de la nature vivante
dans laquelle Dieu t'a créé, tu n'es environné que de fumée et de moisissure,
dépouilles d'animaux et ossements de morts. Délivre-toi, lance-toi dans
l'espace I Le livre mystérieux, tout écrit de la main de Nostradamus, ne
suffit-il pas pour te conduire ? Tu pourras connaître alors le cours des astres
; alors, si la nature daigne t'instruire, l'énergie de l'âme te sera communiquée
comme un esprit à un autre esprit. C'est en vain que , par un seds aride, tu
voudrais ici t'expliquer les signes divins... Esprits qui nagez près de moi,
répondez-moi, si vous m'entendez I (Il frappe le livre^ et considère le signe
du Macrocosme.) Ah I quelle extase, à cette vue, s'empare de tout mon être
Je crois sentir une vie nouvelle, sainte et bouillante, circuler dans mes nerfs
et dans mes veines. Sont-ils tracés par la main d'un dieu, ces caractères qui
apaisent les douleurs de mon âme, enivrent de joie mon pauvre cœur, et
dévoilent autour de moi les formes mystérieuses de la nature? Suis-je moi-
même un dieu? Tout me devient clair dans ces simples traits, le monde
révèle à mon âme tout le mouvement de sa vie, toute l'énergie de sa
création. Déjà je reconnais la vérité des paroles du sage : « Le monde des
esprits n'est » point fermé ; ton sens est assoupi , ton cœur est mort. Lève-
toi , » disciple, et va baigner infatigablement ton sein mortel dans les »
rayons pourprés de l'aurore I » (Il regarde le 'signe^') Comme tout se meurt
dans l'univers I comme tout l'un dans l'autre agit, et vit de la même
existence I comme les puissances célestes montent et descendent, en se
passant de mains en mains des seaux d'or ! Du ciel à la terre elles répandent
une rosée qui rafraîchit le sol aride, et l'agitation de leurs ailes remplit les
espaces sonores d'une ineffable harmonie. Quel spectacle I mais, hélas I ce
n'est qu'un spectacle I Où te saisir, nature infinie? Ne pourrai-je donc
presser tes mamelles, où le ciel et la terre demeurent suspendus? Je voudrais
m'abreu

Digitized by Google

492 NOTES. ver (le ce lait intarissable... Mais il coule pHrtout, nonde tout; et moi je. languis vainement après lui ! (Il frappe le livre avec dépit, et ctrnsidère le signe de l'esprit de la terre,) Comme ce signe opère différemment sur moi! Esprit de la terre, tu te rapproches; déjà je sens mes forces s'accroître; déjà je pétille comme une liqueur nouvelle : je me sens le courage de me risquer dans le monde, d'en supporter les peines et les prospérités; de lutter contre Torage, et de ne point pâlir des craquements de mon vaisseau. Des nuages s'entassent au-dessus de moi!... la lune cache sa lumière... la lampe s'éteint 1 elle fume!... Des rayons ardents se meuvent au-dessus de ma tête. Il tombe de la voûte un frisson qui me saisit et m'opprime. Je sens que tu t* agites autour de moi, esprit que j'ai invoqué! Ah! comme mon sein se déchire! mes sens s'ouvrent à des impressions nouvelles, tout mon cœur s'abandonne à toi !... Parais ! parais! m'en coûtât-il la vie ! NOTE HUITIÈME (NEUVIÈME ÉPOQUE. -Page 370.) 0 mon chien, Dieu seul sait la distance entre nous! Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être Sépare ton instinct de Tâme de tor* maître. Je pensais au chien de Jocelyn quand , en 1845, je combattais dans le conseil général de Saône-et- Loire l'impôt sur les chiens, comme la loi somptuaire de la consolation et de l'amitié. Imposer les chiens, c'est imposer une caresse, une affection, un sentiment. Or, le sentiment, sous quelque forme qu'il apparaisse et qu'il sympathise avec l'homme, n'est jamais un luxe, mais une nécessité vitale. J'insère ici ce discours, que je referais encore, si cette proposition contre le cœur du peuple se représentait. Messieurs, Le ministre nous demande notre avis sur la convenance d'imposer les chiens. Votre commission vous propose de réclamer rétablissement de cet impôt. Permettez-moi de combattre votre commission. J'aime les chiens, cela est vrai ; il ne faut pas rougir de ses amis dans l'occasion : mais ce ne sont pas les chiens que Digitized by Google

NOTES. 493 je veux défendre, ce sont les principes. Car sous cette question, en apparence si abjecte et ridicule, se cachent deux ou trois questions de principes, de finances et d'économie politique, très* profondes et très-sérieuses. Il ne faut pas laisser passer des erreurs, à cet égard, à l'état de préjugé. Qu'est-ce qu'un impôt sur les chiens, dans la pensée et dans les discours de ceux qui proposent de prendre l'animal domestique, l'ami de Thémis, le consolateur de sa solitude, pour matière imposable? C'est une loi somptuaire, c'est un impôt de luxe, c'est une taxe sur la dépense enfin ; c'est intentionnellement un moyen de soulager le pauvre en frappant le riche. Ai-je besoin de dire à des hommes aussi éclairés que ceux qui m'écoutent, ce que c'est qu'une loi somptuaire, et quelle était la pensée qui fit établir les lois somptuaires dans des temps et dans des formes de société entièrement contraires au temps et à la forme de civilisation où nous sommes ? Les lois somptuaires furent inventées et établies dans les pays et dans les temps où, des lignes de démarcation absolues et infranchissables existant entre les rangs de la société, entre les classes de citoyens, il était interdit aux personnes de la classe subalterne de revêtir le costume, de prendre le rang, d'affecter la dépense des classes supérieures. La division des castes dans l'Inde, la séparation du citoyen, de l'affranchi, de l'esclave dans l'Occident, des nobles et des serfs dans les pays féodaux, se marquaient par l'interdiction de certains objets de luxe à certaines parties de la population. Les lois somptuaires étaient des uniformes donnés à chaque condition sociale, des limites légales placées entre l'orgueil des uns et la prétention des autres. Quel rapport l'esprit de pareils impôts aurait-il avec un temps égalitaire comme le nôtre ? Quel contre-sens ne commettent pas dans leurs pensées ceux qui rêvent d'appliquer les lois de l'aristocratie au régime de l'égalité? Mais en outre, c'est un impôt de luxe qu'on nous dit vouloir établir en frappant les chiens. Ai-je besoin encore d'expliquer à des hommes presque tous versés dans la science économique, ce que c'est qu'un impôt de luxe ? On croit voir, dans le principe des impôts de luxe, les bienfaits et la nature de l'impôt proportionnel, c'est-à-dire un impôt qui atteint, chacun selon leurs forces, le riche plus que le pauvre, en frappant d'une taxe particulière et exceptionnelle les objets qu'on suppose être plus spécialement à l'usage du riche. On se trompe : le véritable impôt proportionnel, c'est l'impôt de consommation, l'impôt indirect, l'impôt qui

fait payer la même somme pour le même objet à tout le monde, mais
Digitized by Google

494 NOTES. qui fait payer cette somme au riche autant de fois qu'il achète et qu'il consomme Tobjet imposé. Ainsi, le cigare paye une taxe d'un centime. Je suis pauvre , j'achète un cigare, je paye un centime. Je suis riche, j'achète cent cigares, je paye cent fois un centime. Voilà Timpôt proportionnel sans inconvénient. Ce n'est pas la chose qui est imposée plus, c'est l'usage de la chose, c'est sa consommation. Que si, au contraire, le législateur établit l'impôt sur des objets dont les classes riches de citoyens sont supposées seulement faire usage, comme sur les meubles, les étoffes, les voitures, les chevaux, les chiens, que fait-il dans ce cas? Précisément le contraire de ce qu'il veut faire : il ruine le peuple qui travaille, en voulant frapper le riche qui fait travailler ; il établit ee qu'on appelle un impôt sur la dépense. Il taxe la dépense, il la punit au lieu de l'encourager; au Heu de frapper sur le capital, sur les revenus, sur la richesse, choses éminemment imposables, il frappe sur Fusage de la richesse, chose éminemment antipopulaire I Un impôt sur la dépense dans un temps industriel conune le nôtre, dans une forme de société où des masses innombrables de peuple, d'ouvriers, de prolétaires, d'agriculteurs, ne vivent que de la consommation des produits de la terre, des produits de leurs manufactures, de l'œuvre de leurs mains, c'est une contradiction trop absurde'entre la loi et la nécessité, pour que j'insiste un moment de plus. Ce n'est ni plus ni moins qu'un impôt sur le travail, c'est-à-dire un suicide en économie nationale 1 Voilà, quant aux lois somptuaires ou impôts de luxe, le véritable effet qu'elles produisent. Vous voyez si elles sont populaires. Mais tous les financiers s'accordent à leur reconnaître un autre inconvénient, qui les fait écarter ou abroger partout rc est que ces impôts coûtent plus à percevoir qu'ils ne rapportent au trésor. Comme ils ne frappent que sur un très-petit nombre de citoyens et sur des objets qui ne sont pas d'un usage général, quelque élevée que soit la taxe , elle produit peu ; la perception , au contraire, en étant disséminée, difficile, litigieuse, susceptible d'évaluations arbitraires ou contradictoires , et obligée de se contenter de déclarations souvent menteuses, cette perception s'exerçant dans l'intérieur du citoyen, dans le secret même de sa vie domesticpie, et donnant lieu à dès violations de domicile vexatoires, elle coûte des frais considérables au trésor, et donne lieu à la création d'un personnel d'employés dont le salaire dépasse les services. On le reconnaît et on le déplore même en Angleterre, où ces sortes d'impôts Ont été inventés. « Mais, dit-on, Digitized by Google

NOTES. 495 ils ont lieu cependant encore en Angleterre : pourquoi ne les importerions-nous pas chez nous? Les voitures, les chevaux, les chiens, payent un impôt en Angleterre : pourquoi pas en France? » Messieurs, par trois excellentes raisons qui me paraissent avoir échappé à votre commission. L'impôt doit se prendre quelque part; car il faut bien que le pays s'administre, se serve et se défende. Or, l'Angleterre ne payant pas d'impôt direct et territorial; l'Angleterre n'imposant pas le revenu, ou ne l'imposant qu'exceptionnellement pour des circonstances de guerre extrêmes et pour des temps très-courts, il était de toute nécessité qu'elle imposât la dépense pour saisir sa taxe nationale quelque part. C'est ce qu'elle est obligée de faire en imposant la consommation par l'impôt indirect et par les impôts de luxe. Mais la France, qui paye un impôt territorial direct énorme, et équivalent au cinquième du revenu de chaque citoyen, que ferait-elle si, de l'autre main, elle faisait ce que vous lui demandez en imposant encore la dépense? Elle frapperait à la fois sur la tête et sur les racines; elle épuiserait la richesse publique dans le fleuve et dans la source; elle étoufferait le travail et tarirait le produit. De plus, l'Angleterre est un pays si riche, que le luxe y existe à grandes proportions et peut résister à l'impôt; mais l'extrême division de la richesse publique, pour ainsi dire monnayée et disséminée entre toutes les mains en France, ferait disparaître le luxe à l'instant où le fisc voudrait en prendre sa part. Ah! bien loin, messieurs, d'imposer le luxe, c'est-à-dire la dépense, la circulation de la richesse, la consommation des objets manufacturés par les ouvriers, il faudrait pouvoir l'encourager comme un bienfait pour le peuple : il faudrait pouvoir donner des primes à celui qui fait tisser des étoffes, bâtir des maisons, meubler des hôtels, construire des voitures, élever des chevaux; car c'est avec l'argent qu'il dépense que vivent et prospèrent les innombrables artisans, artistes, manufacturiers, agriculteurs qui produisent tous ces objets de luxe ou de plaisir, pour s'enrichir du salaire dont ces objets sont achetés. On vous dit : « Le chien consomme » Tant mieux ; il ne consomme que ce qu'il fait produire. S'il n'existait pas, s'il n'était pas l'occasion de cette production, le salaire qui la paye n'existerait pas non plus. Ce serait du travail de moins, du salaire de moins, des travailleurs de moins; car tout travail rétribué par un salaire fait naître et vivre un travailleur. Supposez, si vous le voulez, que la nourriture de six chiens équivalle, en céréales, à la

nourriture d'un homme; quelle en est la conséquence? c'est que, pour nourrir ces six chiens, il faut. Digitized by Google

496 NOTES. en blé, en pain ou en autres aliments, l'équivalent de la consommation d'un homme, soit trois cents kilogrammes de pain par an: ces trois cents kilogrammes coûtant cent vingt francs, c'est donc une consommation de cent vingt francs payée par un salaire de cent vingt francs, et produisant pour cent vingt francs de travail que donne au pays Tentretien de ces six chiens. Où vont ces cent vingt francs? ils vont de la main du maître des chiens dans celle du boulanger, du meunier, du moissonneur, du sèmeur, du laboureur, et produisent ainsi, juste en salaire, la somme nécessaire à la nourriture d'un homme qui, sans ces chiens, objets de luxe, selon vous, n'existerait pas. Et ne dites pas que si ces six chiens ne consommaient pas, le blé qui les nourrit existerait toujours, et que le travail qui fait récolter ce blé aurait toujours lieu. Vous savez bien que le laboureur ne laboure pas pour le plaisir de labourer; qu'il ne sème et ne moissonne que ce qu'il peut vendre son prix; et que si ce prix ne lui était pas promis par la consommation et payé par le salaire, il ne labourerait pas. Multipliez cette vérité par les cinq ou six cent mille chiens qui existent en France, et vous vous convaincrez qu'ils sont l'occasion, la cause, le mobile d'un produit, d'un travail et d'un salaire cent mille fois plus élevé que les cent vingt francs que j'ai pris pour exemple, et qu'ils motivent ainsi le travail, le salaire, l'existence d'une masse considérable d'ouvriers de la terre. Vous voyez donc que ce luxe, bien loin d'être au détriment du peuple, lui profite, et fait produire ce qui ne serait pas produit sans ce luxe. Ou plutôt, aux yeux du véritable économiste, le luxe est un vain mot; il n'y a du luxe que relativement aux facultés de l'individu qui dépense trop ou trop peu pour sa fortune. Mais quant à l'État tout entier, il n'y a pas de luxe, il n'y a que de la dépense. Tout ce qu'on dépense est bien dépensé; plus il y a de dépense, plus il y a de travail; plus il y a de travail, plus il y a de salaire; plus il y a de salaire, plus il y a d'aisance; plus il y a d'aisance, plus il y a de population. Que cela vienne du ver à soie, du cheval ou du chien, peu importe; la richesse augmente, le sol se cultive, l'homme et l'animal consomment, et le pauvre vit. Eh! que vont donc chercher aujourd'hui les Anglais, les Français, tous les peuples industriels, à travers l'Océan et à travers la guerre, si ce n'est des consommateurs payant le prix de la denrée produite et multipliant le salaire avec le travail? Maintenant, serait-il vrai que cet impôt portât spécialement sur le riche, et vînt en dégrèvement au

pauvre pour rétablir l'égalité, le niveau que nous désirons tous? Ah! si cela
était vrai; si voas , Digitized by Google

NOTES. nous proposiez, par exemple, de proportionner véritablement les charges aux forces contributives des diverses classes de fortune, non pas seulement quant aux charges fiscales, mais surtout quant aux charges personnelles; si vous nous proposiez de rectifier, par une loi équitable, cette odieuse inégalité au profit du riche et au détriment du peuple, qui fait qu'un père de famille de cent mille francs de rente ne paye pas plus pour racheter son fils unique du service militaire qu'un pauvre ouvrier dont le fils est l'unique instrument de travail, la seule richesse, la seule propriété, oh! je vous dirais : Oui, entrons courageusement dans cette voie, et faisons justice contre nous-mêmes à ceux que les inégalités qui nous favorisent, écrasent! Mais est-il vrai que l'impôt sur les chiens porte sur les riches plus que sur le peuple, et soit un impôt de luxe plutôt qu'une taxe sur la misère ? Je m'en rapporte à vous; comptez! Où avez-vous vu plus de chiens? est-ce dans les salons, ou dans les chaumières? C'est dans les demeures du peuple que les chiens se comptent en plus grande masse : c'est sur le peuple surtout que porterait l'impôt. Comment distingueriez-vous le chien utile, serviable, ou le chien inutile, parasite? Cette distinction serait pleine d'erreurs et de réclamations. Est-ce un chien de luxe que le chien de l'aveugle ou du mendiant, à qui l'on conûe tout le jour les pas du vieillard, et qui quête l'aumône pour lui? Est-ce un chien de luxe que le chien du Saint-Bernard ou des Pyrénées, qui flaire l'épaisseur de la neige devant le voyageur pour l'avertir de l'avalanche, ou qui va le chercher sous l'avalanche? Est-ce un chien de luxe que le chien de Terre-Neuve, mis en sentinelle sur le bord de vos fleuves pour sauver les enfants tombés à l'eau, et les ramener au bord? Est-ce un chien de luxe que le chien du Lapon, qui traîne les traîneaux de l'homme avec la rapidité d'une meute sur les plaines de neige, irrattranchissables sans lui? Est-ce un chien de luxe que le chien attelé dans vos grandes villes* au tombereau du boucher et du boulanger, et suppléant le cheval ou l'âne pour le transport des petits fardeaux? Est-ce un chien inutile que le chien de garde qui, à la porte ou dans l'intérieur du logis, avertit le maître du rôdeur de nuit, ou qui le défend contre les brigands sur la route? Est-ce un chien inutile que le chien de berger, qui remplace, à lui seul, deux ou trois serviteurs dans la ferme ? Vous ne trouverez guère, dans les huit ou dix catégories de chiens qui peuplent nos villes et nos campagnes, que deux catégories de chiens de luxe • les chiens

de chasse et les chiens domestiques. Qu'est-ce que cela produira, quand les possesseurs de ce petit ŒUVR. COMPL. — IV. 32 Digitized by Google

498 NOTES. nombre d'animaux, menacés par l'impôt, les auront réduits ou sacrifiés à l'économie. Déduction faite des frais de perception et des fraudes, presque rien. Et encore combien, en frappant les chiens du foyer, les chiens domestiques, dont le seul service est d'aimer leurs maîtres et d'en être aimés, combien n'aurez-vous pas froissé, blessé, centriste d'affections, d'habitudes, de sociétés devenues, pour ainsi dire, des intimités? Que de solitaires, que de pauvres femmes travaillant en chambre, que de vieillards sans famille et sans amis, repoussés dans leurs infirmités par tout le monde, excepté par cet animal, qui n'abandonne jamais, le seul peut-être qui s'attache à l'homme en sens inverse de sa fortune, plus dévoué aux plus misérables, plus assidu autour des plus abandonnés! Que d'enfants à qui leur père sera obligé de retrancher le chien du foyer! Véritable calamité domestique, véritable dommage moral fait à l'enfance, car le chien a une fonction auprès de l'enfant. Le chien apprend à aimer; il enseigne l'amitié à l'homme. Eh bien! il faudra, après votre impôt, que tout cela paye, ou se prive du chien, du compagnon, du gardien, du serviteur, du consolateur, de l'ami. Il faudra que toute cette partie solitaire, infirme, indigente de la population tue son chien, ou se retranche, sur le nécessaire, une partie du morceau de pain qui la nourrit, et qu'elle partage généreusement avec cet ami du pauvre, pour pouvoir payer les quinze ou vingt francs par an dont vous proposez de frapper non pas seulement les services que le chien rend à l'homme, mais encore l'instinct qui l'attache à nous. Impôt presque immoral, impôt sans intelligence, sans miséricorde et sans entrailles; véritable impôt sur le sentiment, qu'on pourrait appeler, sans vous faire injure, une dîme sur le cœur du peuple. Je pourrais m'étendre davantage, mais je vois que j'en ai assez dit sur la portée de la proposition, pour vous dégoûter d'une si cruelle épreuve, et vous démontrer la stérilité d'un tel impôt. Quant à ceux qui ne voient dans cet impôt qu'un moyen indirect de diminuer le nombre des chiens sans maîtres, et de réduire par là les cas d'hydrophobie, je demanderai avec eux que tout chien ait un maître responsable, et soit assujéti à des précautions de police prudentes et sévères, pourvu qu'elles ne dégénèrent pas dans ces empoisonnements atroces, dans ces pièges et dans ces immolations en masse dont nos regards et nos cœurs sont attristés ici tous les jours, et qui donnent des leçons de cruauté publique au peuple dans nos rues. Le meilleur préservatif, c'est

qu'on ne persécute pas ces animaux ; c'est qu'au premier bruit d'un chien
Digitized by Google

NOTES. 499 -suspect, c'est qu'au premier aspect d'un chien hagard qui a perdu son maître et qui hurle pour le rappeler, on ne le traque pas de rue en rue, de village en village, et que les sévices et l'imagination publique ne multiplient pas le mal en l'exagérant. La loi et la police doivent s'occuper du règlement des chiens à cet égard • je le demande avec vous. Dans l'état présent, soyez-en sûrs, la police fait plus de chiens enragés que la nature. Quant à l'impôt, je me résume. Comme impôt somptuaire, il est en contradiction avec le temps; comme impôt de luxe, il est un contre-sens à l'industrie, qui vit de luxe; comme impôt sur la dépense, il est en opposition avec le travail; comme impôt populaire, il frappe mille fois plus sur le peuple que sur le riche; enfin, comme impôt moral, il porte, il pèse, il sévit sur le sentiment public. A tous ces titres, je le repousse comme un mauvais impôt et comme une mauvaise pensée, et je supplie le conseil de repousser l'avis de la commission. (L'avis de la commission, qui propose un impôt sur les chiens, n'est pas adopté.) Ce que j'ai dit, dans le discours qu'on vient de lire, avec la réserve et la sécheresse d'une discussion administrative, le comte Xavier de Maistre l'avait mis en scène dans le Lépreux de la cité d'Aosle, ce chef-d'œuvre d'émotion et de charité pathétique. Le chien du lépreux, c'est le chien de l'aveugle, le chien du mendiant, le chien du pâtre; c'est toute l'humble race des animaux domestiques de la solitude, de la cécité et de la misère. Je cite ici cette page simple et sublime; elle entraînera par l'attendrissement ceux que mes raisonnements n'auraient pu convaincre :

a Je venais d'éprouver un nouveau chagrin. Depuis quelques années, un petit chien s'était donné à nous; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que, depuis qu'elle n'existait plus, le pauvre animal était une véritable consolation pour moi. Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde; mais il était un trésor pour la maison du lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé Miracle; et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il

Digitized by Google

500 NOTES. pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie : ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel : ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire; mais la population, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans la tour plus mort que vif; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir. Je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire ; ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sangfroid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant. qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur. » NOTE NEUVIEME (NEUVIÈME ÉPOQUE. — Page 373.) Kt je prie, et je pleure, et j'espère , et je sens L'eau couler dans mon cœur aride, et je descends, Dans mon jardin trempé par les froides ondées. Visiter un moment mes plantes inondées. La prière que, dans ma pensée, je posais sur les lèvres de Jocelyn, j'ai tenté de l'exprimer et de la formuler ailleurs. Ce n'est qu'un balbutiement de l'âme, mais accentué et divinisé par un écho de l'Evangile : «' PATER O Père, source et fin de toute créature. Dont le temple est partout oh s'étend la nature, Dont la présence creuse et comble l'infini , Que ton nom soit partout dans toute âme béni ! Digitized by Google

NOTES, 501 Que ton règne éternel, qui tous les jours se lève,
 Avec Tœuvre sans fin recommence et s'achève ! Que par Tamour divin,
 chaîne de ta bonté, Toute volonté veuille avec ta volonté ! Donne à
 Thomme d'un jour, que ton sein fait éclore. Ce qu'il lui faut de pain pour
 vivre son aurore. Remets-nous le tribut que nous aurons rerois Nous-même,
 en pardonnant à tous nos ennemis. De peur que sur l'esprit l'argile ne
 l'emporte. Ne nous éprouve pas d'une épreuve trop forte. Mais toi-même,
 prêtant ta force à nos combats. Fais triompher du mal tes enfants d'ici-bas!

NOTE DIXIÈME (NEUVIÈME ÉPOQUE. - Page 379.) Quelquefois dès
 l'aurore, après le sacrifice. Ma Bible sous mon bras, quand le ciel est
 propice. L'accueil favorable fait au Chant des laboureurs a dépassé toute
 espérance. Il a eu en quelque sorte pour les esprits la popularité et la saveur
 de ce pain dont il célébrait la fécondité et la providence. Qu'il me soit
 permis de reporter ici son inspiration à Virgile, au maître du champ y
 comme dit Homère. L'empereur de la Chine, pour honorer l'agriculture,
 trace tous les ans un sillon de sa propre main. Le champ consacré par le soc
 impérial ne reste pourtant pas en friche; la charrue du laboureur s'y promène
 , et y ouvre dès le lendemain d'autres sillons ; mais elle s'écarte du sillon
 sacré , et fait autour de lui un large vide dans la plaine, pour qu'il soit salué
 de tous et qu'il porte à part sa gerbe de majesté et de bénédiction. De même
 tous les poètes qui remuent cette poésie du champ fécondé par Virgile
 doivent lui offrir les prémices de leur moisson, et faire dans leur poème une
 place d'honneur à l'immortel sillon des GéoT" giques. « Le printemps
 revenu, quand les neiges commençant à fondre coulent du sommet des
 montagnes, quand la glèbe amollie cède à la douce haleine des zéphyr, il
 faut que tes taureaux commencent à gémir affaissés sous le joug, et que le
 soc de ta charrue

b02 NOTES. brille dans les sillons, et y essuie sa rouille. Une terre ne répond à la fin aux vœux du laboureur avide qu'après avoir senti deux fois les ardeurs de Tété, deux fois les glaces de l'hiver; c'est alors qu'il voit ses greniers crouler sous les moissons entassées. Mais, avant d'enfoncer le soc dans un sol inconnu, aie soin d'observer les vents et leurs influences, les températures diverses, la nature des lieux, les traditions antiques de la culture, et ce que chaque contrée peut et ne peut pas produire. Ici les moissons viennent heureusement, là les vignes; ailleurs les arbres fruitiers et les herbages naissent et verdissent comme d'euxmêmes. Ne sais-tu pas que le Tmole est tout parfumé de safran, que l'Inde nous envoie son ivoire, la molle Arabie Tencens de Saba, les Chalybes aux bras nus leur fer, le Pont l'onguent précieux de ses castors, l'Épire ses cavales, qu'attendent les palmes d'Olympie? Telles furent, dès le principe, les lois éternelles, telle la constitution propre que la nature assigna à chaque terre, alors que Deucalion jeta dans le monde dépeuplé ces pierres fécondes d'où naquirent de nouveaux hommes, race dure comme elles. A Foeuvre donc! et, dès les premiers mois de l'année, que tes taureaux vigoureux retournent les terres grasses, et que l'été poudreux vienne mûrir la glèbe pulvérisée par ses feux. Mais si ton sol est sec et ingrat, qu'au retour du Bouvier ta charrue en effleure à peine la surface : ainsi, dans les terres grasses, l'herbe n'étouffera point tes blés en pousse; ainsi un sol sablonneux ne perdra pas le peu de suc qu'il retient encore. » Fais reposer un an tes champs moissonnés, et que la terre se durcisse inculte et délaissée : ou bien tu sèmeras, à la saison nouvelle, le pur froment dans le terrain d'où tu auras enlevé les légumes à la cosse tremblante, les maigres grains de la vesce, le triste lupin et ses frêles chalumeaux, tous les débris de cette moisson retentissante; car le lin et l'avoine brûlent la terre où on les a récoltés, et le pavot, tout chargé des vapeurs du Léthé; la consume. Cependant elle peut recevoir les grains de deux années l'une, pourvu que tu ne craignes pas de refaire par de riches engrais le sol aride et épuisé, et d'y répandre à pleines mains une immonde cendre. Ainsi les champs reposent en changeant de semences : et même une terre que tu as laissée un an sans être labourée ne cesse pas d'être libérale. » Souvent il est bon de mettre le feu à un champ stérile, et d'en faire dévorer les chaumes flétris par la flamme pétillante : soit que la terre tire de là des forces secrètes et comme une nourriture succulente; soit que le feu l'épure en la consumant, et que Digitized by Google

NOTES. 503 les vapeurs mauvaises s'en exhalent; soit que la flamme élargisse ou multiplie les chemins cachés par où la sève passe, et s'insinue dans les verts tuyaux des blés; soit qu'elle affermissse le sol, et qu'elle en resserre tellement les pores trop ouverts, que ni les pluies perçantes, ni les traits embrasés du soleil, ni le souffle pénétrant de Borée, n'y arrivent pas pour y tuer la vie. » Celui-là fait beaucoup pour ses champs qui en brise les mottes inertes avec le râteau, promène sur elles la herse aux piquants raboteux : touchée de ses travaux, la blonde Cérès le regarde, et lui sourit du haut des cieux. Elle aime aussi celui qui sait rompre , en les croisant, les glèbes que le soc a soulevées dans la plaine, qui fatigue la terre sans relâche, et la dompte en maître » Priez les dieux, 6 laboureurs, qu'ils vou[^] envoient des solstices d'été pluvieux et des hivers sereins : un hiver sec et poudreux réjouit les champs, les blés : c'est alors que la Mysie s'enorgueillit de ses belles cultures, et que le Gargare s'admire dans ses moissons. » Que dirai-je de ceux qui, suivant pas à pas le sillon où ils jettent les semences, les recouvrent à l'instant sous la glèbe écrasée? Bientôt ils y amènent les eaux d'un fleuve, et mille courants détournés. Quand le soleil embrase les campagnes , que l'herbe sèche et meurt, tout à coup des hauteurs sourcilleuses du coteau Teau descend, amenée dans la plaine : je l'entends qui murmure en tombant sur les cailloux; les champs sont rafraîchis, et l'herbe s'est ranimée. Dirai-je comment, pour empêcher que les frères chalumeaux ne succombent sous le poids des épis, on fait brouter par les troupeaux l'herbe encore tendre et les moissons trop tôt luxuriantes, alors que les blés égalent déjà les sillons en hauteur? comment on fait écouler des terrains inondés les eaux qui s'y amassent, surtout dans ces mois pluvieux où les fleuves débordent tout à coup , et vont couvrir au loin la plaine d'un noir limon? De tièdes vapeurs s'exhalent incessamment de ces bas-fonds impurs. » Et pourtant il arrive qu'en dépit de ces efforts de l'homme, en dépit du labeur des animaux qui l'aident à remuer la terre, les champs ne sont pas encore à l'abri des outrages. Tout leur nuit et les gêne: l'oie sauvage, la grue du Strymon, ennemis ailés; les herbes amères et leurs racines tortueuses, et même le trop d'ombre des bois. C'est que Jupiter lui-même n'a pas voulu qu'il fût aisé de cultiver la terre ; lui-même il a fait du labour un art pénible, en excitant les mortels par l'aiguillon du besoin, et

Digitized by Google

504 NOTES. ne permettant pas que son empire s'engourdît dans la paresse. Avant Jupiter, aucun laboureur n'avait encore dompté les champs; il n'était pas permis d'en marquer les limites, d'en régler le partage: tout était commun ; et la terre, sans y être sollicitée, n'en prodiguait que plus librement ses biens. Jupiter empoisonna la dent des vipères livides, mit dans le loup l'instinct de la rapine, souleva les mers, secoua le miel qui dégouttait des arbres, retira le feu aux mortels, et fit partout tarir les ruisseaux de vins coulant dans les vallées. Il voulait que l'expérience et la réflexion enfantassent les arts à la longue, que le travail des hommes fît sortir Fépi des sillons, et des veines du caillou jaillir et briller l'étincelle. » Alors les fleuves sentirent pour la première fois le tronc creusé de l'aune flotter sur leurs ondes ; le nautonier compta et nomma les étoiles ; ce furent les Pléiades, les Hyades, et l'Ourse brillante , fille de Lycaon. Alors on commença à tendre des pièges aux bêtes féroces; la glu trompa les oiseaux; et les chiens assiégèrent les immenses forêts. Déjà le pêcheur jette la ligne au fond des fleuves ; déjà gagnant la haute mer, il y traîne ses filets humides. Bientôt le fer est façonné ; j'entends crier la dent de la scie mordante : car les premiers humains ne savaient que fendre le bois avec des coins; alors naquirent comme à l'envi les arts divers. Un travail opiniâtre triompha de tout : rien qui ne cède à la dure et pressante nécessité. » Cérès la première enseigna aux hommes à mettre le soc dans la terre, alors que les fruits des arbustes et le gland des forêts sacrées commencèrent à manquer, et que Dodone refusa aux mortels leur facile nourriture. Bientôt le travail dut venir en aide aux semences : la nielle ronge les blés; les champs se hérissent de chardons; les moissons languissent et meurent, et à la place s'élève toute une forêt d'épines : labardane, le saligot, la triste ivraie et l'avoine stérile dominant au milieu des riantes cultures. Si, t'armant du râteau, tu ne tourmentes pas incessamment la terre; si tu ne sais pas des bruits qui épouvantent les oiseaux, si tu ne retranches avec la faux les ombres d'alentour qui s'abaissent sur tes champs; enfin si tu n'appelles la pluie de tous tes vœux: hélas ! c'est en vain que tu regarderais les belles récoltes de tes voisins; il te faudra soulager ta faim en secouant les chênes de la forêt. » Je dois dire les instruments nécessaires au robuste laboureur, et sans lesquels il ne peut ni semer, ni faire lever le blé. C'est d'abord la charrue au bois solide et recourbé , avec un soc tranDigitized by Google

NOTES. 505 chant; ce sont les chariots à Fessieu traînant, de la déesse Eleusine; les madriers pour briser Tépî, les traîneaux, les râteaux aux pesantes ferrures ; enfin l'humble attirail d'osier qu'inventa Celée, les claies et le van, mystérieux symbole des fêtes de Bacchus; toutes choses dont tu feras bien de t'approvisionner à l'avance, si tu prétends à de nobles profits dans l'art divin du labour. Va donc dans les forêts courber à grand'peine l'orme encore pliant, et que déjà il reçoive de tes mains la forme recourbée d'une charrue; qu'un timon y soit attaché, long de huit pieds, et que le soc soit placé autour du cep garni de deux oreillons. Coupe de préférence le tilleul ou le hêtre, bois légers, pour en faire le joug et le manche, qui t'aidera à tourner à ton gré l'arrière-train de l'attelage ; mais que tout ce bois suspendu à ton foyer s'y durcisse , éprouvé par la fumée. J'ai encore à te rappeler beaucoup de préceptes de nos ancêtres, si tu n'en es point ennuyé, et si tu ne dédaignes pas ces petites pratiques d'un grand art. Avant tout, il convient de bien aplanir ton aire sous le poids d'un énorme cylindre, de la pétrir en quelque sorte, et d'en consolider le fond avec un ciment visqueux, de peur que l'herbe ne pousse au travers, ou que le sol ne se fende, vaincu par la sécheresse. Alors que d'ennemis obscurs se jouent de toi Souvent un misérable petit rat fait son trou dans ton aire , et s'y établit comme dans son grenier à blé ; ou bien c'est la taupe aveugle qui y creuse sa retraite. On y découvre encore Timmonde crapaud, et mille autres monstres , enfants ténébreux de la terre; c'est là que se logent le charançon, ce devastateur des granges, et la fourmi, qui butine pour le temps de la vieillesse indigente. » Regarde l'amandier dans les forêts, quand il commence à se couvrir de fleurs, et qu'il courbe vers la terre ses rameaux odorants : s'il abonde en fruits, c'est signe d'une pareille abondance pour tes blés, et que de grandes chaleurs t'apporteront de grandes récoltes ; mais si l'arbre , surchargé de feuillage, n'étale qu'une ombre stérile , hélas ! le fléau ne battra pour toi qu'une vaine moisson de paille ! » J'ai vu des laboureurs qui ne semailent leurs légumes qu'après en avoir préparé la semence, et Favor détrempée dans l'eau de nître ou dans le marc d'huile, afin que les grains devinssent plus gros dans leur cosse, souvent trompeuse; mais, quelque art qu'on ait mis à faire ramollir les semences dans une eau doucement échauffée, j'en ai vu des mieux choisies et des mieux apprêtées qui dégénéraient, si l'on n'avait soin chaque année de les trier et de réserver les plus grosses : ainsi tout va en déclinant, ainsi le

Digitized by Google

506 NOTES. destin précipite la fin des êtres 1 Je crois voir le nautonier lutter, la rame à la main, contre le courant qu'il remonte : suspend-il un moment ses efforts , Tonde roule , et Tentraîne à la dérive. » Le laboureur doit être aussi attentif au lever des constellations de rOurse, des Chevreaux et du Dragon, que les matelots lorsque, régagnant leur patrie à travers des mers orageuses, ils franchissent THellespont et le détroit d'Aby dos, fécond en coquillages. Ainsi, dès que le signe de la Balance aura égalé les heures de la nuit à celles du jour, et fait aux mortels deux parts semblables de Tombre et de la lumière, exercez vos taureaux dans les champs, ô laboureurs, et semez Torge, jusqu'aux premières pluies qu'amène avec lui l'intraitable hiver. C'est aussi le moment de semer le lin et le pavot ; vite donc , et poussez au labour tandis que la terre encore sèche le permet, tandis que les nuées sont suspendues sur vos têtes. » Au printemps se sème la fève, au printemps les sillons reçoivent dans leur sein le trèfle de la Médie, et le millet, qui tous les ans redemande nos soins; c'est lorsque le brillant Taureau aux cornes d'or a ouvert Tannée, et que Sirius, en se retirant devant le soleil, s'est perdu dans sa lumière. Mais si tu remues la terre pour y enfouir le pur froment ou des blés de même force, si tu n'en veux qu'aux seuls grains à épis, attends que les filles d'Atlas, les Pléiades , rentrent dans Tombre , et que l'ardente couronne d'Ariadne se dégage des feux du soleil : ne va pas mal à propos confier aux sillons les semences convenables ; ne force pas la terre à garder de trop bonne heure les frêles espérances de ton année. Plusieurs ont commencé de semer avant le coucher de Mala; mais, la moisson venue, de maigres épis ont trompé leur attente. Veux-tu semer de la vesce, de viles faséoles, et abaisser tes soins jusqu'à Thumble lentille de Péluse, attends, pour commencer, que le Bouvier, descendant sous Thorizon, t'en donne le signal; et, alors, mène tes semailles jusqu'à la saison des frimas. » C'est pour régler nos travaux que le ciel a été partagé en régions diverses, et que douze astres marquent à travers le monde le cours brillant du soleil. Cinq zones embrassent tout l'espace du ciel. L'une est toujours resplendissante de lumière, toujours brûlée des feux du jour; autour d'elle, à droite et à gauche, il en est deux autres qui s'étendent jusqu'aux pôles du monde, et sous lesquelles s'amassent des glaces éternelles et de noirs frimas. Entre elles et ce milieu brûlant des cieux, il y a deux zones tempérées que la bonté des dieux a accordées aux pauvres mortels : une

roule les Digitized by Google

NOTES. 507 coupe en oblique, dans laquelle se meut avec le soleil tout le système des astres. Au septentrion, vers la Scythie et les monts Riphées, la terre s'élève ; elle penche et s'abaisse au midi vers la Libye. Notre pôle tient toujours le point culminant des cieux; mais l'autre n'est vu que par le Styx profond et par les pâles ombres des enfers. Au pôle septentrional brille, en serpentant, le Dragon ; et, comme un fleuve sinueux embrasse ses rivages , il embrasse les deux Ourses, qui jamais ne se baignent dans les eaux de l'Océan. Sur ces froides contrées pèse , dit-on , une nuit éternelle et silencieuse; et les ténèbres les couvrent d'un voile de plus en plus épais : ou peut-être l'Aurore, en nous quittant, va les visiter, et leur rend le jour; et quand le matin les coursiers de Phébus commencent à souffler sur nous leur haleine enflammée, là-bas le brillant Yesper rallume dans la nuit son flambeau. » Les astres ainsi connus, le ciel n'a pas de changements que nous ne puissions prédire : nous savons dans quel temps semer et récolter; quand il faut soulever avec la rame le sein des mers perfides, quand il faut armer et lancer les flottes, quand c'est le moment d'abattre le sapin dans les forêts. Ce n'est donc pas en vain que nous observons le lever et le coucher des astres, et tour à tour les quatre saisons qui partagent l'année. » S'il arrive qu'une pluie froide retienne le laboureur dans sa maison, il peut vaquer à loisir à mille choses qu'il lui faudrait hâter dans un temps serein. Il aiguisera le soc émoussé de sa charrue; il creusera des troncs d'arbres pour les façonner en nacelles; il marquera ses troupeaux, ou comptera ses vases à grains. Les uns affileront des pieux et des fourches , ou prépareront le saule d'Amérine pour en faire des liens à la vigne encore souple. C'est le moment de Iresser en paniers les baguettes pliantes de l'osier : alors brûlez vos grains, alors broyez-les avec la meule. Il est même pour les jours de fête de doux travaux que n'empêchent ni les lois ni la religion : le droit des pontifes ne te défend pas d'amener un ruisseau dans tes prés, d'entourer tes moissons d'une haie, de tendre des pièges aux oiseaux, d'embraser les ronces, et de plonger tes bêlantes brebis dans une eau salubre. Qxxe de fois, pressant les côtes d'un âne rétif qu'il a chargées d'huile ou de simples fruits des champs, le paysan le mène à la ville, d'où il rapporte une pierre à moudre ou de la poix résine I » La lune aussi t'indique, par son cours inégal, les jours propices à certains travaux. Redoute le cinquième : ce jour-là sont nés le pâle Orcus et les Euménides ; ce jour-là la Terre, dans un Digitized by Google

508 NOTES. enfantement effroyable, créa les géants Cée, Japet, le cruel Typhée, tous ces frères qui conspirèrent le renversement des deux. Trois fois ils s'efforcèrent de mettre TOssa sur le Pélion, et de rouler l'Olympe avec ses forêts sur TOssa; trois fois, lançant sa foudre, Jupiter renversa ces montagnes vainement entassées. » Après le dixième jour de la lune, le septième est le plus heureux, soit pour planter la vigne, soit pour prendre et pour dompter les jeunes taureaux, soit pour commencer à ourdir la toile. Prends garde au neuvième ; il est funeste aux voleurs, mais favorable à l'esclave qui veut fuir. » Il est certains ouvrages qui s'accommodent mieux de la fraîcheur des nuits, ou de celle des matins, quand l'Aurore verse la rosée sur la terre. La nuit, tu couperas mieux tes chaumes ; la nuit, tes prés sont moins arides ; l'herbe est plus tendre, quand la nuit Ta mouillée. » Quelques-uns, dans les longues soirées d'hiver, veillent à la lueur de la lampe, et aiguissent en forme d'épis des torches nouvelles. Pendant ce temps-là, la mère de famille charme par ses chansons les heures trop lentes du travail, fait courir la navette légère entre les fils de la toile; ou bien elle cuit dans l'airain les doux fruits de la vigne, dont elle ôte, avec une branche d'arbre, l'écume bouillonnante. » Attends le fort de la chaleur pour couper tes moissons dorées; le blé, tout brûlant encfore des feux du midi, se bat mieux dans l'aire. Sème ou laboure, tant que tu auras assez de la tunique d'été : voici l'hiver, qui engourdit les bras des laboureurs. C'est pendant le^ froids d'hiver qu'ils jouissent du fruit de leurs travaux, et qu'ils se convient les uns les autres à de gais repas. L'hiver les invite à la joie; Thiver chasse les soucis de leurs cœurs. Ainsi, quand le navire chargé de ses richesses touche enfin au port, les matelots joyeux couronnent la poupe, en signe de triomphe. » L'hiver cependant te permet de ramasser les glands dans les bois, les graines du laurier, l'olive, et la baie sanglante du myrte : alors tu peux tendre des lacets aux grues, pousser le cerf dans tes filets, poursuivre le lièvre aux longues oreilles, et mettre à bas le daim avec la fronde vibrante des îles Baléares; alors la neige est haute, et les fleuves charrient des glaçons. » (Virgile, Géorgiques, l^ chant.) Comme contraste au chant épique de Virgile, et comme complément naturel du Chant des laboureurs, nous reproduirons ici Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.80% accurate

NOTES. 509 le Samedi soir dans la chaumière, cette admirable ballade de Burns, qui est le cantique populaire des montagnes de l'Ecosse. C'est la veillée d'une famille de laboureurs sanctifiée par la prière, égayée par le banquet du soir, attendrie par un chaste amour, et groupée autour de la Bible lue par le père. Il s'exhale de cette poésie un parfum de sainteté et d'innocence qui monte ' au cœur, comme Fencens de la vie domestique recueillie et ca- (chée en Dieu. LE SAMEDI SOIR DANS LA CHAUMIÈRE Que rambtiion 09 tourne pas «n ridiculd leur utile travail, I^an pUids groMiers ei knr tlf>stitiA« oUcore; Et que la grandcnr n («route pas avec un M>urire dédaigni'Ui Le* courtes mais simplefi anaat^s du pauvro. G HA Y. Le froid novembre souffle à grand bruit et avec colère; La courte journée d'hiver touche à son terme; Les bêtes fangeuses sont retirées de la charrue; Les noires troupes de corbeaux songent au repos. Le paysan , excédé de fatigue , quitte son travail : Ce soir, sa semaine de labeur est finie, Il rassemble ses bûches, ses boyaux et ses houes, Espérant goûter à Taise le repos du matin , Et, fatigué, sur la bruyère il dirige sa course vers son logis. Enfin , sa chaumière isolée apparaît à sa vue , Abritée sous un vieil arbre ; Ses petits enfants, qui Fattendent, accourent en trébuchant Au-devant de leur père, avec un trémoussement et des cris de joie. Son tout petit feu à la mine riante , La propreté de son foyer, le sourire de sa femme économe, Le babil de l'enfant qui balbutie sur son genou, Trompent tous ses soucis et son anxiété cuisante. Et lui font oublier entièrement sa fatigue et sa peine. Bientôt entrent les fils aînés En service au dehors, chez les fermiers d'alentour: Les uns mènent la charrue; d'autres les troupeaux; d'autres, prudents , vont faire Digitized by Google

510 NOTES. Une affaire avantageuse à la ville voisine. Leur première espérance, leur Jenny devenue une femme. Dans la fleur de la jeunesse, l'œil étiocelant d'amour, Arrive, — peut-être pour montrer une belle robe neuve, Ou pour déposer ses gages péniblement gagnés, Afin d'aider ses chers parents, s'ils sont dans la gêne. Frères et sœurs vont au-devant avec une joie franche, Et se demandent réciproquement avec bienveillance s'ils prospèrent. Ainsi réunis, les heures fuient d'une aile rapide sans qu'on s'en aperçoive. Chacun raconte les nouvelles qu'il voit ou entend ; Les parents contemplent d'un œil partial leurs années pleines d'espoir; L'anticipation guide au loin la vue. La mère, avec son aiguille et ses ciseaux, Fait paraître les vieux habits presque comme neufs , Le père entremêle le tout d'admonitions convenables. Tous les enfants sont avertis d'obéir Aux ordres de leur maître et maîtresse. Et de s'occuper de leurs travaux d'une main diligente , Et de ne jamais, quoique hors de vue, s'amuser ni jouer: Et surtout ne manquez pas de craindre toujours le Seigneur, Et rendez-lui vos devoirs, comme il convient, matin et soir! De peur de vous égarer dans la voie de la tentation , Implorez son conseil et sa puissante assistance. Ils n'ont jamais cherché en vain, ceux qui ont bien cherché le Seigneur I Mais, chut! on frappe doucement à la porte. Jenny, qui sait ce que pareil coup veut dire, Raconte comme quoi un jeune garçon voisin a traversé la bruyère Pour faire des commissions, et l'escorter jusqu'au logis. La mère rusée voit la conscience allumer une flamme Dans l'œil de Jenny , et rougir sa joue. Le cœur pénétré de sollicitude inquiète, elle s'informe du nom. Tandis que Jenny est à demi effrayée de parler, La mère est bien contente d'apprendre que ce n'est point un mauvais sujet, un libertin. Digitized by Google

NOTES. 511 Avec une obligeante bienvenue, Jenny Tintroduit. Un grand et beau garçon; il donne dans Fœil à la mbre. Jenny voit avec bonheur que la visite n'est pas mal prise. Le père cause chevaux, charrues et vaches. Le cœur candide du jeune homme déborde de joie; Mais, embarrassé, houleux, il a peine à faire bonne contenance. La mère, avec une ruse de femme, sait découvrir Ce qui rend U garçon si timide et si sérieux ; Bien contente de penser que sa lîUe est respectée comme une autre. 0 heureux amour, quand un tel amour se trouve I 0 ravissement du cœur! bonheur sans égall J'ai fait bien du chemin sur ce pénible globe mortel, El une sage expérience m'ordonne de déclarer ceci : Si le ciel nous garde une coupe de plaisir céleste, Un cordial dans cette triste vallée, C'est quand un couple jeune , amoureux et modeste. Les bras entrelacés, exhale son tendre secret Sous la blanche aubépine qui parfume la brise du soir. Est-il sous forme humaine , et portant un cœur, Un misérable, un scélérat, mort à l'amour et à la vérité, Qui puisse, avec un art étudié , perfide et insidieux, Trahir la confiante jeunesse de la charmante Jenny ? Malédiction sur ses parjures artificieux, sur ses flatteries menteuses ! L'honneur, la vertu, la conscience, sont-ils tous exilés ? N'est-il ni pitié ni tendre commisération Qui lui montrent les parents idolâtres de leur enfant , Puis lui peignent la fille perdue, et l'égarement de leur déses[toir ? Mais voici le souper qui couronne leur simple table ; Le salubrc parretchy la principale nourriture de l'Ecosse, La soupe que fournit leur seule vache, Qui , derrière la cloison , rumine commodément. La maîtresse apporte, dans une intention civile En faveur du jeune homme, son fromage conservé avec soin, et piquant. La bonne ménagère , qui aime à jaser, raconte Digitized by VjOOQIC

512 NOTES. Comme quoi il était vieux de douze mois quand le lin était . dans la clochette. Le joyeux souper fini, d'un air sérieux Ils forment un grand cercle autour du foyer. Le père feuillette , avec la grâce d'un patriarche , La grosse Bihle de famille , jadis Torgueil de son père ; Sa toque respectueusement mise à l'écart Montre ses tempes grises qui se dégarnissent et se dépouillent. Ces chants, qui jadis se répondaient si doux dans Si on , Il en choisit une partie avec un soin judicieux , Et, « Adorons Dieu I » dit-il d'un air solennel. Ils chantent leurs notes sans art, d'une manière simple ; Ils accordent leurs cœurs, but bien autrement noble. Peut-être les mélodies agrestes de Dundee se. font entendre, Où les martyrs plaintifs, dignes de ce nom, Où le noble Elgin attise la flamme qui monte au ciel ; Le plus doux, et de beaucoup, des chants sacrés de l'Ecosse. Comparés à ceux-là , les fredons italiens sont sans âme ; L*oreille chatouillée n'éveille au cœur aucun transport : Ils ne sont pas à l'unisson de la louange de notre Créateur. » Le père , semblable à un prêtre , lit la sainte page Comment Abraham était Tami de Dieu, qui est là-haut; Ou comment Moïse ordonna de faire une guerre éternelle A la race perverse d'Amalec ; Ou comment le barde royal tomba en gémissant Sous le coup de l'ire vengeresse du ciel; Ou la plainte pathétique de Job et son cri lamentable ; Ou l'ardent feu séraphique d'Isaïe enlevé , Ou les autres saints voyants qui touchaiBut la lyre sacrée. Peut-être le volume sacré sert de thème Comment le sang innocent fut versé pour l'homme coupable ; Comment celui qui portait sur la terre le second nom N'eut pas sur la terre de quoi reposer sa tête ; Comment ses premiers sectateurs et serviteurs prospérèrent, Les sages préceptes qu'ils écrivirent pour maint pays; Comment celui qui, soÜlaire, était banni dans Palmos, Vit un ange puissant debout dans le soleil.

Digitized by Google

NOTES. 513 Et entendit Tarrêt de la grande Babylone prononcé par Tordre du ciel. Puis, s'agenouillant devant Yéêmel Roi du ciel, Le saint, le père et le mari prie : L'espoir s'élance, ravi, sur une aile triomphante, A ridée de se retrouver tous ainsi aux jours à venir; De se baigner à jamais dans des rayons incréés; De ne plus soupirer ni verser de larmes amères, Chantant ensemble des hymnes à la louange de leur Créateur, En pareille société , mais encore plus chère , Tandis que le temps décrira un cercle dans une sphère éternelle. Comparé à ceci, combien pauvre est Torgueil de la religion Dans toute la pompe de la méthode et de Tart, Quand des hommes déploient, dans de vastes assemblées, Toutes les grâces de la dévotion, excepté le cœur! La puissance suprême, irritée, désertera le spectacle, Le chant pompeux, l'étole sacerdotale; Mais peut-être bien loin, dans quelque chaumière à part, ' Elle pourra entendre avec plaisir le langage de Tâme^ Et ne inscrire les pauvres habitants dans son livre de vie. Alors chacun s'en retourne chez soi; Les petits paysans vont se reposer; Les deux époux rendent leur saint hommage, 4 Et adressent au ciel la fervente prière Que Celui qui apaise le nid bruyant du corbeau, Et pare le beau lis d'un éclat fastueux, Veuille, de la manière que sa sagesse juge la meilleure, Pourvoir à leur existence et à celle de leurs petits enfants; Mais surtout régner sur leur cœur par la grâce divine. La grandeur de la vieille Ecosse prend sa source dans des scènes comme celles-ci. Qui la font aimer au dedans et respecter au dehors. Les princes et les lords ne sont que l'émanation des rois, Un honnête homme est l'œuvre la plus noble de Dieu; Et certes, sur la route céleste de la belle vertu, La chaumière laisse le palais bien oin derrière. ŒUVR. COMPL. — IT. 35 Digitized by Google

514 NOTES. Qu'est-ce que la pompe d'un chétif lord? Un fardeau incommode, Déguisant souvent la bassesse de Tespèce humaine , Versée dans les arts de Tenfer, et raffinée en perversité *. NOTE ONZIEME (NEUVIÈME ÉPOQUE. - Page *01.) Avec eux chaque jour je déchiffre et j*épelle De ce nom infini quelque lettre nouvelle. J'emprunte au Cosmos de M. de Humboldt une page qui fait pour ainsi dire descendre et toucher à Fœil les merveilles et les splendeurs de ce firmament que mes vers ne font qu* adorer, et dont ils ne reflètent que l'éblouissement. La science prend les ailes de Thymne quand elle s'élance dans le ciel de Dieu. Les chiffres sont les notes naturelles de cette musique des sphères qu'entendait Platon, et que Tâme pressent dans le silence des nuits étoilées. « L'aspect du ciel étoile, la position relative des étoiles et des nébuleuses, la distribution de leurs masses lumineuses, le charme pittoresque de tout le firmament, dépendent également, dans le cours des siècles, du mouvement propre des étoiles et des nébuleuses, de la translation de notre système solaire dans Tespace, de l'apparition de nouvelles étoiles, et de la disparition ou de Taffaiblissement subit de l'intensité lumineuse des anciens astres; enfin, et principalement, des changements qu'éprouve Taxe terrestre par l'attraction du Soleil et de la Lune. Les belles étoiles du Centaure et de la Croix du Sud deviendront un jour visibles dans nos latitudes septentrionales , tandis que d'autres étoiles (Sirius et la Ceinture d'Orion) s'abaisseront au-dessous de notre horizon. Le point immobile du pôle nord sera successivement indiqué par des étoiles de Céphée et du Cygne, jusqu'à ce que, après un intervalle de douze mille ans, Wéga de la Lyre apparaisse comme la 1 C'est à Texcellente traduction de M. de Wailly que nous avons emprunté cette ballade de Bums. Digitized by Google

NOTES. 515 plus magnifique de toutes les étoiles polaires possibles. Ces données nous rendent sensible la grandeur des mouvements qui s'accomplissent sans interruption dans des moments infiniment petits, comme les mouvements d'une éternelle horloge du monde. Imaginons, par un rêve fantastique, que la puissance de nos sens soit surnaturellement élevée jusqu'à Textrême limite de la vue télescopique; resserrons dans un instant ce qui est séparé dans la durée par d'immenses intervalles : tout à coup le repos de l'espace est troublé, tout s'agite ; nous voyons les innombrables étoiles fixes se mouvoir par groupes, comme une fourmilière, dans mille directions; les nébulosités, comme des nuages cosmiques, attirent à elles la matière environnante, se condensent, se séparent; la voie lactée se brise en certains points, et déchire ses voiles; le mouvement agit dans chaque point de la voûte céleste, comme, sur la surface de la terre, dans les évolutions de l'organisme végétal, qui font sortir du germe les feuilles et les fleurs. Le célèbre botaniste espagnol Cavanilles a eu le premier l'idée de voir pousser l'herbe en dirigeant le fil microscopique horizontal d'un télescope à très-tort grossissement, tantôt sur la pointe d'un bourgeon de bambou, tantôt sur le pédoncule à développement si rapide d'un aloès d'Amérique, précisément comme l'astronome observe la culmination d'une étoile au moyen du fil croisé. Dans la vie simultanée de la nature physique, dans le monde organique comme dans le monde sidéral, l'être, le subsister[^] le devenir[^] sont également liés au mouvement, » NOTE DOUZIÈME (NEUVIÈME ÉPOQUE. — Page 40S.) Et chacun de ces mondes est lui-même un milieu pour des mondes pareils, Ayant ainsi que nous leur lune et leurs soleils. Il est ici question des planètes; nous compléterons la note précédente en empruntant à la Revue britannique quelques passages d'un article remarquable et très-intéressant, intitulé Progrès et découvertes astronomiques de l'époque actuelle : « Jusqu'à présent, la loi de la gravitation universelle a été apDigitized by Google

516 NOTES. pliquée à la détermination du mouvement des corps célestes jusqu'aux limites que l'observation peut atteindre. Chaque découverte nouvelle est venue confirmer cette loi dans toute l'étendue de notre système solaire , et montrer, en outre , qu'elle est également applicable, même dans les régions les plus reculées des cieux. Depuis que la planète Neptune a été trouvée presque à la place assignée par la théorie, la gravitation a pris un nouveau caractère : elle est devenue un moyen de découverte. De là un accroissement d'éclat pour le génie de Newton, déjà, depuis plus de deux siècles l'objet de l'admiration générale; de là aussi, un très-grand honneur pour les deux mathématiciens astronomes qui, indépendamment et à l'insu l'un de l'autre , ont appliqué la loi de Newton avec une habileté si originale. La découverte d'un corps inaperçu, qui porte à une distance double les limites extrêmes de notre système planétaire , et qui ne repose sur aucun autre secours que l'emploi du raisonnement, une telle découverte met dans le jour le plus brillant le génie des temps modernes, en même temps qu'elle fait hautement ressortir la certitude infaillible de la science mathématique et de la grande loi qui régit l'univers. » L'antiquité connut de bonne heure les cinq planètes principales; elles lui furent décelées par les mouvements qui les distinguent des étoiles fixes, et qui leur valurent leur nom d'astres errants[^]. Mais, pour passer de ces premières notions à la connaissance de la véritable constitution du système du monde , il a fallu des siècles. En construisant sa lunette, Galilée ouvrit une ère nouvelle à l'astronomie. Alors commença cette série de découvertes qui, développées pendant près de trois siècles, ont montré vingt-huit mondes nouveaux dans notre système, et révélé, bien au delà de ses bornes , des soleils sans nombre accomplissant leurs révolutions dans les profondeurs du firmament. Ces profondeurs sont telles, que le spectateur qui y serait placé n'apercevrait notre soleil et tous ses brillants acolytes de la voie lactée, que comme un nuage indécis. Merveilleux résultats de la combinaison fortuite de deux lentilles de verre! Mais il fallait le génie d'un homme tel que Galilée pour comprendre toute l'importance de ce fait, que mille autres n'auraient pas jugé digne de leur attention. » En tournant sa lunette vers le ciel, le premier objet qu'y remarqua Galilée, ce fut les quatre satellites de Jupiter. Les phases de Vénus lui fournirent une confirmation de son système du * De KA'x'^i, errant, vagabond. Digitized by Google

NOTES. 517 monde. Certains points lumineux qu'il aperçut au delà de la partie éclairée de la Lune lui découvrirent l'existence et la hauteur des montagnes de notre satellite. Les taches qu'il vit sur le disque du Soleil lui révélèrent la rotation de cet astre. Il put démêler que l'aspect de Saturne offrait quelque chose de singulier; mais l'application de sa lunette ne suffisait pas pour qu'il lui fût possible d'en distinguer nettement l'anneau : cette découverte et celle de l'un des satellites de la même planète était réservée à Huyghens, secondé par un instrument plus puissant... Cassini ne tarda guère à montrer que Saturne possédait quatre autres satellites. Un grand nombre d'années s'écoulèrent ensuite avant qu'on découvrit de nouveaux astres; mais les nombreuses observations de Tycho-Brahé, principalement dirigées vers la planète de Mars, préparaient à Kepler les moyens de formuler les lois du mouvement elliptique. L'établissement de ces lois constitue l'une des époques les plus remarquables de l'astronomie. Newton y puisa les données qui lui étaient nécessaires pour fonder la théorie de la gravitation universelle, l'un des plus beaux produits de l'esprit humain. » A partir de ce moment, les astronomes consacrèrent leurs veilles à déterminer exactement les masses relatives des planètes et les éléments de leurs orbites ; ce sont, en effet, les bases qui servent à construire les tables de leurs mouvements. Ces tables ont été calculées avec un labeur immense, à l'aide de formules fournies par l'analyse la plus élevée et la plus subtile : c'est l'œuvre d'une succession de mathématiciens français d'un haut mérite, qui les ont appuyées sur la loi de la gravitation, en vertu de laquelle le Soleil et les planètes s'attirent en raison directe des masses, et en raison inverse du carré des distances. » Que l'on se représente le Soleil transporté précisément à la place de la Terre, en sorte que son centre occupe le même point que le centre de celle-ci : la surface du Soleil s'étendrait presque jusqu'à l'orbite de la Lune. Aussi l'attraction exercée par cette masse énorme suffit à retenir les planètes dans des orbites qui seraient elliptiques, si la force attractive des planètes elles-mêmes ne venait troubler la régularité de ces courbes. Ces perturbations, très-petites en comparaison de l'étendue des orbites, sont de deux sortes : les unes, qui dépendent de la position relative des orbites, commencent par zéro pour s'élever jusqu'à un certain maximum; elles décroissent ensuite, et s'anéantissent de nouveau quand les astres reprennent successivement leurs positions respectives. Ces inégalités sont périodiques, et le cours en est

Digitized by Google

518 NOTES. peu étendu. Quelques-unes s'accomplissent en un petit nombre de mois, d'autres se prolongent pendant des années ou des siècles; elles ont pour effet, tantôt d'éloigner la planète du Soleil, tantôt de l'en rapprocher : mais, en même temps qu'elle est soumise à ces changements dans le plan de son orbite, elle en éprouve d'autres qui l'en font sortir, soit en l'élevant au-dessus, soit en l'abaissant au-dessous, suivant la situation des astres qui produisent les perturbations. Quoique l'autre genre de troubles éprouvés par les orbites planétaires reconnaisse aussi pour cause l'énergie des forces attractives, les positions relatives des corps troublants ne l'influencent nullement; il ne dépend que de la position des orbites, dont la forme et le lieu, dans l'espace, éprouvent de très-petits dérangements pendant des périodes de temps immenses. Ces variations reçoivent, en conséquence, le nom d'inégalités séculaires. Il y a aussi compensation de ces anomalies, quand les orbites reviennent à leurs positions initiales. Le mouvement des planètes, en y comprenant les deux sortes de perturbations, peut être représenté par la marche d'un corps qui, tout en parcourant une ellipse, éprouverait des déviations petites et passagères, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pendant que l'ellipse elle-même changerait, lentement et sans cesse, de forme et de position. » Les astronomes ont calculé, pour chacune des planètes principales, des tables qui comprennent les perturbations produites par toutes les autres. Au moyen de ces tables, ils peuvent trouver, pendant des siècles, le lieu du ciel où se sont ces planètes et celui qu'elles ont occupé dans les temps antérieurs, à tel instant donné. Il est évident que si un corps inconnu vient à troubler leurs mouvements, les tables ne donneront plus leur vraie situation. C'est précisément une circonstance semblable qui a conduit à la découverte de Neptune, ainsi que nous allons l'exposer. » Depuis Cassini, aucun nouveau corps céleste n'avait été ajouté à notre système solaire, jusqu'à l'époque où sir William Herschel construisit son célèbre télescope. Ce gigantesque instrument lui permit de pénétrer dans l'espace à des profondeurs auparavant inaccessibles à l'œil de l'homme. Doué d'un rare génie, d'une grande persévérance et d'un esprit éminemment philosophique, Herschel contempla le premier et il comprit tout ce que la création offre de sublime dans les régions les plus reculées de l'univers. Il découvrit deux des satellites de Saturne. » Tandis qu'à Bath, le 13 mars 1781, il observait la constellation des Gémeaux, il remarqua que l'une des étoiles se montrait Digitized by Google

NOTES. 519 plus grande et moins lumineuse que les autres. Comme, deux jours plus tard, elle avait changé de place, il pensa d'abord que c'était une comète; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il avait trouvé une planète nouvelle. Pendant que cette découverte absorbait l'attention de tous les astronomes, sir William Herschel constatait que sa planète était accompagnée de six satellites... » En rapportant aux étoiles enregistrées dans les catalogues que Ton possédait les lieux que cette planète avait dû occuper à différentes époques du passé, on reconnut qu'elle avait été observée par Flamsteed en 1690, par Mayer en 1756, et par Lemonnier en 1760. Ces astronomes l'avaient notée comme étoile en dix-neuf positions différentes, sans soupçonner que ce fût une planète, quoiqu'elle eût un disque très-appréciable; mais sans doute les lunettes dont ils se servaient n'étaient pas assez puissantes pour le faire distinguer. Delambre appliqua la théorie de Laplace au calcul des tables d'Uranus : pendant trois ans, elles ne furent en erreur que de 7". Cette erreur cependant s'accrut, et bientôt il fallut construire de nouvelles tables. M. Bouvard se chargea de ce travail, qu'il publia en 1821. Il s'appuya non-seulement sur les observations recueillies depuis la découverte de la planète, mais sur les observations antérieures. Cependant, qu'il tînt compte ou non de ces premières observations, M. Bouvard trouva toujours que ses tables ne représentaient pas bien le lieu où il voyait Uranus ; et, comme il avait eu égard aux perturbations de toutes les autres planètes connues, il en vint à penser que les discordances qu'il remarquait étaient l'effet de quelque astre inconnu situé plus loin qu'Uranus, et dont l'action troublait la marche de cette planète. ■ La découverte de Neptune a vérifié ce mot de Th. Campbell : « Les événements à venir sont précédés de leur ombre. » Les différences entre le lieu réel d'Uranus dans le ciel et celui qu'assignaient les tables, s'étaient accrues à ce point que, de 1833 à 1837, la distance de la planète rebelle au Soleil différait de celle que fournissaient les tables de toute l'étendue qui sépare la Lune de la Terre , environ quatre-vingt-seize mille lieues, et qu'en 1841 l'erreur en longitude géocentrique s'élevait à 96". L'accroissement de ces dérangements était lent et uniforme; et comme la révolution d'Uranus s'accomplit en quatre-vingt-deux ans, on jugea qu'il fallait une planète à période encore plus longue pour produire les discordances observées. » On fut, en conséquence, de plus en plus porté à admettre l'existence d'une planète plus éloignée qu'Uranus; six astronomes Digitized by Google

520 NOTES. au moins l'avaient annoncée, quand M. Le Verrier, à Paris, et M. Adams, à Cambridge, entreprirent, à Tinsu Tun de l'autre, la tâche difficile et sans précédent de renverser le problème général. Au lieu de déterminer l'étendue des perturbations exercées sur une planète par une autre également connue, il s'agissait d'assigner dans les cieux le lieu d'une planète inconnue, d'évaluer sa masse, de trouver la forme et la position de son orbite, d'après les perturbations éprouvées par Uranus en un point donné de son cours. » Dès l'année 1841, M. Adams, jeune élève du collège Saint-Jean à Cambridge, annonça l'intention d'aborder ce problème; mais il en fut empêché tant qu'il n'eut pas pris ses degrés académiques. En 1843, il essaya de placer un astre inconnu sur un cercle d'un rayon double de la distance moyenne d'Uranus au Soleil, conformément à une loi empirique suggérée par Titius *, et publiée par le baron Bode. Cette tentative amena une approximation si satisfaisante, que M. Adams s'adressa à l'astronome royal pour en obtenir les observations d'Uranus faites à Greenwich, qui lui auraient fourni le moyen d'assigner plus exactement le lieu de l'astre inconnu. Il avait déterminé, en 1845, la forme et la position de l'orbite de ce corps; il avait calculé la durée de sa révolution avec tant d'exactitude, d'après sa conviction, qu'il annonça au professeur d'astronomie de Cambridge, ainsi qu'à l'astronome royal, que la longitude moyenne de la planète serait de $323^{\circ} 2'$ le 1^{er} octobre 1846, et il les pria de la chercher. Il avait d'ailleurs calculé que la masse en devait être triple de celle d'Uranus; que, par conséquent, l'astre nouveau jouirait du même éclat qu'une étoile de la neuvième grandeur, et serait facile à voir. Par malheur, ces deux astronomes ne cherchèrent la planète que huit mois plus tard, alors que M. Galle, de Berlin, avait trouvé ce même astre, à la demande de M. Le Verrier, précisément à la place indiquée. A la vérité, les astronomes anglais reconnurent alors que le résultat de M. Adams était parfaitement juste, et que les lieux assignés par les deux géomètres ne différaient que d'une très-petite quantité. Il est regrettable que l'Angleterre ait perdu l'honneur d'une découverte à laquelle rien de pareil ne saurait être comparé dans les temps modernes, et qui appartient certainement à M. Le Verrier, puisqu'il l'a fait connaître le premier. Mais à M. Adams est assurée la priorité de la recherche et une part égale de l'honneur. * Par Kepler, suivant Delambre, IF, p. 547. Digitized by Google

NOTES. 521 » Les recherches de M. Le Verrier furent profondes et laborieuses; il commença par soumettre à de nouveaux calculs les perturbations exercées sur la marche d'Uranus par Jupiter et par Saturne, et, dans un mémoire publié, le 10 novembre 1845, dans les Comptes rendus de l'Académie des sciences, il fit voir que les écarts de cette marche ne pouvaient être attribués ni à l'un ni à l'autre de ces deux planètes. Il prouva qu'ils ne provenaient pas non plus, ni du choc d'une comète, ni de la résistance de l'éther; que, par conséquent, la cause en devait être dans l'action d'un corps céleste inconnu, possédant une masse assez grande pour produire des inégalités à si longues périodes; que ce corps devait se mouvoir fort au delà de l'orbite d'Uranus, sans quoi il troublerait la course de Saturne... » Comme on ne savait rien, ni de la masse de Neptune, ni de la forme de son orbite, il était nécessaire d'établir quelque hypothèse. En conséquence, d'après la loi de Bode, le demi grand axe de cet orbite, égal à la moyenne distance de l'astre au Soleil, fut supposé double de celui d'Uranus; les éléments inconnus furent ainsi réduits à sept... » En partant de la moyenne distance hypothétique de l'astre inconnu au Soleil, la durée de sa révolution était d'environ deux cents ans. Cela résultait de la loi de Kepler, d'après laquelle les carrés des révolutions des planètes sont proportionnels aux cubes de leurs moyennes distances. Le calcul donnait à Neptune une masse plusieurs fois plus grande que celle de la Terre. M. Le Verrier en conclut qu'elle devait avoir un diamètre apparent de $3''\ 3$; l'observation l'a constaté de $2''\ 8$. Cette approximation est très remarquable, si l'on considère la difficulté du problème, l'incertitude des données, et la petitesse des perturbations. ■ Ces résultats sans pareils furent publiés dans les Comptes rendus du 31 août 1846, et la planète fut aperçue un mois plus tard, le 23 septembre, par M. Galle, de Berlin. M. Le Verrier reçut de ses compatriotes toutes les marques d'honneur qu'il méritait si bien. L'Académie de Paris donna le nom de Neptune à l'astre nouveau; et comme il est d'usage de représenter chaque planète par un signe particulier, on consacra à cet emploi la lettre initiale du nom de l'habile géomètre, accompagnée d'une étoile, comme cela se pratique avec la lettre H pour désigner Uranus, la planète d'Herschel. » Les astronomes d'Europe et d'Amérique ont observé les éléments de l'orbite de la nouvelle planète. C'est une des plus singulières circonstances de cette découverte extraordinaire, que les

522 NOTES. éléments calculés» que maintenant on sait être entachés de quelque erreur, aient pu rendre compte des perturbations d'Ifanus avec un si grand accord pendant cent cinquante ans, et fournir le lieu de la planète au moment même où on la cherchait. On sait actuellement que la durée de sa révolution est de cent soixantesix ans, et que sa distance moyenne est de trente rayons de Torbite terrestre, au lieu de trente-huit. Ainsi, la loi de Bode, sur laquelle M. Le Verrier et M. Adams se sont appuyés, se trouve en défaut à l'égard de Neptune. ■ Le diamètre de la planète nouvellement découverte est de 43,000 milles (17,300 lieues). Son volume est donc environ cent cinquante fois celui de la Terre, et elle peut être vue avec un télescope d'une force médiocre. Son mouvement est à présent rétrograde ; sa vitesse moyenne , de 12,000 milles par heure , est six fois moindre que celle de la Terre. Située aux limites connues de notre système, éloignée du Soleil de 3,000 millions de milles (un milliard 207,000 lieues), elle ne peut recevoir que la t^{te} partie de la lumière et de la chaleur que cet astre nous envoie. Ce défaut de lumière peut être jusqu'à un certain point compensé par ses satellites ; car on en a découvert deux. Elle est de plus pourvue , de même que Saturne, d'un anneau dont le diamètre est au sien comme trois est à deux, et, par conséquent, de 64,500 milles (25,950 lieues). On n'en connaît pas la largeur. » La marche des comètes prouve que la force attractive du Soleil s'étend au moins vingt fois plus loin que l'orbite de Neptune. Il peut donc y avoir plusieurs planètes encore plus éloignées que celle-ci. Elles seraient peut-être décelées par les perturbations qu'elles exerceraient les unes sur les autres. Si elles sont grandes, et si les distances suivent jusqu'à un certain point la loi de Bode, il serait possible de les apercevoir avec des télescopes. Les bornes de notre système pourraient donc se reculer encore de plusieurs millions de milles... » Le nombre des planètes connues est maintenant de seize; elles circulent autour du Soleil dans l'ordre suivant : Mercure[^] Vénus, la Terre, Mars, Flore, Iris, Vesta, Hébé, Astrée, Junon[^] Gérés, Pallas, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune. Il y a lieu de penser qu'on pourra découvrir des planètes au delà de Neptune , et rencontrer d'autres fragments entre Mars et Jupiter. S'il est présumable que les huit astéroïdes sont autant de débris d'une grande planète, il est possible aussi que cet événement n'ait pas été le seul. Les myriades de météores que la Terre rencontre chaque année (le 12 août et le 14 novembre), météores

qui s'enDigitized by Google

NOTES- 523 flamment par le frottement quand ils pénètrent dans notre atmosphère, sont, sans aucun doute, de petits corps planétaires tournant autour du Soleil. On peut concevoir que Torigine de ces météores est analogue à celle des petites planètes ; seulement, la force explosible a dû être beaucoup plus grande pour disperser la masse primitive en parcelles aussi petites. Il est quelquefois tombé des bolides d'une grosseur considérable. On en vit un, en 1780, auquel on attribua un diamètre d'un quart de mille (400 mètres)... i» NOTE TREIZIEME (NEUVIÈME ÉPOQUE. - Page 402.) Celles-là, décrivant des cercles sans compas , Après avoir passé, ne repasseront pas. Du firmament entier la page intarissable Ne renfermerait pas le chiffre incalculable Des siècles qui seront écoulés jusqu'au jour Oûi leur orbite immense aura fermé son tour. Les comètes, considérées par la plupart des philosophes anciens comme de simples météores, sont des astres véritables, circulant autour du Soleil, d'après des lois semblables à celles qui régissent les mouvements planétaires; seulement, leurs orbites, au lieu d'être presque circulaires comme celles des planètes, sont des ellipses extrêmement allongées pour le plus grand nombre, et dont le Soleil occupe toujours un des foyers. Nous trouvons, dans Tarticle de la Revue britannique déjà cité, un passage curieux relatif aux comètes; mais, avant de le transcrire ici, nous croyons nécessaire de faire connaître quelques notions préliminaires sur les comètes, notions empruntées aux célèbres notices scientifiques de M. F. Arago, insérées dans ri4nnuair\$ du Bureau, des longitudes. « Comète^ d'après Fétymologie du mot, veut dire étoile chevelue. 9 Le point lumineux plus ou moins éclatant qui s'aperçoit au » centre d'une comète s'appelle le noyau. » La nébulosité, le brouillard , l'espèce d'auréole lumineuse qui » entoure le noyau de tout côté porte le nom de chevelure. Digitized by Google

524 NOTES. » Le noyau et la chevelure réunis forment la tête de la comète. 9 Les traînées lumineuses plus ou moins longues dont la plupart des comètes sont accompagnées, quelle que soit d'ailleurs » leur situation relativement à la route suivie par ces astres -, s'appellent maintenant leurs queues, » Tout astre chevelu qui se transportait successivement dans » diverses constellations était désigné, chez les anciens, par le » nom de comète. Les astronomes modernes appelleraient de » même, malgré l'étymologie, un astre qui pourrait n'avoir ni » queue ni chevelure. A leurs yeux, les comètes ont pour caractères distinctifs : 1° d'être douées d'un mouvement propre; 2° de » parcourir dans l'espace des courbes tellement allongées, de se » transporter, dans certaines parties de leur course, à de si » grandes distances de la Terre , qu'elles cessent alors d'être visibles. » Le mouvement propre distingue les comètes de ces étoiles » nouvelles dont l'histoire de l'astronomie fait mention, et qui, » après s'être montrées tout à coup dans certaines constellations, » s'y éteignent sans avoir changé de place. ■ La forme extrêmement allongée de leurs orbites établit aussi » entre elles et les planètes une ligne de démarcation également » tranchée. » Le Soleil occupe toujours un des foyers de l'orbite elliptique » de chaque comète. » Le sommet de l'ellipse le plus voisin du Soleil s'appelle le » périhélie ; l'autre sommet prend le nom d'aphélie. » Six comètes à courtes périodes circulent autour du Soleil. Chacune d'elles se fait remarquer par quelque particularité. La comète d'Encke, dont les perturbations ont fourni le moyen de déterminer avec plus de précision la masse de Mercure , emploie environ mille deux cent quatre jours à terminer sa révolution. A chaque nouveau retour, cette période est raccourcie par la résistance de l'éther, qui diminue la vitesse de la comète ; il en résulte que, sa distance au Soleil devenant plus petite, la durée de sa révolution se raccourcit. Avant que ce fait eût été constaté, on regardait l'espace comme vide; mais l'existence d'un fluide éthéré a été confirmée par la diminution que la même cause a fait éprouver à la révolution de la comète de Biéla, dont la durée est de six ans trois quarts. Toutefois, la diminution opérée dans la révolution 4^e de cette comète , qui circule entre la Terre et Jupiter, n'est que la moitié de celle qu'a éprouvée la comète d'Encke, qui

NOTES. 525 complit son cours entre Pallas et Mercure. Il faut donc que la densité du fluide éthéré augmente è rapproche du Soleil. Avec le temps, Taffluence attractive de Jupiter, puissante cause de tant de perturbations , modifiera les orbites de ces comètes. » En 1846, la comète de Biéla se montra double, au grand étonnement des observateurs. Quelle a pu être la cause de cette division? C'est un mystère qu'on n'a pas su pénétrer. Quoi qu'il en soit, les astres jumeaux ont cheminé de conserve, leurs queues dirigées parallèlement, et leurs têtes réunies par un arc lumineux. Leurs noyaux étaient séparés par un intervalle un peu moindre que les deux tiers du rayon de l'orbite lunaire, environ soixante-trois mille cinq cents lieues. La nouvelle tête parut sombre d'abord; mais elle grandit tellement en diamètre et en éclat, qu'elle égala bientôt la tête primitive, et la surpassa même d'un tiers par sa lumière. En outre, elle laissa voir près de son centre un point lumineux, brillant comme un diamant, et dont l'éclat semblait redoubler de temps en temps; cependant elle redevint sombre peu à peu. On s'assura que la durée de sa période surpassait celle de sa compagne d'un peu plus de huit jours. Ceci indique qu'elles se sépareront tout à fait. » En novembre 1843, M. Paye découvrit une comète dont la période est d'environ huit ans. On la prit pour celle que Lexell avait vue en 1770, à laquelle il avait calculé une période de cinq ans et demi ; mais M. Le Verrier a montré qu'il n'en était rien. De tous, les corps compris dans le système solaire, la comète de Lexell est celui qui a éprouvé le plus de dérangement dans sa marche par l'action perturbatrice de Jupiter ; aussi la forme de son orbite a été changée plusieurs fois. Avant 1770, on ne voyait pas cette comète; l'attraction de Jupiter la rendit visible; mais cette même attraction, agissant plus tard en sens contraire, a de nouveau changé la forme de son orbite, de telle sorte qu'elle n'est plus revenue dans notre système. On ne peut donc pas la faire entrer dans la liste des comètes à courtes périodes. » M. Brorsen, de Kiel, a découvert, le 26 février 1846, une comète dont la période est d'un peu plus de cinq ans et demi, et qui a probablement éprouvé autant de dérangement que celle de Lexell. Le 20 mai de la même année, elle s'approcha de Jupiter presque aussi près que son satellite. A ce degré de rapprochement, l'attraction de Jupiter a été dix fois plus grande que celle du Soleil; en conséquence, l'orbite de la comète aura dû éprouver un changement considérable. » » Une autre comète périodique , trouvée à Rome par le père Digitized by Google

526 NOTES. De Vico le 22 août 1844, sera probablement écartée de sa route par la même cause. Celle que M. Péters découvrit à Naples le 26 juin 1846 reviendra vraisemblablement à son périhélie en 1862, car sa période est de seize ans; toutefois, il reste de l'incertitude sur les éléments de son orbite. C'est la force attractive de Jupiter qui a appelé dans notre système les comètes de Lexell, de Faye et de Vico. M. Le Verrier a calculé que les deux dernières y sont restées plus d'un siècle; que, pendant ce temps, elles se sont souvent approchées de la Terre assez près pour avoir pu être aperçues. Pareille chose arriverait difficilement aujourd'hui, que tant d'observateurs sont constamment occupés à épier les comètes et les autres phénomènes célestes. » Il y six autres comètes, à plus longues périodes, dont on est fondé à espérer le retour. Après une révolution de soixante-seize ans et huit mois, la célèbre comète de Halley est revenue à son périhélie au temps assigné par le calcul, à peu de jours près. C'est pour l'astronomie un triomphe d'autant plus grand, que Neptune était alors inconnu et la masse d'Uranus mal déterminée. La comète découverte par Olbers en 1815 se meut dans une orbite moindre que celle de Halley, car elle revient dans notre système après soixante-quatorze ans. La quatrième comète à grande période, trouvée par le père De Vico en 1846, a certainement une orbite elliptique. Cependant les périodes obtenues pour cet astre, par les calculateurs, varient de cinquante-cinq à quatre-vingt-dix-neuf ans. Deux autres de ces comètes, récemment observées par M. Brorsen, reviendront certainement à leur périhélie. L'une en cinq cents ans, l'autre après huit cents; il reste encore des doutes sur l'exactitude de cette dernière période. La comète de 1596 se rapproche tellement de celle de juin 1845, que M. d'Arrest a pensé que c'était un seul et même astre, accomplissant autour du Soleil une période de deux cent quarante-neuf ans. S'il faut s'en rapporter aux calculs de M. Argelander, l'orbite de la grande comète de 1811 serait énorme, car sa période s'étendrait à trois mille soixante-six ans. » La comète de 1262 paraît être identique avec celle de 1556. On peut, en conséquence, en espérer le retour cette année même (1850). A la première de ces époques, elle fut observée en Chine; l'historien chinois en parle comme d'une merveille : l'étendue de sa queue dépassait 100°. » Ce fut à Vienne qu'on en vit la seconde apparition, sous le règne de Charles-Quint. Cette fois elle avait perdu de sa magnificence; peut-être, à son prochain retour, sa splendeur se trouvera

Digitized by Google

NOTES. 527 t-elle complètement évanouie ; mais ce retour aurait-il lieu? Qui sait, en effet, ce que peut éprouver de dérangement un astre errant, à ce point qu'il s'éloigne du Soleil à une distance double de celle de Neptune? Les perturbations des comètes pourront révéler aux générations futures l'existence de corps relégués hors de toute portée de la vue humaine, dans les plages immenses et inaccessibles qui séparent le Soleil du firmament étoile. De toutes les comètes à longues périodes, celle de Halley est la seule dont la révolution soit suffisamment connue pour nous fournir de semblables enseignements; toutefois, ses excursions dans l'espace sont comparativement restreintes. » Les observations de la comète de Halley forment une des parties les plus intéressantes de l'admirable ouvrage de sir John Herschel sur les nébuleuses de l'hémisphère austral. Lorsque, le 28 octobre 1837, il vit cette comète au cap de Bonne-Espérance, elle différait peu d'une étoile de la troisième grandeur à peine munie d'une queue. Mais, le soir du 29, elle avait revêtu une apparence nouvelle et singulière : son noyau, petit, brillant, fortement condensé, était coiffé, du côté du Soleil, d'un étroit croissant qui émettait une lueur nébuleuse et formait un arc de 90° , dont la convexité était tournée vers le Soleil, et la concavité vers le noyau de la comète. A partir de cet instant, elle reprit l'aspect ordinaire de ces sortes d'astres. Quand elle eut franchi son périhélie, rien de plus surprenant que le changement total qui s'effectua. Sa tête, vivement accusée, ressemblait, suivant sir John, à la lueur d'une lampe d'Argand transmise par une enveloppe de verre dépoli. Dans l'intérieur se voyait quelque chose de lumineux qui offrait en miniature la configuration d'une comète, ayant à part une tête, un noyau, et une queue beaucoup plus brillante que la tête. Le tout était enveloppé par la chevelure, qui, comme de coutume, allait se fondre avec la queue. » D'innombrables étoiles de toutes grandeurs se voyaient, de temps à autre, à travers la tête de cette comète; quelques-unes étaient très-rapprochées du noyau. On n'eut jamais lieu de penser que leur lumière eût disparu pendant qu'elles le traversaient. » Ce que cette comète offrit de plus particulièrement remarquable, ce fut l'étonnante rapidité avec laquelle ses dimensions s'accrurent. Le 25 janvier 1838, la tête, sans y comprendre la chevelure, avait grandi dans le rapport de cinq à six; vingt-quatre heures plus tard, son volume était plus que doublé; on pourrait presque dire qu'on la voyait grandir. Durant cette expansion, les

Digitized by Google

628 NOTES. formes conservèrent leurs rapports. Le 28, la chevelure s'évanouit de la manière la plus surprenante; il ne resta que quelques traces caudales, irrégulières et nébuleuses, qui divergeaient en partant de la tête. Le noyau avait cessé d'être nuageux; c'était alors un point tranché, brillant, semblable à un satellite de Jupiter enveloppé d'un brouillard lumineux. « Je ne puis guère douter, » dit sir John, que la comète ne se fût complètement évaporée par » la chaleur qu'elle avait reçue du Soleil, à son périhélie; qu'elle » ne se fût dissipée en vapeur transparente, et qu'elle ne soit » maintenant en voie de se condenser rapidement, et de se précipiter sur le noyau. » » Il semble impossible d'expliquer par la seule gravitation la forme que présentent les têtes des comètes, le développement de leurs queues, et l'étendue de l'espace qu'elles balayent autour du Soleil, lorsqu'à leur périhélie leurs queues restent constamment dirigées à l'opposé de cet astre. Cinq jours après le passage au périhélie de la comète de 1680, sa queue s'étendait beaucoup au delà de l'orbite de la Terre; dans ce court intervalle, sa direction varia de 150° . Ces phénomènes indiquent l'action simultanée d'une force attractive et d'une force répulsive. « Si nous admettons, dit sir John, que la matière dont se compose la queue » est à la fois repoussée par le Soleil et attirée par le noyau, il ne » reste plus de difficulté. » Si on établit avec sir John cette hypothèse, que le Soleil est sans cesse chargé d'électricité, et la chose n'est nullement improbable, lors du passage de la comète au périhélie, pendant que sa substance sera vaporisée, la séparation des deux électricités s'opérera, le noyau devenant négatif et la queue positive : alors l'électricité du Soleil dirigera le mouvement de la queue précisément comme un corps électrisé positivement le doit faire par rapport à un corps non conducteur chargé d'électricité positive à l'une de ses extrémités, et d'électricité négative à l'autre. L'excès d'énergie de la force électrique sur la force de gravitation, s'exerçant sur des substances d'une égale inertie, appuierait fortement cette hypothèse. » La duplication de la comète de Biéla est probablement due à une force répulsive devenue supérieure à l'attraction de la masse de matière nébuleuse. Ce singulier événement promet aux observateurs des phénomènes d'un ordre nouveau, lors du retour de cet astre. En effet, il semble que nous soyons à la veille de quelque découverte remarquable touchant la nature des régions éthérées. Ces connaissances nous seront apportées des profondeurs de l'espace par les comètes qui en viennent chaque année : Digitized by Google

NOTES. 529 elles en seront[^] pour ainsi dire, les messagères; les astronomes, si vigilants à observer leurs mouvements et leur constitution physique, sauront développer les indications qu'ils y puiseront. » Plusieurs comètes se meuvent dans des orbites évidemment elliptiques; mais les éléments n'en sont pas assez bien connus pour qu'on soit certain de la durée de leur cours. La belle comète de 1843 reviendra probablement à son périhélie après une révolution de cent soixante-quinze ans et cent vingt-sept jours. Suivant M. Bogulawsky, elle a fait trente apparitions depuis Tan 74, et, chaque fois, elle n'a été visible qu'après son passage au périhélie. On dit qu'à son dernier passage par ce point, elle a effleuré la surface du Soleil, ou que, tout au moins, elle s'en est extrêmement rapprochée : aussi sa vitesse était-elle de 414 milles (IG6 lieues) par seconde. Mais si la longueur de son orbite est de 5,316 millions de milles, trois fois à peu près la distance de Neptune au Soleil, elle ne doit parcourir, suivant le calcul de M. Bogulawsky, qu'un peu plus de sept pieds par seconde quand elle est parvenue à son aphélie, vitesse suffisante pour la ramener vers le Soleil en 1990. Avant son passage au périhélie, sa queue était invisible; mais, après ce passage, elle acquit un développement de 1,826 millions de milles en une heure et demie. Cette extrême rapidité d'expansion est inexplicable; elle indique une force répulsive d'une énorme puissance, qui aurait pris naissance à son plus grand rapprochement du Soleil. C'est alors que se forment les queues, et que beaucoup de changements surprenants et soudains se manifestent dans les têtes de ces astres merveilleux, dont l'aspect est aussi varié que retendue en est immense. L'éclat de cette comète était si grand qu'on la voyait tout entière en plein jour. Une autre comète, que M. Hind découvrit le 11 février 1847, était, quoique petite, cent fois plus brillante qu'une étoile de la quatrième grandeur; on pouvait la voir à 10[®] du Soleil. » M. Arago a évalué à environ sept millions le nombre des comètes qui visitent notre système : il est facile, après cela, de comprendre pourquoi on en découvre annuellement un si grand nombre, dont beaucoup sont télescopiques. En 1846, il s'en montra deux à la fois dans le champ du télescope; elles étaient pourtant fort distantes l'une de l'autre, et ne constituaient nullement une comète comme celle de Biéla, dont la duplication est restée un fait unique. ŒUVR. COMPL. — IV. 34 Digitized by Google

530 NOTES. NOTE QUATORZIÈME INEUYIIMB ÉPOQUE.

—F»|» 401.) Et dans l'air eongtelle compter les lits d'étoiles» Comme à Tombre du bord on voit sons des flots clairs La perle et le corail briller au fond des mers^ Nous continuons de citer Tarticle dé la Revt^britannigtu. « L'illustre famille Herschel a imprimé le cachet de son génie dans toutes les branches de la science; mais si Tune d'elles est détenue plus spécialement son domaine, c'est assurément celle qui s'occupe des étoiles et des nébuleuses. Les découvertes de sir William sont connues de toute TEurope; son héritage est dévolu à son fils : les observations de celui-ci nous révèlent un magnifique spectacle, en nous montrant Faction créatrice de la puissance suprême dans Thémisphère austral, dont plusieurs parties étaient restées imparfaitement connues... » Dans les intervalles qui séparent les étoiles , Toeil , secondé par les instruments, découvre une multitude d'objets situés à un immense éloignement. Ce sont comme des nuées blanches de formas et d'étendues diverses; dans quelques-unes, on ne remarque rien de particulier; d'ans d'autres, on distingue des étoiles; enfin, il s'en trouve qui sont entièrement formées d'étoiles. La voie lactée se compose de myriades d'étoiles dont la lueur confuse a motivé le nom que porte l'ensemble; il en est de même de beaucoup de nébuleuses. Le nombre de celles qui se résolvent en étoiles est d'autant plus grand » qu'on fait usage d'instruments plus puissants. Sir William Herschel pensait qu'aucune nébuleuse ne devait résister à cette décomposition; récemment, le télescope de lord Ross a autorisé les astronomes à regarder cette opinion comme fondée : cependant il serait prématuré de décider, sur ce fondement, qu'il n'existe point de matière nébuleuse proprement dite. * On ne connaissait que quatre-vingt-seize nébuleuses, dont 1 Ces verS| qui désignent si clairement la voie lactée et les nébuleuses, précèdent, dans le récit de Jocelyn, ceux qui se rapportent aux mondes planétaires et aux comètes; mais nous avons cru devoir intervertir cet ordre, pour mettre plus de clarté dans des notes destinées aux lecteurs peu familiarisés avec l'astronomie. Digitized by Google

NOTES. 531 quelques-unes avaient été examinées avant sir William Herschel; aidé par son puissant télescope» cet habile observateur fixa la position et étudia la nature de deux mille cinq cents nébuleuses de Thémisphère boréal. La sœur de sir William, miss Caroline Herschell, qui a dernièrement quitté cette vie, comblée de jours et d'honneurs, en calcula le lieu, et dressa le catalogue de leurs ascensions droites. Sir John a augmenté ce nombre de huit cents; et, dans Tadmirable ouvrage qu'il a récemment publié, il a déterminé le Ueu de deux mille quatre cents nébuleuses, dont. cinq cents sont nouvelles. Des gravures, faites sur ses dessins, ornent cette publication ; elles représentent ce qu'il j a de plus remarquable dans rhémisphère austral : de sorte que les astronomes futurs pourront noter les changements qui seraient survenus dans la situation, le degré de condensation ou la forme de ces masses agrégées, dont la nature est encore si peu connue. 9 Les nébuleuses sont vraiment innombrables, et leurs formes varient à Tinfini; on peut les ranger cependant en deux catégories distinctes: les unes sont des espèces de plaques, de mouches de grandes dimensions, dont la configuration se montre irrégulière jusqu'au caprice; tantôt elles revêtent l'apparence de nuages fantastiques, brillants dans quelques parties, sombres dans d*autres, étendant parfois de longs bras dans l'espace, ou prepan l'aspect vaporeux de flocons emportés par les vents ; quelques-unes offrent les sujets de contemplation les plus intéressants que renferment les cieux. De grandes portions de celles-ci se laissent résoudre en étoiles, tandis que celles-là se refusent à cette décomposition, probablement à cause de la petitesse et de l'extrême rapprochement des étoiles, ou de la trop grande distance où ces nébuleuses sont placées : telle serait l'apparence de la voie lactée, si elle était vue de plus loin. » Dans l'autre division, les nébuleuses ont un volume moindre de beaucoup; leurs formes, arrêtées, sont très-variées : on les voit dans les parties les plus reculées des cieux, ou bien elles occupent de grands districts, qu'elles peuplent seules loin de la voie lactée. Beaucoup de celles-ci sont si éloignées, que tous les efforts de l'œil se bcmient à donner la conscience de leur existence. Quelques-unes semblent s'attacher aux étoiles qu'elles enserrent; d'autres, pareilles aux comètes, sont pourvues de chevelures et de queues. On en rencontre d'annulaires : elles sont circulaires, ou semblables à un énorme anneau plat qu'on verrait obliquement, et qui renfermerait à son centre une forme lenticulaire. Les

nébuleuses stellaires diffèrent de celles-ci, et constituent un beau sujet
Digitized by Google

532 NOTES. de conlempation; elles se composent d'étoiles entourées d'une atmosphère étalée et ténue de matière nébuleuse, non susceptible de se résoudre en étoiles. Les unes sont circulaires, d'autres fusiformes ou presque linéaires. Les nébuleuses planétaires possèdent un disque arrêté, d'une lumière uniforme comme celui des planètes. Mais la plupart de ces sortes de nébuleuses sont des agrégations globulaires ou sphéroïdales d'étoiles disposées de telle manière que les strates intérieures sont plus serrées que les extérieures; elles prennent une forme plus rapprochée de la sphérique dans le voisinage du centre; celles qui occupent sont si multipliées, qu'elles émettent une somme de lumière plus vive. Quelques-uns de ces groupes, dont la surface apparente n'atteint pas la dixième partie de celle de la Lune, renferment jusqu'à vingt mille étoiles, et il est parfois impossible d'en évaluer le nombre. On ne saurait guère admettre que ces systèmes se puissent maintenir dans les cieux, s'ils sont en repos; les étoiles dont ils sont composés ne pourraient garder leurs positions respectives, si elles ne se mouvaient point : mais si elles sont soumises aux lois de la gravitation, la complication de leurs mouvements et de leurs perturbations doit dépasser la puissance même de l'imagination* Suivant sir John Herschel, « les neuf dixièmes au moins des nébuleuses affectent une forme ronde ou sphéroïdale, avec toutes » sortes de variétés d'élongation comme de condensation centrale. Beaucoup d'entre elles ont été résolues en étoiles; et, » d'après une sorte de bigarrure qui se remarque dans une multitude de ces nébuleuses, on peut regarder comme presque certain qu'elles seraient décomposées par un instrument optique » d'une puissance suffisante. Celles qui échappent à la résolution » le doivent à la petitesse et au rapprochement des étoiles qui les » composent : elles sont nébuleuses optiquement, mais non physiquement. » » La faculté de se laisser résoudre en étoiles paraît réservée aux nébuleuses qui ne s'écartent que peu de la forme sphérique, tandis que les nébuleuses elliptiques, même quand elles sont étendues et brillantes, opposent une beaucoup plus grande difficulté. Les groupes globulaires sont tout à fait distincts des groupes stellaires, qui ne revêtent pas de forme définie. Ce sont simplement des réunions plus ou moins nombreuses d'étoiles, qu'on y compte quelquefois par milliers. Ces groupes irréguliers sont souvent environnés de régions plus pauvres ; on croirait que, dans le cours des siècles, les étoiles se sont

agglomérées autour d'un centre... » L'un des traits les plus caractéristiques
de l'hémisphère ausDigitized by Google

iNOTES. 533 tral, c'est le luxe avec lequel on y voit prodigués de magoiûques amas globulaires susceptibles d'être résolus en étoiles. Ils sont situés dans la Couronne auslrale, le corps et la tête du Sagittaire^ la queue du Scorpion^ dans une partie du Télescope et de V Autel. C'est là que, dans un espace dont le rayon est de 18®, s/e trouvent rapprochés trente de ces beaux sujets d'observation. La voie lactée traverse le milieu de cette plage circulaire et vient en augmenter l'éclat et l'intérêt. Sir John est d'avis que ces superbes groupes s'y rattachent. Laissant à part cet ensemble d'amas globulaires que l'on peut regarder comme appartenant à la voie lactée, les nébuleuses resteront divisées en deux couches principales, distinctes et tranchées, que la voie lactée semble séparer. » Les deux Nuages se font remarquer dans l'hémisphère austral ; ce sont deux plaques nébuleuses visibles à l'œil nu, dont la lumière est presque égale à celle des plus belles parties de la voie lactée ; le clair de lune efface comi)lètement le plus petit, et fait presque disparaître le plus grand ; ils n'ont aucune liaison entre eux ni avec la voie lactée. Leur structure intérieure est la même ; cependant celle du plus grand l'emporte de beaucoup. Il se compose de larges bandes et de plaques mal terminées de matière nébuleuse qui ne se laisse pas résoudre, tandis que d'autres parties varient de l'indistinction absolue jusqu'à la divisibilité en étoiles qui caractérise la voie lactée. On rencontre aussi des nébuleuses régulières et irrégulières proprement dites, des amas globulaires résolubles à divers degrés, puis d'autres groupes assez isolés et assez serrés pour qu'on puisse les désigner par l'appellation de pelotons d'étoiles. Parmi ceux-ci se trouve celui que l'on connaît sous la désignation de la trentième de la Dorade de Lacaille, et qui est trop remarquable pour être passé sous silence. Il est situé dans le grand nuage ; son étendue est considérable. Il consiste en un assemblage d'anneaux presque circulaires qui s'unissent au centre ; dans ce milieu, ou du moins fort près, on trouve un trou noir. Rien n'est comparable à ce nuage pour le nombre et la variété des sujets d'observation qu'il renferme. Dans un espace qui ne compte pas plus de quarante-deux degrés carrés, sir John a déterminé le lieu de deux cent soixante dix-huit nébuleuses et amas d'étoiles... » On trouve, éparses sous le ciel austral, des nébuleuses de la seconde classe, dont la forme et la nature sont également surprenantes. Les amas globulaires y sont nombreux et brillants. Le catalogue de sir John en contient cent trente et un. Deux

surpassent le reste en magniûcence; celui du Centaure est hors de
comDigitized by Google

534 NOTES
 comparaison avec tout ce que le ciel offre de plus beau et de plus riche. Sa figure est parfaitement sphérique , et son étendue est d'un quart de degré carré. Les étoiles y sont vraiment innombrables; elles sont plus serrées à mesure qu'elles se rapprochent du centre. On peut s'en figurer la petitesse , puisque leur lumière totale équivaut, à Tœilnu, à celle d'une étoile de 4^e ou 5^e grandeur. Il diffère de tous les amas globulaires connus par un trou noir qui en occupe le centre et qui est traversé par un pont d'étoiles; ainsi partagé , l'espace noir offre un aspect tout à fait singulier. »
 Le groupe globulaire de Lacaille, 47 du Toucan[^] est aussi fort remarquable. Situé dans une partie très-sombre du ciel, il est tout à fait isolé, quoique peu distant du petit nuage ; les étoiles, de la 4^e grandeur, très-nombreuses et très-serrées, y forment quatre étages; le centre est marqué par une lueur rose qui contraste heureusement avec la lumière blanche qui l'entoure. Beaucoup d'autres amas globulaires sont d'une grande beauté. L'un d'eux offre des étoiles de deux grandeurs, dont toutes les plus grandes sont rouges. Un autre, dont l'aspect est fort beau, se compose d'étoiles de la 11^e à la 15^e grandeur, réunies en enveloppes creuses; on peut soupçonner que ces étoiles jouissent d'un mouvement propre. Quelques groupes se détachent sur le fond brillant de la voie lactée; leur centre a un éclat très-vif. D'autres, très-éloignées, présentent une surface bigarrée. Dans certains amas on peut à grand'peine apercevoir les étoiles; la petitesse en est telle , qu'elles ne sont, pour ainsi dire, que de la poussière d'étoiles. Sir John Herschel pense que, dans ce genre de nébuleuses, il y a connexité entre la forme elliptique et la difficulté d'en discerner les étoiles : en effet, à peine a-t-il trouvé un amas elliptique dont les étoiles aient été isolées par son télescope réflecteur de vingt pieds, tandis que des amas globulaires, en grand nombre , se sont laissés facilement résoudre. La grande nébuleuse A' Andromède et la première de la cinquième classe de sir William Herschel, découverte par miss Caroline Herschel, ont jusqu'ici résisté à tous les instruments qu'on a dirigés sur elles. Le grand télescope de lord Ross, quoiqu'on le dise excellent, fournit seulement le moyen de pénétrer un peu plus avant dans l'espace; la nébuleuse A' Orion et une multitude d'autres échappent à sa puissance. » Les groupes ou plutôt les masses d'étoiles réunies en agglomérations pressées, sans forme régulière dans leur contour, sans ordre dans leur rapprochement, sont vraiment innombrables. Digitized by Google

NOTES. 535 Quelques*-iinf sont magnifiques. Celui c[ui entoure n de la Croix^ bien qu'il ne contienne que cent dix étoiles, temhle «m owûrage fantastique de joaillerie; \$e\$ étoiles sont colorées en vert pdte, en vert bleuâtre, ou en rouge, » L'hémisphère méridional est singulièrement riche en nébuleuses planétaires. Elles possèdent en général un disque bien dé* fini, d*nn éclat uniforme, comme* celui d'une planète; des étoiles les entourent, et leur forment une sorte de cortège de satellites. On Toit de ces nébuleuses placées au milieu d'une grappe d*étoiles avec lesquelles elles contrastent d'une manière remarqua* ble. Trois ont une couleur bleue décidée, une est vert d'eau, deux autres sont d'un beau bleu de ciel. Le contour de ces nébuleuses est souvent tout à fait circulaire, quelquefois légèrement elliptique. • Les étoiles nébuleuses sont très-rares dans toute l'étendue du ciel. On en a pourtant découvert deux dans l'hémisphère austrid. On appelle ainsi des étoiles entourées d'une atmosphère vaporeuse et légère, dont l'aspect est très-beau. On rencontre fréquemment, dans l'un et l'autre hémisphère, des nébuleuses géminées, larges, faibles, se touchant et même empiétant l'une sur l'autre. Il est très-probable qu'elles exécutent une révolution respective de même que les étoiles doubles, dont elles formeraient ainsi le pendant; c'est un point que le temps décidera. Le ciel austral présente un double amas globulaire, de très-petite dimension, que partage un intervalle très-étroit. » On connaît un petit nombre d'exemples d'une étoile placée au centre d'une nébuleuse : quant aux nébuleuses cométaires, elles ne sont pas rares; mais il n'en est pas de même de celles qui sont annulaires. Chacun des hémisphères en possède deux : il est probable que ce sont des enveloppes creuses dont le contour est rendu plus brillant que le centre par l'effet de la projection. L'une d'elles cependant, située dans l'hémisphère boréal, est décidément annulaire; son diamètre doit être treize cents fois plus ^and que celui de l'orbite terrestre , si elle est à la même distance de nous que la soixante-unième du Cygne: c'est une étendue bien capable d'exciter Tétonnement. On a découvert, en outre, trois autres nébuleuses annulaires qui ont pour centre un nojau stellatre ou nébuleux; deux sont an nord, la troisième au midi: » Cest dans lliémisphère austral que la ndbesse de la voie lactée se montre dans toute sa splendeur. En traversant la Ideorne, elle est large, entière, uniforme, jusqu'auprès du tropique, où. Digitized by Google

536 NOTES. elle se partage en divers rameaux qui vont se réunir dans le Navire. Alors on la voit étroite, brillante et pleine de détails magnifiques; à partir d\ du Navire, elle s'étale fie nouveau, et au sud-ouest de la Croix elle enferme un vide très-vaste, ovale, en forme de poire, et d'un noir intense. C'est la plus remarquable de ces plaques sombres de l'hémisphère austral, que les premiers navigateurs ont appelées des sacs à charbon, et qui sont en si grand nombre entre a du Centaure et Antarès, Il s'en faut cependant de beaucoup que cette lacune soit dépourvue de petites étoiles télescopiques; mais cette teinte noire, si prononcée, résulte du contraste causé par l'éclat intense des parties adja

NOTES. 537 la constellation du Bouclier et celle à Ophiuchus; leur brillant éclat contraste avec le fond noir qui sépare les deux courants d'étoiles. La structure de la voie lactée se montre au plus haut degré complexe et magnifique dans le corps et la queue du Scorpion, dans la main et l'épaule du Sagittaire, et dans la jambe contiguë d'Ophiuchus. Nulle région du ciel n'est plus remplie d'objets remarquables et beaux en eux-mêmes, qui le deviennent encore plus par leur mode d'association comme parle le caractère particulier que prend la voie lactée, et qu'on ne retrouve dans aucune autre partie des cieux. En même temps que les constellations du Scorpion et du Sagittaire, la voie lactée traverse le magnifique assemblage des trente amas globulaires déjà mentionnés; tous sont situés dans la plage étoilée, aucun ne se trouve dans les espaces noirs. C'est là qu'on rencontre aussi les deux seules nébuleuses annulaires que l'on connaisse dans l'hémisphère austral. La revue télescopique de l'autre hémisphère n'entre pas dans le cadre de cet article. » La grande nébuleuse qui entoure le Navire Argo est trop remarquable pour ne pas fixer notre attention. Elle est située dans la partie de la voie lactée qui passe entre le Centaure et le Navire, au milieu de l'une de ces riches et brillantes masses, dont la longue série contraste si fortement avec les espaces profondément noirs du voisinage ; cet entourage compose l'une des plus belles parties du ciel austral. Sir John Herschel en parle ainsi : . « Aucun langage, aucune description ne pourrait donner une » juste idée des formes capricieuses, des dégradations brusques » que présentent les différentes branches et les nombreux appendices de cette nébuleuse. Il est également difficile que des paroles puissent suffire pour transmettre, dans toute sa plénitude, l'impression produite par la beauté sublime d'un tel spectacle, » quand on le passe rapidement en revue. Il s'annonce d'abord » par une série splendide d'innombrables étoiles, puis il se déroule graduellement, de manière à justifier les expressions » que, dans le moment d'exaltation où j'écrivais, je consignai » dans mon journal, et qu'on pourrait trouver extravagantes si je les transportais dans ces pages. Il est réellement impossible, » à quiconque possède la moindre étincelle d'enthousiasme pour » l'astronomie, de parcourir avec calme pendant une belle nuit, » à l'aide d'un puissant télescope, la partie du ciel austral comprise entre la 7^e et la 13^e heure d'ascension droite, et les 146^e » et 149^e degrés de distance polaire. La grande variété des objets Digitized by Google

558 NOTES. » qui se succèdent, le vif intérêt qu'ils éicitent, la richesse » éblouissante du fond étoile qu'on a sous les yeux, ne permet» tent pas au spectateur de rester froid. • » Plusieurs belles étoiles doubles, ainsi que de riches agglomérations stellaires, se rencontrent aussi dans cette région, de même que le groupe élégant d'étoiles diversement colorées, déjà signalé autour (Tn de la Croix; une grande nébuleuse planétaire avec une étoile satellite; une autre d'une rare beauté, dont la couleur est d'un beau bleu; enfin n même du Ntmre, l'exemple le plus extraordinaire d'étoile changeante que puisse offrir l'histoire de l'astronomie. a Toutes les étoiles temporaires^ dont on a parlé jusqu'ici sont » tout à fait éteintes. Pour autant qu'on a donné d'attention aux » étoiles changeantes, on les a vues soumises à des alternatives » régulières et périodiques (au moins jusqu'à certain point) d'é» clat et d'obscurcissement relatifs. Mais ici nous avons une » étoile qui varie par accès d'une façon surprenante, dont les va» riations ont des siècles pour étendue, mais sans période fixe, » sans progression régulière. Quelle cause attribuer à ces éclats » soudains, à ces déclins non moins brusques ? Que penser de la » possibilité d'habiter un tel système? Quelle idée se faire du 9 genre de bien-être qui s'y peut trouver, quand nous voyons la » lumière et la chaleur lui venir d'une source aussi variable? » » n est de fait que l'éclat de cette étoile a continuellement changé depuis 1677. Après avoir été de la 4* grandeur, elle en vint, par suite de quelques oscillations, à être aussi brillante que Sinus; puis elle diminua, subissant ainsi, des changements continuels. La nébuleuse qui entoure cet astre remarquable ne se laisse pas plus résoudre en étoiles, dans quelques-unes de ses parties, que la nébuleuse d'Orfon, même par un télescope réflecteur de vingt pieds. Elle n'a donc rien de commun avec la voie lactée, sur laquelle nous la voyons projetée ; et probablement, de même encore que celle d'OrUm, elle est placée à une distance *■ Masieurs fois, dans les siècles passés, on a vu paraître tout à coup des étoiles d'an éclat quelquefois aisex grand, et qui ont disparu en peu de temps. Kepler, sortant de son observatoire, vit un soir des paysans regarder avec étonnement une étoile brillante, et cela dans une région du ciel que lui-même venait d'observer sans y rien voir d'extraordinaire. Cet astre, si soudunement apparu, ne se montra qu'un an, 1604. Digitized by Google.

NOTES. 539 immense au delà de cette bande lumineuse. Sir John a donné un dessin soigné de cette étonnante nébuleuse ; il y a marqué le lieu de treize à quatorze cents étoiles visibles dans un espace qui n'a pas un degré carré. C'est un des nombreux exemples, offerts par ce bel ouvrage, du talent et de la persévérance infatigable de Tauteur... » Le moyen par lequel on estime le nombre des étoiles consiste à compter celles que renferme le champ du télescope dans des espaces égaux, déterminés par les ascensions droites et les distances polaires. C'est ainsi que sir William Herschel dans l'hémisphère boréal, et son fils dans Thémisphère austral, ont évalué la totalité des étoiles du ciel assez visibles pour être comptées avec un télescope de vingt pieds. Es oot trouvé que leur nombre dépasse cinq millions et demi. Cette évaluation est toutefois trop faible de beaucoup, eu é^ard aux parties de la voie lactée où les étoiles sont si nombreuses, si petites et si serrées, qu'elles échappent à toutes les tentatives qu'on peut faire pour les compter. Il y a beaucoup d'espaces noirs et de lacunes vides d'étoiles; mais rien de plus frappant que l'accroissement graduel et rapide de densité des étoiles aux approches des deux flancs de la voie lactée, et que la parité de ce rapprochement de chaque côté. Si à la masse innombrable des étoiles de la voie lactée nous ajoutons celles des nébuleuses susceptibles de résolution , nous pouvons dire que leur multitude est véritablement infinie. » Dans cette foule d'étoiles , on en remarque un assez grand nombre qui, simples pour Tœil nu, sont doubles en réalité; mais, en raison de leur éloignement énorme, elles paraissent si près l'une de l'autre , qu'il faut des télescopes d'une grande perfection et d'un pouvoir amplifiant considérable pour les séparer; ajoutons qu'il faut aussi une main ferme et un œil exercé pour mesurer leur écartement et leurs mouvements angulaires. Nous disons leurs mouvements, parce. que beaucoup de ces couples stellaires tournent autour d'un point, sans doute leur centre de gravité, et constituent autant de soleils doubles. Sir William Herschel, le père de Vcislrofiofnie sidérale, découvrit le premier la révolution des systèmes binaires, en étudiant certains couples, entre autres celui de Castor, qu'il observa pendant vingt-cinq ans. Depuis cette époque mémorable, ce genre d'observation a été continué avec le zèle le plus soutenu. Sir John Herschel et sir James South ont déterminé de concert, dans Thémisphère boréal, les distances relatives et les angles de position de plusieurs milDigitized by Google

540 NOTES. liers de ces couples; M. Struve, de Dorpat, en a ajouté un très-grand nombre. De tous ces travaux, il résulte qu'en Europe six mille étoiles doubles ont été mesurées au micromètre... » De toutes les étoiles doubles, α du Centaure est sans comparaison la plus belle; les étoiles sont toutes deux d'un rouge vif, et leur éclat commun égale ou surpasse celui d'Arcturus. Vovhiie de ce système est plus étendue que celle d'Uranus. Le couple α , d'ailleurs, un mouvement propre dans l'espace de 3"50 par an. Sa parallaxe a été trouvée d'une seconde par M. Henderson. En conséquence, le calcul a montré que cette étoile, la plus rapprochée de nous que Ton connaisse, en est pourtant deux cent mille fois plus éloignée que le Soleil. Il existe beaucoup d'analogie entre α du Centaure et γ du Cygne, Ici encore les étoiles sont toutes deux rouges, de grosseur égale, et leur vitesse est pareillement fort grande. Les deux systèmes ont des mouvements angulaires très-étendus, et leur parallaxe est appréciable. M. Bessel a trouvé que celle de γ du Cygne est d'un tiers de seconde, ce qui donne une distance cinq cent quatre-vingt-neuf mille deux cents fois plus grande que celle de la Terre au Soleil, α de la Lyre est encore plus éloignée. M. Struve a calculé, d'après sa parallaxe, qu'elle est sept cent quatre-vingt-neuf mille six cents fois plus loin de nous que le Soleil. Les recherches récentes de M. Peters ont foui-ni les distances de quarante-cinq systèmes doubles. Sept de ces distances sont connues avec un degré d'exactitude qui approche de la certitude. En supposant que la* grandeur apparente des étoiles dépende de leur éloignement, en admettant encore qu'elles aient toutes le même volume, M. Argelander a trouvé que la plus petite de celles qui sont visibles dans le réflecteur de vingt pieds de sir W. Herschel est deux cent vingt-huit fois plus éloignée que les étoiles de la première grandeur. M. Peters, en se fondant sur la détermination assez exacte de quatre-vingt-cinq fixes, a calculé que la plus rapprochée est à une distance telle que la lumière, en parcourant quatre-vingt-quinze millions de milles par seconde, mettrait quinze ans et demi à venir de cette étoile à la Terre *. Cet astronome a trouvé, en outre, que la plus petite des étoiles visibles dans le réflecteur de vingt pieds pourrait être éteinte trois mille cinq cent quarante-un ans avant qu'il nous fût possible de nous en apercevoir. 1 Il faut à la lumière 8' 13" pour venir du Soleil à la Terre. En conséquence, sa vitesse est de 79,572 lieues par seconde, 80,000 lieues en nombre rond. Digitized by Google

NOTES. 541 » L'immense abîme qui sépare notre système des étoiles fixes, ou celles-ci les unes des autres, est, sans aucun doute, une précaution prise pour maintenir la stabilité de Tensemble ; do même que, dans le système solaire, la distance qui existe entre les planètes, ou entre elles et le Soleil, ne permet pas à leurs perturbations d'excéder certaines limites... o Il est permis de douter qu'il y ait des étoiles que Ton puisse regarder comme réellement fixes, tant est gran⁴ le nombre de celles qui ont un mouvement propre. Il est certain qu'elles nous paraissent fixes, parce Qu'elles sont si éloignées qu'il faut les observations les plus délicates pour en déceler les mouvements, et pour distinguer ceux qui appartiennent eilectivement aux étoiles de ceux que nous leur attribuons en raison de la marche de notre système vers la constellation d'Hercule. Ce dernier fait a été reconnu par sir W. Herschel, dont les calculs s'accordent avec ceux de quatre des astronomes les plus éminents, pour constater ce mouvement par rapport aux étoiles septentrionales. L'existence en est conûrmée par les recherches de M. Galloway , qui est arrivé au même résultat d'après les mouvements propres des étoiles de l'hémisphère austral, en laissant de côté celles qui avaient servi à d'autres observateurs. La conclusion de toutes ces recherches, c'est que le Soleil s'avance vers la constellation d'Hercule avec une vitesse de 400,000 milles (161,000 lieues) par jour, ce qui est presque égal à son rayon... . » Le docteur Wollaston a trouvé , par expérience , que la lumière d'à de la Lyre est cinq fois et demie aussi intense que celle du Soleil. Sirius, dont la parallaxe est insensible, et la distance, par conséquent, incommensurable, est neuf fois aussi brillant qu'a de la Lyre, et cent fois plus que le Soleil. Si donc cette étoile venait occuper la place de la Terre, sa surface s'étendrait presque deux cents fois plus loin que l'orbite de la Lune. Sirius est la seule étoile dont on sache que la couleur ait changé : elle jetait rouge du temps de Ptolémée ; maintenant elle est la plus blanche du ciel. Souvent les couleurs des étoiles offrent des différences d'un bel effet, dont on ne connaît pas la cause. On n'a pas noté d'étoile simple qui soit bleue. Les jaunes et les rouges sont communes. Dans les étoiles doubles, la plus petite est ordinairement bleue, pourpre ou veite. La plupart du temps, les couleurs appartiennent réellement aux étoiles : quelquefois elles ne sont qu'un effet de contraste. » Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

JOCELYN ÉPISODE JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ DE
VILLAGE p«g«». A Maria-Anna-Elisa 3 At£RTIsseii£Nt de la première
édition 7 PosT-ScRiPTUM des éditions précédentes 15 Préface 21
Introduction à l'édition de 1848, par M. Jules Janin . . 31 Entretien avec le
Lecteur. La servante Marthe 51 Prologue . 75 Première époque 83
Deuxième époque 109 Troisième époque 145 Quatrième époque 191
Cinquième époque 249 Sixième époque 285 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.15% accurate

544 TABLE DES MATIÈRES. Lettre è sa sœur 299 Suite de la
lettre à sa sœur 307 Suite des lettres à sa sœur 311 Suite des lettres à sa
sq^ur 313 Septième époque 321 Huitième époque . , 341 Stances à
Laurence 355 Neuvième époque . . '. 367 v^ Les Laboureurs 379 Epilogue
441 Nouvel épilogue 447 Notes de Jocelyn : Note première 453 — — Note
deuxième. 460 — — Note troisième . 663 — Note quatrième 663 — —
Note cinquième 467 — — Note sixième 489 — — Note septième 490 —
— - Note huitième 492 — — Note neuvième. 500 — — Note dixième 501
— — Note onzième 514 — — Note douzième. 515 — — Note treizième.
523 — — Note quatorzième 530 FIN DU QUATRIÈME VOLUME.
PARIS. — TYP. DE COSSON ET COMP., BUE DU FODR-SAINT-
CERMAfN, 43. Digitized by Google

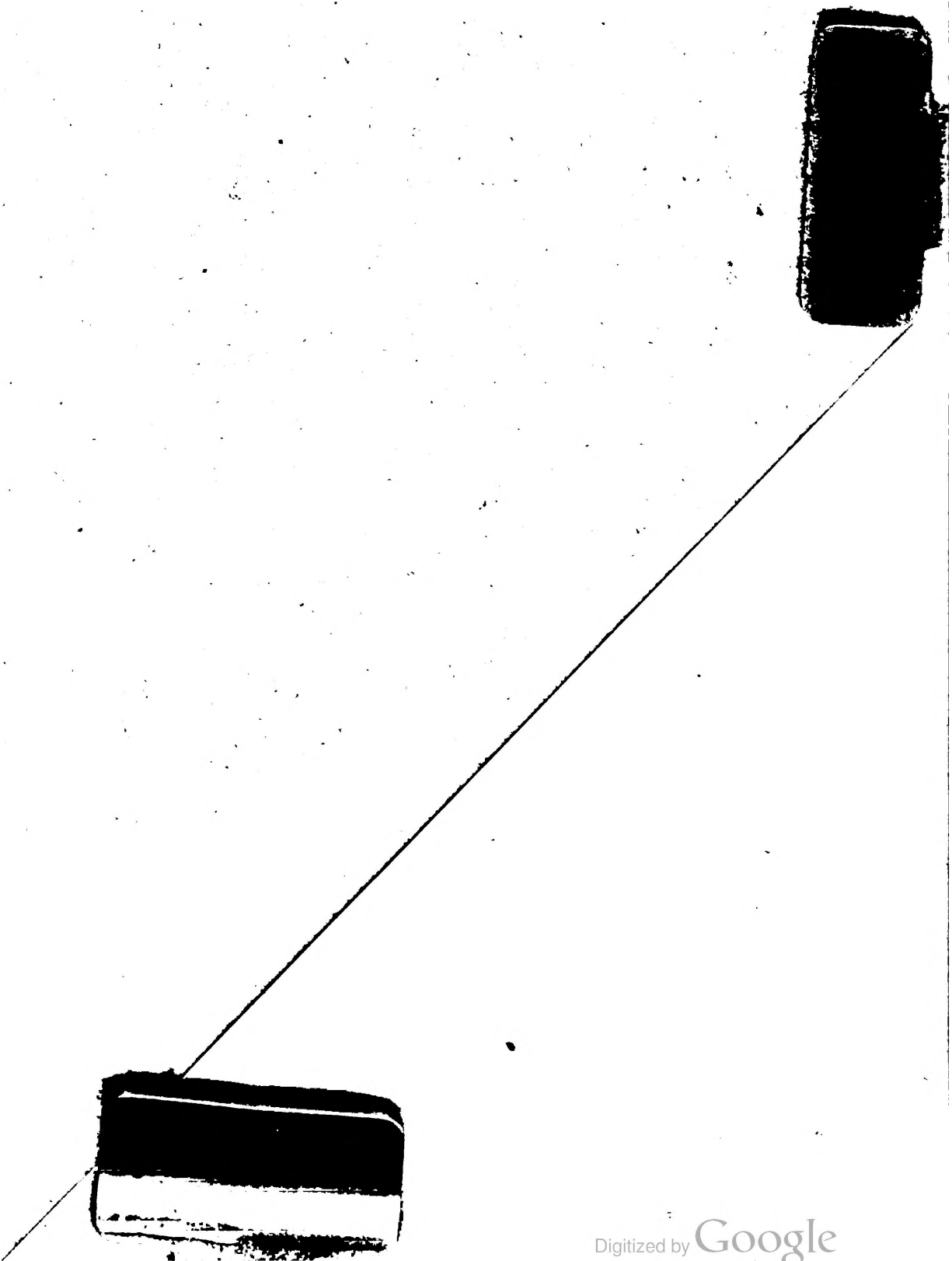
i I Digitized by Goosie

-\ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.07% accurate

ss. UNIVERSITY OF MICHIGAN II w. ■! 3 001606627 6224 \

Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

$$u^{\wedge\wedge},^{\wedge}-'c\cdot Vi\ f-, 'j^{\wedge}t>^{\wedge}v\bullet^{\wedge\wedge}v>>^{-\wedge}0^{\wedge}>$$